HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

8245

Amours d'Hommes de Lettres

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Seizième siècle, *études littéraires,* un fort volume in-18 jésus, 15e édition, broché 3 50

Dix-huitième siècle, *études littéraires,* un fort volume in-18 jésus, 25e édition, broché. 3 50

Dix-neuvième siècle, *études littéraires,* un fort volume in-18 jésus, 29e édition, broché. 3 50

Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle. *Trois séries,* formant chacune un volume in-18 jésus, broché. 3 50

L'ouvrage est complet en trois séries, chaque volume se vend séparément.

Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire, un vol. in-18 jésus. 3 50

Propos littéraires. *Trois séries,* formant chacune un volume in-18 jésus, broché (*chaque volume se vend séparément*). 3 50

Propos de théâtre. *Trois séries,* formant chacune un volume in-18 jésus, broché (*chaque volume se vend séparément*). 3 50

Le Libéralisme, un volume in-18 jésus, huitième mille, broché. 3 50

L'Anticléricalisme, un volume in-18 jésus, cinquième mille, broché 3 50

En lisant Nietzsche, un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Pour qu'on lise Platon, un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Amours d'hommes de lettres, un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Simplification simple de l'orthographe, une piqûre in-18 jésus. 0 60

Madame de Maintenon institutrice, *extraits de ses lettres, avis, entretiens et proverbes sur l'***Education,** avec une introduction. Un volume in-12, orné d'un portrait, 2e édition, broché. 1 50

Corneille, un vol. in-8° illustré, 7e édition, broché. . 2 »

La Fontaine, un vol. in-8° illustré, 10e édition, broché. 2 »

Voltaire, un vol. in-8° illustré, 3e édition, broché. . . 2 »

Ces trois derniers ouvrages font partie de la *Collection des Classiques populaires,* dirigée par M. Emile Faguet.

Discours de réception à l'Académie française, avec la réponse de M. Emile Ollivier, une brochure in-18 jésus. 1 50

Cours de poésie française. *Leçon d'inauguration.* Une piqûre 0 50

La Revue Latine, journal mensuel de littérature comparée, abonnement : un an . . . . . 4 »

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

Emile FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Amours d'Hommes de Lettres

PASCAL — CORNEILLE
VOLTAIRE — MIRABEAU — CHATEAUBRIAND
LAMARTINE — GUIZOT — MÉRIMÉE
SAINTE-BEUVE
GEORGE SAND ET MUSSET

83437
18/9/07

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, Rue de Cluny, 15

1907

PQ
147
.5
F34

Amours d'Hommes de Lettres

PASCAL [1]

Le judicieux livre de M. Gazier : *Mélanges de littérature et d'histoire*, contenant un article très documenté sur *Pascal et Mlle de Roannez*, a ramené les esprits à ce fameux « roman de Pascal », dont l'auteur fut, en 1844, M. Faugère, que Victor Cousin adopta un instant, puis rejeta, et qui consiste en ceci : Pascal, au cours de sa « vie mondaine » (1651-1654) fréquenta beaucoup le jeune duc de Roannez ; il connut sa sœur, Mlle Charlotte Gouffier de Roannez ;

(1) A. Gazier : *Mélanges de littérature et d'histoire*. Faugère : *Pensées de Pascal*, Introduction. — Léon Brunschvicg : *Opuscules et Pensées de Pascal*, édition (excellente) avec commentaire continu (excellent aussi). — *Pascal et Mlle de Roannez*, par Charles Adam, article de la *Revue Bourguignonne d'enseignemnt supérieur*, t Ier, no 3. — *Pascal et Mlle de Roannez*, par J. Calvet, article de la *Revue du Clergé français*, 15 juin 1901.

il en fut amoureux ; il songea à l'épouser : il dut y renoncer à cause de la différence des rangs ; il écrivit à ce propos le *Discours sur les Passions de l'amour*, où l'on trouve le regret cuisant d'une déception amoureuse et le désespoir de n'avoir pas pu s'élever jusqu'à une femme aimée ; ramené à l'Église, il voulut au moins que Mlle de Roannez n'épousât personne ; il voulut n'avoir d'autre rival que Dieu ; il la poussa de toutes ses forces vers la vie religieuse et la jeta dans Port-Royal, « donnant », comme disait M. Faugère avec la naïveté la plus bouffonne que j'aie jamais rencontrée, « donnant ce spectacle *sévère et touchant* d'un chrétien revenu de toutes ses illusions et disputant au monde, pour la donner à Dieu, une personne qui ne pouvait pas être à lui. »

Ce roman a été fortement battu en ruine par M. Gazier, et, sur la lecture de son article, j'ai pris dans un journal de vulgarisation littéraire, les *Annales politiques et littéraires*, les six « positions » suivantes : 1° le *Discours sur les Passions de l'amour* est de Pascal ; — 2° le *Discours sur les Passions de l'amour* n'est point, comme le croit M. Gazier, une gageure et un jeu d'esprit, mais prouve que Pascal a été amoureux et très vivement ; — 3° quand même le *Discours sur les Passions de l'amour* ne serait pas de Pascal, beaucoup de textes, dans les *Pensées* mêmes, sont pour moi d'un homme qui a connu l'amour ; — 4° rien ne prouve que Pascal ait été amoureux de Mlle de Roannez ; — 5° il n'a évidemment jamais pu songer à l'épouser ; — 6° Mlle de Roannez s'est jetée très spontanément dans la vie religieuse et sans aucune suggestion extérieure. — Conclusions : Pascal

a été amoureux ; mais de qui ? l'on n'en sait rien.

Je viens de réfléchir à loisir sur cette question, et je maintiens toutes mes positions, excepté la sixième que je ne retiens qu'à moitié ou aux deux tiers, si vous voulez ; mais enfin non pas tout à fait entière. Causons tranquillement sur ces six affaires.

I

Le *Discours sur les Passions de l'amour* est de Pascal. Je serai bref sur ce point, la contestation étant faible et les contestants, pour ainsi parler, n'existant plus. Le *Discours sur les Passions de l'amour* a été trouvé par Victor Cousin dans un manuscrit provenant du fonds de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Ce manuscrit contient les pièces suivantes : *Système de M. Nicole sur la grâce. — Si la dispute sur la grâce universelle n'est qu'une dispute de nom.* — DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR, DE M. PASCAL. — *Lettre de M. de Saint-Evremond sur la dévotion feinte. — Introduction à la chaire.* — Dans le corps du manuscrit, quand on arrive au *Discours sur les Passions de l'amour*, on lit au-dessous du titre de cet ouvrage : « *on l'attribue à M. Pascal* ». Mais remarquons que ce recueil est sans aucun doute un recueil fait par les jansénistes ; dès lors, comme le dit très pertinemment Ernest Havet : « l'expression du doute, de la part des amis de Pascal, équivaut à un aveu. Qui donc, parmi les personnes attachées à Port-Royal

ou à la famille Périer et qui conservaient les traditions de la petite église, qui donc se fût avisé de dire ou de laisser croire qu'un discours *sur l'amour* fût de Pascal, s'il y avait eu moyen de dire le contraire ? » Et, comme le dit avec plus de force encore M. Brunschvicg, « quel est le janséniste qui se serait soucié *de le recopier et de le conserver*, ou qui se serait amusé à faire un pastiche de Pascal sur cette matière de l'amour ? »

D'autre part, on sait assez qu'un grand nombre de *Pensées* du *Discours sur les Passions de l'amour* se retrouvent littéralement dans les *Pensées* de Pascal (*Esprit géométrique et esprit de finesse*) :

« L'homme est né pour penser » — « Travaillons donc à bien penser ; c'est le principe de toute morale. »

« Chacun a l'original de la beauté dont il cherche la copie dans le grand monde ». — « Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est et la chose qui nous plaît... » ;

« Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors ; c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés... » — « Sa violence [de l'amour représenté au théâtre] plaît à notre amour-propre qui forme aussitôt un désir de former les mêmes effets que l'on voit si bien représentés... », etc., etc.

Mais cela même, ces conformités trop étroites et presque littérales pourraient bien faire croire que le *Discours sur les Passions de l'amour* est une imitation

de Pascal, imitation agréablement parsemée de plagiats. Alors c'est à la ressemblance générale de l'esprit, du ton et du style qu'il faut recourir et qu'il faut se fier. Il faut lire trente pages des *Pensées*, puis le *Discours sur les Passions de l'amour,* et je serais bien étonné qu'on ne fût pas persuadé que *Pensées* et *Discours* sont du même auteur. Ce sont *surtout* les passages du *Discours* qui n'ont point, comme idées, leurs analogues dans les *Pensées*, ce sont ceux-là qui, quoique très différents de fond, étant écrits, non seulement avec le même génie, mais avec le même tour d'esprit, subtil, vigoureux et profond, prouvent que les *Pensées* et le *Discours* sont partis de la même main.

Faites l'expérience encore, de cette autre façon. Eliminez du *Discours* tous les passages qui rappellent les *Pensées* aux hommes qui sont familiers avec cet ouvrage. Cette élimination faite, lisez tout le reste du *Discours* ; puis trente ou quarante pages des *Pensées*. Si vous n'êtes pas absolument persuadés que vous entendez le même son de voix et que vous êtes chez la même personne, je serai l'homme le plus étonné du monde. Mais tout ceci est pour mémoire. Je répète que personne, à ma connaissance, ne conteste actuellement que le *Discours sur les Passions de l'amour* soit de Blaise Pascal.

II

Le *Discours sur les Passions de l'amour* n'est pas un jeu d'esprit et une gageure ; il prouve que Pascal

a été amoureux et très vivement ; il a un accent parfaitement personnel ; il est tantôt une dissertation, tantôt une véritable confidence.

Ce qui, de cet ouvrage, est dissertation, à mon avis, c'est : 1° le commencement, de : « l'homme est né pour penser » à : « Qu'une vie est heureuse... ». Théorie du divertissement ; théorie de la vie partagée entre l'amour et l'ambition.

2° De : « Il y a deux sortes d'esprit » à « l'homme seul est quelque chose d'imparfait ». Théorie de l'esprit géométrique et de l'esprit de finesse ; théorie du *goût* considéré comme chose toute personnelle et toute subjective ; théorie de l'amour considéré comme une forme ou une extension de l'amour-propre ; théorie de l'influence de la coutume sur le goût et même sur la passion.

3° De : « Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme » à : « L'attachement à une même pensée ». Théorie très subtile et cette fois vraiment jeu d'esprit, écho de conversations de salon, où je confesse que je n'entends pas grand'chose.

4° De : « L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour » à : « Quand on est loin de ce que l'on aime... ». Théorie de l'amour considéré comme une forme de la raison ; théorie de l'amour considéré comme naturellement associé à une vie agitée ; théorie de l'agréable considéré en ses différences d'avec le beau ; théorie de l'amour selon les climats ; théorie de la simulation en amour considérée comme un commencement d'amour vrai.

Voilà ce qui, à mes yeux, est dissertation parfaitement théorique et impersonnelle (sauf, peut-être,

quelques incises, très courtes), dans le *Discours sur les Passions de l'amour ;* et cela fait matériellement à peu près la moitié de l'ouvrage.

Je considère l'autre moitié comme une confidence, volontaire ou involontaire, et plutôt ceci que cela, bien entendu ; mais comme une confidence continue. Ce n'est qu'à cette partie que je m'attacherai aujourd'hui.

1° Et d'abord Pascal dit ; *je*, une fois, une seule fois ; mais pour qui connaît la discrétion des auteurs du XVIIe siècle, et leur horreur justement pour la littérature confidentielle et l'opinion précisément de Pascal sur le « moi haïssable », ce *je*, déjà, est extrêmement significatif. Il dit : « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable ; mais ce feu s'éteint ; il se perd : alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits ; mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir ; ils sont machines partout. C'est pourquoi l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable. »

Il est difficile de voir ici une gageure ou un jeu d'esprit ou même une théorie. C'est évidemment *quelqu'un* qui parle et de l'abondance de son cœur. C'est le Pascal de « la vie mondaine », c'est le Pascal de 1651-1654 qui parle ici et sans réticences. Pascal, avec son habitude de tout mettre en système, met, vers 1652, la vie qu'il mène en idée générale. Il est

amoureux et il songe à l'avenir, et il voit une belle vie dans celle qu'il commence à mener : amour ; — dans celle qu'il compte mener plus tard : ambition (scientifique, sans doute, autre peut-être) ; — et, par généralisation et synthèse, dans la vie passionnelle, avec passions différentes selon les différents âges. Rien ne me semble plus personnel que ce passage-ci.

2° « A mesure que l'on a plus d'esprit les passions sont plus grandes, parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps [souvenir de Descartes : le *Discours sur les Passions de l'amour* en est tout plein], il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même... Dans une grande âme tout est grand ».

Il n'est pas certain que ceci soit confidentiel. L'observation peut suggérer cette pensée, certainement. Cependant cela a bien l'air de l'expression d'une réflexion sur soi-même. C'est le mot d'un homme qui s'est demandé si l'amour n'est point une faiblesse et qui, par une suggestion très naturelle de l'amour-propre, s'est répondu : une mince passion est une faiblesse ; mais une grande passion est signe d'un grand esprit. Cela sent l'amoureux qui cherche des raisons philosophiques de s'excuser devant lui-même. La suite, trois lignes plus bas, après une sorte de parenthèse, est tout à fait du même air : « La netteté d'esprit [voyez-vous l'homme qui se sent géomètre !] cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net [on ne pense généralement cela que du sien] aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime. »

3° [Je remonte à cette sorte de parenthèse que je signalais tout à l'heure]. « L'on demande s'il faut aimer. Cela ne se doit pas demander ; on le doit sentir. L'on ne délibère pas là-dessus ; l'on y est porté et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte. »

Personnel, très vraisemblablement. Cela peut être une moquerie à l'égard d'un autre ; mais cela me paraît plutôt être une moquerie à l'égard de soi-même. Le ton y est. Je ne contesterai point très fort, cependant, sur ce passage, si l'on veut me l'arracher.

4° « L'homme seul est quelque chose d'imparfait ; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche bien souvent dans l'égalité de condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins l'on va quelquefois bien au-dessus et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé. »

Il est bien difficile de ne pas voir là une confession très précise. Si Pascal n'avait voulu que tenir une « gageure » et se livrer à un « jeu d'esprit » sur ce propos des passions de l'amour ; si même il n'avait songé qu'à faire un traité sur l'amour, il n'aurait parlé que de généralités, et il ne se serait pas avisé de toucher ce cas tout particulier de l'homme aimant au-dessus de sa condition ; et il n'aurait pas songé à remarquer que dans ce cas le feu s'agrandit ; et il n'aurait pas pensé à peindre le supplice de celui qui n'ose pas le dire à celle qu'il aime. Tout cela sent terriblement le souvenir personnel, sinon la sensation personnelle actuelle. Tout cela a singulièrement

l'air d'une analyse d'état d'âme faite au moment même où l'auteur est dans cet état.

5° La suite confirme : « Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme ; les petites choses flottent dans sa capacité ; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et y demeurent. »

Est-ce que cela n'est pas le son de voix de l'homme qui aime au-dessus de lui et qui en souffre, il est vrai, mais qui en est fier? Et même n'est-il pas au moins raisonnable de dire que cette idée est une de celles qu'il faut avoir senties pour les avoir conçues et qu'il faut avoir eues dans le cœur pour les avoir dans l'esprit ?

6° Encore ceci : « Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour ; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon ; il veut être seul ; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent. »

Est-ce assez le *cas particulier ?* Ce mélange d'ambition et d'amour, il est dans Corneille, constamment ; il est signalé dans Saint-Evremond ; il est *du temps ;* mais de s'apercevoir et de reconnaître que ce mélange, si l'on aime fort, ne dure qu'un temps, que l'ambition recule et s'éclipse, qu'elle ploie, obéit et disparaît ; il faut bien que ce soit une observation faite sur soi-même, puisque, très probablement, faite sur un autre, elle serait fausse, ou pour parler mieux, puisque sur un autre, très probablement, elle n'aurait pas pu être faite.

7° Voici, tout près, une observation qui a d'abord

l'air d'être absolument générale, et puis elle se rapproche peu à peu de la confidence et de la réflexion personnelle, jusqu'à paraître une demi-page de *mémoires* ou de *journal*, et c'est bien là une démarche qui trahit précisément la confidence tout enveloppée de pudeur et involontaire. On croit d'abord exposer une théorie, on arrive insensiblement et sans le vouloir à peindre un de ses sentiments ; on croit d'abord exprimer une idée, on arrive insensiblement à se décrire. Cela arrive sans cesse dans les conversations où il est question de sentiments et même dans toute espèce de conversations. C'est ce qu'il me semble qui est arrivé à Pascal dans le passage que je vais transcrire. Suivez cela : « Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car, comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit et il le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime. Ainsi l'on peut se croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont le droit de nous condamner ; au lieu que, pour la beauté, chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. Néanmoins... il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument.... » — Voilà qui est de pure dissertation, voilà qui semble être aussi impersonnel que possible. Mais, tout de suite après : « Les femmes aiment apercevoir cette délicatesse dans les hommes, et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner.

L'on est aise de voir que mille autres sont méprisables et qu'il n'y a que nous d'estimables. » Ce qui veut dire, je crois : « La femme aimée est bien aise de voir qu'elle l'est uniquement, et qu'on n'estime qu'elle et qu'on méprise toutes les autres. » C'est presque certainement le propos de quelqu'un qui a aimé une seule femme, pour qui toutes les autres étaient comme si elles n'étaient point, et qui s'est aperçu avec bonheur que cette femme ne laissait pas de s'apercevoir de cela avec plaisir.

8° Nous avançons dans la lecture du *Discours sur les Passions de l'amour*, et nous pouvons remarquer qu'à mesure que nous avançons les passages qui nous apparaissent comme ayant couleur de confidence personnelle deviennent plus nombreux, et plus longs, presque continus. Ceci encore est un signe et, à mon avis, très important. Voici quatre pages où il me semble que, presque sans diversion, Pascal parle de lui. « L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi, pour la solidité du plaisir de l'amour, il faut, quelquefois, ne pas savoir que l'on aime ; et ce n'est pas commettre une infidélité ; car l'on n'en aime pas d'autre ; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense ; l'esprit s'y porte de soi-même ; la nature le veut, elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on serait plus heureux si l'on n'était pas obligé de changer de pensée ; mais il n'y a pas de remède. »

— « C'est reprendre des forces pour mieux

aimer » ; « cela se fait sans qu'on y pense » ; « mais cela est bien misérable ». Oh ! que ces mots-là sont d'un homme qui a aimé et qui s'est observé lui-même, et non pas un autre, et qui s'est irrité contre lui-même de ce qu'il n'aimait pas autant ni aussi constamment qu'il aurait voulu !

9° « Le plaisir d'aimer sans oser le dire a ses peines ; mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment ! L'on s'étudie tous les jours pour trouver le moyen de se découvrir et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle qu'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans le même moment, et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tant de discorde y prenne garde, l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces mouvements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître ; car, comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action. » — Voyons ! Devant qui Pascal a-t-il bien pu se poster pour observer un homme timide et tout intérieur, qui n'ose pas se déclarer, qui forme toutes ses actions dans le dessein de plaire à une personne, qui étudie les discours qu'il sait qu'il ne lui tiendra point, dont les yeux s'éteignent et s'allument dans le même moment... Devant qui voulez-vous bien que Pascal se soit posté pour étudier cet homme-là, si ce n'est devant lui-même ?

10° Il continue, il creuse, il scrute plus profondé-

ment. Il fait l'histoire d'une évolution complète d'une passion amoureuse : « Jusque-là on a toujours de la joie et l'on est dans une assez grande occupation. Ainsi l'on est heureux ; car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de décrire, il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'éprouve pas bientôt tous les mouvements dont il est agité. Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent ; mais quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive ! »

Croyez-vous qu'une description si minutieuse des oscillations d'un cœur amoureux qui s'épuise à aimer seul et qui reprend vigueur et essor, sitôt qu'à tort ou à raison il se reprend à espérer, puisse avoir été faite autrement qu'en se regardant soi-même, et croyez-vous qu'une *exclamation*, qu'un *cri* comme celui-ci : « qu'on est heureux quand cela arrive ! » (nous en trouverons ailleurs un autre tout semblable) soit une simple notation algébrique ? Cela ne me fait pas du tout cet effet. — Poursuivons :

11° « Quand deux personnes sont du même sentiment, ils ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre, sans que cet autre l'entende ou qu'il ose l'entendre. »

Ici ne voyez-vous pas le philosophe et l'amoureux parler ensemble, et de telle sorte qu'ils se contredisent et entremêlent leurs contradictions : « L'AMOUREUX : Deux personnes s'aiment et ne se devinent point. — LE PHILOSOPHE : Ils se devinent parfaitement : quand on est du même sentiment, il ne se peut pas qu'on ne se devine. — L'AMOUREUX : Oui, ils se devinent, sans doute ; mais il y en a une qui devine et l'autre qui ne se sent pas deviné. — LE PHILOSOPHE : Il se sent très bien deviné s'il a de l'esprit. — L'AMOUREUX : Oui, peut-être, mais il n'ose pas croire qu'il est deviné. » — Poursuivons :

12° « Quand nous aimons, nous nous sentons tout autres que nous étions auparavant. Ainsi, nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit : cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer [se rassurer] et l'on est toujours dans la défiance. Quand on aime, on s'imagine que l'on découvrirait la passion d'un autre. Aussi, on a peur. »

Est-ce qu'il ne vous semble pas qu'ici non seulement Pascal dit *je* à chaque ligne ; mais qu'il vit devant nous et qu'on le voit dans toute sa délicate timidité et dans toute son inquiétude ? — Poursuivons :

13° « Il y a de certains esprits à qui il faut don-

ner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément ; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté et finissent bientôt. »

Comparaison que Pascal fait de lui-même avec les mondains relativement grossiers avec lesquels il vit, les Méré, les Miton, etc. Ne trouvez-vous pas ?

14° « Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer un grand respect : on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste ; on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela. »

Amour cornélien. Pourrait à la rigueur n'avoir pas été ressenti par celui qui l'analyse. Il est, cependant, plus vraisemblable que celui qui donne si bien la raison du respect amoureux ait vu de très près en quoi il consiste.

15° « Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros : il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes. »

Si Pascal avait voulu nous dire formellement : « Dans cet écrit je parle de moi », il ne l'aurait pas dit d'autre sorte. Il vient de s'apercevoir qu'il analyse l'amour et un certain amour et qu'il en décrit les mouvements avec une précision qu'il n'a trouvée dans aucun auteur, et il se dit : « Ce n'est pas merveille. Il aurait fallu qu'ils fussent auteurs et héros. Moi, je suis précisément le héros de mon livre. »

16° « L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit. »

Mot d'un amoureux qui ne saurait aimer qu'une personne. Le mot *monstrueux* (seul, du reste, dans toute la phrase) trahit le sentiment personnel, à cause de sa violence. Un simple moraliste aurait dit tout simplement : « L'inconstance est l'injustice du cœur. »

17° Voici qui nous fait rentrer dans le pur et simple portrait de Pascal par lui-même : « En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit ; il y a une éloquence du silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit et que, du reste, il a de l'esprit ! Quelque vivacité que l'on ait, il est bon, dans certaines circonstances, qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion, et, quand l'esprit le fait, il n'y songeait pas auparavant. C'est par nécessité que cela arrive. »

Encore une fois, Pascal ne s'est jamais déclaré ; quelquefois il s'est cru deviné ; et il n'a jamais osé s'avouer à lui-même qu'il croyait être compris.

18° « L'on adore souvent ce qui ne doit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien. Mais il faut que l'amour soit bien fin et bien pur. »

— Semble écrit dans un de ces moments où Pascal ne se croyait pas compris et n'en avait pas moins une fidélité *qu'il admirait* et dans laquelle il reconnaissait la finesse et la pureté de ses sentiments. Plus vraisemblable, soit dit sans épigramme, quand on songe à soi que quand on songe à un autre.

19° « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans

l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime : l'esprit est plein ; il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être sans excès : de là vient qu'on ne se soucie plus de ce que dit le monde, que l'on sent déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison (1). Il y a une plénitude de passion ; il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion. »

J'abandonne, s'ils y tiennent, ce passage à mes contradicteurs ; il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvé l'amour pour parler ainsi ; cependant c'est un peu plus naturel venant de quelqu'un qui a aimé, et non pas à demi.

20° Suivent deux pages de réflexions qu'à la rigueur un homme qui n'aurait jamais aimé, aurait pu écrire. Je dis : à la rigueur. Au fond je n'en crois rien ou presque rien. Mais qui veut trop prouver prouve peu, et je n'ai jamais prétendu que tout ce que Pascal a écrit sur l'amour lui ait été inspiré par son cœur.

21° Fin du discours. Cette fin du discours n'est pas seulement une confidence ; c'est une *élégie*. Si quelque autre que Pascal eût écrit cette page, il n'y aurait personne au monde qui ne s'écriât : « Cri

(1) Ailleurs, comme on sait, dans ce que j'appelle la partie dogmatique du *Discours*, Pascal soutient qu'il n'y a pas opposition entre la raison et l'amour.

lyrique d'un cœur aimant, inquiet et déchiré. » Ce sont cinq strophes en prose sur les tourments et les tristes joies d'un « amour taciturne et toujours menacé ».

« Quand on est loin de ce qu'on aime, l'on prend la résolution de faire et de dire beaucoup de choses ; mais quand on est près, on est irrésolu. D'où vient cela ? C'est que quand on est loin la raison n'est pas si ébranlée ; mais elle l'est étrangement en présence de l'objet ; or, pour la résolution il faut de la fermeté qui est ruinée par l'ébranlement. — Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer ; mais qui peut dire jusques où ? L'on tremble toujours jusques à ce qu'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé. — Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire : l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin la dernière devint victorieuse de l'autre. Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve de manque dans son cœur. *Quelle joie de la retrouver !* L'on sent aussitôt une cessation d'inquiétudes. Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé ; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, on sent bien une cessation d'inquiétudes ; *mais il en survient d'autres.* — Quoique les maux se succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir ; cependant quand on la voit on

croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus ; les présents touchent, et c'est sur ce qui touche que l'on juge. Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion ? »

Et c'est sur cette plainte sourde que le discours s'achève ou s'interrompt. Je connais peu d'écrits qui paraissent plus que celui-ci ressortir à la littérature personnelle.

Remarquez que même quand nous croyons bien avoir affaire au philosophe qui disserte, tout à coup la voix du passionné traverse, pour ainsi parler, le discours du philosophe. Paragraphe sur l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. Nous sommes bien ici avec le philosophe et, ce semble, seulement avec lui : « Il y a deux sortes d'esprit, l'un géométrique et l'autre qu'on peut appeler de finesse... » Tout à coup : « Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir ! » A qui voulez-vous, dans son siècle, que pense Pascal, comme ayant à la fois l'esprit géométrique et l'esprit de finesse et comme goûtant, pour avoir l'un et l'autre, plus de plaisir que personne dans les passions de l'amour ? Et l'exclamation !

Et ceci : « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales... » Bien ! Ceci est du philosophe ; il répétera cela, à très peu près, dans les *Pensées*. Mais tout de suite : « Mais il ne faut pas être amoureux, car quand on aime on n'en trouve qu'une. » C'est l'amoureux qui réfute le philosophe au moment même. Le philosophe sait que plus on a de l'esprit, c'est-à-dire d'intelligence, plus on trouve

d'hommes originaux et aussi de beautés originales ; mais l'amoureux vient de découvrir que quand on est amoureux, immédiatement cette faculté se perd. Jamais le philosophe n'eût découvert cela, si l'amoureux ne l'en avait averti.

Dans le reste du discours on voit tantôt le philosophe, tantôt le passionné. Ici et dans un ou deux autres passages, on les voit tous deux ensemble, et disputant et se réfutant et s'éclairant.

Et enfin notez ce point, vous qui avez beaucoup fréquenté chez Pascal, que Pascal est un grand philosophe, un grand inventeur d'idées, un grand dialecticien ; mais qu'il est très peu *observateur*, qu'il est très peu un homme à la manière de La Bruyère, de Molière, de Vauvenargues ou de Duclos. Si donc, une fois, dans le *Discours sur les Passions de l'amour*, il a été observateur si précis et analyste si pénétrant des passions des hommes, il faut que ce soit sur lui-même qu'il ait fait ces observations. Pascal, à très peu près, ne sait que son âme.

Le *Discours sur les Passions de l'amour* est donc une confidence ; c'est même un fragment autobiographique. On en peut tirer ceci, sans craindre de s'égarer le moins du monde : Pascal a été amoureux, — il a été amoureux d'une personne de condition supérieure à la sienne, — il s'est cru aimé ou a cru que la personne, au moins, n'était point indifférente à son affection, — il ne s'est jamais déclaré, — il a passé par les alternatives de bonheur et de tristesse (je dis de bonheur parce que, comme dit La Rochefoucauld : « Le plaisir de l'amour est d'aimer ») que cette situation comporte toujours, — finalement il a

été désespéré : les dernières lignes du discours sont un cri tragique.

Voilà ce dont je crois être sûr.

III

Il y a, même dans les *Pensées*, bon nombre de mots qui sont d'un homme qui a connu l'amour.

Remarquez bien que je ne dis pas que Pascal, écrivant les *Pensées*, soit encore amoureux. Ce serait absurde. Le Pascal du temps des *Pensées* n'a absolument qu'une passion, la passion de Dieu. Ajoutons, si vous voulez, la haine des Jésuites ; je penche vers l'opinion de ceux qui croient que les *Pensées* sont surtout un livre contre les Jésuites. Mais enfin, ceci, chez Pascal, n'est qu'une forme de cela. Pascal, au temps des *Pensées*, n'a qu'une passion : la passion de Dieu.

Mais je dis que bien des mots, dans les *Pensées*, sont d'un homme qui a aimé, qui ne s'en souvient peut-être plus, mais qui a aimé et qui ne pourrait guère écrire ces mots-là s'il n'avait aimé.

Voici le relevé, incomplet, je le sais, et qu'on pourra compléter, mais le secret d'ennuyer est celui de tout dire, de ces mots-là :

« Celui qui aime une personne à cause de sa beauté l'aime-t-il ? Non, car la petite vérole, qui ôtera la beauté dans toute la personne, fera qu'il ne

l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aimera-t-on, moi ? Non ; car je puis perdre ces qualités sans me perdre, moi. Où donc est ce *Moi*... ? »

Ce passage ne prouverait aucunement, à lui tout seul, que Pascal ait été amoureux ; mais rapproché de quelques autres il induit à le croire. Chez les hommes qui n'ont pas été amoureux ou qui l'ont été très peu, on ne trouve jamais une analyse de l'amour ou un exemple tiré des passions de l'amour. Il n'y a pas (chose stupéfiante, du reste) une ligne sur l'amour, dans le *Traité des passions* de Descartes.

— « Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour ; cela serait ridicule. »

Beaucoup plus personnel. Ou je ne suis pas psychologue pour une obole, ce qui du reste est parfaitement possible, ou cela est d'un homme qui, très raisonneur, très doué d'esprit géométrique, *a songé*, étant amoureux, à *prouver* qu'il devait être aimé et à « exposer d'ordre » les raisons de la chose ; puis qui, n'étant pas un sot, a haussé les épaules et dit : « cela serait ridicule. »

— Exacte contre-partie du fragment qui précède : « Quand un discours naturel peint une passion ou un effet [de cette passion, probablement], on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir ; car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre ; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable ; outre que

cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer. »

Il me paraît très difficile de ne pas trouver ici l'écho, le souvenir de conversations qu'un homme qui a aimé a tenues avec la personne qu'il a aimée. Pascal a peint discrètement sa passion ou quelque effet de sa passion à la femme qu'il a aimée, et il lui a semblé, qu'elle comprenait et qu'à ces moments-là elle inclinait à l'aimer, et c'est à quelqu'un de ces moments-là que se rapportent certains passages du *Discours sur les Passions de l'amour* où est peinte la joie d'être aimé ou de commencer à sentir qu'on va l'être.

De temps en temps, comme l'a fait très bien remarquer le très judicieux M. Brunschvicg, les *Pensées* semblent être une réfutation du *Discours sur les Passions de l'amour*. Par exemple, et j'ignore si c'est à ceci que M. Brunschvicg a pensé, mais c'est bien pour lui, Pascal avait dit dans le *Discours* : « L'homme seul est quelque chose d'imparfait ; il faut qu'il trouve un second pour être heureux... Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors ; c'est ce qui est la cause que nous sommes bien aises d'être aimés. » — Et il dit dans les *Pensées* : « La vraie et unique vertu est donc de se haïr ; car on est haïssable par sa concupiscence ; et de chercher un être véritablement aimable pour l'aimer. Mais comme, ne pouvant aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous et qui ne soit pas nous... Or il n'y a que l'Être universel qui soit tel. » A rapprocher ces

deux passages, et le raisonnement est complet, et « l'histoire d'une âme » est complète. Il semble bien que si Pascal parlait à la première personne, comme un romantique, il dirait : « J'ai cru à l'amour ; j'ai cédé à cette illusion très naturelle, j'ai suivi cette voix de l'amour-propre qui nous persuade que nous pouvons remplir une ou plusieurs places au dehors et qui fait que nous sommes bien aises d'être aimés ; mais cette voix n'est que celle de la concupiscence, c'est la *libido sentiendi ;* c'est une passion et une erreur ; car nous ne pouvons pas véritablement aimer ce qui est en dehors de nous et par conséquent nous ne pouvons pas être aimés de ce qui est hors de nous. J'ai reconnu cela. Mais que resterait-il donc ? S'aimer soi-même ? Mais le moi est haïssable. C'est même une vertu et peut-être la vraie et l'unique vertu que de se haïr. Que reste-t-il donc ? Aimer, non soi, mais en soi ; donc quelqu'un qui est en nous, mais qui n'est pas nous. Qui est-ce ? l'Être universel. Je me suis ramené à n'aimer que lui. » — Rapprochés, les deux passages donnent ce sens ; mais, même seul, est-ce que le passage des *Pensées* ne le donne pas et par conséquent n'est-il pas le propos d'un homme qui est revenu de l'amour et donc qui l'a ressenti, jusqu'à en avoir, probablement, été blessé ?

J'essaye, bien entendu, de résister à moi-même, et de ne pas céder à ce que j'appelle l'influence de notre opinion sur notre opinion ; mais enfin le passage suivant des *Pensées*, encore qu'il puisse très bien n'être que le propos d'un homme qui songe à ses parents et à ses amis, ne paraît-il pas beaucoup plus le langage d'un homme qui a aimé, qui aime presque

encore, qui ne veut pas être aimé, voulant que l'on n'aime que Dieu, et qui au moment où il repousse l'amour, montre à quel point il en a été possédé et qu'il en sort et qu'il s'en évade violemment ? Le passage, du plus sublime lyrisme, est si beau, du reste, que je le citerais pour le plaisir de le transcrire, n'eût-il aucun rapport à ma thèse : « Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir ; car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. *Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable de faire croire à une fausseté, quoique je la persuadasse doucement et qu'on la crût avec plaisir et qu'en cela on me fît plaisir ;* de même, *je suis coupable de me faire aimer et si j'attire les gens à s'attacher à moi.* Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt ; et, de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher. » — Abailard, retiré à Saint-Denis et écrivant à Héloïse pour la détacher de lui, parlerait-il autrement ? Non vraiment, il m'est difficile de voir dans ce passage la parole d'un homme qui n'aurait connu que l'amitié, — quoique encore, je le reconnais, il soit possible.

Beaucoup moins probant pour ma thèse, mais doit être considéré, cependant, comme une note en marge des passages précédents, le fragment qui suit : « Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment ; il est injuste que nous le voulions. Si

nous naissions raisonnables et indifférents et connaissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle ; nous naissons donc injustes : car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général ; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, dans le corps particulier de l'homme. La volonté est donc dépravée. Nous naissons donc injustes et dépravés. »

Et enfin ceci ne vous paraît-il pas avoir quelque air de confidence : « Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi ; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors » (1).

On voit qu'à relever seulement les passages les plus importants des *Pensées* relativement à ce qui nous occupe et en en négligeant bien d'autres, on a au moins l'impression, en lisant les *Pensées* de Pascal, que Pascal est un homme qui a aimé et qui s'est reproché d'avoir aimé, preuve qu'il a aimé vivement et qu'il s'en souvenait subconsciemment.

IV

Cette personne que Pascal a aimée ou l'une des personnes que Pascal a aimées a-t-elle été Mlle de

(1) Et par anticipation sur ce qui suit, cela ne s'appliquerait guère à Mlle de Roannez. Mais à une autre...?

Roannez ? Rien, absolument rien, ne le prouve. Il est possible ; il est parfaitement possible ; mais rien, rien absolument, ne le prouve. Mlle de Roannez était née le 16 avril 1633. Elle avait dix-huit ans lorsque Pascal fréquentait en l'Hôtel de Roannez, vivait d'une vie « mondaine », était l'ami du jeune duc de Roannez et avait lui-même vingt-huit ans. Vit-il beaucoup Mlle de Roannez à l'Hôtel de Roannez ? M. Gazier répond : « Pas du tout. » C'est beaucoup s'avancer, puisqu'il habita lui-même cet hôtel pendant quelque temps. Cependant rien n'indique que Pascal à cette époque ait connu Mlle de Roannez très familièrement. On peut seulement *supposer* qu'il la connut ; car c'est vraisemblable, et les lettres qu'il lui écrivit plus tard ne seraient pas très vraisemblables s'il ne l'avait point connue du tout précédemment. (Voir principalement la lettre V de l'édition Brunschvicg, III de l'ancien ordre.) Il la connut ; mais voilà tout ce qu'on est autorisé à affirmer.

Quant à ce qu'on sait du dessein qu'eut Pascal vers cette même époque « de prendre charge et de se marier », il n'indique nullement ni qu'il fût amoureux de Mlle Roannez, ni qu'il fût amoureux de qui que ce fût.

Quant à ce qu'on sait, également, sur Mlle de Roannez, à savoir que : «... comme elle songeait à se marier, plusieurs personnes avaient jeté les yeux sur elle ; mais comme elle ne pouvait pas être un grand parti, monsieur son frère, dont on ne savait pas encore la résolution, étant encore dans le monde, ceux qui songeaient à elle n'étaient pas de très grands seigneurs. Il y eut un homme de qualité qui

s'en approchait » ; il faut avoir un peu perdu le sens commun pour voir là Pascal amoureux de Mlle de Roannez et songeant à l'épouser. Jamais personne au XVIIe siècle n'eût appelé le bourgeois Pascal « homme de qualité », et, si peu pourvue que fût ou que dût être Mlle de Roannez, il y avait entre la fille d'un duc et Blaise Pascal un tel abîme que l'idée attribuée à Blaise Pascal de « s'approcher » de Mlle de Roannez pour l'épouser est parfaitement bouffonne. — « L'homme de qualité » dont parle Mme Marguerite Périer est très vraisemblablement le marquis d'Alluyre, que Mlle de Roannez repoussa en août 1656.

Sur cette période qui va de 1650 environ à 1656, nous savons beaucoup de choses sur les relations de Pascal avec le duc de Roannez. Sur les relations de Pascal avec Mlle de Roannez, nous ne savons *rien du tout ;* nous pouvons supposer qu'il la connut ; nous ne savons aucunement s'il en a été amoureux ; nous pouvons être absolument certains qu'il n'a aucunement songé à l'épouser. Un amour avec espoir : impossible. Un amour sans espoir : possible ; mais même ceci, rien ne nous permet de le supposer.

V

Pascal a-t-il été pour quelque chose dans la détermination, chez Mlle de Roannez, d'embrasser la vie religieuse ? Ici il faut distinguer avec soin et bien déterminer les dates. En 1656, au fort même de la publication des *Lettres Provinciales*, éclata le « mi-

racle de la sainte Épine » : Marguerite Périer, nièce de Pascal, guérie d'un mal d'yeux par l'attouchement d'une relique. Mlle de Roannez, souffrant des yeux elle-même, va à Port-Royal pour se faire guérir, n'est pas guérie, revient, retourne à Port-Royal quelques mois après (août 1656), est touchée de la grâce et fait vœu d'entrer en religion ; et, a-t-elle dit plus tard, elle serait restée sur l'heure à Port-Royal si elle y avait connu quelqu'un. De ces paroles, M. Gazier tire grand parti pour prouver que la « vocation » de Mlle de Roannez fut toute spontanée ; et M. Charles Adam, — cela arrive toujours, — en tire grand parti, ainsi que des commentaires faits sur ces paroles, pour démontrer que la vocation de Mlle de Roannez ne fut pas spontanée du tout. Parce que Mlle de Roannez a dit qu'elle fût entrée sur l'heure en religion si elle avait eu quelque connaissance à Port-Royal, « le chanoine Hermant, dit M. Adam, a grand soin d'insister sur cette petite phrase et de répéter que Mlle de Roannez ne connaissait en aucune façon Port-Royal, n'y ayant parlé à personne ni au dedans ni au dehors. Mais ces derniers mots semblent mis à dessein pour écarter toute intervention d'une personne dans le miracle, et en particulier celle de Pascal. L'insistance même du chanoine n'est-elle pas un peu suspecte, et ne semble-t-il pas prendre à tâche de détourner des Jansénistes le moindre soupçon d'avoir par leurs manœuvres attiré à Port-Royal une fille de haute noblesse... ? » Et Mlle de Roannez « se faisait elle-même illusion en cela », car « il est bien plus flatteur pour une pauvre âme de se dire qu'elle cède, non pas à des discours purement

humains, mais à une puissance surnaturelle qui l'emporte en religion... Ainsi pensait sans doute Mlle de Roannez. » — Vous verrez que Mlle de Roannez n'a mis elle-même, dans sa relation, la petite phrase : « je ne connaissais personne à Port-Royal », que pour détourner les soupçons et que parce qu'elle sentait qu'elle y était attirée par quelqu'un qui en était bien. C'est l'artifice de Cacus. Cacus à part, M. Adam est convaincu qu'elle avait été ébranlée par la conversion de son frère, par la conversion de Pascal lui-même, et que, si, quelques semaines plus tard, elle fut mise en relations avec M. Singlin, ce ne put être que par Pascal.

Tout cela ce sont hypothèses très spirituelles ; mais jusqu'à plus ample informé nous nous en tiendrons au fait. Mlle de Roannez affirme, sans aucune raison de cacher le contraire s'il était vrai, que la seconde fois qu'elle a été à Port-Royal, elle eut spontanément l'idée d'entrer en religion. Je ne vois aucun motif de ne l'en pas croire. Et je dis qu'elle n'avait aucune raison de cacher le contraire, si ce contraire eût été vrai, puisque, pour ce qui a suivi presque immédiatement sa résolution du 4 août, pour ce qui est des entretiens qu'elle eut *avant le 17 août* avec « quelques personnes de Port-Royal », elle reconnaît très tranquillement ces accointances avec Port-Royal, et dit très naturellement qu'elle s'ouvrit de son dessein « à son frère, à son confesseur ordinaire de Saint-Merry et à quelques personnes de Port-Royal. » Puisqu'elle dit les choses si bonnement pour ce qui s'est passé quelques jours avant le 17 août, pourquoi ne pas la croire quand elle dit de sa détermination du 4 août qu'elle fut spontanée ?

Donc, à mon avis, la vocation de Mlle de Roannez fut spontanée et sans aucune intervention étrangère.

A partir du 17 août 1656, à la vérité, il n'en va pas de même, et la grande intervention étrangère, celle de Pascal, se manifeste à n'y rien souhaiter. Du 4 août au 17 août, Mlle de Roannez avait eu des entretiens avec M. Singlin qui lui avait conseillé de « se bien éprouver avant que de rien entreprendre et d'obtenir le consentement de Madame sa mère et de Monsieur son frère ». Son frère ne s'était pas montré favorable à ce dessein ; et pour la « divertir » — la langue de Pascal est ici à propos, — il l'emmena faire un petit voyage dans le Poitou, où la famille de Roannez avait des terres. Et c'est ici, presque tout de suite, que commence la correspondance de Pascal avec Mlle de Roannez.

Cette correspondance, M. Charles Adam nous a rendu le signalé service de la rétablir selon les dates probables et très probables ; et par suite dans un ordre qui n'est nullement celui que l'on avait suivi jusqu'à lui. C'est là que réside le très grand intérêt de son travail. Cet ordre a été immédiatement adopté, avec raison, par M. Brunschvicg dans son excellente édition de 1897. Il souffre encore quelques difficultés, il prête à certaines critiques ou à certains doutes; mais, somme toute, il est infiniment plus vrai, c'est prouvé, et il est infiniment meilleur que celui qui était adopté précédemment.

Dans ces lettres, Pascal est un apôtre impérieux comme un sectaire et pratique énergiquement le *Compelle intrare*. Notez qu'il était à ce moment (septembre 1656-décembre 1656) en plein feu, en

pleine ardeur, en pleine fournaise des *Provinciales*. A aucun moment de son existence il ne fut plus de son avis. C'est ce qui explique des passages violents et du reste admirables comme celui-ci : « *Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors, que chacun s'enfuie sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit* (saint Marc). Il me semble que cela prédit parfaitement le temps où nous sommes, où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté et aux livres des théologiens et des religieux, où elle ne devrait pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps-là, c'est-à-dire à ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent ! La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet : *qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée.* »

Et comme celui-ci : « Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre [entre la concupiscence et la grâce] toute sa vie ; car il n'y a point ici de paix. *Jésus-Christ est venu apporter le couteau et non pas la paix* (saint Matthieu). »

Et comme celui-ci : « Je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église ; vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous. Il est temps de gémir pour elle et pour nous tous ensemble et de lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque Jésus-Christ n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous. »

Et comme celui-ci encore : « Je lui voudrais dire qu'elle [très probablement Mlle de Roannez elle-même] se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle ; mais du mal qui y est encore et qu'il faut diminuer continuellement ; et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère qui ne la veut point abandonner ; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs. »

Tout, du reste, n'est pas de ce ton dans ce que nous avons des lettres de Pascal à Mlle de Roannez. On y trouve l'onction et la grâce sereine et tendre tout autant que la véhémence... sacerdotale. Un passage très religieux, mais tout autant philosophique, sur cette pensée que, tout compte fait, on ne doit songer qu'au présent, est charmant comme « esprit de finesse » et comme éloquence dans « l'ordre du cœur » : « Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes ; mais l'avenir nous doit encore moins toucher puisqu'il n'est point du tout à notre égard [lire : puisqu'à notre égard il n'est point du tout] et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir et jamais de vivre maintenant.

Notre-Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. C'est les bornes qu'il faut garder et pour notre salut et pour notre repos. Car en vérité les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolation... »

Telle autre page sur la joie mêlée de peines, mais de peines qui ont leur douceur encore, que l'on trouve dans la vie religieuse, me paraît tout à fait dans ce « milieu » que M. J. Calvet recommande, qu'il félicite Bossuet d'avoir toujours gardé et qu'il déplore que Pascal, en sa fougue, n'ait point connu. Que faut-il à M. J. Calvet de plus juste et de plus sain et de meilleur de tout point (sauf un peu de subtilité) que ceci : « Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre. Cela doit consoler ceux qui en sentent, puisque, étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car, de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend des « pénitents du Diable », selon la parole de Tertullien, de même on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement et dans le rebut des

hommes que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, il ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. *Priez toujours*, dit saint Paul, *rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours.* C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor dans un champ en a une telle joie, que cette joie, selon Jésus-Christ, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde n'ont point cette joie, *que le monde ne peut ni donner ni ôter*, dit Jésus-Christ lui-même. Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse ; les gens du monde ont leur tristesse sans cette joie, et les chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte et à conserver cette crainte qui modère notre joie, et selon qu'on se sent trop emporté vers l'une, se pencher vers l'autre pour demeurer debout ».

Quand je relis ces lettres à Mlle de Roannez, réduites par les soins indiscrets de la famille à des fragments trop courts, et je regrette infiniment ce qui nous en a été dérobé, et je me dis qu'il faut les placer telles qu'elles sont parmi les plus belles « lettres de direction » du XVIIe siècle.

Mais l'éloquence a ses droits et, après avoir donné sur les lettres de Pascal à Mlle de Roannez mon opinion pour ce qu'elle vaut, je ne résiste pas au

plaisir de citer celle de M. Charles Adam et de transcrire ses conclusions qui sont la plus brillante et la plus belle page anticléricale qui ait été écrite depuis 1857. Que n'ai-je l'autorité qu'il faudrait, pour la conduire, en la citant, à la postérité ! « Ces choses se passaient il n'y a guère plus de deux siècles, et c'est à peine si nous pouvons encore les comprendre, tant elles semblent déjà loin de nous. Et nous ne pouvons nous empêcher de nous demander, en les lisant, si ce ne fut pas un malheur pour Mlle de Roannez d'avoir rencontré dans sa vie et Pascal et Singlin et Arnauld ; un malheur aussi qu'une chapelle se soit trouvée un jour sur son chemin avec une relique dont le plus grand miracle n'était pas de guérir les maladies d'yeux, mais d'attirer et de fasciner les âmes pour les précipiter dans le cloître ; un malheur surtout qu'une fois entrée là elle ait été forcée d'en sortir avec des regrets soigneusement entretenus par des mains pieuses qui ne lui laissèrent pas de répit ? Mais plutôt Mlle de Roannez fut une assez triste victime de la guerre acharnée que se faisaient alors deux partis religieux d'une égale intolérance (le mot est de ce temps-là, et c'est Port-Royal qui l'a inventé, comme le lui reproche un Jésuite, le Père Bouhours, au nom de la pureté de la langue), les uns ne pouvant souffrir que cette sœur d'un duc et pair appartînt aux Jansénistes, et ceux-ci, pour qu'il ne fût pas dit qu'elle leur était enlevée par l'influence des Jésuites, la fatiguant de leurs poursuites jusque dans le monde qui l'avait reprise, prétendant la garder quand même, et ne réussissant qu'à retarder de dix années son mariage, rendu à

peu près inévitable, mais qui, à l'âge où elle était, devait lui devenir funeste; et même alors continuant de la tourmenter par un vain remords du passé et une angoisse non moins vaine pour sa vie future. Ou plutôt encore elle fut victime de cette exaltation religieuse qui, sous le nom de Jansénisme, sévit en ce temps-là comme la grande maladie des âmes, une victime de cette mysticité qui les entraînait à ne voir sur terre et dans le monde que malédiction de Dieu, dans le mariage et la famille, choses si naturelles, si légitimes et si saintes pourtant, que des pièges du Malin Esprit, et qui poussée jusqu'à ce paroxysme, devenait un véritable délire ; car, si elle apportait quelque adoucissement peut-être à nos misères de la vie présente (après les avoir d'abord chargées des couleurs les plus sombres en les attribuant toujours à des causes surnaturelles), à coup sûr, par la vue troublée et la terreur qu'elles donnaient de l'au-delà, elle ne pouvait manquer de flétrir et d'empoisonner toutes nos joies. »

Est-ce assez beau !

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que dans les fragments des lettres de Pascal à Mlle de Roannez que nous possédons il n'y a pas une demi-ligne qui puisse donner ou confirmer le soupçon que Pascal eût été à un seul moment amoureux de Mlle de Roannez, ceci pour deux raisons, dont la première est que quand bien même Pascal eût été amoureux de Mlle de Roannez vers 1652 ou 1653, il ne songerait pas à en dire un mot en 1656 et en repousserait la pensée et le souvenir avec horreur ; et dont la seconde est que, s'il y avait eu dans ces lettres un mot

ou un demi-mot en ce sens ou dans cet ordre d'idées, il aurait évidemment disparu sous les ciseaux de la famille.

Je crois du reste — sans trop oser m'avancer ; car la psychologie d'un janséniste a des secrets pour moi — que les lettres de Pascal à Mlle de Roannez prouveraient *plutôt* que Pascal n'a jamais été amoureux de Mlle de Roannez, parce que, si Pascal avait été amoureux de Mlle de Roannez, il se serait fait scrupule de lui écrire ces lettres, parce qu'il eût craint de céder à un calcul d'intérêt sentimental et « d'amour-propre » en croyant obéir à une conviction religieuse ; parce qu'il eût craint d'obéir au Diable et non à Dieu ; parce qu'il eût craint d'être un coquin ; parce qu'il eût dit à Singlin : « chargez-vous de cela ; moi, un mystère de conscience, malheureusement, m'en empêche » ; parce qu'il faut prendre justement en sens inverse le raisonnement de ce niais de Faugère.

Et ceci n'est qu'une impression : mais elle est chez moi assez forte, et *le fait seul* des lettres écrites est pour moi beaucoup plutôt une raison pour croire que Pascal n'avait jamais été amoureux de Mlle de Roannez qu'une raison pour supposer qu'il avait pu l'être.

Et en dernière analyse mes conclusions sont ou plutôt *restent* celles-ci : Le *Discours sur les Passions de l'amour* est de Pascal. — Il prouve que Pascal a été amoureux, et très délicatement et profondément amoureux. — Les *Pensées* de Pascal, à elles seules, suffiraient, sinon à le prouver, du moins à le faire croire. — Est-ce de Mlle de Roannez qu'il le fut ? Il est

possible ; mais il n'est pas probable, et rien, absolument, ne l'indique. — Il n'a évidemment jamais songé à l'épouser. — Mlle de Roannez s'est déterminée très spontanément à la vie religieuse ; mais, bientôt après, elle y a été très énergiquement poussée par Pascal.

CORNEILLE

Ceci sera beaucoup plus un recueil des vers d'amour de Pierre Corneille qu'une étude biographique et qu'une analyse des sentiments amoureux de Pierre Corneille, parce que, pour ce qui est de cet illustre poète, le terrain solide de la biographie manque presque absolument.

Sauf sur ses amours de 1630 environ et ses amours de 1658, nous n'avons aucun renseignement, et encore ses amours et galanteries de 1630 et de 1658 sont très loin d'être éclairées d'une suffisante lumière.

Cependant il y a quelque intérêt à montrer combien Corneille, quelquefois soupçonné d'avoir été insensible aux passions amoureuses, a parlé de l'amour avec complaisance, toutes les fois qu'il a cru pouvoir le faire, et en homme qui évidemment l'a connu et en a été très fortement ébranlé.

Les premières amours de Corneille remontent, non seulement à sa jeunesse, comme il serait assez naturel, ou à son adolescence, comme il le serait encore, mais, peut-être, à son enfance. Celle qu'il a le plus chérie aurait été aimée de lui quand elle était toute petite fille et lui tout petit garçon. L'abbé Granet

assure, sans malheureusement donner ses preuves, et en 1738, ce qui est un peu tardif, ce qui suit : « Corneille avait aimé très passionnément une dame de Rouen nommée Mme du Pont..., qui était parfaitement belle, qu'il avait connue toute petite fille, pendant qu'il étudiait à Rouen au collège des Jésuites, et pour qui il fit plusieurs petites pièces de galanteries qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques instances que lui aient faites ses amis. Il les brûla lui-même environ deux ans avant sa mort. Il lui communiquait la plupart de ses pièces avant de les mettre au jour, et, comme elle avait beaucoup d'esprit, elle les critiquait très judicieusement, en sorte que M. Corneille a dit plusieurs fois qu'il lui était redevable de plusieurs endroits de ses premières pièces. »

Maintenant cette jeune personne, devenue plus tard Mme du Pont, fut-elle le seul objet de la passion juvénile de Pierre Corneille ? Fut-elle celle qu'il a célébrée dans *Mélite*, dans le « sonnet » pour *Mélite*, dans le fameux « *Dialogue* » des *Mélanges poétiques* imprimés à la suite du *Clitandre* en 1632, etc. ?

C'est encore douteux. On a supposé deux grandes amours de Corneille de 1628 ou 1627 à 1635 environ : un pour celle qui fut Mme du Pont, et qu'il aurait aimée jusqu'en 1627 ou 1628, un autre pour « *Mélite* », qui ne serait pas Mme du Pont, et qu'il aurait aimée jusqu'en 1632 peut-être, quitte à revenir, en termes d'amitié et de confidences littéraires, à Mme du Pont jusque vers 1635.

Il aurait aimé « *Mélite* » d'une façon assez romanesque, en 1627 ou 1628, de la façon suivante. *Nou-*

velles de la République des lettres (1685) : « Il ne songeait à rien moins qu'à la poésie, et il ignorait lui-même le talent extraordinaire qu'il y avait lorsqu'il lui arriva une petite aventure de galanterie dont il s'avisa de faire une pièce de théâtre en ajoutant quelque chose à la vérité. » — *Dictionnaire géographique* (de Thomas Corneille, propre frère de Pierre), article « Rouen » (1708) : « Une aventure galante lui fit prendre le dessein de faire une comédie pour y employer un sonnet qu'il avait fait pour une demoiselle qu'il aimait. » — *Vie de Pierre Corneille*, par Fontenelle, son neveu, publiée pour la première fois par l'abbé d'Olivet en 1729 : « Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville (Rouen), le mena chez elle. Le nouveau venu se montra plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita chez M. Corneille un talent qu'il ne se connaissait pas, et sur ce léger sujet il fit sa comédie de *Mélite*. » En publiant lui-même, en 1742, son *Histoire du Théâtre français*, Fontenelle ajouta : « La demoiselle porta longtemps dans Rouen le nom de *Mélite*, nom glorieux pour elle et qui l'associait à toutes les louanges que reçut son amant. »

Voilà donc bien *deux* jeunes filles dont aurait été amoureux Pierre Corneille : celle dont il était amoureux tout enfant ; et celle pour laquelle il a fait le sonnet de *Mélite* et *Mélite* elle-même, et qui ne sont pas la même, puisque celle qui a donné naissance à *Mélite* n'était pas connue de Corneille en 1627 et qu'il fit connaissance avec elle par le hasard d'une présentation.

On a été plus loin et l'on a prétendu reconstituer

l'identité de la jeune fille pour qui fut faite *Mélite*. Elle se serait appelée *Milet*, et *Mélite* serait un quasi anagramme très transparent. Manuscrit de la Bibliothèque de Caen intitulé *le Moreri des Normands* par Joseph-André Guiot de Rouen : « Sans la demoiselle Milet, très jolie Rouennaise, Corneille peut-être n'aurait pas sitôt connu l'amour ; sans cette héroïne aussi, peut-être la France n'eût jamais connu le talent de Pierre Corneille ». Puis vient l'anecdote rapportée par Fontenelle ; après quoi Guyot ajoute : « Le plaisir de cette aventure détermina Corneille à faire la comédie de *Mélite*, anagramme du nom de sa maîtresse. » — En 1834, M. E. Gaillard renchérit sur ces affirmations précises et d'une part trouve, il ne dit pas où, le prénom de Mlle Milet ; elle s'appelait Marie ; d'autre part indique son domicile, « Rouen, rue aux Juifs, n° 15 », ce qui lui a « été attesté par M. Donney, ancien greffier en chef de la Cour des comptes ».

Voilà qui est bien ; mais les recherches faites par M. Francis Wadington, sur la prière de M. Adolphe Régnier, dans les registres de la paroisse de Saint-Lô, dont dépendait la rue aux Juifs, n'ont amené aucun résultat. Or je ne dis pas que ces recherches « auraient *dû* amener un résultat », on verra pourquoi ; mais elles auraient *pu* en amener un ; car Mlle Milet en 1627 devait avoir de 15 à 18 ans ; c'est l'âge où l'on courtisait autrefois les jeunes filles. Or, si les registres des années 1604, 1605, 1606, 1607, 1608 de la paroisse de Saint-Lô ont disparu, ceux de 1609 à 1621 ont subsisté, et dans ceux-ci on aurait dû trouver l'acte de baptême de Marie Milet, née en 1612 si elle avait quinze ans en 1627, en 1611 si en

1627 elle avait seize ans et ainsi de suite. Pour que le fait de ne pas trouver son acte de baptême dans ces registres soit attribuable aux lacunes des registres en question, il faut qu'elle ait eu de dix-neuf à vingt-trois ans en 1627, ce qui est parfaitement possible ; mais encore, qu'on aurait dû trouver son acte de baptême dans les registres de la paroisse de Saint-Lô, c'est un peu plus vraisemblable que ceci qu'on devait ne les y trouver point. L'existence de Marie Milet domiciliée rue aux Juifs en 1627 tout au moins n'est justifiée par rien et n'est plus qu'une tradition orale.

De plus, Corneille a affirmé lui-même... oh ! très peu de chose ; mais encore il a affirmé lui-même qu'il n'a eu qu'un seul amour sérieux de jeunesse. *Excuse à Ariste* (1637) :

Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux...
J'ai brûlé *fort longtemps* d'une amour assez grande,
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par là que j'appris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon âme fut prise :
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise.
Charmé de deux beaux yeux mon vers charma la cour,
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour...
Aussi n'aimai-je plus et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur (1)...

Il est vrai que Corneille a dit aussi, un peu plus tôt, en 1632 :

(1) Par parenthèse, c'est à propos de ces vers de l'*Excuse à Ariste* et d'autres que nous aurons l'occasion de publier plus loin que Voltaire a dit : « Voici cette épître de Corneille... Elle paraît écrite entièrement dans le goût et dans le style de Régnier, sans grâce, sans finesse, sans élégance, sans imagination ; mais on y voit de la facilité et de la naïveté. »

J'ai fait autrefois de la bête,
J'avais des Philis à la tête...
Plus inconstant que la lune,
Je ne veux jamais d'arrêt.

Mais il n'y a aucune comparaison à faire ni surtout aucune compensation à établir entre une boutade comme la pièce dont je viens de rapporter quatre vers et une pièce aussi sérieuse, aussi éloquente et évidemment aussi sincère et sentie que l'*Excuse à Ariste*. Il est bien certain que si la jeune amie d'enfance signalée par l'abbé Granet en 1738 a existé, il faut que Mélite disparaisse, disparaisse en tant que distincte de l'amie d'enfance ; et il faut que l'amie d'enfance et Mélite soient la même personne.

Mais alors que deviennent les textes des *Nouvelles de la République des Lettres* et du *Dictionnaire géographique* de Thomas Corneille et de la *Vie de Corneille* de Fontenelle, textes indiquant un amour brusque en 1627 pour une jeune fille inconnue jusqu'à ce moment de Pierre Corneille ? Ne serait-ce point l'amie d'enfance révélée par Granet qui devrait disparaître, ou ne serait-ce point qu'il faudrait admettre *et* l'existence de l'amie d'enfance *et* celle de « Mélite », en supposant Corneille amoureux de l'amie d'enfance jusqu'en 1627, puis de « Mélite » à partir de 1627, sans tenir compte de ce que Corneille a dit de sa fidélité, ou en supposant que Corneille a oublié l'amie d'enfance lorsqu'en 1637 il parle de son unique amour, lequel, alors, serait celui qu'il a eu pour « Mélite » ?

J'avoue que je penche un peu à ce que l'on supprime quelqu'un, tant Corneille lui-même, qui est la première autorité en cette matière, tout compte fait, est énergique à affirmer qu'il n'a eu qu'un amour sérieux, et j'avoue aussi que je penche, puisqu'il faut supprimer quelqu'un, à supprimer l'amie d'enfance.

Quelle autorité avons-nous pour croire à l'amie d'enfance ? Celle du seul Granet, de 1738, contredite au moins par le silence, relativement à l'amie d'enfance, des textes des *Nouvelles de la République des Lettres* (1685), du *Dictionnaire* de Thomas Corneille (1708) et de la *Vie de Corneille* (1729), de Fontenelle. — 1729, 1708, 1685 pèsent plus que 1738, et Thomas Corneille et Fontenelle pèsent plus que l'abbé Granet. En bonne critique, c'est incontestable. De plus, si l'histoire de l'amie d'enfance est contredite par *le silence* des textes précédents, si autorisés, elle est contredite par les *paroles* mêmes de Corneille, qui affirme en 1637 *et* qu'il n'a aimé qu'une personne et que cette personne c'est « Mélite ». En effet, reprenons l'*Excuse à Ariste* :

Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux...

peut s'appliquer à l'amie d'enfance aussi bien qu'à « Mélite ». Soit. Mais

... Ce fut par là que j'appris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon âme fut prise :
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise.
Charmé de deux beaux yeux mon vers charma la cour,
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.

J'adorai donc Philis, et la secrète estime
Que ce divin esprit faisait à notre rime
Me fit devenir poète aussitôt qu'amoureux.

Impossible de mieux dire que les premiers vers d'amour de Corneille, en même temps qu'ils sont ceux qui furent inspirés par une personne aimée, sont ceux qui lui ont valu la gloire et la faveur de la cour, donc *ceux de* MÉLITE, et que, par conséquent, l'amour unique dont parle Corneille est son amour pour Mélite, laquelle, si l'on en croit Thomas Corneille et Fontenelle, il n'a connue qu'en 1627 et par hasard. L'amie d'enfance disparaît.

Si l'amie d'enfance eût existé et s'il lui eût adressé des vers dès l'enfance, comme le veut l'abbé Granet, et plus tard soumis ses « premières pièces », comme le veut l'abbé Granet encore, il n'aurait pas, en 1637, après *le Cid*, proclamé qu'une femme avait eu ses premiers vers et ses premiers feux et que cette femme, comme le texte le crie, est *celle de 1627*.

Pour moi, l'amie d'enfance, ou n'existe pas, ou a été oubliée en 1627, et c'est à « Mélite » — si l'on veut retenir quelque chose de ce que croit savoir l'abbé Granet — que Corneille soumettait ses premières pièces de 1628 à 1635 environ ; on verra plus loin pourquoi je dis 1635.

On s'est jeté cependant avec fureur sur la piste de cette amie d'enfance et on a voulu à toute force savoir qui elle était (1). On a pensé d'abord, l'abbé Granet l'ayant appelée Mme du Pont, à une certaine Marie

(1) Sur toute cette question de Mme du Pont et de « Mélite », voir surtout : Bouquet, *Points obscurs de la vie de Corneille.*

Courant, qui avait épousé un Thomas Dupont, conseiller à la Cour des comptes de Rouen. Mais on s'aperçut ensuite que cette dame devait avoir quelque quarante-cinq ans en 1627 et que la Mme Dupont signalée par l'abbé Granet pourrait être, non pas Marie Courant, mais la bru de Marie Courant, femme Dupont, la femme de Dupont fils. Cette Mme Dupont II, née en 1611, aurait eu seize ans en 1627, ce qui s'accommode fort bien au sujet de *Mélite* ; elle se serait appelée Hue du nom de son père, de Beauquenare du nom de sa mère et Catherine de son nom de baptême. Il est parfaitement possible que cette Catherine Hue, qui devait devenir Mme Dupont, soit celle avec qui Corneille a dû se marier vers 1627. Rien ne le prouve ; mais peut-être quelques détails de *Mélite* tendent à le faire croire. Mais si elle est *la jeune fille de 1627*, encore une fois, pour les raisons que j'ai données, elle n'est pas l'amie d'enfance.

Ce qu'il y a de plus raisonnable, c'est de mettre de côté le récit, tout de tradition orale et lointaine, de l'abbé Granet ; c'est de ne tenir aucun compte de l'amie d'enfance, qui a pu exister, mais dont il ne reste aucune trace dans les souvenirs de Pierre Corneille, de Thomas Corneille et de Fontenelle ; c'est de ne faire dater les premières amours de Pierre Corneille que de la veille de *Mélite* (1628 ou 1627 au plus tôt) ; c'est, aussi, de se résigner à ne pas savoir comment s'appela « Mélite », étant à peu près prouvé qu'elle ne s'appelait pas Milet et n'étant pas prouvé que ce fût Mme Dupont ; c'est de croire que Corneille a aimé « Mélite » depuis 1627 au plus tôt jusque vers 1635,

qu'il a songé à l'épouser, qu'il ne l'a pas épousée, que peut-être (pour ne pas repousser cruellement tout ce qui nous vient de Granet) il est resté son ami et a eu quelques relations littéraires avec elle jusqu'aux environs de 1635 ; qu'il l'aimait encore, mais n'était plus aimé d'elle en 1637.

En effet, pour reprendre cette histoire en ne considérant plus qu'une seule personne que nous appellerons simplement « Mélite », ce qui est vraisemblable est ceci.

En 1627, Corneille avait vingt et un ans et menait un peu la vie de jeune homme à Rouen. Il prenait part aux mascarades, qui étaient un des divertissements les plus en vogues dans la province. Il faisait des vers pour servir d'un ornement à ces réjouissances (*Mascarade des enfants gâtés. Madrigal pour un masque donnant une boîte de cerises confites à une demoiselle*). Et quelques-uns de ses vers sont très jolis :

Allez voir ce jeune soleil,
Cerises, je vous en avoue ;
Montrez-lui votre teint vermeil
Un peu moins que sa lèvre, un peu plus que sa joue.
. . . . . .

Il ne laissait pas de courre les femmes et d'être volage, plus très probablement, comme il arrive toujours, en propos qu'en réalité, mais ses propos doivent contenir quelque chose de réel :

Si je perds bien des maîtresses,
J'en fais encor plus souvent,

Et mes vœux et mes promesses
Ne sont que feintes caresses,
Et mes vœux et mes promesses
Ne sont jamais que du vent.

Quand je vois un beau visage
Soudain je me fais de feu ;
Mais longtemps lui faire hommage,
Ce n'est pas bien mon usage ;
Mais longtemps lui faire hommage,
Ce n'est pas bien là mon jeu.

J'entre bien en complaisance
Tant que dure une heure ou deux ;
Mais en perdant sa présence,
Adieu toute souvenance ;
Mais en perdant sa présence,
Adieu soudain tous mes feux.

Plus inconstant que la lune,
Je ne veux jamais d'arrêt.
La blonde comme la brune
En moins de rien m'importune,
La blonde comme la brune
En moins de rien me déplaît.

Si je feins un peu de braise,
Alors que l'humeur m'en prend,
Qu'on me chasse ou qu'on me baise,
Qu'on soit facile ou mauvaise,
Qu'on me chasse ou qu'on me baise,
Tout m'est fort indifférent.

Mon usage est si commode,
On le trouve si charmant,
Que qui ne suit ma méthode
N'est pas bien homme à la mode,
Que qui ne suit ma méthode
Passe pour un Allemand.

De temps en temps, comme tous les jeunes gens, il envoyait à tous les diables ces emportements de jeunesse et ces sottises amoureuses, frivoles, un peu dangereuses et où l'on laisse toujours quelques plumes, et il s'en moquait sans beaucoup d'esprit, mais avec quelque âpreté :

Enfin échappé du danger
Où le sort me voulut plonger,
L'expérience indubitable
Me fait tenir pour véritable
Que l'on commence d'être heureux
Quand on cesse d'être amoureux,
Lorsque notre âme s'est purgée
De cette sottise enragée
Dont le fantasque mouvement
Bricole notre entendement.
Crois-moi qu'un homme de ta sorte,
Libre des soucis qu'elle apporte,
Ne voit plus loger avec lui
Le soin, le chagrin, ni l'ennui.
. . . . . .
. . . . . .
J'ai passé par là comme toi ;
J'ai fait autrefois de la bête,
J'avais des Philis à la tête ;
J'épiais les occasions ;
J'épiloguais mes passions ;
Je paraphrasais un visage ;
Je me mettais à ton usage,
Debout, tête nue, à genoux,
Triste, rêveur, gaillard, jaloux ;
Je courais, je faisais la grue
Tout un jour, au bout d'une rue.
. . . . . .
. . . . . .
Mais à la fin, hors de mes fers,
Après beaucoup de mots soufferts,

Ce qu'à présent je te conseille,
C'est de pratiquer la pareille.
. . . . . .
. . . . . .
Ami, c'est ainsi qu'il faut vivre,
C'est le chemin qu'il nous faut suivre
Pour goûter de notre printemps
Les véritables passe-temps.
Prends donc comme moi pour devise
Que l'amour n'est qu'une sottise.

Ainsi vivait vers 1626 le jeune Corneille, tantôt légèrement amoureux, tantôt maudissant l'amour, comme tous les jeunes gens de Rouen et autres lieux.

Tout à coup le ton change, ou du moins je crois le voir changer très sensiblement. Il est probable que Corneille a vu « Mélite », que l'ami de Corneille amoureux de « Mélite », si le récit de Fontenelle est exact, a conduit Corneille chez elle et que Corneille est, cette fois, sérieusement amoureux. Toujours est-il que c'est ainsi qu'il se met à chanter. La pièce est intitulée : *Ode sur un prompt amour :*

O Dieux ! qu'elle sait bien surprendre !
Mon cœur, adore ta prison
Et n'écoute plus ta raison
Qui fait mine de te défendre ;
Accepte une si douce loi.
Voir Aminte et rester à soi
Sont deux choses incompatibles.
C'est à faire à des insensibles
De conserver leur liberté.
Ses yeux, d'un pouvoir plus suprême
Que n'est l'autorité des rois,
Interdisent à notre choix

De plus disposer de nous-même.
Ravi que j'en fus à l'abord,
Je ne pus faire aucun effort
A me retenir en balance ;
Et je sentis un changement
Par une douce violence
Que j'eusse fait par jugement.
Regards brillants, clartés divines,
Qui m'avez tellement surpris ;
Œillades qui sur les esprits,
Exercez si bien vos rapines ;
Tyrans secrets, auteurs puissants
D'un esclavage où je consens ;
Chers ennemis de ma franchise,
Beaux yeux, mes aimables vainqueurs,
Dites-moi qui vous autorise
A dérober ainsi les cœurs.
Que ce larcin m'est favorable !
Que j'ai sujet d'appréhender,
La conjurant de le garder,
Qu'elle me soit inexorable !
Amour, si jamais ses dédains
La portent à ce que je crains,
Fais qu'elle se puisse méprendre
Et qu'aveuglée, au lieu du mien
Qu'elle aura dessein de me rendre,
Aminte me donne le sien !

Je ne sais, et je reconnais que cette pièce pourrait être attribuée à la période où Corneille n'aimait point véritablement, à la période d'*avant « Mélite »* ; mais j'ai tendance à y voir, sous la phraséologie du temps, un accent vrai, et je penche à l'attribuer à l'influence de « Mélite ». De même la pièce suivante, trop spirituelle, est d'une délicatesse, nonobstant, qui sent encore, à ce qu'il me semble, l'amour

vrai. Elle est intitulée : STANCES, *Sur une absence en temps de pluie* :

Depuis qu'un malheureux adieu
Rendit vers vous ma flamme criminelle,
Tout l'univers prenant votre querelle,
Contre moi conspire en ce lieu.

Ayant osé me séparer
Du beau soleil qui luit seul sur mon âme,
Pour le venger, l'autre, cachant sa flamme,
Refuse de plus m'éclairer.

L'œil qui ne voit plus ce flambeau,
En témoignant ses regrets par ses larmes
M'apprend assez qu'éloigné de vos charmes
Mes yeux se doivent fondre en eau.

Je vous jure, mon cher souci,
Qu'étant réduit à voir l'air qui distille,
Si j'ai le cœur prisonnier à la ville,
Mon corps ne l'est pas moins ici.

Si cette pièce est pour « Mélite » (mais on n'en sait rien), comme elle a été publiée en 1632, il faudrait induire du mot « un malheureux adieu rendit vers vous ma flamme criminelle » que « Mélite » s'était mariée en 1631.

Voici enfin qui est *certainement* pour « Mélite », c'est à savoir le fameux *Sonnet* et le fameux *Dialogue*. Date presque certaine : 1632.

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable ;
Il n'est rien de solide après ma loyauté :
Mon feu, comme son teint, se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable,
Et quoiqu'elle ait au sein la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que, sans être aimé, je brûle pour Mélite,

Car de ce que les Dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite et moi j'ai tout l'amour.

Quant au dialogue, le voici, et l'on peut s'assurer que, tout aussi certainement que le *Sonnet*, il a pour objet « Mélite » ; car si le sonnet fut transporté dans la pièce (*Mélite*, II, 4), il y a entre le dialogue et la pièce d'intimes rapports qui ont été très exactement démêlés par M. Bouquet dans ses *Points obscurs*. Le « rival plus riche » et « la rigueur des parents » sont les thèmes principaux et du *Dialogue* et de la comédie. Pour surcroît, voir Bouquet, *Points obscurs...*, pages 49-55. Voici tout le Dialogue qui, du reste, comme beauté de forme, annonce au moins les duos d'amour du *Cid* et de *Psyché* :

Caliste, mon plus cher souci,
Prends pitié de l'ardeur qui me dévore l'âme.
— Tircis, ne vois-tu pas aussi
Que mon cœur embrasé brûle de même flamme ?
— Je n'ose l'espérer.
— Tu peux t'en assurer.
— Mais mon peu de mérite
Défend un si haut point à ma présomption.
— Mais cette récompense est plutôt trop petite
Pour tant d'affection.

— Je croirai, puisque tu le veux,
Que maintenant mon mal aucunement te touche.
— La mort seule éteindra mes feux,
Et j'en ai plus au cœur mille fois qu'en la bouche.
— Je n'ose l'espérer.
— Tu peux t'en assurer.
— Hélas ! que ton courage
M'apprête de rigueur à souffrir sous ta loi !
— Ce que j'ai de rigueurs j'en réserve l'usage
Pour d'autres que pour toi.
— Si quelqu'un plus riche ou plus beau
Et mieux fourni d'appas à te servir se range ?
— J'élirai plutôt le tombeau
Que ma volage ardeur se dispensât au change.
— Je n'ose l'espérer.
— Tu peux t'en assurer.
— Mais pourrais-tu, ma belle,
Dédaigner un amant qui vaudrait mieux que moi ?
— Pourrais-je préférer à ton ardeur fidèle
Une incertaine foi ?
— Si la rigueur de tes parents
A quelque autre parti plus sortable t'engage ?
— Les saints devoirs que je leur rends
Jamais dessus ma foi n'auront cet avantage.
— Je n'ose l'espérer.
— Tu peux t'en assurer.
— Quoi ! parents ni richesses
Ni grandeurs ne pourront ébranler tes esprits ?
— Tout cela mis auprès de tes chastes caresses
Perd son lustre et son prix.

Après, et probablement tout de suite après, vint la pièce. De celle-ci il ne faut pas tirer des inductions trop précises. Elle est tournée au romanesque, selon le goût du temps. Cependant on y voit Tircis (même nom que dans le Dialogue) séparé de Mélite par la rigueur de parents ambitieux et la présence d'un

rival riche. Cloris, sœur de Tircis, lui demande ce qu'il craint dans son rival :

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect.
Son bien te fait rêver et non pas son respect,
Et, toute amitié bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtresse.
— Tu devines, ma sœur; cela me fait mourir.

Cet obstacle, « le bien » du rival, revient à plusieurs reprises dans la pièce, et nous n'avons que faire de relever tous les passages où il en est question. Ce qui intéressera davantage, ce sont les très jolis vers d'amour qui sont répandus dans cette même pièce. Tircis aperçoit Mélite à sa fenêtre :

Je pense l'entrevoir par cette jalousie.
Oui, mon âme de joie en est toute saisie.
Hélas ! Et le moyen de lui pouvoir parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller ?
Que cette joie est courte et qu'elle est cher vendue !
Toutefois tout va bien, la voilà descendue.
Ses regards tout de feu s'étendent avec moi.
Que dis-je? en s'avançant elle m'appelle à soi.

Les deux amants causent de l'affreux rival. Mélite assure qu'il lui déplaît. Tircis insiste :

Mais afin qu'il reçût un entier déplaisir,
Il faudrait que nos cœurs n'eussent plus qu'un désir,
Et quitter ses discours de volontés sujettes
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
Vous-même, consultez un moment vos appas,
Songez à leur effet et ne présumez pas

Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même.
Un si digne sujet ne reçoit point de loi,
De règle ni d'avis d'un autre que de soi.

Mélite répond en accordant presque plus qu'on ne lui demande et de la façon la plus obligeante du monde :

Ton mérite, plus fort que ta raison flatteuse,
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je dois tout à ma mère et pour tout autre amant
Je voudrais tout remettre à son commandement;
Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce serait trop : tes rares qualités
Dispensent mon devoir de ces formalités.
— Que d'amour et de joie un tel aveu me donne !
— C'est peut-être en trop dire et me montrer trop bonne ;
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.
— Vous la verrez toujours dans un respect sincère,
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit ;
Et, si vous en voulez un serment par écrit,
Ce sonnet que pour vous vient de tracer ma flamme
Vous fera voir à nu jusqu'au fond de mon âme.
. . . . . .
. . . . . .

Il y a une date — quelle bonne fortune ! — il y a une date dans *Mélite !* Cloris, sœur de Tircis, dit, à un moment donné, à Tircis, en parlant de l'affreux rival :

Ce malheureux amant ne veut pas qu'on le craigne;
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne;
Puisqu'on voit sans effet *deux ans d'affection*,
Tu ne dois plus douter de son aversion.

S'il faut prendre ces vers à la lettre, le rival de Corneille aurait aspiré à « Mélite » depuis 1627. A quelle date Corneille vint-il sur ses brisées? On ne le sait pas. On peut croire que c'est peu de temps après le commencement des approches du rival auprès de « Mélite », puisque c'est le rival qui conduisit Corneille chez celle-ci, et c'est pourquoi j'ai fixé approximativement à 1627 le commencement de la passion de Corneille pour la belle Rouennaise.

S'il en est ainsi, Corneille fut amoureux de « Mélite » depuis 1627, au plus fort de son amour en 1629, et évincé par le rival en... avant 1632, si le vers que j'ai relevé déjà: « un malheureux destin rendit vers vous ma flamme criminelle », se rapporte à « Mélite », puisque ce vers fut publié en 1632.

Mais rien n'empêche que Corneille soit resté en bons termes d'amitié et de confidences littéraires avec « Mélite » jusqu'en 1635 ou 1636. Je dis 1635 ou 1636, parce que 1637 est la date de l'*Excuse à Ariste*. Or à la date de l'*Excuse à Ariste*, Corneille et Mélite *sont brouillés*. Texte:

Et, bien que maintenant cette belle inhumaine
Traite mon *souvenir* avec *un peu de haine*,
Je me trouve toujours en état de l'aimer;
Je me sens tout ému quand je l'entends nommer,
Et par le doux effet d'une prompte tendresse,
Mon cœur sans mon aveu reconnaît sa maîtresse.

Après beaucoup de vœux et de submissions,
Un malheur rompt le cours de nos affections (1);
Mais toute mon amour en elle est consommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée.
Aussi n'aimé-je plus, et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.
Vous le dirai-je, ami ? Tant qu'ont duré nos flammes,
Ma muse également chatouillait nos deux âmes :
Elle avait sur la mienne un absolu pouvoir,
J'aimais à le décrire, elle à le recevoir.
Une voix ravissante ainsi que son visage
La faisait appeler le phénix de notre âge (2).
. . . . . .
. . . . . .

Donc, en tout cas, à partir de 1637, l'épisode de « Mélite » est fini.

Corneille se maria, en 1641, probablement. Fontenelle ne donne pas la date. Mais, d'une part, Corneille ayant été très malade le jour même de son mariage et Ménage ayant fait sur cet accident des vers latins où il parle de *Cinna*, qui est de 1640, et une lettre de Corneille subsistant où Corneille annonce une grossesse de sa femme, et cette lettre étant du premier de juillet 1641, il faut que Cor-

(1) Ce présent de l'indicatif « *rompt* » peut très bien faire croire que le mariage du rival et de « Mélite » est de 1637 ; mais il ne le prouve pas ; puisque le présent s'emploie pour un fait dont l'effet dure encore ; et il serait un peu invraisemblable que le rival, prétendant de « Mélite » dès 1627, ne l'eût obtenue qu'en 1637 ; et puis il y a le « ma flamme criminelle » antérieur à 1632, sur lequel je reviens, sans, du reste, on sait pourquoi, l'estimer très probant. On jugera.

(2) Même observation que plus haut sur le iugement de Voltaire.

neille se soit marié vers la fin de 1640 ou au commencement de 1641. Je penche pour cette dernière date.

L'anecdote relative à une intervention de Richelieu pour faciliter le mariage de Corneille est de Fontenelle. Mais Fontenelle lui-même, en une seconde édition de la *Vie de Corneille*, en 1742, avertit que cette anecdote, quoiqu'il la tienne de la famille, est assez douteuse. On s'est étonné que Fontenelle ait dit encore en parlant de ce mariage: « M. Corneille encore fort jeune... » Mais on ne réfléchissait pas à ceci que Fontenelle écrivait ce mot en 1729, c'est-à-dire à l'âge de 72 ans, et qu'à cet âge un homme de trente-six ans paraît un adolescent.

En 1658, Corneille, qui vivait encore presque toujours à Rouen et qui ne devait s'établir définitivement à Paris qu'en 1662, se rencontra avec Molière qui venait de jouer la comédie à Rouen et tomba amoureux de Thérèse de Gorla, femme du Parc, surnommée Marquise, et également connue sous le nom de « la du Parc » et sous celui de « la Marquise ».

Il avait cinquante-deux ans, la du Parc vingt-cinq environ, et Thomas Corneille, frère de Pierre, âgé de trente-trois ans, était également amoureux de la du Parc. La situation était piquante.

Il est parfaitement impossible de démêler à travers les *Poésies diverses* de Corneille celles qui ont eu la du Parc pour objet. Donc, — sauf les immortelles *Stances à la Marquise* (« Marquise, si mon visage... ») et la grande pièce *Sur le départ de la Marquise*, qui ont été faites certainement pour la du

Parc, — je *propose* seulement les pièces suivantes comme pouvant avoir été inspirées par la passion de Corneille pour la jeune actrice. Je n'ai pour raisons, que je reconnais comme faibles, dans ce choix, que la considération des dates et le *ton* général des pieces.

Corneille est amoureux, mais ne veut avouer que l'estime et, bien entendu, faire aussi comprendre que sous cette estime il y a de l'amour. C'est une « délicatesse » ; c'est la délicatesse des premières approches :

Je vous estime, Iris, et crois pouvoir sans crime
Permettre à mon respect un aveu si charmant :
Il est vrai qu'à chaque moment
Je songe que je vous estime.

Cette agréable idée où ma raison s'abîme
Tyrannise mes sens jusqu'à l'accablement :
Mais, pour vouloir fuir ce tourment
La cause en est trop légitime.

Aussi, quelque désordre où mon cœur soit plongé,
Bien loin de faire effort à l'en voir dégagé,
Entretenir sa peine est toute mon étude.

J'en aime le chagrin, le trouble m'en est doux.
Hélas ! que ne m'estimez-vous
Avec la même inquiétude ?

Un pas de plus. L'amoureux confesse que peut-être y a-t-il dans le sentiment qui l'agite un peu plus que de l'estime et quelque chose d'un je ne sais quoi qu'il n'ose approfondir et qui moitié le charme, moitié l'effraie.

Usez moins avec moi du droit de tout charmer :
Vous me perdrez bientôt si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hasarde;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos a de quoi s'alarmer.
Je sens je ne sais quoi dès que je vous regarde;
Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde ;
Et c'est déjà sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous y trompez pas : l'honneur de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite;
Je sais l'art d'échapper aux charmes les plus forts;

Et quand ils m'ont réduit à ne pas me défendre,
Savez-vous, belle Iris, ce que je fais alors ?
Je m'enfuis, de peur de me rendre.

L'amoureux a ses moments de belle humeur et de raillerie sur lui-même, et il plaisante sur son âge pour prévenir et de peur qu'un autre ne prenne les devants sur ce point :

Vos beaux yeux sur ma franchise
N'adressent pas bien leurs coups:
Tête chauve et barbe grise
Ne sont pas viande pour vous.
Quand j aurais l'heur de vous plaire,
Ce serait perdre du temps.
Iris, que pourriez-vous faire
D'un galant de cinquante ans ?

Ce qui vous rend adorable
N'est propre qu'à m'alarmer.
Je vous trouve trop aimable
Et crains de vous trop aimer:

Mon cœur à prendre est facile,
Mes vœux sont des plus constants ;
Mais c'est un meuble inutile,
Qu'un galant de cinquante ans.

Si l'armure n'est complète,
Si tout ne va comme il faut,
Il vaut mieux faire retraite
Que préparer un assaut :

L'amour ne rend pas la place
A de mauvais combattants,
Et rit de la vaine audace
Des galants de cinquante ans.

Cependant on a assez vu qu'il aime et on lui a doucement conseillé « de réduire son amour aux termes d'amitié », si tant est qu'on soit familière avec Malherbe. Il regimbe un peu. Ce sont ces choses que l'on aime mieux se dire à soi-même que non pas qu'un autre vous les dise : deux pièces dans cet esprit. La première est intitulée *Stances* :

Que vous sert-il de me charmer ?
Aminte, je ne puis aimer
Où je ne vois rien à prétendre :
Je sens naître et mourir ma flamme à votre aspect,
Et si pour la beauté j'ai toujours l'âme tendre,
Jamais pour la vertu je n'ai que du respect (1).

(1) Du respect pour la du Parc ! dira-t-on. Cette poésie n'a pas la du Parc pour objet. — D'abord il s'agit de la du Parc très jeune encore et pour laquelle Corneille, dans une pièce certainement à elle adressée, témoigne de sentiments respectueux ; ensuite attendez la fin de cette pièce elle-même. Et puis je ne fais que *proposer*.

Vous me recevez sans mépris,
Je vous parle, je vous écris,
Je vous vois quand j'en ai l'envie;
Ces bonheurs sont pour moi des bonheurs superflus ;
Et si quelque autre y trouve une assez douce vie,
Il me faut pour aimer quelque chose de plus.

Le plus grand amour sans faveur
Pour un homme de mon humeur
Est un assez triste partage.
Je cède à mes rivaux cet inutile bien,
Et qui me donne un cœur sans donner davantage
M'obligerait bien plus de ne me donner rien.

Je suis de ces amants grossiers
Qui n'aiment pas fort volontiers
Sans aucun prix de leurs services
Et veux, pour m'en payer, un peu mieux qu'un regard;
Et l'union d'esprits est pour moi sans délices
Si les charmes des sens n'y prennent quelque part.

La seconde pièce, dans le même esprit, dans le même ton et sur le même thème, est un sonnet. Il est d'un joli mouvement, et la pointe finale en est dans le meilleur goût de Benserade, ce qui ne veut pas dire le meilleur du monde, mais non plus le pire:

Vous aimez que je me range
Auprès de vous chaque jour,
Et m'ordonnez que je change
En amitié mon amour.

Cette méchante bricole
Vous fait beaucoup hasarder,
Et je vous trouve bien folle
Si vous me pensez garder.

Une passion si belle
N'est pas une bagatelle
Dont on se joue à son gré,

Et l'amour qui vous rebute
Ne saurait choir d'un degré
Qu'il ne meure de sa chute.

« La chute en est jolie... »

Mais, comme on s'y pouvait attendre, la jalousie se met de la partie. Deux pièces aussi sur ce thème, l'une qui est un sonnet et l'autre qui est assez longue. Le sonnet est d'un ton si mélancolique et si élevé que de toutes les pièces que je *propose*, c'est celle-ci que je doute le plus qui ait été à l'adresse de la du Parc. La voici cependant. Nous causons, n'est-ce pas, et nous nous inquiétons surtout de lire ensemble de jolis vers de Corneille. Et puis, les *Stances à la Marquise*, elles aussi, sont bien pour la du Parc :

D'un accueil si flatteur et qui veut que j'espère,
Vous payez ma visite alors que je vous voi,
Que souvent à l'erreur j'abandonne ma foi,
Et crois seul avoir droit d'aspirer à vous plaire.

Mais si j'y trouve alors de quoi me satisfaire,
Ces charmes attirants, ces doux je ne sais quoi,
Sont des biens pour tout autre aussi bien que pour moi ;
Et c'est dont un beau feu ne se contente guère.

D'une ardeur réciproque il veut d'autres témoins,
Un mutuel échange et de vœux et de soins,
Un transport de tendresse à nul autre semblable,

C'est là ce qui remplit un cœur fort amoureux.
Le mien les eut pour vous, le vôtre en est capable.
Hélas ! si vous vouliez, que je serais heureux !

L'autre pièce est intitulée *Jalousie*. — Elle est de cinquante-six vers. La fin en est faible; mais le commencement et surtout le milieu, c'est à savoir l'analyse du sentiment de la jalousie, en est fort beau. Le ton est calme. Corneille est plus méditatif qu'amoureux à ce moment-là :

N'aimez plus tant, Philis, à vous voir adorée :
Le plus ardent amour n'a pas grande durée ;
Les nœuds les plus serrés sont le plus tôt rompus ;
A force d'aimer trop souvent on n'aime plus.
Et ces liens si forts ont des lois si sévères
Que toutes leurs douceurs en deviennent amères.
. . . . . .
. . . . . .

Philis sait-elle ce que c'est qu'un amant jaloux ? Il est bon qu'elle l'apprenne pour sa gouverne :

C'est un esclave fier qui veut régner en maître,
Un censeur complaisant qui cherche à trop connaître,
Un tyran déguisé qui s'attache à vos pas,
Un dangereux Argus qui voit ce qui n'est pas.
Sans cesse il importune et sans cesse il assiège,
Importun par devoir, fâcheux par privilège,
Ardent à vous servir jusqu'à vous en lasser;
Mais au reste un peu tendre et facile à blesser.
Le plus tendre chagrin d'une humeur inégale,
Le moindre égarement d'un mauvais intervalle, (?)
Un souris par mégarde à ses yeux dérobé,
Un coup d'œil par hasard sur un autre tombé,
Le plus faible dehors de cette complaisance
Qui se permet pour tous la même indifférence :
Tout cela fait pour lui de grands crimes d'état :
Et plus l'amour est fort, plus il est délicat (1).

1) Susceptible.

Mais il arrive que l'amoureux de cinquante ans est, tel jour, traité plutôt selon son âge que selon son mérite. On a souri, on a fait une allusion à la date de sa naissance, ce qui est toujours désobligeant, ou à telle marque de la griffe des ans sur son visage. Et l'amoureux se fâche d'autant plus qu'il a tort et qu'il n'y a absolument rien à répondre à ce genre de critique, et il se laisse aller à dire cette très forte sottise que l'on *doit* aimer un grand poète pour son génie et pour sa gloire. Déjà Ronsard avait dit cela, mais avec talent ; Corneille le dit à son tour, mais avec plus de talent encore, ce qui fait non seulement qu'on lui pardonne, mais qu'on l'admire, n'y ayant rien de plus certain que ceci que la littérature personnelle consiste à dire des sottises avec talent.

Et l'on entend bien que je veux parler des *Stances à la Marquise*, qu'à la vérité vous savez tous par cœur, mais qui évidemment, dans une étude sur Corneille amoureux, doivent trouver leur place et la place d'honneur :

Marquise, si mon visage
A quelque trait un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le Temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront :
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :

On m'a vu ce que vous êtes;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise;
Quoiqu'un barbon fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

Cette admirable pièce n'est pas un simple jeu de grand esprit. Elle est très sincère et elle marque un épisode vraiment douloureux des relations de Corneille avec la du Parc. D'abord le ton l'indique suffisamment ; ensuite la pièce suivante, qui est la plus autobiographique et même la seule autobiographique de tout ce groupe, marque qu'il y eut fâcherie entre Corneille et la du Parc et rupture, puis raccommo-

dement quelques jours avant le départ de la du Parc et de la troupe ; raccommodement du reste si tranquille de la part de la du Parc que lui-même prit un peu couleur d'offense aux yeux de Corneille. Toute la pièce *Sur le départ de Madame la Marquise* est à citer, tant comme renseignement historique que, du reste, comme très belle chose :

Allez, belle Marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux.
Vous trouverez partout des âmes toutes prêtes
A recevoir vos lois et grossir vos conquêtes,
Et les cœurs à l'envi se jetant dans vos fers
Ne feront point de vœux qui ne vous soient offerts.
Mais ne pensez pas tant aux glorieuses peines
De ces nouveaux captifs qui vont prendre vos chaînes
Que vous teniez vos soins tout à fait dispensés
De faire un peu de grâce à ceux que vous laissez ;
Apprenez à leur noble et chère servitude
L'art de vivre sans vous et sans inquiétude ;
Et, si sans faire un crime on peut vous en prier,
Marquise, *apprenez-moi l'art de vous oublier.*
En vain de tout mon cœur la triste prévoyance
A voulu faire essai des maux de votre absence.
Quand j'ai cru le soustraire à des yeux si charmants,
Je l'ai livré moi-même à de nouveaux tourments.
Il a fait *quelques jours* le mutin et le bravé (1) ;
Mais il revient à vous et revient en esclave,
Et reporte à vos pieds le tyrannique effet
De ce tourment nouveau que lui-même il s'est fait.
Vengez-vous du rebelle et faites-vous justice ;
Vous devez un mépris du moins à son caprice :
Avoir vu si longtemps des sentiments si vains,
C'est assez mériter l'honneur de vos dédains.

(1) Ceci donne tout leur sens aux *Stances à la Marquise.*

Quelle bonté superbe *ou quelle indifférence*
A sa rébellion ôte le nom d'offense?
Quoi ! vous me revoyez sans vous plaindre de rien !
Je trouve même accueil avec même entretien (1) !
Hélas ! Et j'espérais que votre humeur altière
M'ouvrirait les chemins à la révolte entière.
Ce cœur, que la raison ne peut plus secourir,
Cherchait dans votre orgueil une aide à se guérir.
Mais vous lui refusez un moment de colère;
Vous m'enviez le bien d'avoir pu vous déplaire ;
Vous dédaignez de voir quels sont mes attentats
Et m'en punissez mieux, ne m'en punissant pas.
Une heure de grimace ou froide ou sérieuse,
Un ton de voix trop rude ou trop impérieuse,
Un sourcil trop sévère, une ombre de fierté,
M'eût peut-être à vos yeux rendu ma liberté (2).
J'aime ; mais en aimant je n'ai point la bassesse
D'aimer jusqu'aux mépris de l'objet qui me blesse;
Ma flamme se dissipe à la moindre rigueur.
Non qu'enfin mon amour prétende cœur pour cœur;
Je vois mes cheveux gris ; je sais que les années
Laissent peu de mérite aux âmes les mieux nées;
Que les plus beaux talents des plus rares esprits,
Quand les corps sont usés perdent bien de leur prix ;
Que si dans mes beaux jours je parus supportable,
J'ai trop longtemps aimé pour être encore aimable (3) ;
Et que d'un front ridé les replis jaunissants

(1) A côté de l'amoureux naturellement blessé de ce qu'on ne l'aime pas assez pour lui reprocher sa révolte, il y a bien l'auteur dramatique qui s'attendait à une scène, qui avait préparé la sicnne et qui est déçu de ne pas l'avoir pu placer.

(2) « A vos yeux » veut dire « sous vos yeux ».

(3) On pourrait tirer de très grandes inductions de ce vers-ci ; mais je crois qu'il y faut mettre beaucoup de prudence. Il peut très bien n'être qu'une façon de parler. Tout vieillard dit : « J'ai beaucoup aimé » presque pour dire : « J'ai longtemps vécu » et sans y attacher autre importance, ni même autre sens. — Du reste, je ne sais pas.

Mêlent un triste charme aux plus dignes encens.
Je connais mes défauts ; mais, après tout, je pense
Être pour vous encore un captif d'importance (1).
Car vous aimez la gloire et vous savez qu'un roi
Ne vous en peut jamais assurer tant que moi.
Il est plus en ma main qu'en celle d'un monarque
De vous faire égaler l'amante de Pétrarque,
Et mieux que tous les rois je puis faire douter
De sa Laure ou de vous qui le doit emporter.

Aussi, *je le vois trop,* vous aimez à me plaire,
Vous vous rendez pour moi facile à satisfaire ;
Votre âme de mes feux tire un plaisir secret,
Et vous me perdriez sans doute avec regret.

Marquise, dites donc ce qu'il faut que je fasse :
Vous rattachez mes fers quand la saison vous chasse ;
Je vous avais quittée et vous me rappelez
Dans quel cruel instant que vous vous en allez (2).

Rigoureuse faveur qui force à disparaître
Ce calme étudié que je faisais renaître,
Et qui ne rétablit votre absolu pouvoir
Que pour me condamner à languir sans vous voir !

Payez, payez mes feux d'une plus faible estime ;
Traitez-les d'inconstants ; nommez ma fuite un crime ;
Prêtez-moi par pitié quelque injuste courroux ;
Renvoyez mes soupirs qui courent après vous :
Faites-moi présumer qu'il en est quelques autres
A qui jusqu'en ces lieux vous renvoyez les vôtres,

(1) Reprise du thème des *Stances à la Marquise.*

(2) Cela a un sens en supposant « dans quel cruel instant » entre deux virgules ; mais un sens assez sot. Ne faudrait-il pas lire « dans le cruel instant que vous vous en allez » ? qui donne un sens très beau et très d'accord avec ce qui suit : « rigoureuse faveur... »

Qu'en faveur d'un rival vous allez me trahir.
J'en ai, vous le savez, que je ne puis haïr (1).
Négligez-moi pour eux ; mais dites en vous-même :
« *Moins il me veut aimer, plus il fait voir qu'il m'aime,*
Et m'aime d'autant plus que son cœur enflammé
N'ose même aspirer au bonheur d'être aimé.
Je fais tous ses plaisirs, j'ai toutes ses pensées,
Sans que le moindre espoir les ait intéressées. »
Puissé-je malgré vous y penser un peu moins,
M'échapper quelque jour vers quelques autres soins,
Trouver quelques plaisirs ailleurs qu'en votre idée,
En voir toute mon âme un peu moins obsédée ;
Et vous de qui je n'ose attendre jamais rien,
Ne ressentir jamais un mal pareil au mien.

Ainsi parla Cléandre, et ses maux se passèrent ;
Son feu s'évanouit, ses déplaisirs cessèrent ;
Il vécut sans la dame et vécut sans ennui,
Comme la dame aussi se divertit sans lui.
Heureux en son amour, si l'ardeur qui l'anime
N'en reçoit les tourments que pour s'en plaindre en rime,
Et si d'un feu si beau la céleste vigueur
Peut enflammer ses vers sans échauffer son cœur !

Et malgré le ton maladroitement dégagé de ces derniers vers, on voit que l'amour de Corneille pour la du Parc fut assez sérieux, eut des moments douloureux, descendit assez avant dans son être et ne dut pas être tout à fait oublié quand Corneille, installé à Paris quatre ans après, vit la du Parc triomphante sur le théâtre très en vogue de Molière. J'ai toujours cru, par exemple, que la malveillance de Corneille pour Racine, toute naturelle du reste en

(1) Ce vers charmant désigne, à coup sûr, Thomas Corneille, peut-être Thomas Corneille et Molière.

soi, pour ainsi parler, pouvait très bien tenir *aussi* à une jalousie autre que littéraire, plus ou moins consciente.

Mais « les amours » de Corneille et de la du Parc eurent à mon avis d'autres conséquences encore. La date de 1658 est une des plus importantes de la vie de Corneille. En 1658, Corneille, depuis dix ans, ne fait plus de théâtre ; et même, ce me semble bien, ne fait plus de vers, ou presque point. De 1652 à 1658, il y a une véritable lacune dans la biographie de Corneille. Qu'a-t-il fait de 1652 à 1658, on n'en sait rien du tout. Peut-être n'a-t-il rien fait. En tout cas, il n'a plus été auteur. Or, en 1658, il voit la du Parc, il l'aime ; et en 1659 *Œdipe* était fait, suivi de la *Toison d'or*, suivi de *Sertorius*, suivi de *Sophonisbe*, le tout en cinq ans. Il n'y a pas à contester que ceci ne soit extrêmement remarquable.

On pense bien que je n'ignore point que c'est le surintendant Fouquet qui ramena Corneille à la scène, mais j'ai quelque idée qu'il l'y aurait moins facilement conduit par la main si la du Parc n'eût donné comme le premier mouvement et qu'au demeurant, non moins à la du Parc qu'à Fouquet, Corneille pouvait dire :

Depuis que je vous vis je ne vois plus mes rides.

Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis l'intervention de la du Parc dans la vie de Corneille, celui-ci osa faire une chose que personne avant lui, à ma connaissance, n'avait tentée. Il osa mettre à la scène, dans des tragédies *et dans des rôles sympa-*

thiques, des vieillards amoureux et quelquefois aimés.

Il me semble que cela était absolument nouveau. Jusqu'alors le vieillard amoureux était un personnage de comédie, et ridicule, et burlesque, et figure à nasardes, comme aussi bien il est naturel et juste qu'il le soit. A plusieurs reprises, soit en souvenir de la du Parc, soit, plus tard, sous l'influence d'autres amours ressenties par lui, Corneille mit sur la scène tragique des vieillards amoureux en les donnant comme personnages sympathiques et en voulant qu'ils le fussent.

Et en les peignant il se peignait lui-même. Fontenelle, du moins, est formel sur ce point. Il a dit à propos de *Pulchérie* : « Il s'est peint lui-même avec bien de la force dans Martian, qui est un vieillard amoureux. » Voilà qui est bien ; mais longtemps avant *Pulchérie*, dès *Sertorius* (1662), Corneille met sur la scène un vieillard amoureux qui est aimé, et qui a le plus beau rôle de la pièce et, ce qui est à noter, il applique à Sertorius des vers que lui-même, Corneille, avait faits, en son propre nom, pour la du Parc :

> Il est assez nouveau qu'un homme de mon âge,
> Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
> Et que *d'un front ridé les replis jaunissants*
> Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

Mais, ce qui est plus important et extrêmement significatif, il donne les raisons pourquoi une jeune femme peut aimer un vieillard et il indique à quelles conditions elle peut l'aimer. Viriate :

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte,
Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre,
Qui soutient un banni contre toute la terre,
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge ;
Le mérite a toujours des charmes éclatants,
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

En un mot, une jeune femme peut aimer un vieillard à la condition qu'il soit illustre. C'est précisément le thème, très ridicule au fond, mais tout naturel dans la bouche de Corneille en 1662, des *Stances à la Marquise.*

Tout de même, dans *Sophonisbe*, l'année suivante. Ici le vieillard n'est pas aimé ; mais il est terriblement amoureux et il peint son amour malheureux en termes touchants, qui sentent l'élégie, qui sentent la littérature personnelle. Syphax dit à Lélius :

Pourrez-vous pardonner, seigneur,, à ma vieillesse,
Si je vous fais l'aveu de toute ma faiblesse ?
. . . . . .
Que c'est un imbécile et pénible esclavage
Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge,
Quand sous un front ridé qu'on a droit de haïr,
Il croit se faire aimer à force d'obéir !
De ce mourant amour les ardeurs ramassées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées,
Et pensent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le présent d'un cœur au dernier point soumis.

D'un autre côté, dans la même pièce, Massinissa, moins vieux que Syphax, mais que Corneille donne également pour un homme mûr, plaide lui aussi pour le droit à l'amour chez les hommes âgés :

Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait ?
Les héros des Romains ne sont-ils jamais hommes ?
Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes...

Il en dit tant que deux hommes assez considérables l'un et l'autre, à savoir Lélius et Voltaire, se moquent un peu de lui. Lélius lui répond à un moment donné :

Vous parlez tant d'amour qu'il faut que je confesse
Que j'ai honte pour vous de voir tant de faiblesse.
N'alléguez point les Dieux : si l'on voit quelquefois
Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples ;
Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples.
. . . . . .

Et Voltaire, avec ce mélange de bon sens et d'étourderie qui fut toujours en lui : « Il y a bien de la force et de la dignité dans les vers (que prononce ici Lélius). C'est ce morceau singulier, ce sont quelques autres tirades contre la passion de l'amour *qui ont fait dire assez mal à propos que Corneille avait dédaigné de représenter des héros amoureux...* [Ce discours est en effet assez mal à propos ; mais qui l'a fait ? Qui a dit que Corneille n'avait pas représenté de héros amoureux ? Si quelqu'un l'a dit, il est si mal informé qu'il conviendrait de le négliger.] Le discours de Lélius est noble et a quelque chose de

sublime ; mais vous sentez que plus il est grand, plus il rend Massinissa petit... »

Au demeurant, que de vieillards amoureux ou de sénescents amoureux dans *Sophonisbe !* Et quel accent de sincérité ils ont !

Avec *Othon*, *Agésilas*, *Attila, Tite et Bérénice,* plus de vieillards amoureux. On peut dire si l'on veut, mais je ne le dirai pas, n'en sachant rien, que le souvenir de la du Parc s'efface. (La du Parc est morte en 1668, dix ans après les *Stances à la Marquise*, un an après *Andromaque* et *Attila.*)

Avec *Psyché* point de vieillard amoureux, bien entendu, mais les vers d'amour exquis, que l'on connaît. Corneille, en fait de vers d'amour proprement dits, n'en était pas à son coup d'essai. Sans parler des *duos* du *Cid*, ils sont de lui ces vers de l'admirable *Suite du Menteur* ; car comme style la *Suite du Menteur* est admirable :

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lise, c'est un accord bientôt fait que le nôtre.
Sa main entre les cœurs par un secret pouvoir
Sème l'intelligence avant que de se voir.
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse ;
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment,
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément,
Et sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup,
Les yeux plus éloquents font tout voir tout d'un coup,
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent (1).

(1) La *Suite du Menteur*, 1643 ou 1644 ; âge de Corneille, 37 ou 38 ans

On peut dire que dans cette page de la *Suite du Menteur* Corneille préludait à *Psyché*, qui ne devait venir que trente ans après environ.

Pour en revenir à celle-ci, on sait qu'elle contient les plus beaux vers d'amour qui aient peut-être jamais été écrits en langue française, j'entends la déclaration de Psyché et le couplet sur la jalousie qui, quoiqu'ils soient dans toutes les mémoires, s'imposent à être placés ici par leur beauté même. C'est à l'âge de 65 ans que Corneille écrivait les vers suivants :

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte,
Et que, s'il a quelque poison,
Une âme aurait peu raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindrait la guérison !
A peine je vous vois que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnaissance ;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance ;
Mais je n'ai pas encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est ; mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme :
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissait pas de même
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez pas, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas ! Plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.

Par quel ordre du ciel que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devrait au moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois ?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire,
Vos sens comme les miens paraissent interdits.
C'est à moi de l'entendre, à vous de me le dire,
Et cependant, c'est moi qui vous le dis.

Je ne commenterai pas de tels vers; j'ai voulu seulement les faire relire une fois de plus.

Quant au couplet de la Jalousie, on en pourrait tirer des inductions intéressantes sur la jalousie telle que la ressentait Corneille et telle qu'il était assez naturel qu'il la ressentît. Mais il ne faudrait pas les en tirer; parce que ce couplet, comme fond, n'est pas de Corneille. C'est un de ces thèmes, un de ces lieux communs traditionnels que les poètes se passent comme de main en main de génération en génération, trame qui est *res communis* et sur laquelle chacun brode à sa manière. Il doit venir des Italiens; il en a la marque, et puisque je le trouve pour la première fois dans Desportes, c'est dire presque sûrement qu'il vient d'Italie. Le voici tel qu'il est dans Desportes :

Je veux un mal de mort à ceux qui s'en approchent
Pour regarder ses yeux qui mille amours décochent,
A ce qui parle à elle et à ce qui la suit;
Le soleil me déplaît; sa lumière est trop grande;
Je crains que pour la voir tant de rais il épande.
Mais si n'aimé-je point les ombres de la nuit;
Je ne saurais aimer la terre où elle touche,
Je hais l air qu'elle tire et qui sort de sa bouche,
Je suis jaloux de l'eau qui lui lave les mains,

Je n'aime point sa chambre et j'aime moins encore
L'heureux miroir qui voit les beautés que j'adore.
. . . . . .
Je n'aime point ce vent qui folâtre se joue
Parmi ses beaux cheveux et lui baise la joue,
Si grande privauté ne me peut contenter,
Je couve au fond du cœur une ardeur ennemie
Contre ce fâcheux lit qui la tient endormie.
. . . . . .

Le voici maintenant tel qu'il est dans Théophile de Viau. Mais dans Théophile il y est deux fois, une fois dans la *Solitude* et une fois dans *Pyrame et Thisbé*. Dans la *Solitude* :

Mon Dieu, que tes cheveux me plaisent !
Ils s'ébattent dessus ton front,
Et les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.
. . . . . .

Dans *Pyrame et Thisbé*, plus développé :

Mais je me sens jaloux de tout ce qui te touche,
De l'air qui, si souvent, entre et sort par ta bouche ;
Je crois qu'à ton sujet le soleil fait le jour
Avecque des flambeaux et d'envie et d'amour.
Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisent,
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire, me nuisent.
Si je pouvais complaire à mon jaloux dessein,
J'empêcherais tes yeux de regarder ton sein ;
Ton ombre suit ton corps de trop près, ce me semble ;
Car nous deux seulement devons aller ensemble.
Bref, un si rare objet m'est si doux et si cher
Que ta main seulement me nuit de te toucher.

Et enfin — « le soleil s'est levé, retirez-vous,

étoiles » — le voici enfin dans la *Psyché* de Corneille :

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?
— Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche ;
Votre habit de trop près vous touche,
Et sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi, qui m'effarouche,
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.

L'année suivante (1672), Corneille donna *Pulchérie*, et c'est à propos de *Pulchérie* que Fontenelle nous dit sans ambages que Corneille s'est peint lui-même dans le personnage de Martian vieillard amoureux et « avec bien de la force ». Sur quoi Voltaire ne manque pas de dire que les vers mis dans la bouche de Martian, « quelque forts qu'ils paraissent à Fontenelle, n'en sont pas moins faibles » et sont « d'un vieux berger plutôt que d'un vieux capitaine ». On en jugera tout à l'heure.

Ce qu'il y a d'intéressant à remarquer, avant de les citer, c'est que ce rôle, très scabreux, très hasardé au moins, à mon propre avis, fut très bien accueilli des personnes considérables à qui Corneille lut d'abord sa comédie. M. le maréchal de Gramont, entre autres, à en croire une lettre de Mlle Dupré à Bussy-Rabutin, « lui dit qu'il lui savait bon gré d'avoir trouvé un caractère d'amant pour les vieillards, dont on ne s'était point encore avisé [si !

comme on a vu plus haut ; mais à ce point, non] et qu'il lui en était obligé pour la part qu'il y pouvait avoir ».

Pulchérie ne réussit pas, comme le dit nettement Mme de Sévigné, d'autant moins suspecte qu'elle l'avait extrêmement admirée à la lecture, et je reconnais que cette pièce ne méritait pas entièrement de réussir ; mais c'est le rôle de Martian seul qui doit nous occuper ici. Martian, « vieux sénateur », comme dit la didascalie, est amoureux de Pulchérie, impératrice d'Orient, et ne veut pas l'épouser, quoiqu'il le puisse, parce qu'il sait qu'elle en aime un autre. Justine, fille de Martian, soupçonne les sentiments de son père :

. . . . . Aimez-vous la princesse ?
— Oublie en ma faveur que tu l'as deviné.
Et démens un soupçon qu'un soupir t'a donné.
L'amour en mes pareils n'est jamais excusable :
Pour peu qu'on s'examine on s'en tient méprisable,
On s'en hait ; et ce mal qu'on n'ose découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher qu'à souffrir ;
Mais t'en faire l'aveu, c'est n'en faire à personne ;
La part que le respect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le sang en attire sur toi
T'imposent de le taire une éternelle loi.
J'aime, et depuis dix ans ma flamme et mon silence
Font à mon triste cœur égale violence :
J'écoute la raison, j'en goûte les avis,
Et les mieux écoutés sont les plus mal suivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris et retombe,
Cent fois je me révolte et cent fois je succombe :
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un si rare objet s'évanouit soudain.
— Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne,
Quand à son cher Léon c'est donner sa personne ?

— Apprends que dans un âge usé comme le mien,
Qui n'ose souhaiter ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime
Et, n'osant rien par soi, le sert contre soi-même.
— N'ayant rien prétendu, pourquoi soupirez-vous ?
— Pour ne prétendre rien, on n'est pas moins jaloux ;
Et ces désirs qu'éteint le déclin de la vie
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on est d'un mérite à pouvoir faire honneur
Et qu'il faut qu'un autre âge apporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos âmes gênées !
« Que n'ai-je vu le jour quelques lustres plus tard !
(Disais-je) ; en ses bontés peut-être aurais-je part,
Si le ciel n'opposait auprès de la princesse
A l'excès de l'amour le manque de jeunesse ;
De tant et tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devais-je être le seul qui ne pût espérer ? »
J'aimais quand j'étais jeune et ne déplaisais guère ;
Quelquefois de soi-même on cherchait à me plaire,
Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé,
Mais, hélas, j'étais jeune et ce temps est passé.
Le souvenir en tue et l'on ne l'envisage
Qu'avec, s'il le faut dire, une espèce de rage ;
On le repousse, on fait cent projets superflus :
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.
— Instruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, seigneur, empêcher le retour,
Contre toute sa ruse être mieux sur vos gardes.
— Et l'ai-je regardé comme tu le regardes,
Moi qui me figurais que ma caducité
Près de la beauté même était en sûreté ?
Je m'attachais sans crainte à servir la princesse,
Fier de mes cheveux blancs et fort de ma faiblesse ;
Et quand je ne pensais qu'à remplir mon devoir,
Je devenais amant sans m'en apercevoir.
Mon âme, de ce feu nonchalamment saisie,

Ne l'a point reconnu que par la jalousie.
Tout ce qui l'approchait voulait me l'enlever,
Tout ce qui lui parlait cherchait à m'en priver;
Je tremblais qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle,
Je les haïssais tous comme plus dignes d'elle
Et ne pouvais souffrir qu'on s'enrichît d'un bien
Que j'enviais à tous sans y prétendre rien.
Quel supplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable ;
D'aimer plus qu'eux ensemble et n'oser de ses feux,
Quelques ardents qu'ils soient, se promettre autant qu'eux!

Telle est la dernière élégie amoureuse de Corneille, de Corneille lui-même ; car ici le rapport de Fontenelle, qui avait 15 ans et qui était quasi témoin de la vie de ses oncles en 1672, est absolument authentique et n'a pas le caractère de tradition de famille qu'il a quand il s'agit du mariage de Pierre Corneille. Il est certain que Corneille a eu au moins une passion sénile, au moins une, dans les environs de sa soixante-cinquième année.

Ce qu'on n'a pas remarqué et ce qui me paraît certain c'est que, si le maréchal de Gramont, le cardinal de Retz, le duc de la Rochefoucauld, Mme de Sévigné et d'autres, au témoignage même de Mme de Sévigné, s'émurent avec transport pour *Pulchérie*, au moins à la lecture, Racine s'en est moqué, et en plein théatre. Dans *Bajazet* il y a aussi un vieillard — ou un homme mûr — amoureux ou, du moins, *qui aurait pu l'être;* c'est Acomat. Acomat poursuit Atalide et veut l'épouser. Mais Racine n'a pas voulu qu'il fût amoureux et le représente comme n'aspirant à la main d'Atalide que par pure politique. Et

il lui fait dire, quand Osmin lui demande : « l'aimez-vous ? »

> . . . . . *Voudrais-tu qu'à mon âge*
> *Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?*
> *Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans*
> *Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents ?*

Or il est très probable que ceci est une épigramme à l'adresse de Martian. *Bajazet* et *Pulchérie* sont de la même année. On me dira que *Bajazet* a été joué avant *Pulchérie*. C'est assez probable en effet ; mais *Pulchérie* était lue dès le mois de janvier 1672, peut-être dès le mois de décembre 1671, chez les illustres amis de Corneille, puisque Mme de Sévigné écrit, *le* 15 *janvier* 1672 : « Il nous lut l'*autre jour* une comédie chez M. de la Rochefoucauld qui fait souvenir de la défunte reine » et, pendant tout le premier trimestre de 1672, les lectures se multiplièrent, l'applaudissement grandit, et certainement Racine n'ignora rien de tout ce bruit.

Corneille ne chanta plus l'amour, du moins de façon à faire penser qu'il le ressentît, depuis 1672.

On peut conjecturer par tout ce qui précède que Corneille a été sensible et extrêmement sensible aux passions de l'amour depuis son adolescence jusqu'à fort avant dans sa vieillesse. On peut conjecturer encore que, si, dans ses tragédies de jeunesse et de maturité, le *Cid* excepté, il a mis soigneusement l'amour au second rang et s'il a répété cent fois que l'amour était une passion « trop chargée de

faiblesse » pour être au premier plan dans une tragédie, c'est précisément parce qu'il se connaissait, parce qu'il se défiait du penchant trop naturel qu'il aurait eu à mettre infiniment d'amour dans ses poèmes ; et l'on voit, en effet, que d'une part dans ses comédies, où la gravité du genre ne lui impose plus, d'autre part dans *Psyché*, où il a toute bride rendue, d'autre part dans ses tragédies de vieillesse, à l'âge où l'on cède à la sensibilité et où la volonté est un peu détendue et le parti pris moins ferme, non seulement il fait très souvent la tragédie amoureuse, mais encore, allant plus loin dans le sens de la « faiblesse » que l'on n'avait accoutumé d'aller, il présente au public le vieillard amoureux sympathique, ce qui était à la fois une sorte de relâchement et une manière d'audace — et ce qui est surtout un signe.

VOLTAIRE

DEUX ÉPISODES

I

Ces choses se passaient de 1713 à 1714. En 1713 François Arouet, car il ne s'appelait pas autrement alors, avait dix-huit ans. Il avait été mis à l'étude du droit ; il avait fait des vers et point du tout de jurisprudence et s'était fait connaître déjà dans plusieurs maisons parisiennes amoureuses des lettres et d'un libertinage élégant. On savait de lui une *Ode sur sainte Geneviève*, une *Ode sur le vœu de Louis XIII*, quelques petits vers galants et une *Ode sur les malheurs du temps*. Il traçait le plan d'un *Œdipe* et il faisait des compliments à Mme la comtesse de Fontaines sur les romans qu'elle écrivait :

> Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule :
> Vous ne le servez point et vous l'avez chanté.

Pour l'éloigner de Paris, peut-être pour lui faire faire l'apprentissage d'une autre carrière que celle du droit, son père l'envoya comme manière d'attaché d'ambassade auprès du marquis de Châteauneuf, chargé d'affaires de France dans les Provinces-Unies. Il est à remarquer que les deux premiers « métiers » de Voltaire ont laissé des traces dans sa vie, ou, si l'on veut, que son père ne s'était trompé sur *ses vocations* ni dans son premier essai, ni dans le second ; car Voltaire fut processif toute sa vie et toute sa vie brûla de la démangeaison d'être diplomate.

Quoi qu'il en soit, le voilà à la Haye, à dix-huit ans, s'ennuyant un peu, regrettant Paris et tout prêt à faire une sottise, sinon plusieurs. Il recherchait naturellement la société des Français exilés comme lui en Hollande. Il rencontra une Mme du Noyer ou Dunoyer, protestante réfugiée ou se disant réfugiée, femme de lettres et femme d'intrigue, séparée de son mari, tout compte fait aventurière très caractérisée. Cette Mme Dunoyer avait une fille âgée de seize ou dix-sept ans, très délurée, comme on en jugera plus loin, et qui parut à Voltaire devoir être une distraction très agréable.

Ils se virent souvent et ils s'aimèrent. On ne sait pas si Olympe Dunoyer, Pimpette, pour se servir du diminutif dont il l'appela, fut la maîtresse du jeune Voltaire. A certains détails que j'interprète à ma façon, à l'ardeur même dont Voltaire s'attache à elle et la poursuit, on peut croire qu'elle ne le fut point. Mais ces indices sont très peu probants et il faut dire sagement qu'on ne sait pas.

Les lettres de Voltaire à Olympe qui ont été con-

servées commencent juste au moment où on voulait séparer les deux amoureux, où on les empêchait de se voir et où Voltaire était impérieusement rappelé en France. Mme Dunoyer, en effet, s'étant aperçue du manège, avait crié du haut de sa tête, peut-être dans une intention de chantage, peut-être en très bonne mère qui ne voulait pas voir sa fille compromise par un jeune homme très léger, qu'on voulait séduire sa fille, qu'on voulait lui arracher sa fille ; et M. de Châteauneuf s'était empressé de prier le jeune Voltaire de regagner la France.

Et c'est ici que la correspondance commence.

Elle nous a été conservée par Mme Dunoyer elle-même, qui l'avait confisquée en totalité ou en partie, ou à qui sa fille l'avait remise plus tard en partie ou en totalité. Les lacunes, les coups de ciseaux qu'on y remarque viennent de cette particularité. Mme Dunoyer a retranché les passages assez nombreux, comme on peut croire, qui étaient désobligeants pour elle.

Les cinq premières lettres ne sont pas datées. La sixième l'est du 6 décembre 1713. On peut vraisemblablement faire remonter la première au mois d'octobre 1713 et les amours encore non contrariés et non découverts de François et d'Olympe à l'été de 1713. Donc, en octobre 1713, Voltaire, traqué déjà et sommé de partir sur-le-champ, écrit à Olympe : « *Lisez cette lettre en bas et fiez-vous au porteur* [ceci évidemment écrit sur l'enveloppe]. Je crois, ma chère demoiselle, que vous m'aimez : ainsi préparez-vous à vous servir de toute la force de votre esprit dans cette occasion. Dès que je rentrai hier au soir à

l'hôtel [de l'ambassade, sans doute], M. L. me dit qu'il fallait partir aujourd'hui, et tout ce que j'ai pu faire a été qu'il différât jusqu'à demain ; mais il m'a défendu de sortir de chez lui jusqu'à mon départ ; sa raison est qu'il craint que Madame votre mère ne me fasse un affront qui rejaillirait sur lui et sur le roi. Il ne m'a pas permis seulement de répliquer ; il faut absolument que je parte, et que je parte sans vous voir. Vous pouvez juger de ma douleur. Elle me coûterait la vie, si je n'espérais de pouvoir vous servir en perdant votre chère présence. Le désir de vous voir à Paris me consolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous engager à quitter votre mère et à revoir votre père, des bras duquel vous avez été arrachée pour venir ici être malheureuse... [Coup de ciseaux de Mme Dunoyer : il y avait là sans doute quelques petites choses qui n'étaient pas un cantique en son honneur]... Je serai à l'hôtel toute la journée. Envoyez-moi trois lettres : pour Monsieur votre père, pour Monsieur votre oncle, pour Madame votre sœur ; cela est absolument nécessaire et je ne les rendrai [je ne les ferai remettre] qu'en temps et lieu, surtout celle de votre sœur. Que le porteur de ces lettres [d'elle à lui] soit le cordonnier ; promettez-lui une récompense ; qu'il vienne ici une forme à la main, comme pour venir accommoder mes souliers ; joignez à ces lettres un billet pour moi ; que j'aie en partant cette consolation ; surtout, au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chère, envoyez-moi votre portrait, faites tous vos efforts pour l'obtenir de Madame votre mère ; il sera bien mieux entre mes mains qu'entre les siennes, puisqu'il est déjà

dans mon cœur. Le valet que je vous envoie est entièrement à moi ; si vous voulez le faire passer, auprès de votre mère, pour un faiseur de tabatières, il est normand et jouera fort bien son rôle : il vous rendra [il vous remettra] toutes mes lettres et vous me ferez tenir les vôtres par lui ; vous pourrez lui confier votre portrait... »

Voilà le Voltaire homme pratique, qui, déjà, mène fort bien une petite intrigue, qui prévoit tout, qui dispose tout, qui concerte tout pour un long avenir et qui, quoique littéralement en prison, ne perd pas la tête et ne perd pas l'espérance. Ce qui précède est un petit paragraphe de la *Chartreuse de Parme*.

Et voici maintenant, comme au moins il était séant qu'il y fût, et du reste il est fort problable que l'écrivain est sincère, le Voltaire amoureux et sentimental, qu'il est très intéressant de lire de très près : « ... Oui, ma chère Pimpette, je vous aimerai toujours : les amants les moins fidèles parlent de même ; mais leur amour n'est point fondé, comme le mien, sur une estime parfaite : j'aime votre vertu autant que votre personne et je ne demande au ciel que de puiser auprès de vous les nobles sentiments que vous avez. Ma tendresse me fait compter sur la vôtre ; je me flatte que je vous ferai souhaiter de voir Paris... Adieu, encore une fois, ma chère maîtresse, songez un peu à votre malheureux amant [en 1713 les mots amant et maîtresse n'ont pas encore le sens qu'ils ont aujourd'hui ; on ne peut rien conclure de l'emploi de ces termes], mais n'y songez point pour vous attrister ; conservez votre santé, si vous voulez conserver la mienne ; ayez surtout beaucoup de

discrétion ; brûlez ma lettre et toutes celles que vous recevrez de moi : il vaut mieux avoir moins de bonté pour moi et avoir plus de soin de vous. Consolons-nous par l'espérance de nous revoir bientôt et aimons-nous toute notre vie. Peut-être viendrai-je moi-même vous chercher ; je me croirai alors le plus heureux des hommes ; mais enfin, pourvu que vous veniez, je suis trop content ; je ne veux que votre bonheur ; je voudrais le faire aux dépens du mien et je serai trop récompensé quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué à vous remettre dans votre bien-être. Adieu, mon cher cœur, je vous embrasse mille fois. »

Quelques jours après (?) Voltaire n'est point parti. Mais il est toujours captif et gardé à vue. Il tente une évasion. Il la prépare avec son soin et sa décision ordinaires. Il combine un rendez-vous et une entrevue nocturne entre les deux captifs : « Je suis ici prisonnier au nom du roi ; mais on est maître de m'ôter la vie, et non l'amour que j'ai pour vous. Oui, mon adorable maîtresse, je vous verrai, ce soir, dussé-je porter la tête sur un échafaud. Ne me parlez point, au nom de Dieu, dans des termes aussi funestes que vous m'écrivez. Vivez et soyez discrète ; gardez-vous de Madame votre mère comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez ; que dis-je ? gardez-vous de tout le monde et ne vous fiez à personne. Tenez-vous prête dès que la lune paraîtra ; je sortirai de l'hôtel incognito ; je prendrai un carrosse ou une chaise, nous irons comme le vent à Schevening ; j'apporterai de l'encre et du papier ; nous ferons nos lettres ; mais si vous m'aimez, consolez-

vous, rappelez toute votre vertu et toute votre présence d'esprit... Tenez-vous prête dès quatre heures [ce qui indique que l'on doit être en novembre] ; je vous attendrai proche votre rue. Adieu, il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous. Vous en méritez bien davantage. Adieu, mon cher cœur. »

Cette expédition si bien concertée paraît ne pas avoir eu lieu, d'après les premières lignes de la lettre qui suit celle que nous venons d'extraire : « Je ne partirai, je crois, que lundi ou mardi ; il semble, ma chère, qu'on ne recule mon départ que pour me faire mieux sentir le cruel chagrin d'être dans la même ville que vous et *ne pouvoir vous y voir*. [Il y avait sans doute d'autres motifs ; mais nous les ignorons et Voltaire semble ne les pas connaître lui-même.] On observe ici tous mes pas... Vous ne pouvez pas venir ici, il m'est impossible d'aller de jour chez vous ; je sortirai par une fenêtre à minuit ; si tu as quelque endroit où je puisse te voir ; si tu peux à cette heure quitter le lit de ta mère en prétextant quelque besoin au cas qu'elle s'en aperçoive ; enfin si tu peux consentir à cette démarche sans courir de risque, je n'en courrai aucun ; mande-moi si je peux venir à ta porte cette nuit... »

Il est probable que quelques entrevues nocturnes eurent lieu ainsi, puisque dans la lettre suivante, nous lisons : « je ne pourrai venir vous voir ce soir, » ce qui semble indiquer qu'on s'était vu les soirs précédents. D'autre part, il semble que Voltaire avait négocié et avait mené à bien sa négociation. Il avait obtenu de ne partir qu'en compagnie de M. de M*** (?) qui ne devait partir qu'une

semaine après, à la condition d'être sage et de ne pas sortir. Aussi s'avise-t-il, pour voir Olympe, du stratagème de comédie espagnole que vous allez voir :

« Je viens d'apprendre, mon cher cœur, que je pourrai partir avec M. de M. en poste dans sept ou huit jours ; mais que le plaisir de rester dans la ville où vous êtes me coûtera de larmes ! On m'a imposé la nécessité d'être prisonnier jusqu'à mon départ ou de partir sur-le-champ. Ce serait vous trahir de venir vous voir le soir ; il faut absolument que je me prive du bonheur d'être auprès de vous afin de vous mieux servir. Si vous voulez pourtant changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous ; envoyez Lisbette sur les trois heures ; je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme ; vous vous accommoderez chez elle ; si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir sur la brume à l'hôtel... Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis le prisonnier de ***. Mais comme on connaît mes habits et que par conséquent on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage... »

Elle vint. Elle avait de l'aplomb, ou de l'amour, ou de tous deux. Vous en concluez qu'elle était la maîtresse de François ou qu'elle le fut ce soir-là. C'est ce que contredit très précisément la lettre suivante ; très jolie, une lettre de Voltaire page : « Je ne sais si je dois vous appeler Monsieur ou Mademoiselle. Si vous êtes adorable en cornette, ma foi,

vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvé un fort joli garçon. La première fois que vous viendrez il vous recevra à merveille. [Il doit y avoir là de l'ironie et sous cette ironie une allusion à quelque achat de l'amabilité du portier.] Vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât rien d'un jeune homme. Après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes sage comme une fille.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier déguisé dans ce jour ;
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'amour.
L'amour et vous, vous êtes du même âge,
Et sa mère a moins de beauté ;
Mais, malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité.
Olympe, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

...Mais c'est assez parlé des Dieux, venons aux hommes... »

Et il lui dit que [malgré l'aveuglement ou la complicité du portier] elle a été soupçonnée ; qu'en conséquence il ne faut pas recommencer, que le soir il sautera par les fenêtres et la rejoindra « vers cinq heures, à la brume », — nous sommes bien en novembre, — qu'il partira le vendredi suivant avec M. de M***, qu'elle ait à se tenir prête à partir pour Paris au premier signe, que, du reste, il trouvera bien le moyen de la voir avant de partir.

Le six décembre (désormais les lettres sont datées), il est encore à la Haye. Il a revu Olympe, je ne sais comment, ni où, mais déguisée encore, comme la lettre suivante l'indique. Il se croit absolument sur son départ, qui fut retardé douze jours encore : « On a découvert notre entrevue d'hier, ma charmante demoiselle : l'amour nous excuse l'un et l'autre envers nous-mêmes ; mais non pas envers ceux qui sont intéressés à me tenir ici prisonnier. Le plus grand malheur qui me pouvait arriver était de hasarder ainsi votre réputation. Dieu veuille encore que votre monstre aux cent yeux ne soit pas instruit de votre déguisement !... Il faut dissimuler avec Madame votre mère. Ne me dites point que vous êtes trop sincère pour trahir vos sentiments. Oui, mon cher cœur, soyez sincère avec moi, qui vous adore ; mais non pas avec une... [Coup de ciseaux de Mme Dunoyer : il devait y avoir là quelques petites choses sur elle qui n'étaient pas poires molles.] Ce serait un crime que de lui laisser découvrir ce que vous pensez... Jugez du désordre de mon cœur par celui de ma lettre ; mais malgré ce triste état je fais effort sur moi ; imite-moi si tu m'aimes... »

Le 10 décembre, il est encore à la Haye ; mais les choses, qui n'allaient pas trop bien déjà, se sont fort gâtées. Mme Dunoyer a fait jouer je ne sais quelles machines. Il est question de faire enfermer Pimpette. Pimpette est malade ou feint de l'être pour qu'on ne l'enferme pas. Voltaire lui recommande toutes les prudences d'un ton un peu plus dur qu'à l'ordinaire : « Je vous écris une seconde fois,

ma pauvre Olympe [donc lettre perdue ou lettres perdues depuis le 10], pour vous demander pardon de vous avoir grondée ce matin et pour vous gronder un peu mieux ce soir, au hasard de vous demander pardon demain. Quoi ! vous voulez parler à M. L*** ? Eh ! ne savez-vous pas que ce qu'il craint le plus c'est de paraître favoriser votre retraite ? [Dans quel seus faut-il entendre retraite ? Je ne sais.] Il craint votre mère ; il veut ménager les excellences. Vous devez craindre vous-même les uns et les autres [les uns ?] et ne vous point exposer d'un côté à être enfermée et de l'autre à recevoir un affront. Lefèvre m'a rapporté que votre mère... [coup de ciseaux de Mme Dunoyer. Cette femme n'aime pas que l'on parle d'elle] et que vous êtes malade. Le cœur m'a saigné à ce récit. Je suis coupable de tous vos malheurs, et, quoique je les partage avec vous, vous n'en souffrez pas moins... Songez que nos peines finiront bientôt et tâchez du moins d'adoucir un peu la maligne férocité de Madame votre mère. Représentez-lui doucement qu'elle vous fera mourir. Ce discours ne la touchera pas ; mais il faudra qu'elle paraisse en être touchée. Ne lui parlez jamais ni de moi, ni de la France, ni de M. L***. Surtout gardez-vous de venir à l'hôtel... »

Dans sa lettre du 13, rien à remarquer, si ce n'est qu'il lui dit qu'il ne la sait malade que de la veille quand il le savait le 10. Il veut dire sans doute qu'il ne la sait sérieusement malade que de la veille. Il la plaint très tendrement et lui aussi : « l'un malade et l'autre prisonnier » et la prévient que son départ est encore un peu retardé.

Le 16, le départ est décidé pour le lendemain [il fut encore retardé d'un jour]. Voltaire est désolé de quitter la Haye quand Pimpette est encore malade. Il l'amuse en lui disant du mal de sa mère, dont il vient de lire un ouvrage, les *Lettres galantes* : « J'ai lu hier et aujourd'hui les *Lettres galantes* de Mme D... ; son style m'a quelquefois fait oublier... [coup de ciseaux de Mme Dunoyer, comme vous vous y attendiez]. Je suis à présent bien convaincu qu'avec beaucoup d'esprit [Mme Dunoyer n'a pas coupé ceci] on peut être une... [Mme Dunoyer a coupé ici de tout son cœur.] J'ai été très content du premier tome qui ôte bien du prix à ses cadets. On remarque, surtout dans les quatre derniers, un auteur qui est lassé d'avoir la plume à la main et qui court au grand galop à la fin de l'ouvrage. J'ai imité l'auteur en cela et je me suis dépêché d'achever. J'ai reconnu le portrait de B... ; c'est un des plus mauvais endroits de tout l'ouvrage ; mais en vérité il me semble que je parle un peu trop de personnes que je hais lorsque je ne devrais parler que de celle que j'adore. Que je vous sais bon gré, mon cher cœur, d'avoir pris le bon de votre mère et d'en avoir laissé le mauvais ! Mais que je vous saurai meilleur gré lorsque vous la quitterez entièrement... »

Voltaire partit le 18 décembre 1713, à huit heures du matin. « Du fond d'un yacht », il écrit le 19 décembre à Olympe. Il est dans les mêmes dispositions que depuis deux mois. Il ne va à Paris que, d'abord parce qu'il y est forcé, et ensuite pour y faire venir ou y ramener Olympe. Il combine déjà tout un plan très compliqué, auquel on verra plus tard

qu'il s'attacha en effet. Il est encore, évidemment, très épris et très décidé à arracher Olympe à sa mère. C'est la retraite des Dix Mille avec projet de faire bientôt l'expédition d'Alexandre.

«... Je vous laisse dans la situation du monde la plus cruelle ; je connais tous vos malheurs mieux que vous et je les regarde comme les miens, d'autant plus que vous les méritez moins. Si la certitude d'être aimé peut servir de quelque consolation, nous devons un peu nous consoler tous deux ; mais que nous servira le bonheur de nous aimer sans celui de nous voir ?... Comme j'aime votre vertu autant que vous, n'ayez aucun scrupule sur le retour que vous devez à ma tendresse. Je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes. N'allez pas changer de résolution ; vous en seriez cruellement punie, en restant dans le pays où vous êtes. Le désir que j'ai de vous procurer le sort que vous méritez me force à vous parler ainsi ; quelque part que je sois, je passerai des jours bien tristes si je les passe sans vous ; mais je mènerai une vie bien misérable si la seule personne que j'aime reste dans le malheur ; je crois que vous avez pris une ferme résolution que rien ne peut changer ; l'honneur vous engage à quitter la Hollande ; que je suis heureux que l'honneur se trouve d'accord avec l'amour !... Ne manquez pas de m'envoyer dans la première lettre que vous m'écrirez, une autre lettre s'adressant à moi, dans laquelle vous me parlerez comme à un ami et non comme à un amant : vous y ferez succinctement la peinture de tous vos malheurs. Que votre vertu y

paraisse dans tout son jour sans affectation. Enfin servez-vous de tout votre esprit pour m'écrire une lettre que je puisse montrer à ceux à qui je serai obligé de parler de vous... Il faudra ou que Monsieur votre père soit aussi fou que M. B..., ou que vous reveniez en France jouir du bien-être que vous méritez ; mais je me fais des idées les plus agréables du monde de votre séjour à Paris. Vous seriez bien cruelle envers vous et envers moi si vous trompiez mes espérances .. La première chose que je ferai en arrivant à Paris, ce sera de mettre le P. Tournemine dans vos intérêts ; ensuite je rendrai vos lettres [je donnerai vos lettres] à Monsieur votre père, à Madame votre sœur, et je serai obligé d'expliquer à mon père le sujet de mon retour, et je me flatte qu'il ne sera pas tout à fait fâché contre moi, pourvu qu'on ne l'ait pas prévenu ; mais quand je devrais encourir toute sa colère, je me croirai toujours trop heureux lorsque je penserai que vous êtes la personne du monde la plus aimable et que vous m'aimez... »

Le plan de Voltaire était d'intéresser les catholiques et particulièrement les jésuites à l'œuvre qui consisterait à arracher une pauvre petite catholique à une mère protestante, indigne, du reste, ou très suspecte, en la rendant à son père bon catholique et vilainement abandonné par sa femme et vilainement privé de sa fille. Il y a comme *un Calas comique* au début de la vie de Voltaire. On peut préférer le Calas sérieux et tragique de plus tard.

La première lettre de Voltaire datée de Paris est

du 28 décembre 1713. Voltaire a agi dès son arrivée, c'est-à-dire depuis « la veille de Noël ». Il a parlé au père Tournemine. Le père Tournemine, ancien professeur de Voltaire, était un homme très honnête, très sérieux, très juste et un bon érudit ; mais il semble avoir été un peu naïf. C'est de lui qu'on a dit :

> C'est notre père Tournemine
> Qui croit tout ce qu'il imagine.

Et puis l'antiprotestantisme avait sans doute son influence, même dans cette âme tranquille et pure. Il est probable que le malin Voltaire savait à qui il s'adressait.

Tant y a que le père Tournemine eut l'ingénuité de se mêler de cette affaire d'étudiant et de grisette et fit agir l'évêque d'Évreux, qui était un peu le parent d'Olympe, pendant que « l'on » [qui? Peut-être l'évêque d'Évreux] disposait M. Dunoyer à revoir sa fille.

Mais, d'autre part, Voltaire avait de rudes embarras. Son père avait obtenu une lettre de cachet contre lui. Supplié par des intercesseurs, tout ce qu'on avait pu obtenir de lui était qu'il fît embarquer le jeune Arouet pour les Iles, et du reste il avait rédigé un bon testament où le jeune homme était proprement déshérité. Voltaire pouvait donc peu agir par lui-même ; mais le père Tournemine et l'évêque d'Évreux agissaient, et leur espérance, comme celle de Voltaire, était, une fois qu'Olympe se serait décidée à revenir à Paris, de la

mettre au couvent des Nouvelles Catholiques où précisément elle retrouverait sa sœur, Mme Constantin, récemment convertie elle-même.

Pour que ce beau plan eût un commencement d'exécution, il fallait seulement qu'Olympe s'évadât de la Haye. Car de la faire extrader, il ne fallait pas y songer, et de l'enlever de force, c'est à quoi, sans doute, on ne songea point. Mais il est bien évident pour moi qu'Olympe n'eut jamais le courage et très probablement n'eut jamais l'idée même de prendre la résolution de venir à Paris. Voltaire aurait pu gagner sur elle, à la Haye, de l'enlever; mais on a vu qu'il lui fut matériellement impossible. Quant à la décider, lui parti, à venir toute seule, c'est à quoi il perdait ses peines.

On l'a déjà vu à l'insistance de ses supplications dans les lettres précédemment citées ; on le voit encore et encore mieux dans celle-ci : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans votre bien-être ; je me suis plongé, pour vous rendre heureuse, dans le plus grand des malheurs : vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes. Pour cela, revenez en France ; rendez-vous heureuse vous-même ; alors je me croirai bien récompensé. Je pourrai en un jour me raccommoder entièrement avec mon père ; alors nous jouirons en liberté du plaisir de nous voir. Je me représente ces moments heureux comme la fin de tous nos chagrins et comme le commencement d'une vie douce et aimable, telle que vous devez la mener à Paris. *Si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs et pour vous obstiner*

à rester en Hollande, je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la première nouvelle que j'en aurai. Dans le triste état où je suis, vous seule pouvez me faire aimer la vie. Mais, hélas ! je parle ici de mes maux, tandis que peut-être vous êtes plus malheureuse que moi. Je crains tout pour votre santé ; je crains tout de votre mère ; je me forme là-dessus des idées affreuses. Au nom de Dieu, éclaircissez-moi. Mais, hélas ! je crains même que vous ne receviez pas ma lettre... Peut-être m'avez-vous écrit à Anvers ou à Bruxelles ; peut-être m'avez-vous écrit à Paris ; mais enfin depuis trois semaines je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Écrivez-moi... ma chère Pimpette, ma belle maîtresse, mon cher cœur, écrivez-moi bientôt, ou plutôt sur-le-champ ; dès que j'aurai vu votre lettre, je vous manderai mon sort. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai ; je suis dans une incertitude affreuse sur tout. Je sais seulement que je vous aime. Ah ! quand pourrai-je vous embrasser, mon cher cœur ! »

Le 2 janvier 1714, Olympe a écrit ; elle a écrit une lettre datée de la Haye 28 décembre. Mais elle ne semble pas le moins du monde décidée à venir à Paris. Elle est un peu froide. Elle « ne parle pas de son amour », ce qui fait que je me demande de quoi elle peut bien parler ; elle appelle Voltaire « Monsieur » ; elle le félicite de sa « politesse », ce qui froisse Voltaire ; elle lui reproche sa « négligence » et affecte de douter un peu de son amour. Voltaire était trop fin pour ne pas s'apercevoir que Pimpette lui échappait. Nous voilà sur le déclin.

Aussi Voltaire, sans précisément se refroidir lui-

même, prodigue moins ses protestations d'amour et surtout ses supplications à l'effet de faire venir. Olympe à Paris. Du reste, il n'est pas sûr lui-même de ne pas sous peu être dirigé sur Brest. Les derniers mots de sa lettre sont plutôt mélancoliques qu'ardents : « Adieu, ma belle maîtresse, aimez un peu un malheureux amant qui voudrait donner sa vie pour vous rendre heureuse. »

Le 20 janvier, Voltaire a reçu une lettre d'Olympe. Mais il est à remarquer que cette lettre est du premier janvier et qu'il y répond le 20, ce qui tend à prouver que Voltaire a beaucoup d'occupation chez le procureur dans l'étude de qui il est entré ou qu'il commence à se détacher de qui semble se désintéresser de lui. Olympe, paraît-il, est malade. Elle semble avoir été malade toutes les fois qu'il y avait une résolution à prendre. On peut conjecturer du reste par la lettre de Voltaire que celle d'Olympe était peu encourageante pour Voltaire, puisqu'elle s'y encourageait elle-même à rester à la Haye et trouvait convenable, honnête et héroïque d'y rester. Nul doute que cette lettre de bonne année n'ait extrêmement rafraîchi Voltaire. Dans toute celle par laquelle il y répond, il dit exactement les mêmes choses que dans les précédentes, mais le ton et l'accent n'y sont plus. Voltaire ne s'applique plus qu'à jouer honorablement le rôle qu'il s'est assigné ; mais la conviction désormais lui manque. Voici toute cette lettre, dont il s'agit de mesurer en quelque sorte les vibrations et d'observer attentivement les nuances pour bien saisir ou plutôt sentir d'où Voltaire était parti, jusqu'où il a été et où il en est :

« J'ai reçu, ma chère Olympe, votre lettre du premier de ce mois par laquelle j'appris votre maladie. Il ne me manquait plus que telle nouvelle pour achever mon malheur ; et comme un mal ne vient jamais seul, les embarras où je suis m'ont privé du plaisir de vous écrire la semaine passée. Vous me demanderez quel est cet embarras ; c'était de faire ce que vous m'avez conseillé [se réconcilier avec son père, comme ce qui suit le laisse à croire]. Je me suis mis en pension chez un procureur, afin d'apprendre le métier de robin auquel mon père me destine et je crois par là regagner son amitié. Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous vous rendriez un peu à mes prières, puisque j'obéis si bien à vos ordres. Me voilà fixé à Paris pour longtemps : est-il possible que j'y serai sans vous ? Ne croyez pas que l'envie de vous voir ici n'ait pour but que mon plaisir ; je regarde votre intérêt plus que ma satisfaction et je crois que vous en êtes bien persuadée. Songez par combien de raisons la Hollande doit vous être odieuse. Une vie douce et tranquille à Paris n'est-elle pas préférable à la compagnie de Madame votre mère ? Et des biens considérables dans une belle ville ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à la Haye ? Ne vous piquez pas là-dessus de sentiments que vous nommez héroïques ; l'intérêt ne doit jamais, je l'avoue, être assez fort pour faire commettre une mauvaise action ; mais aussi le désintéressement ne doit jamais empêcher d'en faire une bonne, lorsqu'on y trouve son compte. Croyez-moi, vous méritez d'être heureuse, vous êtes faite pour briller partout ; on ne brille pas sans

biens, et l'on ne vous blâmera jamais, lorsque vous jouirez d'une bonne fortune, et vos calomniateurs vous respecteront alors ; enfin vous m'aimez et je ne serais pas retourné en France si je n'avais cru que vous me suivriez bientôt ; vous me l'avez promis, et vous qui avez de si beaux sentiments vous ne trahirez pas vos promesses. Vous n'avez qu'un moyen pour revenir. M. Le Normand, évêque d'Évreux, est, je crois, votre cousin ; écrivez-lui, et que la religion et l'amitié pour votre famille soient vos deux motifs auprès de lui ; insistez surtout sur l'article de la religion ; dites-lui que le roi souhaite la conversion des huguenots et que, étant ministre du Seigneur et votre parent, il doit, pour toutes sortes de raisons, favoriser votre retour ; conjurez-le d'engager Monsieur votre père dans un dessein si juste ; marquez-lui que vous désirez vous retirer dans une communauté, non comme religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le conseiller. Ne manquez pas de le nommer monseigneur. Vous pouvez adresser votre lettre *à Monseigneur l'évêque d'Évreux, à Évreux, Normandie.* Je vous manderai le succès de la lettre, que je saurai par le père Tournemine. Que je serais heureux si, après tant de traverses, nous pouvions nous revoir à Paris ! Le plaisir de vous avoir réparerait mes malheurs, et si ma fidélité peut réparer les vôtres, vous êtes sûre d'être consolée. En vérité, ce n'est qu'en tremblant que je songe à tout ce que vous avez souffert et j'avoue que vous avez besoin de consolation. Que ne puis-je vous en donner en vous disant que je vous aimerai toute ma vie ! Ne manquez pas, je vous en conjure, d'écrire à l'évêque

d'Évreux et cela le plus tôt que vous pourrez ; mandez-moi comment vous vous portez depuis votre maladie et écrivez-moi. Adieu, ma chère Pimpette ; vous savez que je vous aimerai toujours. »

Je doute que Pimpette ait écrit à l'évêque d'Évreux. Elle semble même n'avoir jamais écrit à Voltaire depuis cette époque ; car vingt jours après la précédente lettre de Voltaire, elle ne lui avait pas répondu. Au 10 février, Voltaire lui écrit ces quelques mots, qui respirent le désenchantement — je ne dis point du tout le désespoir — le plus profond. Il sent bien que c'est fini et qu'il y a encore une Olympe Dunoyer, mais qu'il n'y a plus de Pimpette. Il n'en prend pas encore son parti ; mais on croit sentir qu'il se dispose à le prendre. Sa lettre peut se résumer ainsi : « Oui ou non, est-ce une affaire rompue ? Dites-le-moi franchement et n'en parlons plus. » Voici tout entière, elle aussi, cette lettre du 10 février.

« Ma chère Pimpette, toutes les fois que vous ne m'écrivez pas, je m'imagine que vous n'avez pas reçu mes lettres ; *car je ne peux croire que l'éloignement des lieux ait fait sur vous ce qu'il ne peut faire sur moi, et comme je vous aime toujours, je me persuade que vous m'aimez encore.* Éclaircissez-moi donc de deux choses : l'une si vous avez reçu mes deux dernières lettres et si je suis encore dans votre cœur : mandez-moi surtout si vous avez reçu ma dernière que je vous écrivais le 20 janvier, dans laquelle il était parlé de l'évêque d'Évreux et d'autres personnes dont j'ai hasardé les noms ; mandez-moi quelque chose de certain par votre réponse à cette lettre

Surtout instruisez-moi, je vous en conjure, de l'état de votre santé et de vos affaires. Que votre lettre soit plus longue que la mienne ; je trouverai toujours plus de plaisir à lire une de vos lettres de quatre pages que vous n'en aurez à en lire de moi une de deux lignes. »

Cette lettre est la dernière lettre de Voltaire à Olympe Dunoyer que l'on connaisse et très probablement la dernière qu'il ait écrite. Olympe s'obstinait sans doute à ne pas lui répondre ; il n'insista pas. L'année suivante, il était l'attentif de la marquise de Mimeure et le mondain aimable qu'il fut toute sa vie ; et quatre ans après, âgé de vingt-cinq ans, il écrivait précisément à cette marquise : « Vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable que l'amour. Il me semble même que je ne suis pas fait du tout pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer et j'en trouverais davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait. J'y renonce pour la vie. »

Dans la suite, Olympe Dunoyer se maria, en France, honorablement, et vécut et mourut dans l'obscurité.

Voltaire semble avoir aimé très vivement Olympe Dunoyer. Olympe Dunoyer semble avoir aimé Voltaire tant qu'il fut à la Haye et, à partir du moment qu'il retourna en France, s'être entièrement détachée de lui. Elle n'est évidemment pas entrée un instant dans le savant plan stratégique que Voltaire avait imaginé en revenant et qu'il caressa longtemps et même commença d'exécuter, une fois revenu. On peut supposer qu'elle n'avait pas assez d'amour

pour avoir de l'entêtement et de l'audace ; que sa mère avait une certaine influence sur elle et que cette influence reprenait sa force quand Voltaire était éloigné (Voltaire croit devoir lui répéter sans cesse : « défiez-vous donc de votre mère » ;) que, peut-être, elle ne tenait pas du tout à changer de religion, ni surtout à entrer dans un couvent pour étudier une religion nouvelle; enfin qu'elle n'avait pas une pleine confiance dans les intentions de Voltaire.

Jamais, en effet, on ne voit Voltaire lui parler de mariage et, sans doute, ayant de dix-huit à dix-neuf ans et dépendant absolument de son père à cet égard, il ne pouvait pas lui en parler pour tout de suite ; mais il pouvait lui en parler pour plus tard. Il n'en dit mot. Au fond et en faisant abstraction des agréments de la forme, il lui propose toujours de venir vivre agréablement à Paris et d'être sa maîtresse : « Le désir que j'ai de vous procurer le sort que vous méritez... Une vie douce et aimable, telle que vous devez la mener à Paris... Une vie douce et tranquille à Paris n'est-elle pas préférable à la compagnie de Madame votre mère ?... » C'est toujours dans ces termes qu'il lui parle quand la nécessité se présente de lui montrer en quoi consisterait l'arrangement qu'il lui propose.

Mais comment Olympe pourrait-elle être assurée de cette existence douce, tranquille et aimable, puisque Voltaire est jusqu'à présent un étudiant sans aucune ressource ? Voltaire semble avoir compté sur la fortune de M. Dunoyer. C'est bien sans doute à cela qu'il fait allusion et non à ses munificences à

lui quand il dit : « des biens considérables dans une belle ville ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à la Haye ? » et : « on ne brille pas sans biens et on ne vous blâmera jamais quand vous jouirez d'une bonne fortune ». Ce n'est évidemment pas Voltaire qui peut procurer à Olympe des biens considérables et la jouissance d'une « bonne fortune ». Il faut donc que ce soit le père. Rapprocher Olympe de son père, sous prétexte de conversion à la religion catholique, la mettre dans le rang où cette réconciliation avec son père l'assurera et en faire sa maîtresse, voilà, ce me semble, le plan du jeune homme. Olympe le comprit sans doute et n'était pas assez amoureuse pour y adhérer. Elle avait eu à la Haye, pour se distraire et parce que Voltaire était charmant, un *flirt* qu'elle avait poussé assez loin, mais qu'elle ne voulut pas pousser jusqu'à l'équipée et l'aventure.

Olympe Dunoyer est la seule jeune fille, à ma connaissance, dont Voltaire se soit occupé.

II

Voltaire connut Mme du Châtelet peut-être dès 1716, alors qu'elle avait dix ans, car déjà il fréquentait le baron de Breteuil en son château de Preuilli. La petite Émilie étudiant, sous les yeux de son père, le latin, l'italien, l'anglais et entreprenant à quinze ans une traduction complète de Virgile, fut certainement la fille spirituelle de Voltaire. Vingt fois,

plus tard, en parlant d'elle, Voltaire écrivit: « Je l'ai vue naître. »

Émilie de Breteuil épousa très jeune M. le marquis du Châtelet, gentilhomme très authentique, imbécile incontestable, né riche, avec terres en Champagne et en Normandie, mais dont les affaires, par suite sans doute de mauvaise gestion, étaient déjà fort dérangées. Elle eut, peut-être de lui, un fils et une fille, dont j'ignore les dates de naissance ; mais la fille devait être l'aînée ; car elle se maria en 1743, ce qui fait remonter sa naissance à 1725 environ, tandis que son fils était encore en 1734 un petit garçon que l'on mettait au latin, ce qui fait remonter sa naissance à 1727 à peu près. Du reste, il semble qu'ils fussent presque du même âge.

Mme du Châtelet, si l'on en croit une chronique assez bien établie, eut pour amants dans sa première jeunesse M. de Guébriant, son aîné de quatre ans, plus tard si célèbre par ses beaux faits d'armes, et M. le duc de Richelieu, son aîné de dix ans, déjà illustre à l'époque probable de leur liaison (1727-1728). Ce ne furent que passades assez courtes. Ont-elles cet intérêt d'induire à croire que Mme du Châtelet était moins laide qu'on ne l'a dit ? Si l'on veut ; mais il ne faut pas s'aventurer sur cette affaire ; car les femmes laides sont souvent très aimées, et M. de Guébriant et M. de Richelieu ont été très capables, tous les deux, d'aimer, courtement du reste, une jeune femme seulement pour son esprit et pour ses grâces.

Quoi qu'il en soit, vers l'âge de vingt-cinq ans, Mme du Châtelet, au témoignage, à la vérité toujours

suspect, de ses amies (Mme du Deffand, Mme de Staal), était une grande femme sèche, sans poitrine, avec des pieds énormes, des mains formidables, la peau comme une râpe à muscade, un visage maigre, un teint de brique, des dents trop rares et gâtées, et une taille semblable à celle d'un Cent-Suisses.

Mais elle savait le latin, l'italien, l'anglais, les sciences connues de son temps et avait, quand elle n'était pas préoccupée de ses études et méditations, la conversation la plus spirituelle du monde.

Quand Voltaire renoua-t-il commerce avec elle? On ne sait trop. A l'époque où il la perdit il dit aux uns : « Je l'ai vue naître », aux autres ; « un ami de vingt ans », aux autres — au moins une fois, à Frédéric II — « un ami de vingt-cinq ans ». Ce qu'il a dit de plus précis, c'est ce qu'il écrivait le 26 octobre 1749 à M. d'Aigneberre, conseiller au Parlement de Toulouse : « Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, *il y a plus de vingt ans*, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la façon la plus funeste... Je l'avais vue naître... » Cela indiquerait que Voltaire se reprit à fréquenter Mme du Châtelet vers 1728. Mais en 1728 il était en Angleterre. Il faut donc supposer le printemps de 1729, ce qui ferait encore « plus de vingt ans », très peu plus. Je serais porté à croire que Voltaire revit Mme du Châtelet dès son retour d'Angleterre et immédiatement après la liaison de Mme du Châtelet avec Richelieu, ou pendant les derniers temps de cette liaison ; mais seulement à titre d'amie et déjà de vieille amie.

Ce n'est qu'en 1733, et ici la date est certaine, que

Voltaire et Mme du Châtelet devinrent amants. Ils le furent probablement dès le printemps de cette année. Car Mme de Fontaine-Martel mourut dans les derniers jours de janvier 1733, comme Voltaire l'annonce avec une gaîté charmante à ses amis : 27 janvier (à Formont) : « Je ne croyais pas il y a huit jours que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle seraient une épitaphe... Je gardais la malade pendant la nuit et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre, moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son créateur, était dans l'Eucharistie, elle répondit : « *Ah ! oui !* » d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres. » — 27 janvier (à Cideville) : « J'ai perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, Mme de Fontaine-Martel ; c'est-à-dire que j'ai perdu une bonne maison dont j'étais le maître et quarante mille livres de rente qu'on dépensait à me divertir. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles ? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de Formont ; je ne veux vous parler que de mes consolations, à la tête desquelles vous êtes... »

Dégagé de Mme de Fontaine-Martel, Voltaire dut

se tourner assez vite du côté de Mme du Châtelet, qu'il est à supposer, comme on a vu, qu'il fréquentait un peu depuis 1729.

Mme du Châtelet n'était pas aussi riche que Mme de Fontaine-Martel ; mais Voltaire l'était et il ne pouvait pas y avoir de difficulté de ce côté-là. Voltaire était flatté d'avoir pour maîtresse une marquise authentique, plus flatté peut-être encore d'avoir pour maîtresse une femme qui avait été affichée et mise en belle lumière par M. de Guébriant et par M. le duc de Richelieu. Et enfin, il me semble qu'il n'avait pas été gâté par ses maîtresses antérieures au point de vue de l'esprit et des connaissances. Mme du Châtelet était très instruite, très intelligente et très spirituelle. Voltaire fut séduit par cette femme, très nouvelle pour lui, qui avait de l'intelligence et à qui il pouvait en donner.

Il fut, cela se voit et nous en trouverons plus loin mille preuves, très fortement, très profondément séduit. La marquise ne le fut pas moins et peut-être le fut-elle plus encore. Voltaire était la grâce même et le charme même quand il le voulait ; et il était homme de lettres, et il était philosophe, et il était assez souple d'esprit pour devenir savant si on le souhaitait, et il était déjà extrêmement célèbre, et il était homme à la mode comme ayant passé trois ans en Angleterre, et à titre d'exilé et de persécuté. Le cœur, l'esprit et la vanité de la marquise furent intéressés, sans compter qu'à tous les points de vue elle n'avait qu'à gagner à un commerce avec Voltaire. Avec l'atrocité d'une amie intime, Mme du Deffand voit et exprime très bien quelques-uns de ces différents

mobiles : « C'est lui qui la rend l'objet de l'attention du public et le sujet des conversations particulières ; c'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et en attendant elle lui doit ce qui la fait vivre dans le siècle présent. »

Cette nouvelle liaison fut publique au cours de l'été de 1733. Voltaire se charga d'envoyer les lettres de faire part. Il eut soin d'écrire à tout le monde qu'il était l'amant de la marquise du Châtelet. Le premier texte où il soit parlé d' « Émilie » est l'*Épître sur la Calomnie* qui, comme on sait, commence ainsi :

Écoutez-moi, respectable Émilie.
Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie :
On vous craindra ; votre tendre amitié
Est confiante et vous serez trahie.

Or l'*Épître sur la Calomnie* doit être de juin ou juillet 1733, puisque, dès le 2 août, Voltaire écrit à Cideville : « Je n'ose vous envoyer mon *Épître à Émilie* parce qu'Émilie me l'a défendu... Je lui demanderai la permission de faire une exception pour vous. Si elle vous connaissait, elle vous enverrait l'épître copiée de sa main... » — Le 14 août il écrit au même : «... J'ai montré à Émilie votre ingénieuse lettre. Émilie a répondu comme Benserade à Dangeau, au nom des filles de la Reine :

Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.

Elle m'a donc donné la permission de vous envoyer les vers en question, à condition que vous les renverrez sans les avoir copiés. Je suis sûr que vous serez fidèle ; car c'est l'amitié qui vous fait savoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement satisfaite de ces vers de votre façon :

Je l'adore comme les Dieux
Qu'on invoque sans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter cette pensée :

Une petite différence
Est entre Emilie et les Dieux :
C'est que plus on s'informe d'eux
Et moins alors on les encense.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage ;
Sachez que quand vous la verrez
Vous l'invoquerez davantage. »

Suit un *portrait* de la marquise, le premier que Voltaire ait crayonné :

. . . . . .
Elle est belle et sait être amie ;
Elle a l'imagination
Toujours juste et toujours fleurie ;
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de saillie ;
Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie.
Elle a, je vous jure, un génie

Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie
Et des banquiers de pharaon.

Je passe, quitte à y revenir à un autre point de vue, sur les lettres à l'abbé de Sade et à plusieurs autres où il annonce la même nouvelle et fait de sa dernière conquête les mêmes éloges.

Quelle fut la nature des relations entre Mme du Châtelet et Voltaire ? Il me paraît incontestable que l'amitié y eut beaucoup plus de part que l'amour proprement dit. Ce fut surtout une liaison intellectuelle. « Leurs sublimes s'amalgamèrent », comme dit Saint-Simon de deux autres. Quand ils se lièrent la marquise n'avait, il est vrai, que vingt-sept ans ; mais elle avait eu deux amants, sans parler du mari, qui, selon Dumas fils, est comme les entresols dans les grandes maisons, c'est-à-dire ne compte pas ; et tout au moins ses curiosités pouvaient être apaisées. Quant à Voltaire, il allait avoir trente-neuf ans et n'avait jamais été très armé pour les batailles amoureuses. C'est une chose qu'il dit souvent et avec insistance, et probablement avec dessein, pendant tout le cours de sa liaison avec Mme du Châtelet. En 1741, c'est-à-dire, non pas comme l'a dit Sainte-Beuve, « presque dès le début de sa liaison avec Mme du Châtelet », mais neuf ans après ce début et à l'âge de quarante-sept ans, il écrivait ces vers exquis, les meilleurs qui soient partis de sa main :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;

Au crépuscule de mes jours
Rejoignez s'il se peut l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons du moins quelque avantage :
Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements.
Nous ne vivons que deux moments ;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon âme aux désirs ouverte
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours.
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle (1).

(1) Je cite la pièce entière, d'abord parce que j'aime à la copier, et plutôt deux fois qu'une, comme on va le voir, ensuite parce qu'il en existe deux versions et que la comparaison entre ces deux rédactions est très intéressante. Voltaire avait d'abord écrit (A Cideville, de Bruxelles, 11 juillet 1741) : «... Le cœur ne vieillit point ; je le sais bien ; mais il est dur pour les immortels de se trouver logé dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas longtemps, à cette décadence qui se fait sentir de jour en jour et voici comme j'en parlais ; car il faut que je vous fasse cette douloureuse confidence:

Si vous voulez que j'aime encore
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez s'il se peut l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin,
Avec l'amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

Que le matin touche à la nuit !
Il n'eut qu'une heure, elle est finie.
Nous passons : la race qui suit
Déjà par une autre est suivie.

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable
Est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,

Mais remontons. En 1737, âgé de quarante et un ans, Voltaire écrivait à Frédéric : « Je ne comptais pas assurément sortir de Cirey il y a un mois. Mme du Châtelet, dont l'âme est faite sur le modèle de la vôtre et qui a sûrement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans sa cour, que je préfère, sans hésiter, à celle de tous les rois de la terre et comme ami et comme philosophe et comme homme libre ; car

..... Fuge suspicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere lustrum (1).

Et mon âme aux désirs ouverte
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours :
Elle est plus égale, aussi tendre
Et moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Dans la rédaction définitive, Voltaire a retranché une stance *Que le matin touche à la nuit...* qui en effet n'était pas très bonne, et il en a ajouté deux : *De son inflexible rigueur...* et : *Laissons à la belle jeunesse....*, qui sont excellentes. Remarquons cependant que l'intercalation des deux stances excellentes rend un peu flottante la suite des idées et qu'après cette intercalation l'auteur aurait dû, ce me semble, non pas copier : « Quoi ! pour toujours vous me fuyez.. » mais plutôt écrire : « Mais pour toujours vous me fuyez... » — Renvoyé à M. Albalat, l'arbitre des corrections et ratures.

(1) « Ne soupçonnez pas d'autre chose un homme dont le temps trop rapide vient de clore le huitième lustre. »

Remontons encore. En 1733, et cette fois c'est bien tout au début de la liaison, à l'âge de trente-neuf ans moins quelques mois, il prenait soin d'avertir ses amis, peut-être inquiets, qu'il n'était et ne serait que le quasi-amant de la marquise. A Cideville, 14 août : « Pour moi qui lui suis attaché à proportion de son mérite, c'est-à-dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur ;
L'amour serait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands Dieux (s'il en est d'autres qu'elle),
Ayez de moi quelque pitié :
Ecartez une ardeur cruelle
Qui corromprait notre amitié !
Jamais l'amitié ne s'altère,
Elle rend sagement heureux,
Sans emportement, sans mystère.
L'amour aurait plus de quoi plaire ;
Mais c'est un fou trop dangereux ;
On a des moments si fâcheux
Avec gens de ce caractère ! »

A l'abbé de Sade, 29 août : «... Son mérite est au-dessus de son âge, de son sexe et du nôtre.

J'avouerai qu'elle est tyrannique :
Il faut, pour lui faire sa cour,
Lui parler de métaphysique
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi, qui aime assez la métaphysique et qui préfère l'amitié d'Émilie à tout le reste, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes ;

Ovide autrefois fut mon maître ;
C'est à Locke aujourd'hui de l'être.
L'art de penser est consolant,
Quand on renonce à l'art de plaire ;
Ce sont deux beaux métiers vraiment
Mais où je ne profitai guère. »

Et enfin à Cideville, qui devait bien avoir sur ce point la confidence la plus nette, octobre 1733 : « A l'égard de ma petite personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire en conscience que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'Horace :

Non agimur tumidis velis aquilone secundo ;
Non tamen adversis ætatem ducimus austris ;
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores (1).

Mais voilà mon seul embarras et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener ma vie conforme à l'état où je me trouve, sans passion désagréable, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis et beaucoup de goûts. En vérité, je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne :
J'ai bien peu de tempérament ;
Mais j'en aime plus tendrement
Et ma maîtresse me pardonne. »

(1) « Je ne vais pas à pleines voiles poussé par un vent favorable ; je ne suis pas non plus en butte aux vents contraires ; comme forces, esprit, figure, mérite, rang, fortune, je suis au bas degré des plus hauts, au degré haut des plus bas. »

On peut donc dire avec assez d'assurance que l'union de Voltaire et de Mme du Châtelet fut une liaison surtout intellectuelle pendant quelques années et uniquement intellectuelle plus tard. A quel moment précis devint-elle uniquement intellectuelle, on me dispensera de le savoir ou on me pardonnera de l'ignorer.

C'est donc à partir du milieu de 1733 que Voltaire et Mme du Châtelet se présentèrent au public européen comme amis et alliés et inséparables. On les voyait arriver chez la duchesse du Maine, à la « cour de Sceaux », pareils, dit Mme de Staal, « à deux spectres avec une odeur de corps embaumés », quelquefois agréables quand il s'agissait d'écrire un divertissement, le plus souvent maussades, évitant le jour et les promenades pour travailler, l'une à Newton, l'autre à l'histoire, ne sortant de leurs cabinets d'étude que le soir, très tard ; en somme ridicules comme des gens sérieux et qui ne veulent pas perdre leur temps le sont toujours dans une société frivole et n'ayant, du reste, d'autre tort que d'y être venus.

Les circonstances, comme il arrive rarement, leur imposèrent juste le genre de vie qui leur convenait à tous deux et qu'ils n'auraient peut-être pas eu le bon sens ou le courage d'adopter spontanément. Inquiété, traqué, sous le coup d'une lettre de cachet à cause de ses *Remarques sur Pascal* et d'une réimpression, peut-être non consentie par lui, des *Lettres philosophiques*, Voltaire en 1734 est en fuite, errant par delà les frontières. M. du Châtelet avait un château à peu près en ruines tout au bout de la

Champagne, sur les frontières de la Lorraine, Cirey. De Cirey on était en quelques heures hors du royaume de France. C'était un lieu de retraite excellent et pour la sécurité et pour l'étude et pour le travail. Voltaire et Mme du Châtelet se déterminèrent à aménager Cirey, à en faire un lieu habitable et à y habiter.

Ce fut vers le milieu de 1734 qu'ils commencèrent l'exécution de ce dessein, et il faut faire grande attention à cette date de 1734. C'est l'année peut-être où Voltaire a été le plus amoureux et le plus heureux, le tout ensemble, ce qui arrive quelquefois. Amoureux, il l'était véritablement, parce que Mme du Châtelet s'était montrée infiniment dévouée et ingénieusement dévouée pendant toutes les tribulations dont il avait eu à souffrir pendant l'année 1733-1734. Il en était extrêmement touché, et cela se voit au ton de ses lettres: A M. de la Condamine, 22 juin. «... Vous verrez bientôt Mme du Châtelet. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de Maupertuis, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie, et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait ; comme avec son esprit et ses lumières elle croit ne savoir rien et ignore si elle a de l'esprit... Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ses nouvelles, mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance. »

Et à elle-même il adressait les vers les plus proches ou si vous voulez les moins éloignés d'un sentiment passionné qu'il ait jamais écrits et qu'il *lui* ait jamais écrits :

Je vous adore, ô ma chère Uranie !
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé ?
Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie ?
Ils sont perdus. Je n'avais point aimé.
J'avais cherché dans l'erreur du bel âge
Ce Dieu d'amour, ce Dieu de mes désirs ;
Je n'en trouvais qu'une trompeuse image,
Je n'embrassais que l'ombre des plaisirs.
Non, les baisers des plus tendres maîtresses ;
Non, ces moments comptés par cent caresses,
Moments si doux et si voluptueux,
Ne valent pas un regard de tes yeux.
Je n'ai vécu que du jour où ton âme...

Citons encore ceci parce que c'est la seule fois, à ma connaissance, que Voltaire ait parlé un peu précisément de la *beauté* d'Émilie, de quoi, plutôt, à l'ordinaire, il se tait, pour s'espacer sur ses qualités de cœur et d'esprit :

Qu'un autre vous enseigne, ô ma chère Uranie,
A mesurer la terre, à lire dans les cieux ;
A soumettre à votre génie
Ce que l'amour soumet au pouvoir de vos yeux.
Pour moi, sans disputer ni du plein ni du vide,
Ce que j'aime est mon univers ;
Mon système est celui d'Ovide,
Et l'amour, le sujet et l'âme de mes vers.
. . . . . .
Des Grâces vous avez la figure légère,
D'une Muse l'esprit, le cœur d'une bergère,

Un visage charmant, où sans être empruntés,
On voit briller les dons de Flore,
Que le doigt de l'amour marque de tous côtés
Quand par un doux souris il s'embellit encore.
Mais que vous servent tant d'appas ?
Quoi ! de si belles mains pour toucher un compas
Ou pour pointer une lunette !
Quoi ! des yeux si charmants pour observer le cours
Ou les taches d'une planète ?
Non ! la main de Vénus est faite
Pour toucher le luth des amours ;
. . . . . .

Et ce que je crois aussi, c'est que jamais — si ce n'est peut-être à Ferney vingt ans plus tard — Voltaire ne fut plus heureux qu'à Cirey vers 1734. Il avait pour la première fois un château à reconstruire, à meubler, à décorer, des plantations à faire, des chemins, qui étaient épouvantables, à réparer. Il était, comme il disait, le « piqueur » des ouvriers de la marquise. Il se découvrait un goût de plus et une aptitude de plus. Il était ravi. Les lettres aux amies et voisines de la marquise, Mme de La Neuville, Mme de Champbonin, le montrent éperdu d'activité et de joie d'activité. Faire quatre choses à la fois et n'avoir pas le temps de les faire et ne pas laisser d'en venir à bout avant l'échéance a toujours été le bonheur de Voltaire. Voltaire, dans les commencements du séjour à Cirey, nagea dans la joie.

Il fut, du reste, relativement heureux pendant tout son séjour à Cirey (1734-1749). D'abord, il faut bien s'en souvenir, parce qu'il n'y resta pas tout le temps (et tant s'en faut), ce qui encore eût été pour lui trop de résidence. Plus d'une fois, inquiété ou

inquiet, il se sauva en Hollande ; plus d'une fois, chargé plus ou moins officiellement de missions diplomatiques, il alla en Allemagne et jusqu'à Berlin pour se rencontrer avec Frédéric, et encore il passa à peu près une année à Bruxelles pour s'occuper d'un procès de M. du Châtelet, qu'il gagna ; et enfin il fit des séjours à Paris, notamment en 1745-1746, au moment du grand retour de faveur dont il fut l'objet. On peut calculer que, sur les quinze ans de ce qu'on appelle couramment « Voltaire à Cirey », il ne séjourna à Cirey que huit ou neuf années.

Ce que fut ce ménage de Voltaire et de la marquise à Cirey, on ne le saurait tout à fait bien que si l'on avait les « huit volumes in-4° manuscrits et bien reliés » des lettres que Voltaire avait écrites à Mme du Châtelet et que Voisenon avait vus, feuilletés et lus en partie dans la chambre même de la marquise. Ces lettres, dit Voisenon, étaient beaucoup plus pleines d'épigrammes contre la religion que de madrigaux pour la marquise ; mais elles seraient cependant précieuses pour l'intelligence des sentiments successifs de Voltaire à l'égard de la marquise et réciproquement. Ces lettres, selon toute apparence, sont perdues pour jamais ; il est probable que Voltaire les a brûlées après la mort de Mme du Châtelet. De cette volumineuse correspondance, il ne nous reste littéralement que cinq lignes en deux fragments.

A défaut de ces lettres, on peut se faire du ménage de Voltaire et de Mme du Châtelet à Cirey une image suffisante par les lettres de Mme du Châtelet à diverses personnes, par les lettres de Voltaire aux uns et aux

autres, par les lettres de Mme de Graffigny, etc. (1). Je dois dire tout d'abord, et à l'éloge d'ailleurs de Voltaire, que ce qui, de tout cela, donne *le moins* une idée juste de cette vie à Cirey, c'est la correspondance de Voltaire lui-même. Le ton de Voltaire change à peine, ou pour mieux dire il ne change pas, relativement à ce qui se passe à Cirey et relativement à Mme du Châtelet depuis 1734 jusqu'à 1749 *inclusivement*. C'est toujours « la divine Émilie » et c'est toujours Voltaire le plus heureux des hommes. Une fois pour toutes, Voltaire a voulu que l'Europe sût que Voltaire était heureux auprès de la plus charmante femme de l'univers ; et il n'a pas voulu en démordre et il s'est maintenu fermement, je dirai même, pour la fin, héroïquement, dans cette attitude ; et, étant donnée l'impétuosité de son caractère, il n'y a rien dans toute sa vie qui lui fasse plus d'honneur, et encore pour tout homme un peu réflechi, cela prouve, tout compte fait, qu'il y avait, indestructible, un très grand fond d'affection au cœur de Voltaire pour la marquise.

Cette vie à Cirey était le plus souvent douce et intelligemment brillante. D'abord le décor était beau, Voltaire avait jeté beaucoup d'argent et dépensé beaucoup d'imagination artistique dans Cirey. On entrevoit par une lettre de Voltaire écrite, après la mort de la marquise, à Mme la comtesse de Montrevel, sœur du marquis du Châtelet, que Voltaire avait pris à sa charge la reconstruction de Cirey,

(1) Consultez le très joli volume paru tout récemment, *La Cour de Lunéville au XVIIIe siècle*, par M. Gaston Maugras.

puisque Voltaire parle, en arguant de l'aveu même du marquis encore vivant, de plus de quarante mille francs (cent vingt ou cent trente mille de notre monnaie) « prêtés au marquis pour bâtir Cirey et pour d'autres dépenses » et qui, du reste, n'avaient jamais été rendus. D'autre part, à lire les lettres de Voltaire à son ministre des finances à Paris, l'abbé Moussinot, on voit que, continuellement, Voltaire fait venir pour Cirey meubles de luxe, tapisseries, etc.

Tant y a que le décor était beau. Mme de Graffigny en était dans l'extase : « tableaux, lambris, glaces, encoignures de laque, porcelaines, marabouts, vaisselles d'argent, pierres gravées, diamants... une propreté à baiser le parquet... appartement de la marquise merveilleux .. chambre de bains et cabinet de toilette, clairs, gais, divins, sculptés et dorés admirablement... Si j'avais un appartement comme celui-là, je me ferais réveiller la nuit pour le regarder. »

Dans ce décor on travaillait énormément, chacun de son côté, quelquefois ensemble, et c'était l'état normal et le train régulier. De temps en temps on se délassait par des amusements qui n'allaient pas sans fatigue eux-mêmes. C'étaient des représentations théâtrales où les acteurs étaient Voltaire, la marquise et ses amies, c'étaient les marionnettes, c'était la lanterne magique que Voltaire était passé maître à montrer. En général, Voltaire ne sortait de « l'aile du château » qu'il s'était réservée que vers le soir (comme à Sceaux) ; mais il prolongeait la veillée volontiers et à peu près autant qu'on voulait. On recevait beaucoup, malgré l'éloignement de Paris

et les mauvais chemins et moins encore qu'il semble qu'on n'ait désiré ; car on voit Voltaire ne cesser d'inviter tout le monde.

De cette vie de Cirey Voltaire a plusieurs fois tracé un tableau enchanteur. Voici, pour abréger et moins tomber dans les redites que Voltaire lui-même, les deux morceaux essentiels sur cette affaire : A Cideville : « Nous sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour les mathématiques. Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art. C'est un étrange rétrécissement d'esprit que d'aimer une science pour haïr toutes les autres ; il faut laisser ce fanatisme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à Dieu que dans leur secte. On peut donner des préférences, mais pourquoi des exclusions ? La nature nous a donné si peu de portes par où le plaisir et l'instruction peuvent entrer dans nos âmes. Faut-il n'en ouvrir qu'une ?... »

A Frédéric (1738) il écrit (comme si c'eût été Mme du Châtelet elle-même qui écrivît) :

. . . . . .
Un peu philosophe et bergère,
Dans le sein d'un riant séjour
. . . . . .
Je vis heureuse et solitaire.
Non pas que mon esprit sévère
Haïsse par son caractère
Tous les humains également ;
Il faut les fuir, c'est chose claire,
Mais non pas tous assurément.
Vivre seule dans sa tanière
Est un assez méchant parti ;
Et ce n'est qu'avec un ami

Que la solitude doit plaire.
Pour ami j'ai choisi Voltaire ;
Peut-être en ferez-vous ainsi.
Mes jours s'écoulent sans tristesse,
Et dans mon loisir studieux
Je ne demande rien de mieux
Que quelque dose de sagesse.
. . . . . .
Pour moi, nymphe de ces coteaux
Et des prés si verts et si beaux
Enrichis de l'eau qui les baise,
Soumise au fleuve de la Blaise,
Je reste parmi ses roseaux ;
Mais vous, du séjour du tonnerre
Ne pourriez-vous descendre un peu ?
C'est bien la peine d'être Dieu
Quand on ne vient pas sur la terre !

Voltaire a senti — et ceci est très significatif — la *douceur du retour*, quand il revenait, un peu battu de l'oiseau, de quelque excursion, diplomatique ou autre, en Allemagne. Il ne faut pas ignorer que Berlin lui a donné un premier déboire avant-coureur de celui de 1750 et qui aurait dû l'avertir, dès 1743. Après 1743 et bien avant 1750, il écrivait à Frédéric, tout comme si c'eût été en 1755 : « Nous nous sommes brouillés ; nous nous sommes réconciliés. »

Donc en 1743, et la date est importante aussi à un autre point de vue, puisqu'à ce moment sa liaison avec la marquise dure depuis dix ans, il écrit à Mme de Champbonin : « Ma chère amie, mon corps a voyagé ; mon cœur est toujours resté auprès de Mme du Châtelet et de vous. Des conjonctures qu'on ne pouvait prévoir m'ont entraîné à Berlin malgré moi. Mais rien de ce qui peut flatter l'amour-propre,

l'intérêt et l'ambition ne m'a jamais tenté. Mme du Châtelet, Cirey et Champbonin, voilà mes rois et ma cour... J'ai essuyé un voyage bien pénible ; mais le retour a été le comble du bonheur. *Je n'ai jamais retrouvé votre amie si aimable*, ni si au-dessus du roi de Prusse... »

Quant à Mme du Châtelet, elle aimait très profondément Voltaire, tout en pestant contre ses défauts et tout en disputant avec lui très souvent ; car il me semble bien qu'ils étaient aussi emportés l'un que l'autre. Tout le long de sa correspondance (avec d'Argental surtout), elle se plaint de ses continuelles imprudences, de ses bouffées d'ambition, de ses démangeaisons de diplomatie, de ses fugues en Allemagne. Et quand il est à Cirey, ce n'est pas pire, mais c'est plus bruyant. Voltaire ne laisse pas de prendre des mesures ou de faire des sottises très désobligeantes pour Mme du Châtelet. Ne voilà-t-il pas qu'il s'est engoué de Linant, faux poète paresseux, mal élevé, ignorant et prétentieux, et, qui pis est, de la sœur de Linant, plus sotte et plus hautaine que lui, et qu'il les a imposés l'un après l'autre à la marquise ! Frère et sœur manquent de respect à la marquise chacun à sa manière et il faut les expulser, on devine après quelles scènes. Voltaire en est pâle encore quand il écrit à ses amis de faire passer des secours à Linant, mais sans que la marquise en sache jamais rien, tant la rancune de celle-ci est tenace et, du reste, légitime.

Ne voilà-t-il pas qu'il lit *la Pucelle* à n'importe qui, à Mme de Graffigny par exemple, qui en donne des nouvelles et peut-être des copies à tout le monde ; et

c'est une scène de toute une nuit, où Mme de Graffigny est secouée de la belle manière, mais Voltaire aussi, qui après tout est le premier coupable.

Il y eut à Cirey beaucoup de ces tempêtes qui refroidissent l'affection beaucoup plus que les réconciliations ne la raniment et qui, par conséquent, finissent par l'éteindre.

Quelle fut la date du détachement? C'est encore une de ces choses qu'il est très difficile de déterminer. C'est précisément en 1743 (avant le retour de Prusse) que le mot détachement est prononcé pour la première fois, ce me semble, par la marquise : « Que de choses à lui reprocher et que son cœur est loin du mien ! Avoir à me plaindre de lui est une sorte de supplice que je ne connaissais pas... Tout ce que j'ai souffert depuis un mois détacherait peut-être tout autre que moi ; mais s'il peut me rendre malheureuse, il ne peut diminuer ma sensibilité... Son cœur a bien à réparer avec moi s'il est encore digne du mien... » — C'est une femme qui aime encore ; mais à qui son affection même commence à être à charge.

Ce fut ainsi, à ce que l'on peut supposer : — froideur, traversée par des repentirs et peut-être des retours, de la part de Voltaire ; lassitude et épuisement mêlés d'un reste d'affection, chez Mme du Châtelet — de 1743 à 1748. Évidemment Voltaire veut s'évader et courir les aventures glorieuses auprès du Salomon du Nord, en se disant et du reste en disant à tout le monde et à Frédéric lui-même que jamais il ne pourra quitter la marquise. Évidemment la marquise se sent trahie par deux

maîtresses terribles, l'ambition et l'humeur inquiète ; et se fatigue à combattre contre elles et même à triompher d'elles et, elle aussi, par lassitude, se détache un peu.

On fera ce qu'on voudra du témoignage d'un homme aussi peu essentiel que Voisenon ; mais il faut bien avouer que son témoignage concorde avec ce qu'on entrevoit par ailleurs. Il dit donc : « ... Mme du Châtelet n'avait rien de caché pour moi ; je restais souvent tête à tête avec elle jusqu'à cinq heures du matin et il *n'y avait* que l'amitié la plus vraie qui *faisait* les frais de nos veilles [il écrit aussi mal qu'il pense bassement]. Elle me disait quelquefois qu'elle était entièrement détachée de Voltaire. Je ne répondais rien ; je tirais un des huit volumes de la correspondance de Voltaire avec elle et je lisais quelques lettres : je remarquais des yeux humides de larmes ; je refermais le livre promptement en disant : « Vous n'êtes pas guérie. » La dernière année de sa vie, je fis la même épreuve ; elle les critiquait ; je fus convaincu que la cure était faite... »

Cette dernière année, ce fut l'année de Saint-Lambert (1748-1749).

Saint-Lambert avait trente-trois ans ; il était très beau ; il était officier des gardes du roi Stanislas ; ii faisait de jolis vers, il était très spirituel et traînait tous les cœurs après soi à la cour de Lunéville. Mme du Châtelet avait près de quarante-trois ans et n'avait jamais été jolie. Quelle idée eut Saint-Lambert de faire la cour à Mme du Châtelet ? Très certainement, à mon avis, il ne l'aima point. Les lettres

de lui à elle qu'on a conservées sont sèches, brusques, impertinentes, sonnent le faux quand elles veulent jouer la sensibilité et font contraste avec les lettres, pleines de passion tendre, de la marquise. Quelle idée eut Saint-Lambert de faire la cour à Mme du Châtelet ?

Je penche à croire qu'il voulut s'offrir une femme célèbre par son génie, très connue pour sa fidélité de quinze ans à Voltaire, et jouer à Voltaire lui-même un bon tour.

— Alors ce serait un Valmont ?

— C'est précisément mon idée. Ce que nous savons de Saint-Lambert vieux, très fidèle, il est vrai, à Mme d'Houdetot, mais dur, égoïste, plein de lui et, à quatre-vingts ans, reprochant violemment à Mme d'Houdetot de recevoir des vers d'un autre que de lui, nous le montre comme un cœur sec et assez méchant, sous le vernis des grâces mondaines. Je crois qu'en 1748 Saint-Lambert a tout simplement fait froidement une très mauvaise action.

La marquise, elle, tout simplement aussi, était prise. Elle avait sa crise de la quarantaine, c'est-à-dire une impétuosité un peu maladive à se saisir de ce qu'on appelle le bonheur avant de lui dire l'adieu éternel. Il faut songer que depuis cinq ou six ans, au moins, sa liaison avec Voltaire consistait à n'avoir pas d'amant et à n'avoir pas de tranquillité. On peut perdre la tête et avoir sa crise de la quarantaine à un peu moins. Certainement elle fut très sotte ; mais on peut avoir pour elle un peu d'indulgence. Toujours est-il qu'il est moins indigne de faire une sottise qu'une mauvaise action.

Voltaire fut instruit et, du reste, les choses étaient presque publiques. Il fut outré d'abord, et entra dans une de ces colères qui faisaient tout trembler autour de lui ; puis il se calma très vite, à sa manière, plaisantant, bouffonnant, goguenardant. Il avait raison ; son bon sens reprenait le dessus. Il se sentait coupable et il l'était. On *n'épouse* pas à quarante ans une femme de vingt-sept, ou, si on l'épouse, on doit se dire : « A tout événement le sage est préparé. »

Sa conduite publique, du reste, fut très digne, et c'est encore une des choses qui lui font honneur. Il sut se dire : « Le bruit est pour le sot, la plainte est pour le fat. » Il ne dit pas un mot, ce semble, de toute cette affaire, et même il ne parla de Saint-Lambert qu'avec estime ; et même il me paraît qu'il mit une certaine insistance à en parler avec estime. A plusieurs reprises, au cours de la grossesse de Mme du Châtelet, il dit à ses amis deux ou trois mots de Saint-Lambert, tout pleins de sympathie quasi paternelle. Particulièrement le 28 août, à la veille de l'événement très désagréable pour lui, il écrit à d'Argental : « J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poème des *Saisons*, de M. de Saint-Lambert. Il fait des vers aussi difficilement que Despréaux et il les fait aussi bien et à mon gré beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera ; car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez... Il pense comme Boileau et il écrit comme lui... » — Je ne sais à quelle date précise, mais en 1749, et c'est-à-dire à une époque où Mme du Châtelet

était aussi publiquement que possible la maîtresse de Saint-Lambert, il avait comme donné sa démission; il l'avait rédigée en jolis vers, légèrement teintés de mélancolie discrète, et il l'avait très galamment remise entre les mains de Saint-Lambert :

Tandis qu'au-dessus de la terre,
Des Aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaéton,
Sans verser dans cette carrière
Nous attendons paisiblement
Près de l'onde castalienne
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament ;
Et nous assemblons pour lui plaire
Dans ces vallons et dans ces bois
Les fleurs dont Horace autrefois
Faisait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses ;
C'est ta main qui cueille les roses
Et les épines sont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le Temps, dont je subis les lois,
Sur ma lyre a glacé mes doigts
Et des organes de ma voix
Fait trembler la sourde cadence.
Les Grâces dans ces beaux vallons,
Les Dieux de l'amoureux délire,
Ceux de la flûte et de la lyre
T'inspirent tes aimables sons,
Avec toi dansent aux chansons
Et ne daignent plus me sourire.
Dans l'heureux printemps de tes jours,
Des Dieux du Pinde et des amours
Saisis la faveur passagère,

C'est le temps de l'illusion.
Je n'ai plus que de la raison.
Encore, hélas, n'en ai-je guère.
Mais je vois venir sur le soir,
Du plus haut de son aphélie,
Notre astronomique Emilie
Avec un vieux tablier noir
Et la main d'encre encor salie.
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs et ses lunettes ;
Elle reprend tous ses appas.
Porte-lui vite à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sous tes pas,
Et chante-lui sur la musette
Ces beaux airs que l'amour répète
Et que Newton ne connut pas.

Plus tard, et je parle tout de suite de ceci pour n'y plus revenir, plus tard, après la mort de la marquise, Voltaire paraît avoir cessé tout rapport pendant très longtemps avec Saint-Lambert ; mais à partir de 1758 il lui écrivit assez souvent et dans les termes de la plus cordiale amitié. (Lettres du 9 juillet 1758,... novembre 1760, 7 mars 1769, 4 avril 1769, 7 avril 1771, 1er septembre 1773.) Dans ces lettres, j'entends, naturellement, dans celles qui sont antérieures à l'entrée de Saint-Lambert à l'Académie, Voltaire (qui sait ? peut-être avec malice) suppose que Saint-Lambert le remplacera à l'Académie, et l'appelle « mon cher successeur ». Il semble l'avoir aimé véritablement. Il y eut peut-être entre ces deux hommes quelque chose de cette sympathie qu'on a souvent observée entre deux hommes qui ont autrefois aimé la même femme. —

Et peut-être, tout simplement, en 1758 et plus tard Voltaire avait complètement oublié la marquise.

Mais revenons à 1749.

Pour ce qui est de la grossesse de Mme du Châtelet, Voltaire en parle sans cesse à ses amis, mais toujours sur le ton du badinage : « Mme du Châtelet n'accouche toujours point... Mme du Châtelet n'accouche encore que de problèmes... Je souhaite à Mme d'Argental un aussi gros ventre que celui de Mme du Châtelet... », etc.

L'événement arriva le 4 septembre, à Lunéville, sous la forme d'une petite fille. Voltaire en écrivit sur le ton, non seulement badin, mais bouffon, à Voisenon, au marquis d'Argenson et, on le voit, à quelques autres. Cinq jours après, Mme du Châtelet était morte.

Il ne faut pas craindre d'exagérer : le désespoir de Voltaire fut profond. Il n'y a pas à s'y tromper. Voltaire perdit la tête pendant quelques semaines et fut dans une terrible douleur, voisine quelquefois de l'égarement, pendant quelques mois. Ses premières lettres sont presque déchirantes : A Mme du Deffand : « Je viens de voir mourir, Madame, une amie de vingt ans qui me parlait deux jours avant cette mort funeste du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Hénaut de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier (1) et si heureux...

(1) Voltaire veut dire simplement que Mme du Châtelet avait accouché brusquement et presque sans s'en apercevoir, étant à sa table de travail.

Cette malheureuse petite fille qui a causé sa mort *ne m'intéressait pas assez*. Hélas! Madame, nous avions tourné cet événement en plaisanterie et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit *par son ordre* à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaîté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey, avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris, sans savoir ce que je deviendrai et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une âme respectable. »

A Voisenon : « Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit ? Quelle joie malheureuse ! Quelle suite funeste!... *Si je suis en vie* je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais. Je n'abandonne pas M. du Châtelet ; je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller : il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie. Il faudra bien revenir à Paris. Je compte vous y voir. *J'ai une répugnance horrible d'être enterré à Paris*. Je vous en dirai les raisons [?]. Ah ! cher abbé, quelle perte ! »

A M. d'Argental, 21 septembre (c'est la première fois qu'en même temps qu'il parle de sa douleur actuelle il fait une allusion, à peine perceptible, à

ce que, sans en convenir, il a souffert *avant*) : « Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons dans cette maison que l'amitié avait embellie et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai une consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me faisant fondre en larmes, ont porté le soulagement dans mon cœur... Je meurs dans ce château. Une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi [Mme de Champbonin]. J'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que *ce que j'ai vu depuis trois mois*, qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible... »

Au même, 23 septembre : «... Il n'y a guère d'apparence que je puisse en arrivant jouir de ce petit bouge qui me serait un palais [un logement chez les d'Argental, que d'Argental avait sans doute par politesse appelé un bouge indigne de Voltaire]... et je serai obligé d'habiter chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction ; je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey ; je ne pourrais supporter Lunéville, où je l'ai perdue *d'une manière plus funeste que vous ne pensez* [?. — Il y aura toujours un mystère sur la lugubre dernière année de Mme du Châtelet] ; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse ; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans, que j'avais

vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée ; j'aime à en parler à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comment la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange... »

A Mme du Bocage, 12 octobre : « J'arrive à Paris ; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche point de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une âme aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que Mme du Châtelet. Elle faisait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France... Il a couru après sa mort quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni âme me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié et avoir un cœur bien frivole pour croire que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle (1)... »

A M. d'Arnaud [très certainement pour être montré à Frédéric II], 14 octobre : «... Une femme qui a traduit Newton et qui l'a éclairci et qui avait fait une traduction de Virgile sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges ; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne et qui n'a jamais proféré un mensonge, une

(1) Voltaire pense-t-il à l'épitaphe qu'il a avouée plus tard, mais que, dans les premiers moments, il pouvait trouver indigne de lui et d'elle ? En tous cas, c'est le lieu de la citer :

L'univers a perdu la sublime Emilie.
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
Les Dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité !

amie attentive et courageuse dans l'amitié, en un mot un très grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et la cavagnole, voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse. Je puis à peine sortir de chez moi... »

A Frédéric lui-même, 15 octobre : «... J'ai perdu *un ami* de vingt-cinq années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie et vous n'avez pas peut-être jugé d'elle comme vous auriez fait si elle avait eu l'honneur d'être connue de Votre Majesté. Mais une femme qui avait traduit Newton et Virgile et qui avait toutes les vertus d'un honnête homme aura sans doute part à vos regrets. *L'état où je suis depuis un mois ne me laisse guère d'espérance de vous revoir jamais...* »

Quand la douleur se calma, Voltaire recommença de songer à aller en Prusse. Depuis dix ans, depuis cinq ans surtout, Frédéric le harcelait de sollicitations et de supplications à cet égard. C'était Mme du Châtelet qui retenait Voltaire d'une main ferme et obstinément. Nul doute que, Mme du Châtelet vivante, jamais Voltaire ne fût allé à Berlin, du moins avec le dessein d'y rester. Elle lui eût épargné la plus grande sottise de sa vie. Elle morte, il finit par faire cette école. Il partit pour Berlin, le 25 juin 1750, huit mois environ après la mort de son amie. Quand il en revint, il était sage ou à peu près, et guéri, sinon de toute ambition, du moins des cours. Il devint l'homme des Délices et de Ferney.

Mme du Châtelet avait eu sur lui une influence très heureuse. Elle lui avait donné le goût, sinon de la philosophie, qu'il avait pris en Angleterre, du moins des choses de sciences, qu'il négligea peu à peu après sa mort, mais après en avoir pris une assez forte teinture et sans jamais les reléguer entièrement. Elle lui avait donné le goût de la vie rurale, qui l'ennuyait quelquefois de 1734 à 1749, mais à laquelle il revint avec ardeur après la sottise de Prusse ; et je ne doute pas que le Voltaire de 1760, créant le merveilleux Ferney, ne se souvînt du Voltaire de 1734 restituant Cirey pour Emilie.

A partir de la mort de Mme du Châtelet — âge de Voltaire cinquante-cinq ans — il n'y a plus aucune femme dans la vie de Voltaire.

MIRABEAU [1]

Trois contributions importantes à l'histoire de Mirabeau viennent d'être mises sous les yeux du public. C'est :

1° *Les amours de la Marquise de M... et du Comte de M...*, dialogues écrits par Mirabeau à Vincennes, lesquels sont au nombre de six (le dernier inachevé) et desquels la *Revue de Paris* a publié trois, le 1er décembre 1895. J'ai lu les deux autres, plus le sixième inachevé, dans une copie qu'a faite M. Dauphin Meunier sur l'original appartenant à M. le vicomte de Bégouen.

2° Les *Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau*, avec quelques lettres de Mirabeau à Sophie de Monnier, publiées par M. Paul Cottin en 1903. Elles étaient inédites. Ce qu'on avait et qui était très connu, c'étaient les lettres ostensibles et passant sous les yeux de la police, que Mirabeau écrivait à

(1) *Sophie de Monnier et Mirabeau*, par Paul Cottin (chez Plon). — *Mirabeau : Lettres à Julie*, par Dauphin Meunier (*ibid.*) *Lettres de Mirabeau à Chamfort*, etc.

Sophie du donjon de Vincennes et qui furent publiées pour la première fois par Manuel en 1792. Ce qu'on a maintenant, ce sont les lettres secrètes, en partie chiffrées, de Sophie de Monnier à Mirabeau, avec quelques lettres, également secrètes et également en partie chiffrées, de Mirabeau à Sophie, et c'est ce qui était inconnu et ce que M. Cottin vient de publier.

3° Les *Lettres de Mirabeau à Julie*, publiées par M. Dauphin Meunier en 1903. Ce sont des lettres secrètes écrites par Mirabeau du donjon de Vincennes à Mlle Julie Danvers et à l'amant de celle-ci, La Fage. Elles étaient, comme les précédentes, absolument inconnues du public.

M. Cottin et M. Dauphin Meunier, pour démêler et expliquer les désignations cryptographiques et les allusions mystérieuses contenues dans ces lettres et les rendre intelligibles, se sont donné des peines infinies. Le public doit leur en être infiniment reconnaissant.

Pour *rapporter* à notre tour ces deux affaires, mêlées de quelques autres, avec brièveté et clarté, le meilleur moyen nous semble être de *raconter*, en suivant l'ordre chronologique, comme si nous faisions une biographie de Mirabeau, mais, bien entendu, en ne nous occupant que de ses aventures amoureuses ou galantes.

I

Gabriel de Mirabeau est né en 1749, d'une famille enragée. La violence et la démence étaient comme

endémiques dans sa race. Les Mirabeau étaient des soldats intrépides, indisciplinés et d'une audace tumultueuse et extravagante. Du reste, à la fois avides et prodigues, insolents et menteurs. Les Mirabeau sont des Mauprat. Le père de Mirabeau est un déséquilibré, plein d'imagination et d'esprit, autoritaire, véhément et maniaque. Sa mère est une sensuelle incoercible et proprement une dégénérée. Sa sœur aînée, Marie, est retenue comme folle, dès l'âge de cinq ans, au couvent. Une autre de ses sœurs, Mme du Sallant, est une sensuelle presque aussi extravagante que sa mère.

Né de ce sang ardent et un peu empoisonné, Gabriel est, avant même son adolescence, entraîné aux plaisirs et à l'activité fougueuse d'une façon anormale. Il a sa première affaire galante à treize ans. Il inquiète et fait trembler son entourage par ses incartades et ses sautes d'humeur.

On en fait un soldat à dix-huit ans et demi. Il fait la campagne de Corse en 1768. Rentré en grâce auprès de son père, on le marie en 1772, à l'âge de vingt-trois ans. Il a un fils. Mariage malheureux du reste ; querelles, escapades, folies. Amours plus ou moins secrètes, plus ou moins scandaleuses avec Mme de Guémenée, avec la comtesse de Bussy, avec des filles et des servantes, sans qu'on puisse compter. Il paye, il se fait payer. Reste du compte : 160.000 livres de dettes.

Il est interdit, et enfermé par lettre de cachet, d'abord au château d'If, en face de Marseille, puis au fort de Joux, près Pontarlier (1775). Voilà Mirabeau de sa naissance à vingt-cinq ans.

Il était horriblement laid, comme on sait, ayant été défiguré par la petite vérole, mais avec de très beaux yeux gris à fleur de tête et une voix charmante. Il fut gros de bonne heure, comme le dit Sophie dans une phrase difficile à reproduire, mais d'une grosseur qui tenait à la puissance et au développement des muscles : l'obésité ne vint que plus tard. Ses manières étaient d'ordinaire très polies, très cérémonieuses et même affectées. Dans la familiarité, c'était l'excès contraire : vulgarité, épaules roulantes et tapes sur le ventre et coups de poing dans le dos. Il n'était point buveur, mais grand mangeur et recherchant une nourriture si relevée de toutes sortes d'épices que ses commensaux ne pouvaient pas la supporter et en avaient des crachements de sang. « Êtes-vous donc une salamandre ? » lui disait Dumont (de Genève). Il était menteur, mystificateur et faiseur de dupes avec verve et avec délices, le plus souvent pour se procurer de l'argent ; mais, ce me semble, aussi pour son plaisir et pour obéir à sa nature et pour exercer et éprouver continuellement le pouvoir de ses yeux ensorceleurs, de sa voix enchanteresse et de ses gestes captivants.

Comme c'était l'habitude, presque universelle en son siècle, il ne parlait que morale, et son sens moral était nul. Ses idées sur l'amour et sur les femmes sont intéressantes à surprendre là où il n'a ni intérêt ni tendance naturelle à mentir, ce qui, du reste, est assez rare. Il voit dans l'amour une nécessité de sa nature et dit, d'après Jean-Jacques : « Nos passions sont les principaux instruments de notre conserva-

tion. » Il va à la femme comme à un instrument de plaisir et sans acception de classe, de monde, de caractère, ni même — ce qui est très significatif — ni même de beauté. « Il ne fut jamais très sensible à la perfection des traits. » L'imagination sensuelle le dominait. Il disait : « Pourquoi tous les amours, même les plus délicats, finissent-ils ? Parce qu'on s'imagine y goûter des plaisirs qu'on n'y trouve point, et ceci parce que chez tous les mortels l'imagination est plus active que le cœur n'est sensible. »

Du reste, comme tout son siècle, à bien peu près, il a ce goût pour les femmes qui s'accompagne, et qui peut-être s'aiguise, d'un absolu mépris pour les femmes. *Lettres à Chamfort :* le passage, du reste, est bien amusant : « L'aberration des comètes n'est pas plus difficile à calculer que les mouvements du cœur, de l'esprit et surtout de l'amour-propre des femmes. Vous remarquerez que je n'ai peut-être fait là qu'un pléonasme, au lieu d'un *crescendo ;* car plus je les vois et plus je me persuade que l'amour-propre est à peu près l'unique clef de ce qu'on appelle leur caractère. Or le caractère ne se compose que des habitudes de l'âme et de l'esprit, mélangées, il est vrai, à doses inégales ; et j'ai beaucoup de peine à croire que le sexe duquel les hommes tels que vous et M. Thomas dites : « il est impossible de le connaître », ne doive pas toute son impénétrabilité au défaut presque absolu de caractère... Dans notre sexe, on n'a généralement pas une certaine force de tête sans avoir quelque force de caractère. Dans l'autre, voyez comme l'analogie serait fautive ! Je lisais hier dans votre recueil philosophique

un morceau *sur le Bonheur*, de Mme du Châtelet, que je ne connaissais pas et qui vaut d'être connu. Il y a dans ce morceau des choses charmantes sur l'amour, et notamment deux pages sur l'immutabilité de son âme en amour, qui séduiraient à coup sûr quiconque ne connaîtrait pas son histoire. Vous la savez mieux que moi. Vous savez qu'elle n'était pas même tendre et qu'elle fut très galante. Qu'était-ce donc que cette femme qui avait infiniment plus de force de tête et même plus de véritable esprit que tout le reste de son sexe ensemble et qui, traçant une théorie si délicate et si fine, une théorie où l'âme seule semble avoir dessiné cette phrase délicieuse : « Il faut employer toutes les facultés de son âme à jouir de ce bonheur ; il faut quitter la vie quand on le perd et être bien assuré que les années de Nestor ne sont rien au prix d'un quart d'heure d'une telle jouissance. Il est juste qu'un tel bonheur soit rare. S'il était connu, il vaudrait mieux être homme qu'être Dieu, du moins tel que nous pouvons nous le représenter »... qu'était-ce, dis-je, que la femme qui, trouvant et exprimant cela, n'était qu'une femme galante et se donnait pour un de ces êtres qui aiment tant qu'ils aiment pour deux ?... Expliquez-moi cela, mon ami ; et souvenez-vous que cette même femme avait mis à la place du portrait de l'homme le plus extraordinaire de son siècle, qui semblait avoir subjugué son âme, et dans une boîte que cet homme lui avait donnée, le portrait d'un fat, chose aussi impossible à une âme aimante, même détrompée ou changée, qu'à nous la trahison et le parjure. »

La trahison et le parjure impossibles à Gabriel de Mirabeau, c'est impayable !

Et avec cette idée qu'il a des femmes (en 1784), il est absolument convaincu que l'amour est le plus grand bien du monde et même le seul bien. *Lettres à Julie* (1780) : « Ma santé est remise, je crois ; au moins ne suis-je pas mort, je vous assure ; j'ai même des intervalles d'une santé vive et forte, comme les lampes qui finissent. Au reste je n'ai jamais prétendu vivre vieux (s'il est vrai, le pauvre garçon, il a bien fait). Il me faut encore quinze ou vingt ans et je puis, à toute force, les atteindre. Dès que je ne serai plus propre à l'amour, je n'aurai plus que faire ici... A moins que je n'y fusse ministre.

> Régner est un amusement
> Pour un vieillard triste et pesant,
> De toute autre chose incapable.

Frénésie sensuelle, libertinage, inquiétude passionnelle, mépris des femmes comme mépris des hommes, mais celui-là plus fort que celui-ci, rouerie, activité physique et intellectuelle extraordinaire, voilà Mirabeau entre vingt et trente.

Ajoutez-y la duplicité, pour ne pas dire la multiplicité, ce qui serait plus juste, et le goût de la duplicité et de l'intrigue pour elles-mêmes, encore plus que pour parvenir. *Lettres à Julie :* celle-ci (19 novembre 1780) est adressée à La Fage : « En général, mon ami, la guerre est la ressource des imprudents et des sots... Je n'ai été que trop porté dans ma jeunesse à admirer et à imiter Ajax ; mais croyez-en l'expérience d'un homme qui a fait plus de

sottises que vous, qui a vu plus de choses et des choses plus diverses. Elles m'ont appris, souvent à mes dépens, qu'Homère n'a pas eu tort de préférer Ulysse et d'en faire son héros favori ; que c'est Ulysse qui fait réellement le rôle le plus noble, que c'est à lui qu'il appartient d'être le protégé de Minerve et de porter les armes d'Achille. Quand il est absolument réduit à combattre, il n'a pas moins de valeur qu'un autre ; mais il se garde bien d'employer la tête où le bras peut suffire [il faut lire probablement : d'employer le bras où la tête peut suffire]. Tranquillisez-vous donc, mon cher Coucy, vous ne recevrez jamais de moi ni un conseil ni un exemple violent. »

C'est avec ce tempérament et ce tour d'esprit que le jeune Gabriel fut enfermé au fort de Joux en 1775.

II

Les prisons de l'ancien régime étaient comme celles du *Réveillon ;* c'étaient des prisons gaies. A Joux, pour tout résumer un peu sommairement mais avec exactitude, Mirabeau était sévèrement emprisonné ; mais avec permission d'aller se promener dans les environs, de découcher, et sous la seule condition de ne point passer la frontière, qui était tout proche. En conséquence, il passait sa vie à Pontarlier. Il y avait fait la connaissance de plusieurs jeunes femmes de mœurs douces, entre autres d'une certaine bourgeoise qu'il nomme « Bélinde » dans ses dialogues intitulés *Amours de la Marquise*

de M... et du Comte de M... Bélinde était sotte et « sans principes », ce que l'on conçoit bien que Mirabeau ne pouvait supporter.

Là-dessus il fut mis en rapports avec la marquise de Monnier et il eut tout de suite beaucoup de goût pour elle, ce qui, jusqu'à présent, ne distingue pas infiniment Mme de Monnier de toutes les femmes du XVIIIe siècle.

Sophie, marquise de Monnier, était fille de M. de Ruffey, président au Parlement de Dijon. Ce M. de Ruffey est bien connu comme bon lettré, président de l'académie de Dijon, ami du président Bouhier, du président de Brosses, de Buffon et de Voltaire. J'en ai parlé quelquefois. Comme père, M. le président de Ruffey était autoritaire, dur et avare. Sa femme semble avoir eu à très peu près le même caractère, ou avoir docilement suivi l'influence de son mari. En conséquence, les parents de Sophie avaient songé d'abord à la marier, âgée de dix-sept ans, à Buffon, veuf depuis quelque temps et qui en avait soixante. Le projet n'ayant pas abouti, on ignore, je crois, pourquoi, ils se rabattirent sur le marquis de Monnier, qui avait le même âge que Buffon, même un peu plus.

Le marquis de Monnier avait été premier président à la cour des comptes de Dôle ; il avait été mis à bas de son siège par la révolution judiciaire de Maupeou et il vivait dans sa maison héréditaire de Pontarlier et dans ses terres qui étaient dans les environs. Il n'aimait point du tout Mlle de Ruffey, mais il voulait se remarier pour faire enrager et pour déshériter sa fille, avec laquelle il était en

procès. Il était un ladre ; il était un vilain et il était juste ce qu'il faut pour ne pas tout à fait dire : c'était un coquin.

Mme Sophie, ce que vous croirez peut-être, ne l'aima point. Elle s'ennuya pendant deux ou trois ans dans la lugubre maison de Pontarlier ; puis prit pour amant un jeune officier qui était là. C'était naturel et je dirai même avec conviction que c'était justice.

Sophie était agréable plutôt que jolie, avec un nez trop long et retroussé, un menton trop long, une bouche trop grande, des lèvres sensuelles et de beaux yeux noirs. Elle était très peu intelligente, n'avait aucun caractère et se laissait absolument diriger par l'homme qu'elle aimait jusqu'à paraître comme hynoptisée par lui. Au fond elle l'était. Je suis persuadé que Sophie était une névrosée. Mais elle était aimante, « sensible », sentimentale et « elle avait des principes ». Elle avait les principes de Jean-Jacques Rousseau. Mirabeau tombait bien.

D'autant mieux, à ce moment, qu'il put prendre tout de suite le rôle de protecteur et de défenseur. Mme de Monnier était dans un embarras que sa faiblesse d'esprit et son activité d'imagination rendaient mortel. L'officier qu'elle avait aimé était un gredin. Il avait des lettres d'elle et son portrait et, de loin, car il avait changé de garnison, il faisait du chantage. Mirabeau offrit d'aller le regarder dans les yeux et de rapporter lettres et portrait : « Après vous être battu ? — Oh ! même sans me battre. Je vous en réponds. » Il l'aurait fait ; car il était brave ; et il se serait battu, s'il avait fallu ; et très probable-

ment, comme il le disait, il aurait réussi sans se battre ; car il avait, comme dit Philippe Brideau, « ce regard qui plombe les gens ». L'a-t-il fait ? Je ne le vois nulle part. Du reste, Mirabeau a évidemment dramatisé cet épisode et idéalisé son personnage dans ses *Dialogues ;* mais le fond doit être vrai. Mirabeau a donné tout d'abord à Mme de Monnier l'idée qu'elle trouvait en lui un protecteur, un défenseur et un vengeur dont elle avait besoin. A toutes sortes d'égards un premier amant rend très facile la tâche du second.

Mirabeau fut très vite l'amant de Mme de Monnier. Mais il avait un rival dans le gouverneur même du château de Joux, qui n'avait pas été insensible aux charmes de Mme de Monnier et qui avait été repoussé par elle avec pertes, pour cette raison, assez acceptable, qu'il était à peu près du même âge que M. de Monnier. Mirabeau fut donc très entravé dans ses relations avec Mme de Monnier et, d'autre part, le mari fut averti. Il ne crut pas ; mais il fut averti. C'est le mot, très profond, que je viens de voir comme légende d'une mauvaise gravure de journal comique : « Crois-tu que ton mari sait que...? — Naturellement. Il le sait ; mais il ne le croit pas. »

La situation, cependant, devenait impossible. Dès que les amants se rendirent compte que la situation devenait impossible, ils n'eurent qu'une idée : évasion de Mirabeau, enlèvement de Sophie. Il faut rendre cette justice à Mirabeau, qu'il semble n'avoir pas varié dans son dessein. Il accepta pleinement la double responsabilité de son évasion et de Sophie enlevée. Il a *aimé* Sophie. C'est la seule

femme, je crois, qu'il ait aimée. Il l'a aimée de 1775 à 1777, de Pontarlier à Vincennes. J'en répondrais.

Mirabeau s'évada. Ce n'était pas très difficile. Ce qui l'était davantage, c'était l'enlèvement de Sophie. Les préparatifs furent longs et la période de préparation toute pleine de péripéties infiniment divertissantes pour nous. Épisode délicieux : Mirabeau se glissant un soir, très tard, chez Mme de Monnier, pris par les domestiques pour un voleur, appréhendé, payant d'audace et surtout de ce sang-froid qu'il ne perdit jamais, disant : « Je veux voir secrètement M. de Monnier », présenté à M. de Monnier, inventant une histoire, tirant de sa poche une lettre de son père et faisant semblant de la lire en improvisant un texte faux qui est accommodé à l'histoire qu'il vient d'inventer et qui la rend très consistante ; consolé, caressé et protégé par M. de Monnier, qui lui offre son toit et sa bourse. Je sais bien que surtout M. de Monnier est un imbécile ; mais aussi Mirabeau est un Scapin sublime et l'histoire est à ravir.

L'enlèvement eut enfin lieu. Sophie sauta par-dessus le mur et par-dessus la frontière, déguisée en homme. C'était le 24 août 1776.

Ils restèrent, comme on sait, en Hollande, Mirabeau gagnant leur vie en travaillant misérablement pour les librairies, jusqu'en mai 1777. Ce fut le seul temps heureux de Sophie, peut-être le seul temps heureux, en tous cas le plus heureux temps, de toute la vie de Mirabeau.

III

Mirabeau fut au donjon, puis par faveur au château de Vincennes depuis mai 1777 jusqu'en décembre 1780. Comme événements de famille, il y eut entre ces deux dates la mort de Victor de Mirabeau, seul fils légitime de Mirabeau (1778), la naissance de Sophie-Gabrielle, fille de Mirabeau et de Sophie (1778), la mort de cette même Sophie-Gabrielle (1780).

Pendant que Mirabeau était enfermé à Vincennes, Sophie était internée de son côté, d'abord dans la maison de la Douai, « pension » pour femmes écrouées pour inconduite, puis dans un couvent de Gien. De cette époque sont les lettres ostensibles de Mirabeau à Sophie publiées pour la première fois en 1792 par Manuel, les lettres secrètes (quelques-unes seulement, les autres sont perdues) de Mirabeau à Sophie publiées en 1903 par M. Paul Cottin.

A cette époque on peut dire que Mirabeau n'aime plus Sophie. Ses lettres ostensibles ont pu tromper, (et encore !) ses lettres secrètes ne trompent pas et les intrigues nouées par Mirabeau à cette même époque et que nous verrons plus loin laissent peu de doutes sur les sentiments de Mirabeau pour Sophie de 1777 à 1780. Elle est pour lui sa jeunesse finie, quelque chose dont on garde toujours un souvenir attendri et à quoi l'on garde toujours de la reconnaissance. Rien de plus. Elle est pour lui « la seule femme qu'on ait vraiment aimée » ; il le

sait très bien et il le dit, même à d'autres qu'elle ; mais elle est celle qu'il n'aime plus, qu'il ne souhaite plus de revoir et dont il ne serait pas fâché d'être débarrassé.

Sophie, elle, l'aime toujours, comme à Pontarlier et comme à Amsterdam. Elle l'aime passionnément et docilement. Jamais femme ne fut plus qu'elle la chose d'un homme. Elle ne l'aimera pas jusqu'à la mort, ce qu'on voudrait pour l'honneur de l'idéalisme et pour la beauté romanesque ; mais elle l'aimera jusqu'au jour où il lui aura été démontré incontestablement et *depuis longtemps*, depuis très longtemps, qu'il ne sent plus rien pour elle.

Ses lettres, peu intéressantes, puisqu'elles ne sont ni d'une personne d'esprit ni d'une personne intelligente, sont d'une passionnée douce, résignée et patiente. Elle est toujours cette femme dont il disait : « Qui pourrait ne pas prendre confiance dans ta délicieuse ingénuité ? » ; dont il disait : « Je suis plus amoureux de tes *vertus* que de tes charmes » ; dont il disait : « Je n'eusse pu aimer beaucoup une femme sans esprit, parce qu'il me faut raisonner avec ma compagne... Un esprit recherché me fatigue... Il me fallait donc trouver un esprit naïf, quoique fin, solide et cependant gai... Je t'ai trouvée, forte, énergique, résolue, décidée, douce et indulgente » ; dont il disait : « Tu n'es sujette ni à la bizarrerie, ni à l'humeur, ni à l'impatience... imperturbable douceur » ; et elle était surtout celle qui avait pour devise : « L'amour brave le sort. »

Seulement Mirabeau l'avait aimée dix-huit mois ; et elle était absente ; et l'amour chez les hommes

s'éteint par la possession et chez les femmes s'en avive ; et l'absence avive les grandes passions et éteint les petites. Aussi Mirabeau à Vincennes, s'il songeait encore à Sophie, songeait à beaucoup d'autres choses et à quelques autres femmes.

Vincennes n'était pas Joux ; Mirabeau ne pouvait pas en sortir pour aller se promener à Paris ni à Versailles ; mais Vincennes était encore une prison gaie. D'abord, sauf le gouverneur, M. de Rougemont, qui était rude, Mirabeau avait, comme il faisait tout le monde, ensorcelé tous ses geôliers, guichetiers et porte-clefs ; il correspondait avec qui il voulait, il avait un protecteur et un homme à sa dévotion dans la personne de M. Boucher, secrétaire de M. Lenoir, lieutenant de police. Ensuite il avait des distractions galantes. Il ne me paraît pas impossible, quoi qu'en dise M. Dauphin Meunier, que Mme de Guémenée et Mme la princesse de Lamballe l'aient visité à Vincennes. En tous cas il tutoyait Mme de Ruault, propre belle-sœur de M. de Rougemont, le gouverneur du château, laquelle avait trouvé sa voix si belle qu'elle s'était empressée d'y marier la sienne. C'est à Mme de Ruault, peut-être à Mmes de Guémenée et Lamballe, que s'appliquent ces mots d'une lettre de Sophie : « Sans doute que ce qui fait que l'*on* ne se presse pas de te faire sortir, c'est qu'*on* te voit trop aisément. »

Et enfin il s'amusa de tout cœur à l'intrigue la plus compliquée et la plus extraordinaire, au roman le plus invraisemblable et dont il compliqua à plaisir les invraisemblances, qu'on ait peut-être jamais vu, et qu'il faut savoir gré à M. Dauphin Meunier de

nous avoir révélé dans tout son détail et dans toute sa saveur. Il se fit amoureux d'une femme qu'il n'avait jamais vue de sa vie, et il la rendit par lettres amoureuse de lui (à peu près), et il eut avec elle un commerce galant, quoique purement épistolaire, de trois mois.

Baudoin de Guémadeuc, maître des requêtes, ayant fait une faillite frauduleuse et ayant été cassé de son office et emprisonné à Vincennes en 1780, Mirabeau fit sa connaissance. Baudoin avait pour secrétaire un nommé La Fage, parfait gredin, qu'il aimait beaucoup ; et La Fage avait pour maîtresse une petite bourgeoise nommée Mlle Julie Danvers. Par Baudoin Mirabeau entra en relations épistolaires avec La Fage et avec Julie Danvers, et, dès la troisième ou quatrième lettre à celle-ci, il lui faisait une cour en règle.

Il lui parlait de son cœur, à lui, et de son esprit, à elle ; il l'admirait ; il lui parlait de Sophie ; il lui disait qu'il aimait Sophie, et qu'il était amoureux de Julie et qu'il se perdait dans ses distinctions subtiles ; il l'appelait Liliette ; il lui disait qu'il aimait La Fage d'aimer Julie et qu'il aimait Julie d'aimer La Fage, et il renouvelait toute la casuistique amoureuse et sentimentale de la *Nouvelle Héloïse*.

Il ne donnait pas son nom, d'abord, pour mettre à la chose tout le piquant du mystère, et puis il le dévoilait à moitié, et puis tout à fait. Le roman était filé dans la perfection.

Julie mordit à l'appât ; non pas trop ; non pas beaucoup. Elle grignota. Mirabeau s'aperçut très bien qu'elle ne mordait que du bout des dents, et

qu'il fallait autre chose que la *Nouvelle Héloïse* pour la ferrer. Il la sentit fine commère et ambitieuse. Il fit donner ses réserves. Il lui donna à entendre qu'il pourrait lui procurer un emploi en cour ! Comment cela? Mais parce qu'il était l'amant d'une grande dame, qui n'avait rien à lui refuser, pourvu qu'il sût s'y prendre à demander et qu'il sût saisir les *mollia fandi tempora*, c'est-à-dire les occasions favorables et tendres.

Mais quelle grande dame ? Mais tout simplement Mme de Lamballe, Mme la princesse de Lamballe.

C'était, pour cette grisette de Julie les cieux ouverts. Etalage des belles relations. Mirabeau séduisait Julie Danvers comme un commis de nouveauté une blanchisseuse. Il connaissait son Paris.

Il est certain qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela et que Mme de Lamballe, femme à qui l'on n'a jamais connu une liaison, n'a jamais été la maîtresse de Mirabeau. Il la connaissait ; ils étaient francs-maçons tous les deux ; ils étaient un peu parents ; Mme de Lamballe s'est certainement intéressée à Mirabeau ; Mirabeau parle d'elle *à Sophie* comme d'une protectrice ; j'ai dit que je serais assez porté à croire que Mme de Lamballe visitait Mirabeau à Vincennes. Et c'était certainement tout. Mais Mirabeau arrangeait tout cela pour son intrigue et donnait rondement Mme de Lamballe pour sa maîtresse.

Julie fut éblouie. Elle se vit lectrice de la reine Marie-Antoinette. Elle promit plus ou moins formellement à M. le comte de Mirabeau la petite récompense légitime.

Sorti de prison, Mirabeau continua l'intrigue ; oh ! mais il la continua de manière à se faire mettre aux galères. Savez-vous ce qu'il fit ? Exactement l'*Affaire du Collier*, en petit, cinq ans avant la grande affaire du collier et l'affaire du grand collier. Il mit sous les yeux de Julie Danvers une lettre de la princesse de Lamballe, qui était un faux. Bon cela. Ce n'est pas tout. Julie montrant de la défiance, même après la lettre, il l'amusa quelque temps par des histoires de querelles entre la reine et Mme de Lamballe ; puis, évidemment acculé, il frappa un grand coup.

Il montra la reine elle-même et la princesse de Lamballe à Julie Danvers, au bal de l'Opéra, et il présenta Julie Danvers à la reine et à la princesse de Lamballe. Je n'ai pas besoin de dire que c'était une fausse Lamballe et une reine apocryphe. Quelles furent les figurantes ? M. Dauphin Meunier se donne beaucoup de peines pour les trouver et fait ici des hypothèses qui me semblent hasardeuses. Il n'importe et il est inutile de chercher. A peu près les premières venues des actrices ou « filles du monde », comme on disait alors, qui étaient de la connaissance de Mirabeau, ont pu faire l'affaire.

C'est peut-être le moment de se demander ce que poursuivait Mirabeau par cette intrigue si compliquée, si invraisemblable et si tenace. MM. Cottin et Dauphin Meunier, chacun dans son livre, se font cette question et y répondent assez mal, à mon avis. Ils se demandent l'*intérêt* que pouvait avoir Mirabeau dans cette affaire ; peut-être celui de se créer une relation utile, de trouver au sortir de prison une maison amie dont il aurait fait un centre à lui appartenant

de commerces et d'intrigues .. Je ne crois pas qu'il faille chercher si loin : plaisir de faire un roman bizarre et singulier, désir de rendre une femme amoureuse de lui avant qu'elle l'ait vu, désir d'avoir Julie pour maîtresse au sortir du donjon, bonheur de mystifier et de prolonger à toute outrance la mystification ; cela me paraît avoir très bien suffi à Mirabeau pour mener cette aventure. Ajoutez que, si surchargé qu'il fût, au donjon, de mille travaux, de mille affaires et de vingt correspondances, il avait encore le temps de s'ennuyer, tant il était électriquement actif et que, tout simplement, il trouvait là et saisissait avec un empressement toujours renouvelé un emploi de son activité. Et, en un mot, soyez sûr que le premier héros et modèle de Mirabeau, ce ne fut pas Marius, ce fut Casanova.

Quoi qu'il soit des motifs qui le jetèrent dans cette aventure, courte, du reste, il n'en fut pas le bon marchand. Julie Danvers n'était point une Sophie. Elle était moins, elle était plus ; elle était autre chose. Elle n'était pas crédule, docile et malléable. Elle était froide, assez rusée et très méfiante. Elle se vit bernée, assez vite ; et elle jeta Mirabeau, ou au moins le laissa, dans un cruel embarras.

Cet étourdi de Mirabeau, qui empruntait à tout le monde, avait eu la sottise d'emprunter vingt-cinq louis au père de Julie Danvers, toujours à valoir sur les bénéfices que la protection de Mme de Lamballe ne manquerait pas de procurer à l'intéressante famille ; et Mirabeau avait signé un billet à échéance du 15 mai 1781. L'échéance arrivée, Mirabeau se trouva insolvable, comme il l'était toujours. D'ordi-

naire cela lui était très indifférent, et ne lui attirait pas de trop méchantes affaires. Mais cette fois il avait affaire à un bourgeois âpre et méfiant et à un bourgeois dont la fille se sentait bernée. Elle se sentait bien bernée à ce moment ; car le dernier billet de Mirabeau à Julie est du 10 avril 1781, et la correspondance cesse net à partir de cette date, et l'on voit bien qu'à partir de là Julie n'a plus voulu rien entendre.

Donc Danvers fit le méchant et porta son billet à la Connétablie, c'est-à-dire au tribunal des maréchaux de France.

D'autre part, mis en possession de la correspondance de sa fille avec Mirabeau, il menaçait de la mettre sous les yeux des maréchaux. A l'escroquerie répondait le chantage, et c'était le ricochet de fourberies le plus joli du monde, comme dit Frontin dans *Turcaret*.

Seulement Mirabeau, malgré tout son aplomb, dut frémir de la tête aux pieds. Le billet impayé, ce n'était qu'un mois de prison avant toute action judiciaire, puis une action judiciaire ordinaire pour dette. Mais les lettres où il s'était donné pour amant de la princesse de Lamballe, et où l'on trouverait l'indication et la preuve de la comédie de l'Opéra, laquelle était bien quelque chose comme un crime de lèse-majesté... c'était chose tragique.

Est-ce pour cela que Mirabeau se décida à aller voir secrètement à Gien Mme de Monnier à qui il promettait sa visite depuis quatre mois ? M. Dauphin Meunier le croit. Qui irait le prendre, caché dans un couvent de femmes, dans la grande armoire

de Mme de Monnier ? Il est possible. Les dates coïncident bien. Cependant j'ai des doutes. Mirabeau risquait furieusement de se faire prendre sur la route de Paris et à Gien, et en entrant au couvent et une fois dans le couvent. Ce n'est guère le moyen de se mettre à couvert des archers que de se jeter dans une nouvelle aventure très dangereuse, qui sent l'enlèvement et le rapt. Mirabeau est si follement audacieux et si romanesque et si héros d'Alexandre Dumas en toutes ses démarches qu'il a très bien pu raisonner comme M. Meunier le croit. Tout au moins cela lui ressemble. Cependant j'ai des doutes et, au moins, la chose n'est pas prouvée. J'inclinerais à croire que du 15 mai au 26, date du départ de Mirabeau pour Gien, l'affaire Danvers était en voie d'arrangement. Car elle s'arrangea après le voyage à Gien, Mirabeau ayant trouvé la somme, désintéressé Danvers et la plainte ayant été retirée, et la correspondance Mirabeau-Julie non livrée.

Mais, soit que Mirabeau allât à Gien pour dépister les archers, soit qu'il y allât en dehors de ce dessein, relativement à Sophie pourquoi y allait-il ? Hélas ! pour la voir, sans doute, et pour lui donner le bien de le voir ; mais surtout pour lui conseiller de rentrer auprès de son mari. Des négociations étaient engagées à cet effet depuis quelques mois. Mirabeau allait voir Sophie surtout pour user de son influence incalculable sur elle, et pour mettre sa docilité extraordinaire à une dernière et douloureuse épreuve.

Il dut lui dire — ce qui était vrai — que tant qu'elle n'aurait pas fait sa soumission, elle resterait enfermée à Gien ; qu'il y avait plus de chances de se

voir une fois qu'elle serait retournée à Pontarlier, que si elle restait au couvent, encore qu'il y fût, mais si furtivement et périlleusement ; qu'une fois à Pontarlier il y aurait bien moyen de se retrouver et de partir derechef pour le bon exil, cette fois en Angleterre. Il dut lui dire tout cela avec ce mélange de fourberie et de sincérité du moment qui était le trait le plus fort, et permanent, de son caractère.

Il semble — car ceci reste obscur, et de qui, au juste, sont venues les plus grandes résistances à ce projet, de M. de Monnier ou de Sophie, je ne le vois pas clairement — il semble que Mirabeau ne persuada pas Sophie. Il est probable que des deux sentiments qui se partageaient l'âme de Sophie, à savoir l'obéissance à Mirabeau et la haine pour M. de Monnier, le dernier l'emporta, qu'elle détesta son mari encore plus qu'elle n'aimait son amant, chose naturelle ; et que plutôt que d'aller vivre à nouveau avec M. de Monnier, elle préféra résister au désir de Mirabeau et rester à Gien. Peut-être aussi, malgré son peu de perspicacité à cet égard, s'avisa-t-elle enfin que Mirabeau ne l'aimait plus, et ne crut-elle pas, ou pas assez, aux promesses que Mirabeau lui fit certainement d'un second enlèvement et d'un départ pour l'Angleterre : « Oh ! une fois que je serai aux mains de mon mari, Mirabeau sera assez content de m'y laisser. Alors, mieux vaut rester ici. » Si elle raisonna ainsi, elle raisonna bien, une fois dans sa vie.

Toujours est-il qu'elle resta, très probablement avec la persuasion qu'elle y resterait jusqu'à sa mort, n'étant plus aimée de son amant et ne pouvant prendre sur elle de renouer avec son mari. Ses lettres

de juin sont toujours tendres, mais paraissent bien désenchantées et n'indiquent aucune espérance dans le cœur de Mme de Monnier. Après le 15 juin elles s'arrêtent. Cela ne veut pas dire que Sophie n'écrivit plus à Gabriel, car la dernière lettre que nous possédons, celle du 15 juin, n'est pas de rupture ; mais on peut conjecturer que la correspondance se ralentit et cessa bientôt.

Vers le milieu de 1781 on peut tenir le roman de Mirabeau et de Mme de Monnier comme fini. Le roman Mirabeau-Sophie et la « nouvelle comique » Mirabeau-Julie ont pris fin à très peu près en même temps.

IV

Mirabeau continua sa vie d'aventures, de procès, de travaux et d'intrigues. En 1784 il fit la connaissance de Mme de Nehra. Mme de Nehra était la fille d'une Française et de Guillaume Van Haren (Nehra est une anagramme). Orpheline très jeune, elle était élevée dans un couvent français. C'est là que Mirabau la connut. Il avait trente-cinq ans, elle en avait dix-neuf. Elle était exquise ; taille élancée, visage d'un ovale un peu allongé, traits fins, les yeux bleus, une forêt de cheveux blond cendré, le teint pur et transparent. La première fois qu'elle le vit, elle recula d'effroi. C'était toujours l'effet que produisait Mirabeau sur les femmes et c'était un de ses moyens de séduction. On ne l'oubliait point une fois qu'on l'avait vu et l'on en restait préoccupé, hanté. Ce n'est

pas du tout un mauvais moyen de faire rêver les femmes que de leur donner un cauchemar. Du reste j'ai toujours remarqué que les hommes laids ont des succès féminins extraordinaires. Mirabeau effrayait à la première entrevue ; à la seconde les séductions de sa voix et de son esprit lui faisaient regagner le terrain ; l'impression première elle-même servait à la seconde, le mouvement de réaction entraînant plus loin qu'on n'eût été par un mouvement direct.

Du reste, comme Sophie, comme tant d'autres, Mme de Nehra l'aima, je ne dirai point par pitié, car on n'aime jamais par pitié, mais par admiration pour ses malheurs. Les femmes, souvent peu sensibles aux malheurs humbles et ternes, le sont toujours aux malheurs éclatants, retentissants et romanesques : « Ce qui me détermina surtout [elle croit avoir été déterminée. Lisez : ce qui m'entraîna], ce furent ses malheurs. Dans ce moment-là tout était contre lui ; parents, amis, fortune, tout l'avait abandonné. Je lui restais seule et je voulus lui tenir lieu de tout. »

Elle finit, naturellement, par le trouver beau : « physionomie expressive ; bouche charmante, sourire plein de grâce, parole de feu ». Elle se dévoua entièrement à lui, et intelligemment ; elle mit tout l'ordre qu'elle pouvait y mettre dans ses affaires ; elle adopta un fils naturel qu'il avait, je ne sais d'où, et qu'on appelait Coco ; elle le débarrassa des « filles du monde » qui l'obsédaient et dont il ne savait jamais comment se débarrasser : « Il en était, dit-elle, quelquefois si ennuyé qu'il me demandait

conseil pour se délivrer avec décence. Il ne prenait aucune peine pour me cacher ce qui ne me faisait aucun chagrin. » Elle n'était jalouse que des femmes qui empiétaient sur son cœur. Elle intervenait en sa faveur auprès des ministres, et avec succès, tant elle était touchante en son courage et en sa jeunesse.

Elle l'accompagna, en 1784, à Bruxelles, à Londres. Elle revint, avant lui, de Londres vers la fin de janvier ou le commencement de février 1785, pour s'occuper de ses affaires et solliciter pour lui.

Mirabeau semble l'avoir aimée, au moins à cette époque. Il écrit, en ce temps, à Chamfort : « Je ne vous parlerai pas de moi... de la dureté de mon père, de... Mon amie vous dira tout cela ; mais elle sera là et sa physionomie angélique, sa pénétrante douceur, la séduction magique qui l'entoure et la pénètre, — adouciront le chagrin que vous causera infailliblement son récit... Je n'ai certainement pas besoin de vous recommander de faire pour mon aimable amie et pour le succès de ses démarches tout ce qui sera en vous... d'ailleurs c'est pour moi qu'elle travaille ; mais je vous jure, mon ami, je vous jure, dans toute la sincérité de mon âme, que je ne la vaux pas et que cette âme est d'un ordre supérieur par la tendresse, la délicatesse et la bonté.. . » — Mme de Nehra avait sur toutes les maîtresses de Mirabeau l'avantage, qu'en 1785 il commençait à apprécier, d'être une compagne de sa pensée. Elle l'aidait dans ses travaux et le poussait vers la gloire, que Sophie, au contraire, repoussait comme une rivale dange-

reuse. Mme de Nehra, d'ailleurs, restait décente et réservée jusque dans ses tendresses, à quoi on peut supposer que Mirabeau avait été peu habitué par les autres. Il se sentait honoré et il était flatté par ce genre particulier d'affection. Il avait du reste de trente-cinq à trente-huit ans et ses fougues s'amortissaient peut-être.

Vous seriez étonné cependant que Mirabeau n'eût pas trahi Mme de Nehra. Cela arriva en 1787, au retour de Berlin. Mirabeau entra à cette époque en relations avec l'éditeur Le Jay. Mme Le Jay était très belle, très élégante, très astucieuse et très intrigante. Elle circonvint Mirabeau ; elle le mit peu à peu, comme il était toujours besogneux et désordonné, dans sa dépendance pécuniaire, et elle le força ainsi à pousser Mme de Nehra à démissionner. Les derniers six mois de la liaison de Mirabeau et de Mme de Nehra furent affreux. Suite ininterrompue de scènes violentes. Mirabeau feignait la jalousie, l'éprouvait peut-être. Il martyrisait la malheureuse femme. N'y tenant plus, une nuit, Mme de Nehra embrassa le petit Coco et s'enfuit en pleurant, quittant à jamais Mirabeau et le royaume. Elle mourut à Amsterdam en 1818. Elle y vivait depuis le commencement du siècle.

V

Et qu'était devenue Sophie depuis 1781 et que devint-elle après 1787 ? En 1783 elle avait « perdu » son mari et était devenue veuve et libre, avec une petite fortune personnelle suffisante à ses besoins.

Elle avait vingt-neuf ans, mais était prématurément vieillie et déjà grisonnante. Elle s'était habituée à Gien ; elle s'y plaisait ; elle y avait des amis, entre autres le bon docteur Ysabeau. Elle sortit du couvent, mais ne s'en écarta pas. Elle loua une petite maison, tout auprès, et y vécut très tranquille, visitant quelques bourgeoises et châtelaines des environs et faisant beaucoup de bien autour d'elle.

En 1789 elle se reprit à aimer. Elle eut une « nouvelle espérance ». Elle aima un jeune gentilhomme du pays, M. de Poterat. Elle fut sa maîtresse, croit-on, ou ne le fut pas ; et il n'importe. Ils allaient se marier. La veille du jour fixé, M. de Poterat mourut subitement. Mme de Monnier ne put survivre à ce dernier coup d'un sort obstiné à lui nuire. Le lendemain de la mort de M. de Poterat, on la trouva assise, les jambes liées au lourd escabeau sur lequel elle était, tout auprès d'un réchaud de charbon, morte. Elle avait trente-cinq ans. Quoique bornée et niaise, elle eût été très sensée et parfaitement heureuse si on l'eût mariée à dix-huit ans avec le premier venu, qui en aurait eu vingt-cinq. En la mariant à M. de Monnier on en a fait la maîtresse d'un ou deux forbans. M. de Ruffey était un fin lettré et un homme de goût ; mais, comme père de famille, il était un idiot et un peu plus de la moitié d'un coquin.

Un ami de Mirabeau, averti par le docteur Ysabeau, apprit ce malheur à Mirabeau dans une séance de l'Assemblée nationale. Mirabeau pâlit, ne dit mot, sortit et ne revint pas de quelques jours à l'Assemblée.

On sait qu'il devait mourir lui-même deux ans après.

Les deux volumes de MM. Cottin et Dauphin Meunier, minutieusement documentés, qui ont coûté d'immenses recherches, d'une patience infinie, et dont les expositions et discussions sont d'une extrême intelligence et merveilleusement pénétrantes et lumineuses, sont du plus grand intérêt. Ces deux messieurs nous doivent, après ces deux essais préliminaires, une *Vie privée de Mirabeau* complète, autant qu'il sera possible, et suivie, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Le nombre des maîtresses de Mirabeau, leurs tempéraments, leurs caractères, leurs aventures, les procès de Mirabeau avec son père, avec sa femme, avec tout le monde, ne donnent aucune lumière sur son génie et sur ses idées, aucune, me dira-t-on, et l'on peut croire que je suis absolument de cet avis. Mais le livre sera amusant comme le plus amusant des romans et sera un document très précieux sur les mœurs de cette curieuse époque.

CHATEAUBRIAND

DEUX ÉPISODES

LA MARQUISE DE V... (1)

C'est un roman et un roman vécu. C'est l'histoire, écrite par Chateaubriand et une de ses amies ,d'une des innombrables aventures amoureuses de M. de Chateaubriand.

Et voici comment cette histoire, écrite par elle et lui, peut se trouver actuellement sous nos yeux.

Une provinciale, en 1828, se mit à écrire à Chateaubriand, parce qu'elle avait pour lui, comme dit Joubert, « cette admiration littéraire qui n'est chez les femmes qu'une forme de l'amour », ou cet amour qui n'est chez les femmes qu'une forme de l'admiration littéraire.

Chateaubriand lui répondit, parce qu'il avait une infirmité et une qualité. L'infirmité, comme a dit M. de Polignac, consistait en ce que « M. de Chateaubriand ne pouvait pas être en face d'une feuille de papier et se tenir tranquille ». La qualité,

(1) *Correspondance de Châteaubriand avec la marquise de V.* (chez Perrin).

dangereuse du reste, était qu'il ne pouvait pas être aimé d'une femme sans lui dire qu'il était amoureux d'elle ; et il était aimé de toutes les femmes.

Donc Chateaubriand répondit. La correspondance, sans que les deux correspondants se fussent jamais vus et sans qu'ils pussent pour le moment se voir, continua pendant dix-neuf mois exactement. La marquise de V... gardait les lettres de Chateaubriand et les brouillons de ses lettres à elle. Donc toute la correspondance entre elle et lui était restée dans les archives de la marquise. On l'a retrouvée ; on la publie.

C'est un roman très intéressant. Du côté de la marquise (elle avait quarante-neuf ans) il y a candeur, douceur, tristesse gracieuse, amour profond et délicat de cœur resté très jeune dans ce vieux château du Midi. Elle rappelle Eugénie de Guérin. Elle admire et aime Chateaubriand avec une ingénuité pitoyable et adorable. Elle a la naïveté, quand il part pour Rome en qualité d'ambassadeur, de lui proposer de faire le voyage en poste avec lui ; et M. de Chateaubriand a de la peine à lui démontrer que Mme de Chateaubriand goûterait peu cette combinaison.

Elle n'est pas bête, pour autant, et elle devine très bien les sentiments de Chateaubriand à son égard. Elle lui dit : « Vous n'êtes pas curieux de votre Marie et ne songez point à l'aimer. Vous lisez mes lettres comme on respire le parfum d'un bouquet de violettes, sans songer à cueillir dans le buisson la plante qui le produit. » — Je sais bien que ces choses-

là on les dit pour se faire dire le contraire. Mais les sots ne songent même pas à les dire.

Elle est très franche. Non pas tout de suite — vous ne voudriez pas — mais vraiment très vite, six mois après le commencement de la correspondance, elle apprend à Chateaubriand qu'elle est vieille ; elle ne lui cache pas qu'elle a un grand fils qui est dans l'armée. « Il a passé le Rubicon des parvenus ; il a avoué son père, » dit Dumas fils dans la *Question d'argent*. Elle a passé le Rubicon des amoureuses : elle a avoué son grand fils.

Elle a des lettres, du style et de l'imagination, et est parfaitement digne, même au point de vue littéraire, de correspondre avec l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. Je recommande, plus que les lettres où elle dit à Chateaubriand qu'elle l'adore, celles où elle l'entretient avec une sorte d'abandon élégant. Et pourquoi n'en citerais-je pas une partiellement, pour vous donner l'idée du genre ? «... L'hiver a pourtant des rigueurs extraordinaires ; cette nuit il est tombé près de deux pieds de neige et me voilà renfermée pour quelques jours. J'aurais le temps d'aller à Rome ! On ne voit ni ciel, ni terre, ni rivière, ni montagnes, on ne distingue plus que quelques traits noirs sur la blancheur de la neige ; l'horizon est à dix pas. Les eaux sont enchaînées. Nul vent ne souffle. On n'entend point de bruit. L'air est glacé. Mais mon cœur joyeux bat plus vite à l'espoir de votre prochain retour qui m'est encore rendu, et le deuil de la nature n'offre à nos regards satisfaits qu'un spectacle agréable et nouveau. Un feu brillant égaie ma chambre. De gros bouquets de roses, de

narcisses et de violettes en parfument l'air, et mon cher Pietrino, ravi de nous revoir, chante sa plus longue chanson de montagne. Pietrino est un rouge-gorge qui, depuis cinq ans, revient fidèlement passer ses hivers avec moi. La nuit il est perché près de mon lit. Le jour il est souvent caché dans mes cheveux. Il se chauffe beaucoup, mange à ma table avec satisfaction, me suit fort loin dans mes promenades et vole à mon appel. Quand il ne peut entrer chez moi, il frappe de son bec en dehors des vitres et se fait ouvrir. Il y a deux ans j'eus l'ingratitude de vouloir le marquer. Je nouai à sa patte le petit ruban d'un livre. Je ne sais comment l'accident arriva ; à son retour la petite patte était pendante et brisée. Je le soignai de mon mieux ; il guérit fort bien, et, quoique un peu boiteux, le charmant petit invalide ne se souvient plus de son malheur et n'est ni moins gai ni moins fidèle qu'auparavant. Il me fait quelquefois penser à un véritable invalide, mon héros de prédilection. C'est Dominique de Vicq, qui, retenu dans son manoir d'Ermenonville par une blessure incurable à la jambe, apprenant qu'Henri IV allait entrer en campagne et manquait d'argent, se fit couper la jambe pour pouvoir servir encore, vendit tous ses biens et en donna le prix au roi, contribua puissamment par sa bravoure et son habileté à le mettre en possession de son royaume, demeura près de lui à Paris dont il fut, je crois, gouverneur, et, le lendemain de l'assassinat du roi, expira dans la rue de la Ferronnerie en regardant l'endroit où celui qu'il aimait avait été frappé. Heureux ceux qui sur la terre aiment comme Dominique de Vicq ! »

Mon Dieu ! que les femmes écrivent bien quand elles ne posent pas ! Et celle-ci, naturellement élégante et sobre, ne pose jamais.

Chateaubriand dans ses lettres est naturellement celui que vous connaissez, mélancolique, ennuyé, dégoûté de la vie et de l'univers et exprimant tout cela en style d'une suprême noblesse et d'une hautaine majesté. Majesté est-il trop dire ? Eh bien ! j'ai toujours eu envie de dire : Son Excellence le style de M. de Buffon et Son Altesse le style de M. de Chateaubriand.

Il a soixante ans juste. Il n'y a pas de quoi être gai, et il ne l'a jamais été. Aussi écoutez-le : «... Ce que j'ai certainement de plus arrêté dans ma pensée, c'est ce voyage qui me conduirait dans votre petit bois. Mais il y a encore cinq ou six mois à attendre, et, comme les sauvages, à qui je ressemble assez, je ne compte guère que sur l'espace enfermé entre deux soleils. »

Il trouve, au courant de la plume, pour exprimer cet ennui éternel, des expressions aussi admirablement belles que celles que nous avons admirées dans ses autres écrits : «... Rassurez-vous. Ma santé est bonne ; je n'ai que des années, maladie incurable, mais avec laquelle on se traîne quelquefois très longtemps. Je suis las de la vie. Je l'étais dès ma jeunesse ; c'est un travers d'esprit, ou de cœur, dont je n'ai jamais pu me corriger. Je m'y suis accoutumé et, toujours rongé d'un ennui secret, j'avance vers le terme qui m'a toujours paru si loin qu'on ne peut l'atteindre. Toute votre grâce, toute notre amitié ne changeront pas en moi cette disposition naturelle,

mais l'adouciront. Il paraît que vous vous prenez à la politique plus vivement que moi. Je n'ai jamais eu de bouffées d'ambition que par amour-propre blessé. N'allez donc pas vous affliger de ce qui n'est rien du tout dans ma vie ; ma passion est la solitude, et cette passion s'accroît naturellement à mesure que l'on devient moins propre au monde. Heureuse passion qui s'enrichit de tout ce qu'on perd ! »

Il arrive à Rome, qu'il n'avait pas vue depuis vingt ans ; et il constate avec une profonde tristesse qu'il n'y éprouve plus aucune émotion : « Me voilà à Rome, *qui ne m'a rien fait* (1). A mon âge il ne faut plus voyager : on n'y voit plus... »

Un mois après : «... Je ne m'accoutume pas aux ruines de Rome. J'ai vu assez de débris. Il est plus que temps que je rentre dans ma solitude pour ne plus en sortir. Au fond de tous les tableaux que je vois à présent j'aperçois toujours ma tombe ; elle ne m'effraie pas du tout ; j'aime même à la contempler ; mais en même temps, elle m'ôte le goût de tout, l'intérêt de toute chose. En face de la mort les plus grandes affaires paraissent misérables. Les attachements resteraient encore ; mais personne ne s'attache à ce qui s'en va et vieillit, et c'est quand on a le plus besoin d'être entouré qu'on se trouve plus délaissé et plus seul. »

Il s'occupe nonchalamment d'art et d'archéologie. « Cela trompe le temps » et lui plaît, du reste, un peu plus qu'il ne veut le dire : « Vous avez vu que j'ai fait élever un tombeau à Poussin. *J'aime les*

(1) Souligné par lui.

renommées que la postérité a faites et envers lesquelles les contemporains furent injustes. Mon nom restera du moins à Rome sous la protection de celui d'un homme de génie. La mélancolie et la philosophie des tableaux de Poussin me plaît et je passe des heures à les regarder. Je vais aussi commencer une fouille. Je ne suis pas heureux, et, sans doute je ne trouverai rien ; mais cela trompe le temps. Si, cependant, j'allais tomber sur quelque chef-d'œuvre enterré de Praxitèle ? Cela fait battre le cœur... »

Pour ce qui est de ses sentiments à l'égard de la marquise, il y a un joli mélange. Il est timide un peu, coquet plus qu'un peu, jaloux gentiment, intéressé surtout, plutôt qu'amoureux, comme on peut croire, et se prêtant à un jeu piquant qui l'amuserait s'il pouvait être amusé, et à un mystère qui le chatouille et qu'on sent bien qu'il tient plutôt à prolonger qu'à éclaircir.

Timide à soixante ans, cela se comprend assez : « J'ai quarante ans ; c'est l'âge où les hommes deviennent timides, » dit un personnage dans la *Christiane* de Gondinet : «... Dois-je vous voir ? dit Chateaubriand, serai-je semblable à la vision que vous avez eue ? Dans la jeunesse on est présomptueux ; il y a je ne sais quoi dans les jeunes années qui se sent fait pour être aimé. A mon âge on est timide, on craint de se montrer. Vous souvenez-vous du récit que fait Jean-Jacques Rousseau de ces voix mélodieuses qu'il entend dans un couvent de Venise ? Il prêtait à celles qui faisaient entendre ces chants des grâces divines ; et puis il vit sortir de petites filles affreusement laides, borgnes, boiteuses, bossues.

Si j'allais n'être pour vous qu'une voix ?... »

Le geste est joli et l'inflexion charmante. On croit l'entendre.

Il est coquet encore, et savamment ; et fait gracieusement le manège de la jalousie légère, modeste et flatteuse : » Vous vous êtes trompée sur ma coquetterie. Je n'en ai aucune. Votre amie m'a peint comme je ne suis pas. Que j'aie peur de mes années comparées aux vôtres (il croit encore qu'elle est jeune), rien de plus naturel ; mais *mes prétentions ne vont pas au-dessus de mes cheveux blancs.* Pourtant je n'aime point que vous aimiez certain chevalier de Bourgogne « comme vos yeux ». Expliquez-moi cela ?... »

Il semble bien, — quoique la politesse dont M. de Chateaubriand ne s'est jamais départi durant tout son passage sur notre planète ne permette pas de saisir un très grand changement dans ses lettres à partir du moment que je vais dire, — que la révélation de l'âge de sa correspondante lui ait porté un coup et l'ait un peu refroidi. Sa lettre du 28 mai 1828 marque un certain trouble et même un trouble assez grand : « J'ai lu et relu votre terrible et touchante histoire... Et ce fils, dont vous me parlez tout à coup, pourquoi a-t-il disparu, pourquoi revient-il ? Vous m'en dites trop ou trop peu... Je vais à Rome. Y viendrez-vous ?... Moi-même serai-je longtemps dans cet exil ? Suis-je longtemps quelque part ? La roue de ma fortune tourne encore plus vite que ne passent mes années, qui touchent à leur terme. Je suis, je vous assure, tout bouleversé de votre lettre et de ma nouvelle position. J'attends avec impatience

une nouvelle lettre de vous. Je demande peut-être de la force à la faiblesse ; mais deux roseaux s'appuient mutuellement. Il me serait impossible d'écrire quelques lignes de plus. Votre histoire me poursuit comme un mauvais songe. Quelle femme ai-je donc rencontrée ? Venez à moi. L'abri n'est pas bien sûr ; mais on se cache quelquefois dans des ruines. » — Et, après cette lettre de trouble et presque de léger égarement, les écritures de M. de Chateaubriand deviennent un peu plus froides et surtout plus générales. Un degré de moins dans l'intimité, quoique, toujours, de la sympathie.

Et comment tout cela finit-il ? Comme il devait finir. Ils se virent et ils se quittèrent. En ces histoires d'amour entre inconnus l'entrevue est l'écueil. Ne doutez point que Chateaubriand n'ait prévu cette solution. Il avait l'habitude. Oh ! comme il avait l'habitude ! Fussiez-vous le duc de Richelieu, si l'on a commencé à vous aimer d'imagination, « d'amour de tête », à la première entrevue vous paraîtrez vulgaire ; comme un grand paysage, dont on a trop rêvé, à la première visite qu'on lui fait paraît petit. Chateaubriand savait cela, et ce qui fait que ce sac de lettres est un roman aussi bien composé que s'il était écrit par M. Paul Adam et même beaucoup mieux, c'est que la révélation de l'âge de Mme de V... y fait une péripétie, l'éloignement de Chateaubriand (départ pour Rome), en reculant le dénouement, en fait une autre, et la clairvoyance de Chateaubriand donne à prévoir le dénouement en le laissant encore incertain. Sarcey aurait trouvé la pièce bien faite.

Chateaubriand écrit, au 20 novembre 1828 :

« Vous me faites des *aveux*. Est-ce donc que vous espérez bien ne jamais me voir ou que mes vieux ans vous mettent en paix ? N'importe ; ces aveux sont doux et je les prends pour ce que vous me les donnez [même quand on est Chateaubriand, dans des lettres écrites bride avalée, il échappe des tours incorrects]. ... Il faudra bien enfin que j'arrive jusqu'à vous. Si vous avez des illusions, elles s'évanouiront : vous m'aimerez peut-être encore ; mais je ne vous tourmenterai plus, si tant est que je vous tourmente. »

Et la veille ou l'avant-veille du jour où ils doivent enfin se rencontrer : « Vous voilà obligée de me donner un rendez-vous. Dites-moi donc l'heure et le jour de la fin de nos illusions. »

Il n'avait pas d'illusion sur la désillusion inévitable.

Enfin ils se virent, quatre fois, le 30 mai 1829, le 6 ou 7 juin suivant ; le 9 juin (dans le monde) et le 19 juin ; ce qui, à bien compter, n'est-ce pas, ne fait que trois fois.

Que se passa-t-il ? Comme on ne le saura jamais et comme il faut tâcher à deviner, c'est très intéressant. Ils se virent pour la première fois le 30 mai. Le 31, Mme de V... écrit à Chateaubriand une lettre dont il faut peser tous les mots pour essayer d'entrevoir les choses. Il me semble, à la lire aussi bien que je peux, que Chateaubriand a été dans cette première entrevue un peu plus *jeune* qu'il ne fallait, un peu moins platonicien qu'évidemment la marquise ne désirait qu'il fût. Il y a dans ce qui suit une déception *à l'envers*, si vous me permettez d'ainsi parler. La marquise s'attendait à trouver un

vieillard ; elle a trouvé un homme qui au moins s'efforçait d'oublier qu'il était vieux. Il est probable que Chateaubriand, par amour-propre d'ancien séducteur et par simple galanterie, j'ai presque dit par politesse, a été juste à l'inverse des désirs secrets de la marquise, en oubliant son âge pour le lui faire oublier. Enfin lisez :

« Mon frère [c'est le premier mot. Cela indique que le mot a été employé dans la conversation avec insistance, et « mon frère » dans la conversation veut dire : « S'il vous plaît, rien entre nous que de l'amitié. »] Mon frère, vous m'avez trompée involontairement ! J'ignorais votre âge à sept ou huit ans près... Mais, dès le commencement de notre correspondance, vous m'avez si souvent parlé de vos années et de vos cheveux blancs que, mes idées ayant suivi cette direction, j'adressais librement à celui que vous me représentiez l'hommage d'une tendresse dévouée, comme si cet hommage était flatteur pour lui sans être malséant pour moi. Vous êtes plus jeune que je ne croyais ; vous paraissez plus jeune que vous n'êtes [détail confirmé par les autres contemporains. Jusqu'à soixante-dix ans, M. de Chateaubriand, qui ne cachait rien, aurait pu cacher dix années. Voir *les Enchantements de Prudence*] et mes lettres sont [deviennent] inconvenantes. Mon orgueil en souffre, vous me consolerez aisément en me traitant *comme une femme qui voit ce qu'elle est et sent ce qu'elle vaut...* »

Nul doute pour moi (j'admets qu'il y en ait pour vous) : Mme de V..., en femme qui sait admirablement parler fin et écrire délicat, *se* rappelle aux conve-

nances pour y rappeler discrètement Chateaubriand ; et donc, c'est que Chateaubriand y a un peu, aussi peu que vous voudrez, mais enfin y a manqué.

Et Chateaubriand, quelle impression a-t-il rapportée de cette première entrevue ? Faisons des inductions. Du 30 mai au 5 juin (très probablement) il a boudé. Cela se voit par l'absence de lettres de lui et par la lettre de la marquise, du 4 juin : «... Ce sentiment [d'elle pour lui] fut, je crois, unique comme son objet. Que maintenant il demeure muet. Il accable ma vie. Je l'éteindrais si je pouvais. Ne me croyez pas injuste, non ! Je sais que les objets chéris de vos regards, joints aux exigences de votre position, ne vous laissent point de temps pour moi ; mais si vous m'aviez envoyé une des feuilles de vos arbres, j'aurais su que vous ne m'aviez pas oubliée dès les premiers jours. »

Donc, d'une part il n'a pas donné signe de vie pendant cinq jours, et cela prouve qu'il est sorti déçu de l'entrevue du 30 mai, et cela prouve qu'il y a essuyé une défaite, et ceci même prouve qu'il avait, un peu au moins, esquissé l'assaut. D'autre part Mme de V... a appris qu'il avait à Paris d'autres affections, d'autres liaisons, d'autres soins à rendre ou à recevoir. Elle sent un fossé entre elle et lui, comme lui en sent un entre lui et elle.

Il est revenu. Seconde entrevue le 6 juin, ou le 7, prouvée par la lettre de la marquise, qui est du 7. Chateaubriand y a été ce que Mme de V... désirait qu'il fût. C'est évident. Lettre du 7 : « Je vous ai revu, aimable, doux et triste [Prenez, un peu, les contraires de ces trois mots et vous avez probablement ce qu'avait

été Chateaubriand le 30 mai] et vous m'avez dit souvent : « Je vous aime tendrement. » Mon cœur est presque consolé.

Mais — jusqu'au bout les péripéties et les alternances. On dirait que c'est fait par un romancier. O Ménandre ! ô nature! Lequel de vous a imité l'autre ? — mais Chateaubriand recommence, non pas cette fois à bouder, mais à ne pas venir et à ne pas écrire. Cela pendant plus d'une semaine. Mme de V... est profondément attristée. Sa lettre du 16 juin : « Mon ami chéri ! Vous avez trop oublié votre malheureuse sœur. Si vous saviez le mal que ce long oubli lui a fait, vous en seriez affligé ! Elle a besoin d'un conseil ; elle vous le demande. Le lui refuserez-vous ? Si nous devons nous revoir, écrivez-moi le jour, quelque éloigné qu'il puisse être ! Je vous en prie, parce que l'anxiété et l'attente déçue me font mal. Ma santé est très altérée. »

C'est la lettre d'une femme aux abois. Chateaubriand fut touché, ainsi que le prouve sa lettre, qui suit ; mais, ainsi que le prouve aussi sa lettre qui suit, il faut bien dire le mot, Mme de V... l'ennuyait. Car il répondit, et c'est ce qui fait voir qu'il fut un peu touché; mais à une lettre qui était une lettre de Mlle de Lespinasse il répondit en une ligne et demie. 18 juin, jeudi : — « J'ai passé mes heures à la Chambre des Pairs et mes soirées en dîners ministériels. Demain matin (car je ne puis le soir) je serai chez Marie. » — C'était sec. Cet homme-là n'aime pas. Il a pitié, un peu, juste assez pour qu'on puisse dire qu'il a pitié.

Au-dessous de ce billet de Chateaubriand il y a un

mot sinistre. Il y a le mot FIN. Le volume s'arrête là. La liasse de lettres conservées par Mme de V... s'arrête là.

Ce qui veut dire ? Ah ! on ne sait pas. Ce qui veut dire peut-être que cette troisième entrevue de Chateaubriand et de « Marie » *n'a pas eu lieu*. Ce qui veut dire plus probablement qu'elle a eu lieu, mais que l'homme, évidemment excédé, du billet du 18 juin, y fut tel que Marie lui dit de ne plus revenir.

Car que ce billet soit le dernier ; que tout s'arrête ; que jamais plus il n'y eut un mot de correspondance entre la marquise de V... et Chateaubriand ; cela indique qu'à cette troisième entrevue elle fut mortellement blessée et qu'ils se brouillèrent *absolument*.

Il y avait eu un malentendu. Mme de V... avait écrit à M. de Chateaubriand parce qu'elle l'aimait. M. de Chateaubriand avait répondu à Mme de V... par amour-propre de Don Juan, par... habitude, et, véritablement, par politesse. Mais il n'avait jamais aimé. Aux premières rencontres elle devait le trouver ou trop empressé, comme s'efforçant de jouer un rôle ; ou trop froid ; et il est assez clair qu'elle le trouva successivement l'un et l'autre. Il devait la trouver un peu obsédante et encombrante dans sa vie ; et du reste, il faut un peu le dire, plus collet monté qu'il n'avait accoutumé de rencontrer les collets ; et enfin, que voulez-vous? un peu éloignée de sa date de naissance.

Et ainsi finit ce roman de deux années qui en ses réalités fut presque le roman d'une heure.

Plaindrons-nous l'un, plaindrons-nous l'autre, les

plaindrons-nous tous les deux ? Pourquoi ? Ne savez-vous pas que ce qu'il y a de meilleur dans l'amour c'est le rêve que l'on s'en fait et le souvenir qu'on en garde ?

Et quelquefois il faut dire : le rêve qu'on en fait et le souvenir que l'on garde du rêve qu'on en avait fait.

L'INCONNUE (1)

Livre d'information sur Chateaubriand. Excellent. La patience même et le fanatisme de l'exactitude. Découvertes curieuses et dont quelques-unes sont très considérables.

On trouvera là : une étude sur les quinze ou vingt manuscrits différents des *Mémoires d'outre-tombe*, — des fragments inédits du *Génie du Christianisme* et des *Mémoires*, — une étude, d'utilité nulle, mais amusante à souhait, sur la question de savoir si c'est Ballanche qui a emprunté à Chateaubriand ou si c'est Chateaubriand qui a emprunté à Ballanche ce mot à effet si excellent pour en faire un titre, « Génie du christianisme » ; — une étude aussi piquante et plus instructive, sur les corrections de Chateaubriand, et cette étude complète, sans les faire oublier

(1) *Chateaubriand, études littéraires*, par Victor Giraud (chez Hachette).

ni mépriser, les observations si judicieuses qu'avait faites M. Albalat sur le même sujet dans son excellent livre, *Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains.*

Quoi encore ? Des lettres inédites en très grand nombre et dont quelques-unes, nous allons voir cela tout à l'heure, sont admirables.

Exemple. Lettre à Béranger. (1832) Chateaubriand est à Genève :

« Votre lettre du 19 août, Monsieur, me parvint à Lucerne, il y a une dizaine de jours ; on avait négligé de me l'envoyer sur-le-champ. Je courais alors les montagnes. J'étais allé voir si à Lugano, à Constance, à Zurich, je trouverais l'exil propre à l'achèvement de mes Mémoires. Il me faut de la liberté et du soleil, deux choses qui vont rarement ensemble. Quand les murs et la charpente de mon édifice seront élevés, que je ne serai plus obligé de traîner après moi les immenses matériaux de mon travail, alors j'irai peindre mes intérieurs en Italie, où j'attendrai la mort, que j'ai toujours singulièrement aimée. Je pense comme vous, Monsieur, que la dernière transformation du Christianisme s'accomplit avec la transformation de la Société ; mais j'ai peur que la France ne prenne la vanité pour l'égalité, l'amour-propre pour l'amour social, et que pour cette raison elle n'immole sans cesse la liberté à l'envie... »

Ceci est une petite prophétie qui ne laisse pas de révéler M. de Chateaubriand comme assez expert en « psychologie des peuples ».

Continuons : «... Mais que vous dis-je là, Monsieur ? Que me fait tout cela à moi qui ne suis plus

Français que de nom et homme que d'une vie qui touche à son terme ? Je suis toujours désolé d'être né et vous sentez que les choses que votre politesse me promet après ma mort font peu d'impression sur un esprit ainsi disposé. Ce qui redouble mon supplice de vivre, c'est de me sentir plus jeune que jamais au moment où j'ai un pied dans la tombe. Vous, Monsieur, chantez sur des tombeaux, comme vous le dites avec tant d'éloquence, et sur un berceau qui contient de si grandes destinées (?). Si je me trouve dans un de vos refrains, il faudra bien que, bon gré mal gré, je vive avec vous. Si vous vous étiez un peu moqué de moi, mes chances d'immortalité s'augmenteraient encore ; mais n'allez pas me prendre au mot. Je me contente de vos éloges et surtout de votre amitié. Vraiment, Monsieur, je ne sache pas deux hommes qui aient suivi deux routes plus opposées et qui étaient mieux faits pour voyager ensemble. Passez-moi cette bouffée d'amour-propre... »

Il est bien là, à peu près tout entier, avec son pessimisme et son haut dédain de grand seigneur et son immortel ennui et son indéfectible besoin de plaire et sa coquetterie spirituelle.

Lettre critique sur lui-même et sur une partie de son œuvre. A M. Michiels, auteur de l'*Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle*, etc. (1841) :

« J'ai lu, Monsieur, avec une extrême reconnaissance, non pas votre article, mais votre bel et savant ouvrage sur le *Génie du Christianisme*. Tous les défauts que vous reprochez à mon travail s'y trouvent en effet et je les traite plus sévèrement que vous

dans mes *Mémoires*. Du reste, depuis la publication du *Génie du Christianisme*, j'ai mille fois combattu dans mes divers écrits les erreurs sur les arts et sur les principes, dans lesquelles j'étais tombé. Il restera pourtant vrai que *j'ai posé les premiers fondements de cette critique moderne* que tout le monde suit aujourd'hui [critique historico-littéraire], en montrant ce que la religion chrétienne a changé dans les caractères des personnages dramatiques et dans les descriptions de la nature en chassant les dieux des bois. Ce sont là deux (?) résultats dont je me contente, moi qui n'ai aucune prétention à la critique. [Il est admirable : il n'a aucune prétention à la critique ; il « se contente » d'en avoir, nonchalamment, « fondé » une « que tout le monde suit ».] Je crois aussi avoir porté un rude coup au voltairianisme [voilà, je crois, pourquoi il a parlé de *deux* résultats tout à l'heure, alors qu'il n'en avait, évidemment, signalé qu'un : il songeait à ce qu'il venait d'écrire et à ce qu'il allait écrire] et, si cela est, j'aurai rendu un grand service à la Société. Au surplus, Monsieur, je me permets de causer avec vous comme vous avez eu la bonté de causer avec moi dans votre article. Revenu de tout [ça, c'est le refrain ; mettons, pour être poli, le *leit motiv*], je n'attache aucun prix à ce que j'ai fait ni à ce que je pourrais faire. Les éloges me font toujours un très grand plaisir parce que, tout vieux que je suis, je suis homme ; mais très sincèrement, je ne crois pas les mériter. La foi me manque en toute chose, excepté en religion : voilà pourquoi les volumes de critiques auxquelles j'ai été exposé ne m'ont jamais blessé, parce que je me

suis toujours dit : « On a peut-être raison. » Vous, Monsieur, vous maniez la critique avec tant de sûreté et de grâce que je n'aurais à me plaindre que de votre indulgence. Agréez, Monsieur... »

Et, bien entendu — ce qui veut dire : je vous entends — vous me demandez une lettre de femme, c'est-à-dire une lettre de Chateaubriand à une femme. Voici, voici. Quand il s'agit de Chateaubriand, ce n'est jamais cela qui est difficile à trouver. Cette lettre à Mme Hamelin est de 1844, de décembre 1844. Chateaubriand a seulement *soixante-seize ans*. Voyez un peu avec quelle grâce piquante et quelle délicatesse et quelle fleur de bon ton et, pour tout dire d'un mot, avec quelle jeunesse élégante cela est écrit :

« Grand merci de votre billet de la rue Blanche. Ne vous mettez plus en peine de rien de moi, excepté de mon amitié pour vous. Ces nouvelles indignités de la *Presse* ne me font rien. Je laisse passer et je ne m'embarrasse pas de gens qui veulent voler jusqu'à mon cercueil. Ne vous moquez pas de moi : je suis sincère. Je n'ai jamais rien affecté. J'ai eu de jeunes faiblesses ; elles sont maintenant passées [un peu naïf]. Je suis en face de mes vieux ans, qui me regardent. Cela n'est pas très amusant. J'aimerais mieux vous revoir ; mais quand je vous reverrais, que vous dirais-je ?... Vous voyez que je ne puis plus écrire [la lettre est dictée ; la signature seule est de l'illustre main] et que je suis obligé d'employer une main étrangère. Nous avons vu de meilleurs jours et de plus grands jours. Je suis maintenant tout ratatiné. Si vous me voyiez par hasard, vous ne

me reconnaîtriez pas. Adieu ou bonjour, comme vous voudrez. Si vous avez eu des inimitiés dans votre vie, oubliez-les. Que votre colère, surtout, ne tombe jamais sur moi. Respectez un homme qui vous est si dévoué. C'est quelque chose que le dévouement. Dans une âme bien née il survit à tout. Il remplace les jeunes années et l'on peut se faire des illusions. Aimez-moi toujours comme quand vous veniez me chercher aux Affaires étrangères. Je suis au moment d'aller trouver, dans quelque coin isolé, la grande affaire de tous les hommes. Tout à vous et à toujours. »

Quelques fragments courts qui étaient destinés à entrer dans les *Mémoires d'outre-tombe* et qui pour telle raison ou telle autre n'y ont pas été introduits. Ce sont des portraits ou des crayons (George Sand, Byron, Benjamin Constant, Mme Tastu). Comme il arrive quelquefois, c'est celui qui a pour objet le personnage le plus médiocre qui est le meilleur. Sur Mme Tastu : « Dans nos jours de clartés fausses, la femme dont je parle en ce moment ressemble sur l'horizon à la blancheur de l'aube. La mélodie qui s'éteint peu à peu, la colombe prête à mettre sa tête sous l'aile, le rosier qui s'effeuille m'attirent. Mme Tastu a traversé sans se ternir des temps nébuleux, comme l'oiseau des vagues plane sur une mer sombre avec un plumage de neige. Grâce, honnêteté, modestie, composent l'existence de cette muse, laquelle a donné aux choses dignes d'estime l'attrait des choses que séduisent. J'adresse ces derniers chants à des femmes inconnues. Elles ne les entendront qu'au delà de ma tombe, quand

j'aurai réuni ma vie au faisceau des lyres brisées. »

Mais la perle de ce volume, que je vais sans façon lui dérober en grande partie, c'est un très grand et long fragment, au contraire, qui devait ou pouvait entrer dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et qui, vous verrez assez pourquoi, surtout si vous songez que les *Mémoires* passaient sous les yeux sévères de Mme Récamier, est resté soigneusement en dehors. Ce fragment a été conservé par L'Agneau, un des secrétaires de Chateaubriand, et par Edouard Bricon, à qui L'Agneau l'avait cédé et qui l'avait copié. Original et copie sont à la Bibliothèque nationale. Ce n'est guère, comme M. Giraud le définit, un *Discours sur les passions de l'amour*, c'est une « Confession », l'épanchement tumultueux d'une âme assez fortement bouleversée par l'amour.

Nous connaissons par Chateaubriand lui-même les circonstances de cette crise de cœur. Très probablement la jeune fille dont il est question dans le fragment inédit est celle dont Chateaubriand nous dit un mot dans les *Mémoires* publiés (Edition Biré, V, 237-238). Voici le passage des *Mémoires* qui se rapporte à elle. Nous sommes en 1830, quelques jours avant les journées de Juillet. Chateaubriand, notez bien ce point, a *soixante-deux ans* :

« Au lever des Pyrénées sur l'horizon, le cœur me battait ; du fond de vingt-trois années sortaient des souvenirs embellis dans les lointains du temps : je revenais de la Palestine et de l'Espagne lorsque, de l'autre côté de leur chaîne je découvris le sommet de ces mêmes montagnes... Le passé ressemble à un musée d'antiques ; on y visite les heures écoulées ;

chacun peut y reconnaître les siennes. Un jour, me promenant dans une église déserte, j'entendis des pas se traînant sur les dalles, comme ceux d'un vieillard qui cherchait sa tombe. Je regardai et n'aperçus personne. C'était moi qui m'étais révélé à moi... Je composai quelques strophes sur les Pyrénées... Voilà qu'en poétisant je rencontrai une jeune femme assise au bord du Gave : elle se leva et vint droit à moi ; elle savait, par la rumeur du hameau, que j'étais à Cauterets. Il se trouva que l'inconnue était une occitanienne (1) qui m'écrivait depuis deux ans sans que je l'eusse jamais vue ; la mystérieuse anonyme se dévoila : *patuit Dea*. J'allai rendre ma visite respectueuse à la naïade du torrent. Un soir qu'elle m'accompagnait lorsque je me retirais, elle me voulut suivre : je fus obligé de la reporter chez elle dans mes bras. Jamais je n'ai été si honteux. Inspirer une espèce d'attachement à mon âge me semblait une véritable dérision. Plus je pouvais être flatté de cette bizarrerie, plus j'en étais humilié, la prenant avec raison pour une moquerie. Je me serais volontiers caché, de vergogne, parmi les ours, mes voisins. J'étais loin de me dire ce que disait Montaigne : « L'amour me rendrait la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin de ma personne... » Mon pauvre Michel, tu dis des choses charmantes ; mais à notre âge, vois-tu, l'amour ne nous rend pas ce que tu supposes ici. Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous mettre franchement de côté. Au lieu donc de me rendre aux *études saines et sages* par

(1) Languedocienne ou Provençale.

où *je pusse me rendre plus aimé*, j'ai laissé s'effacer l'impression fugitive de ma Clémence Isaure ; la brise de la montagne a bientôt emporté ce caprice d'une fleur; la spirituelle, déterminée et charmante étrangère de seize ans m'a su gré de m'être rendu justice ; elle est mariée. »

Voici le récit *officiel*, celui qui devait passer sous les yeux de Mme Récamier et être lu à haute voix dans son salon. Il indique seulement, ce qui n'est pas sans flatter notre amour-propre national, que Chateaubriand a eu sa Bettina. Non pas seulement des « femmes de trente ans », comme on dit, ce qui signifie des personnes de six à dix lustres — de celles-ci il en a enchaîné cent à son char, — mais une toute jeune fille s'est éprise de lui quand il avait passé la soixantaine, et si Bettina s'est endormie sur les genoux de Gœthe, ce qui du reste est ravissant, « l'occitanienne » s'est évanouie dans les bras du vieux René. Il y a parité.

Maintenant reprenons le récit pour voir *déjà* ce qu'il atténue et ce qu'il gaze et pour voir déjà la vérité à travers le compte rendu officiel. Ensuite à la fois nous compléterons et nous contrôlerons par la « confession » gardée en portefeuille.

Remarquez d'abord comment le grand artiste combine d'avance et de loin son récit pour l'effet qu'il veut produire. Il veut persuader à Mme Récamier et à son salon qu'il a été aimé à soixante-deux ans par une fillette et que cela l'a laissé très froid et seulement un peu honteux. C'est pour cela qu'il fait précéder son récit de l'épisode du vieillard dans l'église, du vieillard chancelant et traînant, qui était

lui-même. Puis, après une parenthèse sur les vers qu'il rimait aux bords du Gave — et ces vers, que je n'ai pas cités parce qu'ils sont mauvais, mais qu'on pourra lire dans les *Mémoires*, ne sont pas amoureux, — vient le récit. Et dans ce récit on sent Chateaubriand très pressé d'arriver au dénouement qui fait honneur à sa sagesse et glissant, comme sur les glaces, sur les débuts de cette courte liaison.

D'abord, de la causerie au bord du Gave quand l'épistolière anonyme se révèle et rompt son incognito et qui évidemment fut charmante, rien. « *Patuit Dea.* » C'est tout. Ce latin est discret et austère.

Ensuite *visites* de Chateaubriand à « l'occitanienne ». Il y en eut plusieurs. Chateaubriand s'arrange sournoisement de manière à laisser l'impression, si l'on n'est pas très attentif, qu'il n'y en eut qu'une : « J'allai rendre *ma* visite respectueuse ». Seulement il y en eut plusieurs, comme le prouve ce qui suit : « *Un* soir... » Un soir et non ce soir-là. Donc plusieurs visites. Combien ? Ce n'est pas Chateaubriand qui nous le dira.

Un soir donc, c'est-à-dire quelque temps après, la jeune fille, après une visite un peu tardive, l'accompagne sur la route, je dis : sur la route, puisque Chateaubriand va dire « chez elle » et non pas « dans sa chambre », et Chateaubriand est obligé de la reporter « chez elle » dans ses bras, ce qui veut dire, ou je ne me connais pas à ces choses, ce qui est possible, qu'elle s'était évanouie sur son épaule.

Donc, scène très vive, voluptueuse ou douloureuse, plutôt ceci que cela, à mon avis, et d'après ce que vous lirez plus loin, mais en tout cas passionnée,

que Chateaubriand très prudemment ne nous décrit pas, mais très savamment nous laisse entendre.

Ensuite rupture, dont Chateaubriand ne nous dit pas si elle fut brusque ou amenée par des transitions adroites ; mais rupture comme il était naturel et nécessaire, et enfin félicitations de M. de Chateaubriand à M. de Chateaubriand sur sa sagesse et sa vertu.

Quant à la « honte » et « vergogne » que M. de Chateaubriand a éprouvées, je n'ai pas besoin de dire que si tout le reste est gazé, atténué et même étranglé, ceci n'est que faux. C'est cela qui est particulièrement pour Mme Récamier. Jamais Chateaubriand n'a eu honte « d'inspirer une sorte d'attachement », comme il dit avec une espèce d'hyperbole dans l'euphémisme, jamais de sa vie, non pas même bien après 1830. Ceux qui connaissent, même partiellement, les choses ne peuvent que rire au nez de ces phrases-là.

Et maintenant voici la confession, voici la vérité. Cette petite aventure, anodine d'après les *Mémoires*, cet enfantillage, fut une passion, peut-être courte, mais terrible, ce qui n'étonnera aucun de ceux qui savent ce qu'est l'amour d'un vieillard pour une jeune fille, surtout quand il se sent aimé.

Je reproduis en grande partie ce long fragment, en l'entrecoupant de commentaires là où je le crois utile.

« Avant d'entrer dans la société, j'errais autour d'elle. Maintenant que j'en suis sorti, je suis également à l'écart ; vieux voyageur sans asile, je vois le soir chacun rentrer chez soi, fermer sa porte ; je

vois le jeune amoureux se glisser dans les ténèbres; et moi, assis sur la borne, je compte les étoiles, ne me fie à aucune et j'attends l'aurore qui n'a rien à me conter de nouveau et dont la jeunesse est une insulte à mes cheveux. Quand je m'éveille avant l'aurore, je me rappelle ces temps où je me levais pour écrire à la femme que j'avais quittée quelques heures auparavant. A peine y voyais-je assez pour tracer mes lettres à la lueur de l'aube. Je disais à la personne aimée toutes les délices que j'avais goûtées, toutes celles que j'espérais encore ; je lui traçais le plan de notre journée, le lieu où je devais la retrouver sur quelque promenade déserte, etc. (1). Maintenant, quand je vois paraître le crépuscule et que, de la natte de ma couche, je promène mes regards sur les arbres de la forêt à travers ma fenêtre rustique, je me demande pourquoi le jour se lève pour moi, ce que j'ai à faire, quelle joie m'est possible, et je me vois errant, seul, de nouveau, comme la journée précédente, gravissant les rochers sans but, sans plaisir, sans former un projet, sans avoir une seule pensée, ou bien assis dans une bruyère, regardant paître quelques moutons ou s'abattre quelques corbeaux sur une terre labourée. La nuit revient sans m'amener une compagne; je m'endors avec des rêves pesants ou je veille avec d'importuns souvenirs pour dire encore au jour renaissant : « Soleil, pourquoi te lèves-tu? »

Mélancolie d'un vieillard, seul, soignant sa gorge dans une ville d'eaux. Ce vieillard a, du reste, été

(1) *Etc.* est du texte.

amoureux toute sa vie et, *depuis l'âge de quarante ans*, rugit de devenir vieux, comme il a « rugi » en quittant le ministère — et peut-être beaucoup plus.

Vient alors, comme il est naturel, un retour de pensée sur toute cette jeunesse qui est si loin et par conséquent plus présente que jamais à l'esprit du vieillard. Chateaubriand, du moins, est ainsi. Je crois qu'il y a des vieillards qui ont oublié complètement leur jeunesse, ou, du moins, qui n'y songent que rarement. Il y en a qui la remâchent sans cesse. Chateaubriand est de ceux-ci. Chateaubriand n'est pas un vieillard, c'est un jeune homme relaps, ce qui est la plus douloureuse manière d'être un vieillard. Du reste, au point de vue de l'art, quand il s'agit d'un Chateaubriand, ce n'est pas à regretter, comme vous allez voir.

« Il faut remonter haut pour trouver l'origine de mon supplice ; il faut retourner à cette aurore de ma jeunesse où je me créai un fantôme de femme pour l'adorer. Je m'épousais (1) avec cette créature imaginaire ; puis vinrent les amours réelles qui n'atteignirent jamais à cette félicité imaginaire dont la pensée était dans mon âme. J'ai su ce que c'est de vivre pour une seule idée et avec une seule idée, de s'isoler dans un sentiment, de perdre de vue l'univers, de mettre son existence entière dans un sourire, dans un mot, dans un regard. Mais alors même une inquiétude insurmontable troublait mes délices. Je me disais : « M'aimera-t-elle demain comme aujourd'hui ? » Un mot qui n'était pas prononcé avec

(1) ? — Ne faudrait-il pas lire : « je m'épuisais » ?

la même ardeur que la veille, un regard distrait, un sourire adressé à un autre que moi, me faisait à l'instant désespérer de mon bonheur. J'en voyais la fin et m'en prenais à moi-même de mon ennui. Je n'ai jamais eu l'envie de tuer mon rival ou la femme dont je croyais entendre l'amour (?), toujours destructeur de moi-même, et je me croyais coupable parce que je n'étais plus aimé. Repoussé dans le désert de ma vie, j'y rentrais avec toute la poésie de mon désespoir. Je cherchais pourquoi Dieu m'avait mis sur la terre et je ne pouvais le comprendre. Quelle petite place j'occupais ici-bas ! Quand tout mon sang se serait écoulé dans les solitudes où je m'enfonçais, combien aurait-il rougi de brins de bruyère ? Et mon âme qu'était-ce ? Une petite douleur évanouie en se mêlant dans les vents. Et pourquoi tous ces mondes autour d'une si chétive créature ? Pourquoi voir tant de choses ? J'errai sur le globe, changeant de place sans changer d'être, cherchant toujours et ne trouvant rien. Je vis passer devant moi de nouvelles enchanteresses ; les unes étaient trop belles pour moi et je n'aurais osé leur parler, les autres ne m'aimaient pas. Et pourtant mes jours s'écoulaient et j'étais effrayé de leur vitesse et je me disais : « Dépêche-toi donc d'être heureux ! Encore un jour et tu ne pourras plus être aimé. Le spectacle du bonheur des générations nouvelles qui s'élevaient autour de moi m'inspirait les transports de la plus noire jalousie : si j'avais pu les anéantir, je l'aurais fait avec les plaisirs de la vengeance et du désespoir. »

Après cette sorte d'introduction ou de prélude,

brusquement, sans transition, le poète s'adresse à la jeune fille qui occupe actuellement sa pensée, et il lui peint avec âpreté l'amour violent, mais sans espoir et qui *veut* être sans espoir, qu'elle lui inspire et qui l'*effraie*. C'est le sentiment de timidité allant jusqu'à la terreur qui règne dans la page suivante. La timidité, c'est le sentiment commun, c'est ce que tout vieillard éprouverait. Joli mot d'un personnage de Gondinet : « Oui, Mademoiselle, j'ai quarante ans; c'est l'âge où les hommes commencent à devenir timides. » — La terreur, c'est ce que l'imagination puissante et tragique ajoute à la timidité :

« Vois-tu, quand je me laisserais aller à ma folie, je ne suis pas sûr de t'aimer demain. Je ne crois pas à moi, je m'ignore. La passion me dévore et je suis prêt à me poignarder ou à rire. Je t'adore ; mais dans un moment j'aimerai plus que toi le bruit du vent dans ces rochers, un nuage qui vole, une feuille qui tombe. Puis je prierai Dieu avec larmes ; puis j'imaginerai le néant. Veux-tu me combler de délices ? Fais une chose : sois à moi ; et puis laisse-moi te percer le cœur et briser... (1). Eh bien, oseras-tu maintenant te hasarder avec moi dans cette thébaïde ? [Ils ont été se promener dans des endroits solitaires, dans quelque ravin de la montagne.] Si tu me dis que tu m'aimeras comme un père, tu me feras horreur; si tu prétends m'aimer comme une amante, je ne te croirai pas. Dans chaque jeune homme je verrai un rival préféré. *Tes respects me feront sentir mes années ; tes caresses me livreront à la jalousie la*

(1) Deux mots illisibles.

plus insensée. Sais-tu qu'il y a tel sourire de toi qui me montrerait la profondeur de mes maux, comme le rayon de soleil qui éclaire un abîme ? Objet charmant, je t'adore, mais je ne t'accepte pas. Va chercher le jeune homme dont les bras peuvent s'entrelacer aux tiens avec grâce ; mais ne me le dis pas. Oh ! non ! non ! ne viens plus me tenter. Songe que tu dois me survivre, que tu seras longtemps jeune quand je ne serai plus. Hier, lorsque tu étais assise avec moi sur la pierre, que le vent dans la cime des pins nous faisait entendre le bruit de la mer (1), prêt à succomber d'amour et de mélancolie, je me disais : Ma main est-elle assez légère pour caresser cette blonde chevelure ? Pourquoi flétrir d'un baiser des lèvres qui ont l'air de s'ouvrir pour moi, pour me rendre la jeunesse et la vie ? Que peut-elle aimer en moi ? Une chimère que la réalité va détruire. Et pourtant quand tu penchais ta tête charmante sur mon épaule, quand des paroles enivrantes sortirent de ta bouche, quand je te vis prête à m'entourer de tes mains comme d'une guirlande de fleurs, il me fallut *tout l'orgueil de mes années* pour vaincre la tentation de volupté dont tu me vis rougir. Souviens-toi seulement des accents passionnés que je te fis entendre, et quand tu aimeras un jour un beau jeune homme, *demande-toi s'il te parle comme je te*

(1) La copie et Sainte-Beuve donnent « bruit ». Sur l'autographe M. Giraud « croit lire » : « *secret* ». Je préfère bruit, quoique plus plat. A Cauterets il me semble que Chateaubriand ne peut pas penser que les pins lui traduisent le secret de la mer, si éloignée. — Et si c'est à Fontainebleau (nous verrons cela plus tard), l'observation est la même.

parlais et si sa puissance d'aimer approcha jamais de la mienne. Ah ! qu'importe ! Tu dormiras dans ses bras, tes lèvres sur les siennes, ton sein contre son sein, et vous vous réveillerez enivrés : que t'importeront les paroles sur la bruyère ? »

Mélange de magnifique orgueil et d'amer sentiment d'impuissance, qui est tout à fait caractéristique de Chateaubriand vieux et que l'on retrouve çà et là (voir les *Enchantements de Prudence*), presque dans les mêmes termes et tout à fait dans le même ton.

La suite, à y regarder de près, quoiqu'elle semble beaucoup plus passionnée encore et qu'elle le soit, est, *en même temps*, beaucoup plus raisonnée. On y voit très bien les raisons très fermes que Chateaubriand, à travers son délire, s'est très sévèrement présentées pour ne pas se donner le ridicule *d'avoir été* l'amant ou le quasi amant de l'occitanienne. C'est en somme son orgueil, comme toujours chez lui, qui l'emporte. Il n'a pas voulu que, plus tard et par comparaison, la fillette devenue femme le trouvât ridicule ; il a voulu rester, dans la pensée, dans le souvenir de sa petite amie, *sur son socle*.

Ça, c'est bien de lui, et, du reste, c'est parfaitement raisonnable. Mais Chateaubriand a une façon ultra-lyrique d'être raisonnable, et cela c'est son privilège :

« Non, *je ne veux pas que tu dises jamais en me voyant après l'heure de la folie : « Quoi ! c'est là l'homme à qui j'ai pu livrer ma jeunesse !* » Ecoute ! Prions le ciel : il fera peut-être un miracle. Il va me donner jeunesse et beauté. Viens, ma bien-aimée, montons sur ce nuage

Que le vent nous porte dans le ciel. Alors, je veux bien être à toi. Tu te rappelleras mes baisers, mes ardentes étreintes ; je serai charmant dans ton souvenir et tu seras bien malheureuse ; car certainement je ne t'aimerai plus. Oui : c'est ma nature. Et tu voudrais être, peut-être, abandonnée par un vieux homme (1) ! Oh ! non ! Jeune grâce, va à ta destinée, va chercher un amant digne de toi. Je pleure des larmes de fiel de te perdre. Je voudrais dévorer celui qui possédera ce trésor. Mais fuis, environnée de mes désirs, de ma jalousie, de... et laisse-moi me débattre avec l'horreur de mes années et le chaos de ma nature, où le ciel et l'enfer, la haine et l'amour, l'indifférence et la passion, se mêlent dans une confusion effroyable. »

Puis vient, avec cette précision psychologique familière à ceux qui ont été traversés et ravagés de beaucoup d'amours, la vision de ce que *serait* la jalousie de Chateaubriand s'il était abandonné de la jeune fille *après* avoir été son amant, jalousie qu'il sait bien qui serait mille fois plus effroyable que celle qu'il aura à voir la jeune fille amoureuse d'un autre *sans que lui* ait été son amant. C'est admirable de sûreté à travers tout le lyrisme et tout le désordre de la passion, et c'est précisément ce mélange ou cette combinaison qui est quelque chose d'unique :

« Si tu te laissais aller aux caprices où tombe quelquefois l'imaginaiion d'une jeune femme, le jour

(1) C'est moi qui mets ce point d'exclamation, pour marquer de quelle manière je comprends.

viendrait où le regard d'un jeune homme t'arracherait à ta fatale erreur, car les changements et les dégoûts arrivent même entre les amants du même âge (1).

« Alors, comment me verrais-tu quand je viendrais à t'apparaître sous ma forme naturelle ? Toi, tu iras te purifier dans des (*sic*) jeunes bras d'avoir été pressée dans les miens ; mais moi, que deviendrais-je ? Tu me promettrais ta vénération, ton amitié, ton respect, et chacun de ces mots me percerait le cœur. Réduit à cacher ma double défaite, à dérober des larmes qui feraient rire ceux qui les apercevraient dans mes yeux, à renfermer dans mon sein mes plaintes, à mourir de jalousie, je me représenterais tes plaisirs. Je me dirais : A présent, à cette heure où elle me parlait, elle meurt de volupté dans les bras d'un autre ; elle lui redit ces mots tendres qu'elle m'a dits, avec bien plus de vérité et avec cette ardeur de la passion qu'elle n'a jamais pu sentir avec moi. Alors tous les tourments de l'enfer entreraient dans mon âme et je ne pourrais les apaiser que par des crimes. Et pourtant quoi de plus injuste ? Si tu m'avais donné quelques moments de bonheur, me les devais-tu ? Etais-tu obligée de me donner toute ta jeunesse ? N'était-il pas tout simple que tu cherchasses les harmonies de ton âge et ces rapports d'âge et de beauté qui appartiennent à la nature ? Te devais-je autre chose que la plus vive

(1) Je déplace le mot « même » pour rendre la phrase plus claire. Je demande pardon pour ma fatuité ; mais je ne doute pas que Chateaubriand relisant sa phrase n'eût fait ce déplacement.

reconnaissance pour t'être un moment arrêtée auprès du vieux voyageur ? Tout cela est juste et vrai ; mais ne compte pas sur ma vertu : si tu étais à moi, pour te quitter, il me faudrait ta mort ou la mienne. *Je te pardonnerais ton bonheur avec un ange ; avec un homme, jamais.* N'espère pas me tromper : l'amitié a bien plus d'illusions que l'amour et elles sont bien plus durables. L'amitié se fait des idoles et les voit toujours telles qu'elle les a créées ; elle vit du cœur et de l'âme ; la fidélité lui est naturelle. Elle s'accroît avec les années et découvre chaque jour de nouveaux charmes dans l'objet de sa préférence. L'amour enivre ; mais l'ivresse passe. *Il ne vit pas de pureté et ne se nourrit pas de gloire.* Découvrant tous les jours que l'idole qu'il a créée perd quelque chose à ses yeux, il en voit bientôt les défauts et le temps seul le rend infidèle en dépouillant de ses grâces l'objet qu'il aima. Les passions ne rendent point ce que le temps efface. *La gloire ne rajeunit que notre nom.* »

Et tout Chateaubriand vieux, tel que nous le connaissons par vingt relations, est dans ces dernières réflexions. Jamais Chateaubriand n'a mis la gloire plus haut que l'amour. Il est à croire même qu'il n'a cherché la gloire que pour l'amour, comme celui qui disait plus prosaïquement : « J'ai désiré passionnément avoir du talent, parce que c'est un moyen de rester jeune. » Puis, vieux, il s'est aperçu que non seulement la gloire n'avait aucun prix comparée à l'amour, mais qu'hélas ! elle ne servait même pas à prolonger vraiment et réellement la saison de l'amour, qu'elle n'en faisait renaître que l'illusion, et

décevante. La gueuse ! « Elle ne rajeunit que notre nom ! »

Ceci est le morceau principal de ce que j'appellerai le manuscrit de Cauterets ; c'est le morceau formant un tout et qui, quoique n'ayant pas été *composé*, a été, d'instinct, de génie de grand artiste, jeté d'ensemble et qui, on l'a vu, a une suite, et admirable, depuis les larges mélancolies du commencement jusqu'aux cris furieux du milieu et de la fin et jusqu'à l'apaisement désespéré de l'extrême fin.

A côté de ce grand morceau, qui désormais va être aussi classique que les plus belles pages de *René*, il y a quelques mots jetés sur le papier qui, si Chateaubriand avait rédigé définitivement, auraient sans doute trouvé place dans la contexture du grand morceau. Un portrait ou au moins une silhouette de l'occitanienne ? Vous voudriez bien. Moi aussi. Il n'y en a pas. Il faut se contenter de ceci qui n'est pas un signalement très distinctif et qui est ce que nous avons tous dit de celle que nous aimions : «... elle avait l'air de la mélodie elle-même rendue visible et accomplissant ses propres lois. »

Les autres fragments (sauf celui que je citerai le dernier) sont plus faibles que ce que nous avons eu le délice de lire plus haut, et très entachés de traits de mauvais goût. J'en cite une partie, cependant, pour donner une idée complète de l'état d'âme de René en 1830 :

« Et le monde, en supporterais-tu les jugements et les railleries ? Si j'étais riche, il dirait que je t'achète et que tu te vends, ne pouvant admettre que tu puisses m'aimer. Si j'étais pauvre... Et moi (*sic*) on

me ferait un crime d'avoir abusé de ta simplicité, de ta jeunesse... La jeunesse embellit tout, tout, jusqu'au malheur. Elle charme alors qu'elle peut, avec les boucles d'une chevelure brune, enlever les pleurs à mesure qu'ils passent sur les joues. Mais la vieillesse enlaidit jusqu'au bonheur : dans l'infortune c'est pis encore. Quelques rares cheveux blancs sur la tête chauve d'un homme ne descendent pas assez bas pour essuyer les larmes qui tombent de ses yeux. Tu m'as jugé d'une façon vulgaire ; tu as pensé, en voyant le trouble où tu me jettes, que je me laisserais aller à te faire subir mes caresses. A quoi as-tu réussi ? A me persuader que je pourrais être aimé ? Non, mais à réveiller le génie qui m'a tourmenté dans ma jeunesse, à renouveler mes anciennes souffrances. *Vieilli sur la terre sans avoir rien perdu de ses rêves, de ses folies, de ses vagues tristesses, cherchant toujours ce qu'il ne peut trouver et joignant à ses maux les désenchantements de l'expérience, la solitude des désirs*, l'ennui du cœur et la disgrâce des années, dis, n'aurai-je pas fourni aux démons, dans ma personne, l'idée d'un supplice qu'ils n'avaient pas encore inventé dans la religion des douleurs éternelles ? »

Ceci encore à titre de renseignement et comme donnant une indication, très vague, du reste, sur les relations *matérielles* entre Chateaubriand et l'inconnue : « *Non ! je ne souffrirai pas que tu entres dans ma chaumière.* C'est bien assez d'y repousser *ton image*, d'y veiller comme un insensé en pensant à toi ! Que serait-ce si tu t'étais assise sur la natte qui me sert de couche, si tu avais respiré l'air que

je respire la nuit, si je te trouvais à mon foyer compagne de ma solitude, chantant de cette voix qui me rend fou et qui me fait mal ! »

Les trois lignes suivantes, peut-être un peu développées, eussent été évidemment le *finale* de cette puissante et déchirante élégie ; « Fleur charmante que je ne veux point cueillir, je t'adresse ces derniers chants de tristesse. Tu ne les entendras qu'après ma mort, quand j'aurai réuni ma vie au faisceau des lyres brisées. »

On remarquera que ces derniers mots sont les mêmes que ceux qui terminent une note sur Mme Tastu, citée plus haut : « J'adresse ces derniers chants *à des femmes inconnues :* elles ne les entendront qu'au delà de ma tombe, quand j'aurai réuni ma vie au faisceau des lyres brisées. » Ils semblaient venir, on ne sait pourquoi, à la fin du fragment sur Mme Tastu, lequel, bien que très aimable, n'a nullement le caractère d'une déclaration, même posthume. Le pluriel, aussi (*à des femmes inconnues*), paraissait bizarre, d'autant plus que Mme Tastu n'est nullement une femme inconnue. On comprend maintenant que, sans doute, en pensant à Mme Tastu, Chateaubriand a pensé à l'occitanienne et à d'autres ; et de là cette sorte d'invocation à plusieurs chères ombres.

En résumé, au mois de juillet 1830, à Cauterets, Chateaubriand, âgé de soixante-deux ans, a rencontré une très jeune fille, qu'il ne connaissait que de correspondance, mais depuis deux ans. Cette jeune fille était amoureuse de lui. Il fut amoureux d'elle comme il l'était de toutes les femmes qui étaient amou-

reuses de lui ; peut-être plus ardemment. Il a senti les dangers et surtout le ridicule de l'aventure et les tourments qu'il se préparait, s'il cédait à la passion de la jeune fille et à son caprice à lui. Il a été la voir, plusieurs fois, le soir. Il l'a promenée dans la campagne, il lui a parlé, sur la bruyère, dans les solitudes, comme il savait parler, et il l'a affolée complètement. Il l'a fait chanter (et l'on sait par « Prudence » qu'il aimait faire chanter les femmes, au sens purement musical du mot) et elle avait une voix charmante qui le rendait fou. Elle a voulu aller chez lui ; et il s'y est refusé obstinément. Comme elle l'ensorcelait et qu'il avait peur de ne plus rester maître de lui-même, il l'a brusquée, un soir, un soir où probablement elle voulait aller jusque chez lui, par un refus dur et peut-être un mot cruel comme : « Tu m'as jugé d'une façon vulgaire... » (Voir plus haut.) Elle s'est évanouie. Il l'a reportée dans sa chambre. On ne sait pas le reste. Mais il est certain qu'il ne l'a jamais eue pour maîtresse. Il a souffert beaucoup de cette aventure, ce qui a été pour lui un bonheur aigu, qu'il n'aurait pas donné pour la présidence du conseil. — Il reste de tout cela six pages merveilleuses.

Sainte-Beuve a connu ce manuscrit de Cauterets et il en a parlé incidemment, — ce que n'ignore pas, bien entendu, M. Giraud, qui n'ignore rien, — dans l'article du 21 avril 1862 des *Nouveaux Lundis*. Comme toujours il juge très sévèrement, à ce propos, Chateaubriand amoureux : « Le refus de Chateaubriand, écrit-il, est ardent, passionné, voluptueux [soit !]. Même en éloignant et en repoussant son

hommage, il ne serait pas fâché d'occuper, d'agiter ce jeune cœur, de lui laisser un trouble, un long regret, un levain immortel, une goutte de philtre, qui, s'il ne sait plus donner, sait du moins corrompre et empoisonner le bonheur. »

Où Sainte-Beuve voit-il tout cela ? Chateaubriand n'a pas besoin d'occuper et d'agiter ce jeune cœur, puisqu'il est occupé et agité depuis deux ans. Et en quoi corrompt-il et empoisonne-t-il le bonheur de cette jeune fille ? Il lui dit qu'elle se trompe, qu'elle se laisse aller à un caprice d'imagination d'où le regard d'un jeune homme la tirerait bientôt. Il la détourne d'une sottise et la ramène aux grandes voies, et unies et droites, de la nature et de la raison. Tout cela en souffrant un peu, ou très fort, et en criant sa souffrance un peu bruyamment, sans doute ; mais enfin c'est bien la raison, une haute raison et dont on pourrait un peu lui tenir compte et lui savoir gré, qui domine tout cela.

En un mot, et prosaïquement, mais avec exactitude, je dirai : Chateaubriand a sauvé d'elle-même une jeune étourdie et il a fait fastueusement ce que n'importe qui d'entre nous, honnête homme, aurait fait de façon plate et un peu piteuse. Ce n'est pas sa faute si, du reste, il est éloquent ; et je ne vois ni philtre, ni corruption, ni empoisonnement dans toute cette affaire.

Sainte-Beuve ajoute : « Et que des censeurs légers, inintelligents ou hypocrites viennent dire après cela que j'attaque et que je diminue Chateaubriand ! Je le restitue. »

Je n'ai que le choix entre être léger, inintelligent

ou hypocrite. Je préfère léger. Mais il y a des jugements, autres que les miens, qui me semblent d'une légèreté un peu singulière, et il me paraît un peu bizarre qu'un homme qui a préservé une jeune fille contre elle-même soit accusé de l'avoir vilainement troublée, et je crois que c'est bien la première fois que se refuser s'appelle corrompre.

Ce que je me demande un peu, c'est ce que Sainte-Beuve aurait voulu que Chateaubriand fît de cette occitanienne. Je vous laisse y rêver.

Et puis, pour parler un peu sérieusement, Sainte-Beuve raisonne absolument, peut-être par ignorance, peut-être par malignité, comme si Chateaubriand avait donné à son occitanienne, mis sous ses yeux, les pages un peu troublantes, je le reconnais, qu'on vient de lire. Or Chateaubriand dit précisément le contraire : « Tu ne liras cela qu'après ma mort. » Donc, même si nous concédions que ces pages sont empoisonneuses de bonheur, il ne serait pas exact que Chateaubriand eût empoisonné qui que ce soit ou quoi que ce soit ; et les incriminations de Sainte-Beuve sont injustes autant que ses pudeurs peuvent passer pour ridicules. Mais nous nous égarons un peu. Après tout, je n'ai voulu aujourd'hui que restituer, moi aussi, au plus juste, Chateaubriand, en un épisode de sa vie.

POST-SCRIPTUM

J'ai transcrit, presque en son entier, une *Confession* de Chateaubriand, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale reproduit par M. Victor Giraud dans ses *Etudes sur Chateaubriand* et que vous pouvez du reste lire dans les *Mémoires de Chateaubriand*, édition Biré, IV, 622 (appendice).

On s'est naturellement demandé qui était cette jeune fille dont Chateaubriand fut amoureux si passionnément, sur le tard, à une date inconnue. M. Victor Giraud et après lui M. Biré ont cru que c'était la même que « l'occitanienne » à qui Chateaubriand a consacré deux pages des officiels et authentiques *Mémoires d'outre-tombe* (édit. Biré, IV, 237). Pour mon compte, je l'ai cru aussi, et c'est en ce sens que j'ai écrit l'article qui précède.

Or il a paru un article de M. de Vogüé (*Gaulois*, 2 décembre 1904) où M. de Vogüé croyait pouvoir assurer : 1° que « l'occitanienne » des *Mémoires* authentiques (Biré, IV, 237) n'était autre que cette Mme de Vichet dont je vous ai parlé à propos de « la correspondance de la marquise de V...» ; — 2° que la *Confession délirante* du manuscrit de la Bibliothèque nationale (Biré, IV, 622, appendice) ne pouvait évidemment pas se rapporter à la marquise de Vichet et qu'elle se rapportait peut-être aux amours de Chateaubriand en 1823.

Ces deux assertions m'ont étonné et j'ai fait

enquête, et j'ai sous les yeux des lettres et notes de M. l'abbé Pailhès, de M. Victor Giraud, de M. de Vogüé. M. Pailhès ne croit pas que l'occitanienne des *Mémoires* authentiques et la personne à qui se rapporte la *Confession délirante* soient la même personne; mais il ne croit pas non plus que l'occitanienne soit Mme de Vichet; et il croit que c'est Mme de Vatry née Hainguerlot; et d'autre part il croit que la *Confession délirante* doit se rapporter à l'année 1834 et n'est du reste qu'un exercice littéraire. Cela fait... combien cela fait-il de questions ? Cela en fait sept. 1° L'occitanienne des *Mémoires* authentiques et l'objet de la *Confession délirante* sont-ils la même personne ? 2° S'ils ne sont pas la même personne, qui est l'occitanienne des *Mémoires* authentiques ? Est-ce Mme de Vichet ? 3° Est-ce Mme de Vatry ? 4° Est-ce une inconnue qui reste à découvrir un jour ? 5° Et l'objet de la *Confession délirante*, supposée n'être plus l'occitanienne, est-ce la femme de 1823 ? (Mme Hamelin ?) 6° Est-ce rien du tout, la *Confession délirante* n'étant qu'un exercice de style ? 7° Est-ce une femme inconnue qui reste à découvrir et qui se placerait à une date inconnue de la vieillesse de Chateaubriand ?

Ouf ! Marchons « tout de même ».

1° L'occitanienne des *Mémoires* authentiques (Biré, IV, 237) et l'objet de la *Confession délirante* (Biré, IV, 622, appendice) sont-ils la même personne ? — J'ai des doutes maintenant. M. Pailhès fait remarquer avec beaucoup d'insistance dans les lettres que j'ai sous les yeux que le paysage n'est pas le même. C'est assez vrai. Le paysage de la première page de

la *Confession délirante* n'est vraiment guère celui de Cauterets. Il faut confesser cela. Relisez. M. Pailhès fait remarquer d'autre part que l'état d'âme général n'est pas le même qu'en 1829 (et non 1830 comme j'ai dit, mais pour l'instant ce n'est d'aucune importance), Chateaubriand, en 1829, n'étant nullement « sorti de la société », « vieux voyageur sans asile », désemparé moralement et socialement fini. Ceci encore me frappe assez fort.

M. de Vogüé répond que ce sont phrases que Chateaubriand a répétées toute sa vie, du moins depuis l'âge mûr. — Sans doute, mais non pas tout à fait de la même façon. Certainement le Chateaubriand des *Mémoires* authentiques, épisode de l'occitanienne, et le Chateaubriand de la *Confession délirante* n'ont pas l'air d'avoir le même âge, et celui-ci a l'air plus vieux que celui-là. C'est une impression. Relisez. Donc j'incline maintenant à croire que l'occitanienne et l'objet de la *Confession délirante* ne sont pas la même personne. J'incline à croire — du reste comme M. de Vogüé avec son système et comme M. Pailhès avec le sien.

2° Si « l'occitanienne » et l'objet de la *Confession délirante* ne sont pas la même personne, qui est l'occitanienne? M. de Vogüé répond : « C'est probablement Mme de Vichet. — Je n'en crois rien. Mme de Vichet avait correspondu sans le connaître, pendant deux ans, de 1827 à 1829, avec Chateaubriand. Elle le vit deux ou trois fois à Paris en juin 1829 et il y eut (reportez-vous soit au volume, soit à mon article sur Mme de V.) une rupture absolue entre eux après quelques visites. Mme de Vichet aurait été retrouver,

j'ai été sur le point de mettre relancer, M. de Chateaubriand à Cauterets un mois après ? Rien n'est plus éloigné de son caractère tel que nous le connaissons par ses lettres, justement admirées de M. de Vogüé — De plus, de son « occitanienne » Chateaubriand dit qu'avant son apparition à Cauterets il ne l'avait *jamais vue*. Or il avait vu Mme de Vichet à Paris, un mois avant. Si « arrangeur » que soit Chateaubriand, je dis, d'après les mesures que j'ai prises, selon mes moyens, de ses « arrangements » habituels, qu'il n'a pas faussé à ce point la vérité. Je puis me tromper.

De plus, Chateaubriand donne à son occitanienne « seize ans ». Mme de Vichet en 1829 a cinquante ans juste. Si arrangeur que soit Chateaubriand, il n'a pas poussé l'altération de la vérité jusque-là. D'autant plus que rien ne le forçait à *dire l'âge*. Relisez le passage. Il serait aussi gracieux si Chateaubriand avait dit simplement : « une jeune femme », sans rien spécifier. D'une femme de cinquante ans il aurait dit : « une jeune femme », ce qu'on peut toujours dire par politesse, et il aurait laissé l'âge dans un vague poétique. Mais il dit « la charmante étrangère de seize ans » et à la dernière ligne, pour bien préciser.

— Ou dérouter ?

— Pourquoi dérouter, et que l'occitanienne de Cauterets ait eu seize ans ou cinquante, qu'est-ce que cela peut faire à Mme Récamier ? Elle sera aussi jalouse dans un cas que dans l'autre et sans doute plus dans le premier que dans le second. Il n'y a pas lieu de dérouter.

Et il ajoute : « Elle m'a su gré de m'être rendu

justice : elle est mariée. » Voilà qui est encore pour préciser.

— Ou dérouter !

— Que de déroutements, qui du reste ne serviraient à rien ! Si Mme Récamier doit être jalouse, ce n'est pas que l'occitanienne soit mariée qui l'empêchera de l'être, Chateaubriand ayant généralement été peu arrêté par « la considération du mari », comme dit Mme de La Fayette.

Non, tout cela est là parce que c'est vrai, très atténué, bien entendu, et sans que Chateaubriand dise tout ; mais vrai en sommaire. Il me paraît certain que Chateaubriand a connu à Cauterets une « occitanienne » qui avait seize ou dix-huit ans, qu'il n'avait jamais vue, qui lui écrivait depuis deux ans et qui était amoureuse de lui et qu'il a plus ou moins calmée et qui n'était pas Mme de Vichet.

Objections de M. de Vogüé : Mais, comme Mme de Vichet, l'occitanienne est de Toulouse.

— Elle est occitanienne et rien ne dit qu'elle soit de Toulouse. Occitanien veut dire simplement : qui est d'un pays de langue d'Oc. Nos pères (de 1800 à 1840 environ) mettaient « occitanien », noblement, là où nous mettons « méridional ».

— Mais, comme Mme de Vichet, elle écrivait à Chateaubriand depuis deux ans.

— Oh ! tant de femmes ont écrit à Chateaubriand qu'il n'est aucunement de toute impossibilité que l'occitanienne eût écrit depuis deux ans à Chateaubriand concurremment à Mme de Vichet.

— Mais cela lui donne quatorze ans à l'époque de sa première lettre à M. de Chateaubriand !

— Eh bien ! Est-ce la première fois qu'une gamine écrit à un homme illustre ? Remarquez que Chateaubriand l'appelle « la spirituelle, *déterminée* et charmante étrangère de seize ans » (*étrangère* est par parenthèse bien bizarre, et je ne vois pas que l'on s'en inquiète — ??). Du reste, il a dit seize ans et elle peut en avoir dix-sept ou dix-huit ou vingt. Dans ces limites-là Chateaubriand « arrange ».

Enfin j'ai une idée qui me poursuit depuis un quart d'heure. Il est très possible que si Chateaubriand a écrit « qui m'écrivait depuis deux ans », ce soit par suite d'une confusion ou d'une synthèse plus ou moins consciente précisément entre l'occitanienne et Mme de Vichet. Mme de Vichet, en juillet 1829, lui écrivait depuis deux ans. Il rencontre à Cauterets la spirituelle et déterminée fillette qui lui écrit depuis quelque temps. Un an après, rédigeant ses *Mémoires*, il confond un peu deux aventures qui par un seul côté se ressemblent et il écritque l'occitanienne lui envoyait des lettres depuis deux ans. Cette supposition est raisonnable.

Mais que Chateaubriand ait peint, comme ayant « seize ans », comme spirituelle et déterminée », comme étant une femme « qu'il n'avait jamais vue », comme étant une femme « qu'il a reportée dans ses bras de la route chez elle », comme étant une femme « à qui il avait honte à son âge d'inspirer une sorte d'attachement », Mme de Vichet, qui avait cinquante ans, qui était plus éloquente que spirituelle et qui était aussi peu déterminée que possible, qu'il avait vue trois ou quatre fois un mois avant et qui était

mère d'un capitaine de chasseurs, non, l'altération est trop forte.

Pour moi l'occitanienne n'est pas Mme de Vichet.

3° C'est Mme de Vatry, née Hainguerlot, croit M. Pailhès (avec beaucoup de réserves du reste). Le mot « étrangère » ne se rapporte pas à elle (pas plus qu'à Mme de Vichet et non pas plus qu'à une occitanienne quelconque), il est vrai ; le mot « occitanienne » non plus ; car Mme de Vatry, née Hainguerlot et fille d'un fournisseur des armées du Directoire, paraît être née à Paris. Mais quelques textes de Chateaubriand donnent à croire à M. Pailhès qu'elle pourrait être cependant l'héroïne de Cauterets. Les voici. Vendredi 6 août 1841, lettre de Chateaubriand à Mme Récamier «... A propos, ne connaissez-vous pas une Mme de Vatry, Mlle Hainguerlot ? Elle prétend que je l'ai fait danser sur mes genoux lorsqu'elle était petite fille. Mes genoux sont bien glorieux. Je crois l'avoir rencontrée autrefois aux eaux de Cauterets, lorsqu'elle était une vraie lionne, alors que je donnai stupidement ma démission pour plaire à des hommes qui sont devenus mes ennemis. » Eh ! Eh ! « lionne » et « Cauterets » et « 1829 ! » Tout semble y être. Voilà qui se tient.

— Mais, répond M. de Vogüé, Mme de Vatry n'est pas une occitanienne ! Et d'un. — En 1829 elle avait vingt-six ans et non seize, étant née en 1803. Et de deux. — En 1829 elle était mariée depuis dix ans ou au moins neuf et peut-être onze, car elle se maria à quinze ou seize ans. Et de trois. — Les lignes mêmes que Chateaubriand lui consacre en 1841 montrent qu'il n'a d'elle qu'un très vague souvenir. Il se rap-

pelle qu'il l'a vue en 1829 à Cauterets et qu'elle y menait la vie tapageuse d'une « lionne » (en style de 1841, femme mondaine très en dehors et un peu excentrique). Aucun rapport avec l'occitanienne, « déterminée et spirituelle », mais isolée et nullement tapageuse. L'occitanienne n'est pas la baronne de Vatry.

C'est tout à fait mon avis. L'occitanienne n'est ni Mme de Vichet, ni Mme de Vatry.

4° Qui est-elle donc ? Mon *impression* est qu'il ne faut pas chercher parmi les femmes qui ont laissé un nom dans l'histoire, même anecdotique, parmi les femmes qu'on sait qui ont été aimées de Chateaubriand, parmi les femmes de son monde. Le ton dont il parle d'elle m'indique que c'est une femme d'une condition inférieure à la sienne. Il en parle paternellement, mais légèrement. Il pirouette un peu sur son talon en évoquant son souvenir. « La brise de la montagne a bientôt emporté ce caprice d'une fleur. » On sent qu'il a été *ravi* et non *flatté : ravi* parce qu'elle avait seize ans et lui soixante; *flatté*, pas du tout. Je suis persuadé que « l'occitanienne » était une grisette. Elle a seize ans ou dix-sept ou dix-huit. Elle est à Cauterets pour sa santé, elle semble y être toute seule. Elle est très libre de ses actes, comme, seules, les jeunes filles du peuple peuvent l'être à l'âge qu'elle a. Elle s'est engouée de Chateaubriand; elle le retrouve. Elle va « droit à lui ». A peu qu'elle ne lui saute au cou. Elle se promène avec lui, le soir, sur la route, et s'évanouit dans ses bras. Il la reporte chez elle. Tout cela est d'une grisette, « spirituelle, détermi-

née » et probablement délicieuse, mais d'une grisette. Plus tard, elle écrit à Chateaubriand quelque chose comme : « J'étais folle et vous avez été très gentil. C'est passé. Je suis mariée. Je me souviendrai toujours de vous avec plaisir. » C'est une grisette qui avait lu *Atala*, très *populaire* alors (*René*, non ; *Atala* oui ; autant que les *Mystères de Paris* plus tard). C'est une grisette. Aussi ferme qu'un personnage de la *Tour de Nesles* dit : « Ce sont de grandes dames, de très grandes dames ! » je dirai toujours : « C'est une grisette ! » — Donc il est très probable qu'on ne saura jamais le nom de « l'occitanienne ». Je ne sais pas si vous êtes comme moi ; mais j'aime mieux comme ça. C'est bien plus gentil. Une Bettina peuple, qui n'est jamais devenue comtesse. Chateaubriand a dû causer d'elle avec son ami Béranger. C'est une vision très agréable.

5° Et maintenant l'objet de la *Confession délirante*, à supposer que cet objet ne soit pas « l'occitanienne », ce que j'ai accepté comme très possible ? M. de Vogüé incline à croire que l'objet de la *Confession délirante* est la femme de 1823, celle qu'il adorait quand il était ministre des affaires étrangères (très probablement Mme Hamelin). D'abord le *ton* de la *Confession délirante* et celui des lettres amoureuses de 1823 est le même. Vous connaissez le ton de la *Confession délirante* et, du reste, retrempez-vous-y un instant. Elle en vaut le soin. Le ton des lettres amoureuses de 1823 était celui-ci : « Mon ange, ma vie, je ne sais quoi de plus encore, je t'aime avec toute la folie de mes premières années. Je redeviens pour toi le frère d'Amélie. J'oublie tout depuis que

tu m'as permis de tomber à tes pieds. Oui, viens aux bords de la mer, où tu voudras, loin du monde. J'ai enfin saisi le rêve de bonheur que j'ai tant poursuivi. C'est toi que j'ai adorée longtemps sans te connaître... Je t'écris après avoir écrit à tous les rois et à tous les ministres de l'Europe. Ma main est fatiguée ; mais mon cœur ne l'est pas... J'allais partir, plein de joie, pour aller à toi, lorsque le roi m'a fait dire qu'il voulait me voir demain à midi. La peur de gâter une vie qui est à toi, à qui je dois de la gloire pour me faire aimer (1), peut seule m'empêcher de jeter tout là et de t'emmener au bout de la terre... Reçois un million de baisers sur tes mains, tes lèvres et tes cheveux... »

Le ton est le même, oui, à peu près.

Mais cela n'est pas une indication très précise, le ton de Chateaubriand ayant toujours été le même, à quelques nuances près, toutes les fois qu'il a été fortement pris, et il était rare qu'il ne fût pas pris très fortement. Mais à ce que la *Confession délirante* ait été écrite en 1823, il y a une objection formidable, ce sont ces premières lignes de cette confession où Chateaubriand se dit désormais hors de la société, etc. Certes en 1823 (et non pas même en 1829) il n'était pas hors de la société. Il s'en fallait de quelque chose.

Cette formidable objection a mis sans doute M. de Vogüé sur la voie d'une observation, que, du reste,

(1) Et voilà pourquoi, quelques mois plus tard, Chateaubriand quitta le ministère « en rugissant ». Chateaubriand n'a jamais désiré la gloire ou politique ou littéraire, ou de voyageur pour être aimé des femmes.

il aurait pu faire sans cela, par l'effet seulement de la finesse d'esprit critique qu'il possède. Il a remarqué que le ton de la *Confession délirante* depuis le commencement jusqu'aux mots : « Vois-tu, quand je me laisserais aller à ma folie... » n'est pas du tout le même que celui de cette même confession à partir de ces mêmes mots.

Très juste, cela; parfaitement juste. M. de Vogüé en tire des conclusions exagérées à mon avis, il en tire *trop de conclusions*, comme nous verrons tout à l'heure; mais c'est très juste en soi. Le ton jusqu'à : « Vois-tu... » est extrêmement différent de ce qu'il est après.

Quelles conclusions M. de Vogüé en tire-t-il ? Il en tire cette conclusion que le texte jusqu'à « Vois-tu... » et le texte depuis « Vois-tu » pourraient bien être deux textes indépendants l'un de l'autre et écrits en différents temps.

Par cette discrimination qu'est-ce qu'il fait ? Quelque chose de très utile à sa thèse. *Il ôte sa date à la Confession délirante.* Si la *Confession délirante* ne fait qu'un morceau, fait bloc, elle est datée par les premières lignes; elle est datée d'une date indéterminée, mais approximativement ferme, elle est datée du temps où Chateaubriand avait renoncé à la société et à jouer un rôle ; en un mot, elle est datée : *après* 1830. Mais si la manière de préface par laquelle s'ouvre la *Confession délirante* est d'une autre époque que le corps même de la confession, la confession n'est plus datée. La préface en peut être et en doit être d'après 1830; elle-même peut être de n'importe quel moment de l'âge mûr de Chateaubriand, depuis

1820, si vous voulez ; donc elle peut être de 1823 ; donc elle peut se rapporter à la dame de 1823. Et nous y voilà.

Oui bien, cela est possible ; mais d'abord cela n'est pas prouvé, et il faudrait toute une étude sur les manuscrits pour le prouver ; et, encore, je crois que cette étude, que du reste je recommande aux érudits et experts, n'amènerait pas à grand'chose ; et ensuite, mon Dieu ! le texte de la *Confession délirante*, même abstraction et amputation faites de sa préface, ne me semble pas du tout se rapporter à la dame de 1823. La dame de 1823, quelle qu'elle soit, est une dame, une femme jeune, mais non pas très jeune ; ce n'est pas une jeune fille, et une toute jeune fille.

Or toute la *Confession délirante* s'adresse à une jeune fille, à une toute jeune fille, qui n'a jamais aimé, qui aime pour la première fois, qui pour la première fois croit aimer. L'objet de la *Confession délirante* est presque une enfant.

Ce n'est pas à une femme faite, et en 1823, c'est-à-dire quand il n'est âgé que de cinquante ans seulement, que Chateaubriand, ni du reste aucun homme, mais surtout Chateaubriand, écrirait : « Si tu me dis que tu m'aimes comme un père tu me feras horreur ; si tu prétends m'aimer comme une amante je ne te croirai pas. Dans chaque jeune homme je verrai un rival préféré... »

Ce n'est pas à une femme faite que Chateaubriand, âgé de cinquante ans, écrirait : « ... Je t'adore et je ne t'accepte pas... Va chercher le jeune homme dont les bras pourront s'enlacer aux tiens avec grâce...

Quand tu aimeras un jour un beau jeune homme... Non, jeune grâce, va à ta destinée ; va chercher un amant digne de toi... »

Ce n'est pas à une femme faite que Chateaubriand âgé de cinquante ans dirait : « Et le monde... Si j'étais riche, on dirait que je t'achète et que tu te vends, ne pouvant admettre que tu puisses m'aimer... On me ferait un crime d'avoir abusé de ta *simplicité*, de ta *jeunesse*, de t'avoir acceptée, d'avoir abusé de l'état de... (un mot illisible, mais qui veut dire vraisemblablement *folie*, *étourdissement*, *anéantissement*), où tombe (un mot illisible, mais qui vraisemblablement veut dire une *enfant*) le temps de me serrer dans tes bras... La vieillesse enlaidit jusqu'au bonheur. »

Et enfin ce n'est pas à une femme faite, ce n'est surtout, certes pas, à la dame de 1823, que Chateaubriand *se serait abstenu d'envoyer cette confession*. Ce n'est pas à elle qu'il aurait dit, ou plutôt pour elle qu'il aurait écrit sans vouloir le lui dire à elle-même : « Tu n'entendras [ceci] qu'après ma mort, quand j'aurai livré ma vie aux faisceaux des lyres brisées. » Ce n'est pas à elle qu'il aurait dit : « Je t'adresse [idéalement] mes *derniers chants de tristesse*... » — Mais ! Voilà presque une date ! Ce n'est pas en 1823 que Chateaubriand peut parler de ses derniers chants de tristesse. C'est évidemment bien plus tard. Voilà ce que j'appelle tout au moins une date négative. — De ce que je viens d'écrire, je conclus *sans fermeté* que la *Confession délirante* est d'après 1830, et je conclus *avec assurance* qu'elle n'est pas de 1823 et n'a pas, *à quelque date qu'elle ait été écrite*, la dame

de 1823 pour objet. Ni le passage des *Mémoires* authentiques ne se rapporte ni à Mme de Vichet, ni à Mme de Vatry ; ni la *Confession délirante* ne se rapporte à la dame de 1823. Voilà où nous en sommes.

6° Qui donc peut être l'objet de la *Confession délirante ?* M. Pailhès croit ou incline à croire que ce n'est rien du tout. Il croit ou incline à croire que c'est un exercice de rhétorique auquel s'est livré Chateaubriand à Fontainebleau, le sixième jour du mois de novembre 1834, lequel était un jour de pluie.

Car le mercredi (5 novembre 1834), il écrivait à Mme Récamier : « C'est dans le délicieux désert de Henri IV. J'ai peur qu'au lieu de faire du vieux (c'est-à-dire de m'atteler aux éternels *Mémoires d'outre-tombe*) je ne me mette en frais d'élégie. Je suis déjà assiégé de douze ou quinze muses... » — Et le lendemain 6 novembre, il lui écrivait : « La pluie n'a pas cessé de la journée. Le château, ou les châteaux, c'est l'Italie dans un désert. J'étais si en train et si triste que j'aurais pu faire une seconde partie à René, au vieux René ! Il m'a fallu me battre avec la muse pour écarter cette mauvaise pensée ; encore ne m'en suis-je tiré *qu'avec cinq ou six pages de folie*, comme on se fait saigner quand le sang porte au cœur ou à la tête. Les *Mémoires*, je n'ai pu les aborder *Jacques* [de George Sand], je n'ai pu le lire. J'avais bien assez de mes rêves. A vous seule, il appartient de chasser toutes les fées de la forêt qui se sont jetées sur moi pour m'étrangler. Je devrais mourir de honte d'être comme cela. Je mets ma honte et ma tendresse à vos pieds. »

Donc la *Confession délirante*, ce sont variations de Chateaubriand qui s'ennuie un jour de pluie, à Fontainebleau.

Il y a de la vraisemblance dans cette conclusion ingénieuse tirée d'un rapprochement au moins très curieux. Ne vous arrêtez pas aux « cinq ou six pages » pour un écrit qui, de l'écriture de Chateaubriand, en fait bien douze. Cinq ou six pages, cela veut dire quelques pages. Si l'on veut, même, en acceptant l'hypothèse de M. de Vogüé et en distrayant de la *Confession délirante* les pages qui lui servent de préface, jusqu'à « Vois-tu », nous serions presque en présence d'une expression exacte. D'autre part, les mots « élégie » et « folie » cadrent bien avec l'écrit dont il s'agit. « J'aurais pu faire une seconde partie à René » va aussi comme de cire. Voilà les vraisemblances.

Mais elles s'arrêtent là, et elles ne sont pas suffisantes. Le paysage, qui ne concordait guère avec Cauterets — nous y revenons — concorde très bien avec Fontainebleau, dit M. Pailhès. — Mais... pas du tout ! Chateaubriand est à Fontainebleau même, puisqu'il parle du château, et il n'est point sur une lisière quelconque de la forêt. Il est à Fontainebleau même. Et c'est à Fontainebleau qu'il voit « assis dans une bruyère... paître quelques moutons ou s'abattre quelque corbeau sur une terre labourée... » ? — Je ne vois pas de moutons paissant ni de terres labourées autour de Fontainebleau.

D'autres expressions peuvent se rapporter *indifféremment* ou à Fontainebleau ou à Cauterets : « Je

promène mes regards sur les arbres de la forêt. » — « Eh bien ! oseras-tu maintenant te hasarder avec moi dans cette thébaïde ? » — « Gravissant des rochers sans but. »

Et enfin d'autres expressions encore se rapporteraient *plutôt* à Cauterets qu'à Fontainebleau : « Quand je vois apparaître le crépuscule et que, de la natte de ma couche, je promène mes regards sur les arbres de la forêt à travers ma fenêtre rustique, je me demande pourquoi le jour se lève pour moi. » — Quelque rustique que fût Fontainebleau vers 1830, « fenêtre rustique » et « natte servant de lit » conviennent plus à Cauterets qu'à Fontainebleau. — « Non, je ne souffrirai jamais que tu entres dans ma chaumière ; c'est bien assez d'y repousser ton image, d'y veiller comme un insensé en pensant à toi ! Que serait-ce, si tu étais assise sur la natte qui me sert de couche ?... » — Quelque rustique que fût Fontainebleau vers 1830, « chaumière » comme « natte » conviennent plus à Cauterets qu'à Fontainebleau à cette époque.

Rien n'est donc moins prouvé que ceci que Chateaubriand aurait écrit la *Confession délirante* en 1834 à Fontainebleau. Cependant je reconnais, *mais surtout si l'on admet que le prologue de la confession délirante et la confession elle-même sont un même morceau et du même temps*, qu'un écrit où Chateaubriand se donne comme retiré de la société et n'appartenant plus au monde est plutôt attribuable à Chateaubriand après 1830 qu'à Chateaubriand avant 1830. Le prologue est du ton des lettres datées de Genève (1832) et le morceau tout

entier est d'un Chateaubriand qui se trouve décidément très vieux. Chateaubriand ne s'est trouvé décidément très vieux — bien entendu — qu'aux approches de 70 ans, vers 1835. Voilà de bonnes raisons en faveur de M. Pailhès.

Mais ce morceau, à quelque époque qu'il ait été écrit, est-il sans objet et un simple exercice de style? — Jamais personne ne me fera croire cela. Le prologue peut-être ; et encore ! La *Confession* proprement dite, depuis : « Vois-tu... » jamais de la vie ! Tout cela est écrit avec du sang qui coule du cœur. Tout cela, c'est cris furieux de passion enragée.

Objection : « Vous n'en savez absolument rien et vous ne pouvez rien en savoir, parce que vous, homme sans imagination, vous n'avez pas l'instrument à mesurer ce qu'un homme d'imagination comme Chateaubriand peut faire de rien, ce que l'imagination d'un Chateaubriand peut créer *ex nihilo*. »

— Parfaitement juste. Cependant il y a des degrés. On voit bien, quand on a un peu d'habitude, on voit bien à peu près les endroits où Chateaubriand fait de simples variations sur son violon enchanté, et les endroits où il est vraiment ému, où ce n'est pas lui qui pince les cordes, mais où c'est lui qui est pincé ; et les différences entre ces passages-là et ces passages-ci. Cela ne laisse pas de se voir. Or s'il est un écrit où Chateaubriand semble ému jusqu'au délire, c'est la *Confession*. Toutes ces lignes crient la vérité, crient : « C'est arrivé ! »

— Simple impression !

— Oui, évidemment, simple impression ; mais il ne faut pas cependant refuser tout crédit à l'impres-

sion ressentie. Enfin, voyons ! Les lettres de 1823, à la dame de 1823, ne sont pas sans objet et simple exercice de style, vous en conviendrez. Eh bien ! La *Confession délirante* est du même ton, même plus ardente et plus profonde que les lettres de 1823. Donc je suis convaincu que l'objet de la *Confession délirante* a existé.

— Mais ce qu'écrit là-dessus Chateaubriand à Mme Récamier ? — D'abord il faudrait prouver que ce qu'écrit Chateaubriand en novembre 1834 à Mme Récamier est *là-dessus* ; et j'ai montré que ce n'est qu'une hypothèse, et non pas très vraisemblable. Ensuite, à supposer même que ce soit bien de la *Confession délirante* que Chateaubriand parle à Mme Récamier en novembre 1834, il faudrait conclure au contraire que la *Confession délirante* se rapporte à un objet très précis ! Mais, oui ! Chateaubriand est à Fontainebleau ; il rend compte jour par jour à Mme Récamier de ce qu'il fait. Il a quelques entrevues avec une fillette. Il en est très troublé et redevient René pour huit jours. Il écrit « cinq ou six pages d'élégie » sur cela. Et il raconte tout cela à Mme Récamier, *bien entendu, moins la fillette.* C'est élémentaire ; et c'est ainsi qu'il a fait, soit avec Mme Récamier, soit avec une autre, toute sa vie. Chateaubriand, ayant, en 1834, à Fontainebleau, de rapides amours platoniques et du reste très tragiques, ayant passé par un état d'esprit très spécial et inhabituel, n'ayant pas pu n'en point parler à Mme Récamier, tant il avait toujours le besoin de parler de lui et de raconter son âme, et ayant étalé à Mme Récamier cet état d'âme, *moins sa cause*, cela

se tient très bien et est d'une parfaite vraisemblance, d'une parfaite ressemblance à Chateaubriand.

7° Je crois donc :

Ou à ceci que la *Confession délirante* se rapporte à « l'Occitanienne » des *Mémoires* officiels (1829), laquelle ne serait ni Mme de Vichet, ni Mme de Vatry, mais bien une jeune fille restée inconnue, et qui restera sans doute inconnue ; ceci est encore très possible, parce que toutes les raisons qu'on a trouvées ou que j'ai trouvées moi-même contre cette hypothèse sont assez faibles ;

Ou à ceci que, après 1830, à une date inconnue, en 1834 peut-être, à Fontainebleau, Chateaubriand a rencontré une seconde très jeune fille dont il a été aimé, qu'il a aimée et éconduite.

Cela ferait deux Bettina. Il ne serait pas pour m'étonner beaucoup. Gœthe, on le sait, au même âge, en a eu plus d'une. Et de René ce n'est pas plus étonnant que de Wolfgang.

LAMARTINE [1]

Cinq (2) lettres de Julie Charles, célébrée par Lamartine sous le nom d'Elvire, ayant été découvertes à Saint-Point par M. René Doumic, elles ont donné lieu à deux publications : les *Lettres d'Elvire à Lamartine*, par M. Doumic lui-même et *Lamartine de 1816 à 1830*, par M. Léon Séché, ce dernier livre ayant pour dessein de ruiner la thèse soutenue dans le premier.

Car il s'agit de savoir, paraît-il, si Madame Charles a été la maîtresse de Lamartine ou si elle a été seu-

(1) *Lettres d'Elvire à Lamartine*, par M. René Doumic. *Lamartine de 1816 à 1830*, par M. Léon Séché, à la Société du *Mercure de France*, 26, rue de Condé.

(2) On peut dire cinq ou quatre, selon la manière de compter, selon que l'on compte pour *deux* la lettre du 1er janvier 1817 (soir) suivie sur le même papier d'une lettre du 2 (matin) ; ou selon que l'on compte ces deux lettres pour une seule. Je compte, pour la clarté de mon exposition, cette lettre du 1er (soir) et du 2 (matin) pour deux lettres, et par conséquent je compte cinq lettres : celle du 25 décembre 1816, celle du 1er janvier 1817 (soir), celle du 2 janvier 1817 (matin), celle du 2 janvier 1817 (après midi) ; celle du 10 novembre 1817.

lement une femme que Lamartine a aimée et qui aimait Lamartine.

La question m'est, à moi, assez indifférente; mais enfin on s'en occupe, et c'est une occasion de lire de très près et d'interpréter les textes les plus beaux du monde, je dis aussi bien ceux qui sont partis de la main de Lamartine que ceux qui sont partis de la main de Madame Charles ; et enfin mon indifférence sur le point précis m'engage à en écrire, puisqu'elle est un garant de la parfaite impartialité avec laquelle j'en écrirai.

Voici l'histoire des relations entre Madame Charles et Lamartine telle que la comprend M. Doumic. Je résumerai ensuite la même histoire telle que la comprend M. Séché.

Selon M. Doumic, Lamartine rencontra Madame Charles aux eaux d'Aix, fin août 1816. Ils habitaient la même maison ; il était seul, elle était seule. Il avait vingt-six ans. Elle avait trente-deux ans. Ils causèrent ensemble. Ils se promenèrent autour du lac et sur le lac, de jour et de nuit. Ils devinrent amants ou, comme dit M. Doumic en style irréprochable, « tout ce qui n'était pas leur amour fut oublié ». — Elle repartit pour Paris le 15 septembre. Lamartine l'accompagna une partie du chemin, mais dut rentrer dans sa famille. — A la Noël de la même année, Lamartine trouva le moyen de la rejoindre à Paris. Il fut reçu chez elle, souvent devant compagnie, souvent seul à seule ; elle alla chez lui. Il y eut un refroidissement pour cause de lettres de Madame Charles en retard, ou de lettres de Madame Charles trop froides au gré de Lamartine. Il y eut sinon

« soupçons », du moins diminution de « confiance » de la part de Lamartine. Il y eut désespoir de la part de Madame Charles. Il y eut réconciliation. Lamartine s'éloigna de Paris en avril 1817. Il écrivit souvent à Madame Charles et Madame Charles lui répondit souvent. Il retourna aux eaux d'Aix « seul » en août 1817, et il écrivit *le Lac* en septembre. Madame Charles, malade de la poitrine depuis longtemps, mourut à Paris le 18 décembre 1817. Les lettres de Lamartine qu'elle avait gardées et le crucifix qu'elle avait sur la poitrine en mourant furent remis à M. de Virieu par M. Charles et par M. de Virieu à Lamartine. Lamartine écrivit le *Crucifix* et se maria deux ans après.

Voilà, sèchement résumée, la version de M. René Doumic.

Voici celle de M. Séché.

Lamartine connut Madame Charles aux eaux d'Aix en août et septembre 1816. Ils se plurent et ils s'enchantèrent l'un l'autre. Ils n'eurent ni le temps, ni du reste le désir de devenir amants. Lamartine une fois à Paris, en décembre 1816, désira probablement devenir l'amant de Madame Charles. La vertu et les sentiments religieux de Madame Charles s'y opposèrent absolument, la pensée aussi, déchirante pour Madame Charles, que Lamartine avait aimé une autre femme avant elle (Graziella), ce qu'elle avait découvert en lisant les vers manuscrits de Lamartine. Lamartine renonça à sa poursuite et se « ramena aux termes d'amitié », comme dit Malherbe. Il a toujours affirmé et il a prouvé par des actes très significatifs qu'il n'y avait jamais eu que l'affection la plus immatérielle entre Julie et lui.

Voilà sèchement résumée la version de M. Léon Séché.

Voyons sur quels textes chacune de ces versions s'appuie.

La version des amours coupables s'appuie avant tout sur les deux fameuses strophes du *Lac* qui étaient dans la rédaction primitive, que Lamartine a supprimées, qui ont été retrouvées dans ses papiers, qui ont été publiées en 1881 dans ses poésies posthumes et qui sont celles-ci :

Elle se tut : nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent.
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs ;
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité ;
Nos cœurs battaient ensemble et nos bouches unies
Disaient : éternité.

Il est difficile, en effet, de dire plus nettement les choses, à moins de les dire crûment, ce que Lamartine, à partir de 1816, était parfaitement incapable de faire. Ceux qui croient aux amours coupables se sentent très forts en s'appuyant sur ces deux strophes.

— Mais ces deux strophes ont été supprimées. Leur suppression devient un argument en faveur de ceux qui croient aux amours pures, et ils s'en servent. C'est donc plus loin que nous examinerons ce côté de la question.

Pour le moment voici où nous en sommes : en 1817, en septembre 1817, Lamartine, écrivant *le Lac*,

disait en termes honnêtes et en beau style, mais aussi net que possible : « Madame Charles et Lamartine se sont aimés intégralement. » Il disait cela en septembre 1817, avant la mort de Madame Charles ; notez ce point par provision. Mais il le disait, sans obscurité.

La version des amours coupables s'appuie ensuite sur les cinq lettres de Julie retrouvées par M. Doumic à Saint-Point. Ici je citerai beaucoup, d'abord pour bien présenter la version des amours coupables avec toutes les armes dont elle peut user et dont elle peut se défendre contre qui l'attaque ; ensuite, je le confesse, pour me donner le plaisir de copier les plus belles paroles d'amour qui aient peut-être été écrites. Madame Charles est le Saint-Simon de l'amour : elle a « écrit à la diable pour la postérité ». On relira son incorrect et sublime « Chant d'amour » aussi longtemps que celui de Lamartine, et j'avoue que s'il me fallait préférer l'un à l'autre... Mais je ne suis pas ici pour distribuer des prix en cour d'amour.

Donc dans la nuit du 25 au 26 décembre 1817, Madame Charles écrivait à Lamartine : « Est-ce vous, Alphonse, est-ce bien vous que je viens de serrer dans mes bras et qui m'êtes échappé comme le bonheur échappe ? Je me demande si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra, si je reverrai encore mon enfant chéri et l'ange que j'adore... Les cruels qui nous ont séparés, quel mal ils nous ont fait, Alphonse ! Qu'avons-nous de commun avec eux pour qu'ils viennent se mettre entre nous et nous dire : Vous ne vous regarderez plus ?... J'ai cru que j'allais leur dire : Eh ! laissez-moi.

Vous voyez bien que je ne suis pas à vous, que j'ai beaucoup souffert, et qu'il est temps, pour que je vive, qu'il me ranime sur son sein?... Ah! que cette nuit s'écoule. Elle me torture. Quoi ! Alphonse, je ne me trompe pas. Vous êtes bien ici ! Nous habitons le même lieu ! Je n'en serai sûre que demain. Et il faut que je vous revoie pour croire à mon bonheur ! Ce soir le trouble est trop affreux. Chère vallée d'Aix ! Ce n'était pas ainsi que vous nous rassembliez ; vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel ! Elles duraient comme notre amour, sans termes, sans bornes ! Elles auraient duré toute la vie. Ici les voilà déjà troublées. Mais quelle soirée aussi, et que nous aurions tort, cher enfant, de n'en pas espérer de meilleures ! Vous verrez comme, habituellement, je suis seule. Vous verrez, demain, mon cher ange, si Dieu est assez bon pour nous faire vivre jusqu'au soir, que des heures et des heures se passeront sans que l'on nous sépare... Demain j'ai le malheur de n'être pas libre avant midi et demi... Attendez-moi chez vous, mon ange. J'y serai dès qu'on m'aura laissée, et je vous ferai demander pour vous emmener, afin que nous passions le reste de la matinée ensemble... Ah ! mon enfant, que je vous aime ! que je vous aime ! Vous l'êtes-vous bien dit ? L'avez-vous vu ? Au milieu de ce monde où il fallait parler, sentiez-vous mon cœur souffrir? Le voyiez-vous battre ? Alphonse ! Alphonse ! Je succombe à mon émotion. Je vous adore, mais je n'ai plus la force de vous le dire. Ah ! que des larmes abondantes me feraient du bien ! Qu'il est donc difficile à porter, le bonheur ! Pauvre nature humaine, tu es trop faible pour lui !... Je vous

laisse, enfant chéri, pour quelques heures. Vous allez dormir, et moi, pendant la nuit entière, je vais veiller sur vous, et demander à Dieu que demain nous arrive. Après, nous pouvons mourir... »

Le 1er janvier 1817 (c'était le premier jour de sa dernière année), Madame Charles, beaucoup plus calme, écrit à Lamartine une lettre où, sur 139 lignes, 111 sont consacrées à la politique, aux discours parlementaires et à M. Mounier. Mais, brusquement, se rappelant qu'elle vient de lire les vers (manuscrits encore) de Lamartine, elle ne peut point cacher qu'elle a senti une jalousie rétrospective à l'égard de la femme que, dans ces vers, Lamartine appelle « Elvire ». (C'était Graziella. Lamartine devait plus tard, avec une certaine indélicatesse, *transporter* le nom d'Elvire à Julie elle-même et aussi à Madame de Lamartine. Une dame de beaucoup d'esprit me dit : « Il faisait comme ces maîtresses de maison qui donnent à toutes leurs bonnes successives le nom de *Marie* pour ne pas charger leur mémoire. » — Je ferai remarquer que cela semble avoir été l'habitude des poètes antiques. C'est classique.)

Julie, donc, est jalouse de Graziella, — rendons à chacune son nom précis pour être clair, — Julie est jalouse de Graziella, quoique celle-ci soit morte, et est prise de terreur à l'idée que Lamartine ne pourra jamais aimer profondément une femme après avoir aimé Graziella comme il l'a aimée et après avoir été aimé d'une femme aussi divine que Graziella : « Qui vous rendra Elvire ? qui fut aimée comme elle ? qui le mérite autant ? Cette femme angélique m'inspire jusque dans son tombeau une terreur religieuse. Je

la vois telle que vous l'avez peinte, et je me demande ce que je suis pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. Alphonse, il faut le lui garder, et que moi, je sois toujours votre mère. Vous m'avez donné ce nom, alors que je croyais en mériter un plus tendre. Mais depuis que je vois tout ce qu'était pour vous Elvire, je vois bien que ce n'est pas sans réflexion que vous avez senti que vous ne pouviez être que mon enfant. Je commence à croire même que vous ne devez être que cela, et si je pleure, c'est de n'avoir pas été placée sur votre route quand vous pouviez m'aimer sans remords et avant que votre cœur ne fût consumé par une autre. — Consumé, ai-je dit ? Ah ! pardonnez ! Je vois ce que vous devriez être plutôt que ce que vous êtes. Tout respire l'amour dans vos lettres, et jusqu'à cette expression chérie que vous avez créée ! N'avez-vous pas dit, ne suis-je pas sûre que vous avez pour moi une passion filiale ? Cher Alphonse ! je tâcherai qu'elle me suffise. L'ardeur de mon âme et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fût permis à moi de vous aimer d'amour et de tous les amours ! Mais s'il faut vous le cacher, ô mon ange, si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez les passions de la terre, je me tairai, Alphonse ! J'en demanderai à Dieu la force, et il m'accordera de vous aimer en silence. »

Il est évident qu'il faut s'arrêter ici un moment, car l'affaire s'obscurcit, et déjà il y a dans les textes de quoi armer la version de l'amour coupable et de quoi armer la version de l'amour pur.

Le texte des deux strophes du *Lac* primitif qui

dominent tout le débat et le domineront toujours, est très fort pour l'hypothèse de l'amour coupable ; le texte de la première lettre de Julie est absolument celui d'une femme qui s'est donnée, qui voudrait se donner encore dans son salon devant vingt personnes, qui aspire au moment d'être seule à seul, qui n'en dort pas, et qui compte les minutes, où, en effet, elle sera tête à tête avec son amant pour de longues heures. Je suis peut-être un grossier personnage ; mais je ne peux pas voir les choses autrement.

Mais la seconde lettre de Julie, la lettre du 1er janvier 1817, ouvre, en vérité, la discussion. Elle donne des armes à la version de l'amour coupable, surtout à elle, à mon avis ; mais elle en donne, je le reconnais, à l'autre version.

Premier fait : elle nous apprend que Lamartine a donné à lire à Julie, très tranquillement, les vers d'amour qu'il a écrits pour une autre. En use-t-on ainsi avec une femme qui est votre maîtresse, ou avec une femme dont on veut faire sa maîtresse ?

— Si l'on est délicat, ni avec l'une ni avec l'autre.

— Evidemment ; mais encore quand on le fait, cela indique-t-il que la femme est votre maîtresse ou qu'elle ne l'est pas encore ? Très probablement cela indique qu'elle l'est, puisqu'on en est à ne plus se gêner avec elle. Si elle ne l'était pas encore, on craindrait, avec quelque raison, de la désobliger et de se l'aliéner. Donc Lamartine donnant à lire à Julie les vers faits pour Graziella, est présumé l'amant de Julie.

— Mais Lamartine est si étourdi !

— Oh ! pour cela, oui ! Mais encore, si étourdi que

l'on soit, il me semble qu'on ne va pas jusque-là dans l'inconscience. Oui, le fait des vers pour Graziella donnés à Julie est une valeur pour la version de l'amour coupable.

Second fait que nous apprend la lettre du 1er janvier 1817 : c'est Lamartine qui a « créé l'expression », les expressions d'amour filial, d'amour maternel, de mon enfant, de votre mère, qui reviennent sans cesse dans les lettres de Julie. Très important. Si c'eût été Julie qui eût « créé l'expression », ce serait un fait en faveur de l'hypothèse de l'amour pur : « Je suis une vieille femme ; j'ai dix ans de plus que vous ; vous serez mon fils » ; c'est ridicule, comme la plupart des choses d'amour ; mais cela veut dire : « Je ne serai pas votre maîtresse. » Rien de plus clair.

Mais c'est Lamartine qui a « créé l'expression ». Ceci est tout autre chose. C'est Lamartine qui, après le séjour à Aix, après les scènes dont le souvenir inspire à Julie ces paroles : « Vous n'étiez pas avare pour nous des joies du ciel ; elles duraient comme notre amour, sans termes, sans bornes », après les scènes dont le souvenir lui inspirera là les deux strophes du *Lac* primitif, c'est Lamartine qui a donné à Julie le nom de mère, et c'est à ce nom de mère que Julie *se résigne*, en se figurant que Lamartine n'a jamais vraiment aimé que Graziella et en disant : « passion filiale... je tâcherai qu'elle me suffise ; l'ardeur de mon âme et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fût permis à moi de vous aimer d'amour et de tous les amours. » — Oh ! cela c'est le langage d'une femme

qui appartient à un homme ou qui lui a appartenu autant qu'on peut appartenir.

— Mais non ; ce peut être le langage d'une femme qui désire éperdument appartenir à un homme et qui ne lui appartient pas !

— Très juste ; mais si une grisette ou une courtisane peut écrire à un homme sans lui avoir appartenu : « Je veux vous aimer d'amour et de tous les amours ! » une femme d'une certaine condition sociale et du reste d'âme très élevée, comme était Madame Charles, ne l'écrit jamais que quand la faute a été commise. On ne dit à un homme : « Je veux être à vous tout entière », que quand on a été tout entière à lui. J'en réponds presque.

Ceux qui nous jurent que Madame Charles n'a pas été la maîtresse de Lamartine ne songent pas qu'ils la rabaissent en la montrant comme prononçant les paroles que je viens de citer sans avoir jamais été la maîtresse de Lamartine ; qu'ils la rabaissent en nous la présentant comme une femme sollicitant l'amour intégral d'un homme avant de l'avoir obtenu ; car il y a une très grande différence à solliciter cela sans l'avoir eu, ou à le solliciter quand déjà on vous l'a donné. Il me semble ainsi. Les dames sont priées d'en décider. Je doute peu qu'elles ne soient de mon opinion. — Et enfin remarquez la phrase : « *Votre mère; vous m'avez donné ce nom alors que je croyais en mériter un plus tendre.* » Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un aveu plus net.

Voilà des faits qui, dans les textes que nous avons lus jusqu'à présent, sont assez précisément dans le sens de la version de l'amour coupable.

Je reconnais, comme je l'indiquais plus haut, que déjà il y a dans ce texte quelque chose en faveur de la version « non coupable ». Ce sont les trois dernières lignes : « Si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez la passion de la terre, je me tairai, Alphonse. J'en demanderai à Dieu la force, et il m'accordera de vous aimer en silence. » Ceci est d'une femme qui n'a jamais appartenu à l'homme à qui elle parle ; *ou qui a été à lui*, mais qui sent qu'elle ne sera plus sienne. Je le reconnais, et il faudra que je m'explique là-dessus à la fin de cette enquête.

Le 2, au matin, Julie, soit a eu une conversation sur Graziella avec l'ami de Lamartine, Virieu ; soit, ce qui est plus vraisemblable, a réfléchi toute la nuit sur une conversation qu'elle a eue précédemment avec Virieu au sujet de Graziella. Virieu lui a dit tranquillement : « Graziella ? Oui. C'était une bonne petite femme, très aimante et parfaitement médiocre. »

Julie s'est dit : « Et c'est de cette femme que Lamartine parle avec idolâtrie et qu'il met en plein ciel ! *Alors*, quand il me parle de la même façon, il n'en croit pas un mot, et je suis pour lui une bonne petite femme très médiocre. » Virieu, en croyant bien faire, avait fait la gaffe, ou si vous aimez mieux que je parle français, avait fait une maladresse. Ce qui eût rassuré une femme ordinaire avait donné l'éveil à une femme qui savait réfléchir. « Mais, s'était écriée, tout d'abord, Madame Charles, qui devait plus tard en penser plus long, elle est morte d'avoir été abandonnée par lui. » — « Oui, oui, avait repris Virieu en cherchant à se rattraper, elle était pleine de cœur. »

Sur quoi Julie, réfléchissant, ratiocinant et se torturant le cœur comme font toutes les femmes amoureuses, s'était dit : « Lamartine ne m'aime que comme il a aimé l'autre, » c'est-à-dire superficiellement, et de là la douloureuse lettre du 2 janvier (matin) : «..... serait-il donc possible, Alphonse, qu'Elvire (Graziella) fût une femme ordinaire et que vous l'eussiez aimée, que vous l'eussiez louée comme vous l'avez fait ? Si cela était, cher Alphonse, quel sort j'aurais devant moi ! Et moi aussi vous me louez, vous m'exaltez et vous m'aimez parce que vous me croyez un être supérieur ! Mais que l'illusion cesse, que quelqu'un déchire le voile, et que me restera-t-il, si vous pouvez vous tromper ainsi dans vos jugements? Est-ce donc l'imagination qui s'enflamme chez vous, ô mon bien-aimé, et croyez-vous comme tant d'hommes le font, aux rêves de votre cœur jusqu'à ce que la raison les détruise ? Si un jour, cher Alphonse, on allait vous dire de moi : « C'était une bonne femme, pleine de cœur, qui vous aimait », et que vous pussiez supporter cet éloge, est-ce que vous m'aimeriez encore ? Oh ! non ! sûrement [et] je ne voudrais plus que vous m'aimassiez ; ce serait vous rabaisser vous-même. Mais je vous le déclare, cher Alphonse, je ne pourrais pas supporter moi-même un pareil éloge... Mon amour... est tel... que je ne pourrais souffrir qu'on en parlât légèrement. Je vous l'ai dit assez, cher ami, que je n'étais qu'une bonne femme, et qu'il ne fallait m'aimer que parce que je vous aime. Mais quand on aime comme moi, quand on aime comme Elvire (Graziella) et moi jusqu'à en mourir, n'est-on qu'une femme pleine

de cœur ? Mais pourquoi mal interpréter ce mot ! Ce n'est pas vous, mon amour, qui l'avez dit... Combien mon cœur bat dans ma poitrine ; comme il brûle ! Comme il est à la fois [elle veut dire : comme le sentiment que j'ai pour vous est à la fois...] dans mon esprit, dans mon imagination et dans l'amour ardent qui m'enflamme !... » — Que peut-on induire de ce texte pour la question particulière qui nous occupe ? Peu de chose ; ceci seulement que ce que j'ai cité est le langage d'une femme qui adore, qui souffre et qui craint. On peut adorer, souffrir et craindre avant la faute ou après la faute. Cependant : « ... [ma passion] est à la fois dans mon esprit, dans mon imagination et dans l'amour ardent qui m'enflamme », indique et avoue l'amour de tête, l'amour de cœur et l'amour sensuel, ce me semble bien. Or, une femme n'avoue l'amour sensuel que quand elle en a donné des preuves. Avant, jamais. Sans conclure rien de très précis du texte précédent, il faut dire qu'il est plutôt pour la version « coupable » que pour la version contraire.

Le soir même, 2 janvier, nouvelle lettre de Julie. Elle a évidemment reçu dans la journée une lettre de Lamartine qui ne pouvait pas être une réponse aux lettres de Julie du 1er janvier au soir et du 2 au matin, et qui contenait des reproches relatifs à l'absence de lettres et à un refroidissement supposé. Julie est comme enivrée de douleur ; elle écrit : « Arrivez, arrivez, Alphonse, venez consoler votre mère. Je ne puis plus supporter vos cruels reproches, et l'idée déchirante que vous avez pu croire à un changement dans mes sentiments fait un tel effet sur moi que je ne suis plus maîtresse de ma raison. Pour vous prouver que

je vous aime par-dessus tout, injuste enfant, je serais capable de tout quitter dans le monde, d'aller me jeter à vos pieds et de vous dire : Disposez de moi, je suis votre esclave. Je me perds; mais je suis heureuse. Je vous ai tout sacrifié, réputation, honneur, état ; que m'importe ? Je vous prouve que je vous adore... Je trouverai bien toujours un abri pour ma tête, et quand il ne m'aimera plus un gazon pour la couvrir... Alphonse, Alphonse, plaignez-moi ; vous me mettez au désespoir. Me dire que je vous ai donné la fièvre, persister dans ce reproche de négligence et m'en parler de ce ton de reproche, c'est me déchirer l'âme ; et encore vous me refusez les moyens de me faire entendre, vous ne voulez plus que je vous écrive ; vous allez partir pour un lieu que vous me cachez, où vous ne voulez pas trouver une lettre, où vous croyez sûrement que je n'en adresserai pas. O Alphonse, ô mon fils, que vous a fait votre mère ? Quelle idée en avez-vous... oh ! mon Dieu, prenez donc ma vie bien vite, et que cette horrible agonie ne se prolonge pas. Il a vu de la froideur dans mes lettres après avoir cru à ma négligence. L'un est vrai comme l'autre... *Regardez-le*, Alphonse, ce cœur que *tu* calomnies. Vois la plaie que tu lui as faite, vois-la saigner et accuse-moi après, si tu le peux. Hélas ! faut-il donc que j'appelle à moi des témoignages étrangers ? En ai-je besoin, Alphonse ! Ne croyez-vous plus ce que je dis ? Hélas ! peut-être. Eh bien, faites parler votre ami. Je ne lui ai rien dit de l'amour que je sens, je ne l'ai pas osé. J'oserai peut-être le lui écrire. Mais s'il n'a pas vu que je vous aime, il n'a rien senti. J'avais presque la crainte que

ma douleur et ma joie parlassent trop haut... Ah ! crois donc que je t'aime, ange adoré, et ne crains que l'excès d'une passion que je ne puis plus modérer. C'est ma vie que mon amour. Il ne dépend pas de toi-même de me séparer de lui, mais d'elle. Ah ! quand tu voudras, dis-moi que je ne t'aime plus, dis-le pour cesser de m'aimer et pour le faire sans reproche, et tu verras !... Ah ! mon ami, je vous pardonne tout ; mais je souffre, et quel noir horizon couvre à mes yeux l'avenir ! Enfin je sais mourir !... La nuit est passée. Je ne vous dis pas de quelle manière. Qu'importe la douleur ? Quand elle ne tue pas, elle n'est pas assez forte. Je ne fais plus de cas que de celle qui détruit l'existence. Que la mienne est affreuse, cher Alphonse ! Vous devriez m'en délivrer par pitié... Tant que j'ai pu croire qu'en me résignant à vivre je vous faisais du bien, j'ai pu aller jusqu'à aimer la vie ; mais à présent, Alphonse, que vous ne croyez plus à l'amour de votre mère, elle va cesser de vous être nécessaire, et alors mon sort est tracé. Vous n'exigerez pas qu'elle demeure en ce monde pour se nourrir de larmes. Vous n'avez pas de soupçons, dites-vous, mais vous n'avez pas de confiance ; n'est-ce pas la même chose ? Si, parce qu'une lettre est arrivée trop lard à la poste, ou que m'étant pénétrée de l'idée que je ne puis être que votre mère, j'ai contraint mon âme à cacher le feu qui la brûle, vous m'avez supposé une froideur impossible, que puis-je faire pour empêcher que les mêmes pensées vous reviennent et qu'elles nous torturent tous les deux ? Ah ! cher enfant, avez-vous pu le dire, qu'au reste vous souhaitiez ce refroidissement et que vous ne

m'en aimiez que plus ? Si vous aviez joui de toute votre raison en écrivant cette lettre, je vous demanderais de n'adopter que des possibilités et de ne jamais me dire : « Je vous aimerai davantage quand vous ne m'aimerez plus et que vous serez devenue une femme aussi sèche que je vous ai crue tendre et sensible... Je crois vous l'avoir déjà dit, je ne comprendrai jamais que le bonheur que vous me souhaiteriez hors de vous soit une preuve d'amour. Mon amour à moi, c'est ma vie... Hélas ! pourquoi donc une seule plainte fait-elle sur moi tant d'impression qu'elle éloigne jusqu'au souvenir du bonheur que je vous ai dû jusqu'ici ? C'est que mon âme est faite pour la douleur, qu'elle est à peine accessible à la joie, et que le bonheur ne me paraît que comme une ombre qui s'évanouit. Ah ! pourtant, mon amour, que je suis coupable ! J'oublie les biens si réels que je vous dois pour ne m'occuper que des craintes que peut-être vous n'avez accueillies qu'un moment et que vous avez [peut-être déjà] repoussées. Ah ! mon ange, pardonne. Je ne suis pas ingrate, crois-le bien ; mais je redoute plus que la mort de perdre mon Alphonse ! Ah ! qu'il me reste, cet ange chéri, ce fils adoré ! qu'il dispose de moi, *à quelque titre que ce soit ; et je suis à lui.* »

Que faut-il conclure au sujet de la question qui nous occupe du texte de cette dernière lettre ? Presque rien, et je l'ai reproduite surtout pour le plaisir de la reproduire. Cependant on en peut détacher deux phrases, deux seulement, l'une qui sera pour la version « coupable » et l'autre pour la version « non coupable ». Voilà de l'impartialité

Ce n'est pas moi qui suis impartial, ce sont les textes qui se distribuent d'eux-mêmes des deux côtés de la balance, à quoi je ne peux rien du tout : « Si parce que m'étant pénétrée de cette idée que je ne puis être que votre mère, j'ai contraint mon âme à cacher le feu qui la brûle... » est dans le sens de la version « coupable », oui, de la version coupable, si l'on se souvient que c'est Lamartime qui a inventé cet « amour maternel » et cet « amour filial ». Puisque c'est lui qui l'a inventé, Madame Charles en disant qu'elle a tâché, et du reste en vain, de se pénétrer de cette idée, avoue l'amour sensuel, et nous rentrons dans cette mienne théorie qu'une femme n'avoue l'amour sensuel qu'après la faute, et donc cette phrase tendrait à prouver qu'il y a eu faute.

L'autre phrase est la plus forte, encore qu'elle ne soit pas de force bien grande, mais enfin elle est la plus forte de toute la correspondance dans le sens de la version « non coupable », c'est la dernière de la lettre, et c'est parce qu'elle est la dernière : « Qu'il dispose de moi, à quelque titre que ce soit, et je suis à lui. » Ah ! il n'y a pas à dire, ceci est le langage d'une femme qui ne s'est pas donnée : « Je vous aimerai comme vous voudrez, disposez de moi, je suis à vous » ; ce sont les mots que prononce la femme qui n'a pas cédé et qui cède.

On me dira que ce peut être les mots d'une femme qui s'est donnée, qui s'est reprise et qui se soumet à nouveau. Oui, mais c'est plus compliqué, c'est plus rare aussi ; c'est plus exceptionnel, et il me semble que dans ce cas on s'exprimerait sans doute d'une autre façon, d'une façon un peu différente.

Que vous en semble ? Ce texte est à retenir pour le moment où nous en serons à nous attacher particulièrement à la version « non coupable ». Provisoirement il fait sur moi beaucoup d'impression.

La cinquième lettre est le testament sentimental de Madame Charles. Il a été écrit sur son lit de mort, trente-huit jours avant qu'elle expirât. Madame Charles, à la vérité, ne croyait pas mourir si tôt. Mais elle enterrait son amour, étant revenue, je ne dis pas à des sentiments religieux qu'il me semble qu'elle avait toujours eus, mais à la pratique de la religion catholique. Dans cette lettre elle dit : «... J'envisage pourtant un terme à cet état, et je crois qu'après de longues souffrances je vivrai Je vivrai *pour expier*. C'est par là seulement que je puis devenir digne des grâces immenses que Dieu m'a faites. Je ne sais si vous savez qu'elles ont été sans bornes. J'ai été administrée, et, après avoir reçu le sacrement que dans sa bonté il a institué pour soulager les mourants, Dieu lui-même s'est donné à moi. Vous comprenez quels devoirs m'imposent d'aussi grands bienfaits ! Ils seront tous remplis, les sacrifices ne me coûteront rien : ils sont faits, et je sens à la paix de l'âme qui résulte de mes résolutions que le bonheur aussi pourrait bien se trouver dans cette route du devoir qu'on croit à tort si pénible. J'ai reçu toutes vos lettres. Qu'à présent, cher ami, elles puissent être lues par tout le monde. Je ne puis en recevoir d'autres, et je ne le désire même pas. Vous ne répondrez pas à celle-ci. Je ne suis pas censée écrire ; mais je craignais vos inquiétudes, et je suis

sûre que Dieu trouve bon que je calme les sollicitudes d'un enfant qui aime trop sa mère. Il sait que cet enfant est vertueux. Il permet que j'en fasse un ami. Oh ! qu'il est bon ce Dieu d'ineffable bonté ! Et sa religion, qu'elle est douce, consolante et sublime quand elle verse sur le pécheur ses trésors d'indulgence !... Envoyez-moi l'*Ode aux Français*, et tout ce que vous me faites attendre si longtemps d'*Aix* et d'ailleurs. [Le *Lac* était fait. La pauvre femme ne l'a pas lu. On peut dire du reste que c'est une délicatesse de la part de Lamartine de ne le lui avoir pas envoyé dans l'état où elle était... Peut-être...] Oh ! que j'ai cru ne plus vous revoir... Tout m'était égal alors, et je retombe dans mes inquiétudes sur vous. Soignez-vous, ne venez pas. Cela vaut mieux, je le pense... Adieu, mon ami, je vous aime comme une bonne et tendre mère toujours... »

Cette lettre, qui tirerait des larmes des pierres — mon Dieu, quel crime (littéraire) c'est à Lamartine de n'avoir conservé que cinq lettres de Madame Charles, alors qu'il en a possédé peut-être des centaines ! — est très favorable à ceux qui « plaident coupable » au nom de Madame Charles. Il semble qu'elle y avoue. Elle dit qu'elle vivra *pour expier*. C'est elle qui souligne ces deux mots qui étaient dans le poème de l'*Immortalité* à elle envoyé par Lamartine (1). Elle faisait allusion aux lettres qui ne pourraient pas être lues de tout le monde, que Lamartine lui a envoyées et qu'il pourrait lui envoyer encore et qu'il ne doit plus lui envoyer. Elle dit que Dieu

(1) L'*Immortalité* a été abrégée depuis : *pour expier* n'y est plus.

permet qu'elle *fasse* de Lamartine un ami, ce qui est assez proclamer qu'il était autre chose auparavant. Cette lettre ne laisse aucun doute à M. Doumic sur la nature des relations entre Madame Charles et M. de Lamartine, et j'avoue qu'il est assez difficile qu'elle en laisse à quelqu'un.

Je passe maintenant à l'examen des arguments de ceux qui ne croient pas à la culpabilité de Madame Charles, et je n'en omettrai aucun, non plus qu'aucun des textes sur lesquels ils s'appuient.

Quand je dis : « *ceux qui...* », à la vérité, je n'en connais qu'un, mais il est considérable ; il est convaincu ; il est ardent ; il est indigné contre M. Doumic, et certainement il y aurait injustice à ne pas suivre très attentivement tout ce qu'il dit sur ce sujet.

M. Séché est absolument convaincu — et il « n'en saurait douter un instant » — que « le lien » entre Lamartine et Madame Charles « fut purement platonique, malgré certaines apparences contraires ».

Il s'appuie d'abord sur *Raphaël*, sans prétendre du reste que *Raphaël* soit article de foi, mais enfin, plus il va, dit-il, plus il se convainc qu'il y a beaucoup de vrai dans *Raphaël*.

Quand on sait, comme M. Séché le sait bien lui-même, à quel point Lamartine s'*invente* toutes les fois qu'il se raconte, on doit tout simplement biffer *Raphaël* comme document. *Raphaël* a été écrit trente et un ans après les événements dont il s'agit. Il a été fait de souvenirs anciens mêlés de pensées et d'idées toutes récentes. Vous vous rappelez ce

que Sainte-Beuve en dit à Juste Olivier le 2 mars 1849 : « On m'a assuré que dans le cadre de *Raphaël*, sous prétexte de peindre Elvire, Lamartine n'a fait autre chose que de prêter à celle-ci les conversations de l'hiver dernier qu'il a eues avec Mme d'Agout, un peu athée et panthéiste, vous le savez. C'est bien cela : un canevas de vingt ans et pour broderie des pensées de cinquante (lisez *vingt-sept* et *cinquante-huit*). Composez donc un charme avec un tel assortiment. »

Ce mot de Sainte-Beuve, toujours si bien informé, se trouve absolument confirmé par les lettres de Madame Charles que vous venez de lire en partie, où Madame Charles ne se montre ni panthéiste ni athée, mais déiste ardente, tout simplement, pour finir par devenir chrétienne, ce que déjà, avant sa dernière maladie, elle n'était vraiment pas loin d'être. Remarquez que ces sentiments religieux que Madame Charles avait évidemment dès 1816, Lamartine *les lui attribue*, dès 1817, dans son poème de l'*Immortalité*. Il lui fait dire, à elle, à Elvire :

« Dieu caché, *disais-tu*, la nature est ton temple !
L'esprit te voit partout quand notre œil te contemple ;
De tes perfections qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir ;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire ;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire :
Eternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'épuisent pas ton nom ;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans ton silence.
Et cependant, ô Dieu, par ta sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,

Et sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître. »
Tu disais ; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil et le ciel son séjour.

Il n'y a rien là, pour autant que je m'y connaisse, ni qui sente le panthéiste ni qui sente l'athée. Il y a donc contradiction absolue entre l'Elvire telle que Lamartine l'a peinte dans *Raphaël*, pure fille du XVIIIe siècle le plus négateur, et l'Elvire telle qu'elle se peint elle-même dans ses lettres et telle que Lamartine lui-même l'a peinte en 1817.

J'en conclus que comme valeur documentaire *Raphaël* est nul. Il ne faut ni en tenir compte normalement, ni en tenir compte à contre-fil. Il faut simplement ne pas s'en occuper du tout. Occupons-nous d'autre chose. Revenons aux textes de 1816-1817.

M. Séché tire un premier argument de cet « amour-filial-amour-maternel » dont est pleine la correspondance de Madame Charles, et qui, par parenthèse, est extrêmement désobligeant. M. Séché dit avec raison qu'il n'y faut pas voir un souvenir de Jean-Jacques Rousseau et de Mme de Warens. C'est mon avis. Donc il n'y faut voir que la vérité, c'est à savoir que Madame Charles n'était pour Lamartine qu'une sœur aînée.

Ce serait vrai, *si*, comme je l'ai déjà dit, c'était Madame Charles qui eût inventé cette fiction ou

cette convention ; mais c'est Lamartine, comme le texte que j'ai cité le prouve absolument. Dès lors, c'est très différent. Cela prouve que Lamartine, à un moment donné, qu'il est impossible de fixer, mais qui se place entre les scènes du lac et le retour à Paris, aura dit à Madame Charles : « Vous ne serez que ma mère, je ne serai que votre enfant », à quoi la pauvre femme, qui, vous l'avez assez vu par ce qu'elle écrit, a toujours désiré passionnément un tout autre amour, aura répondu : « oui », ce qui n'empêcherait nullement qu'auparavant et plus tard, Lamartine eût été l'amant de Madame Charles.

Second argument de M. Séché, qu'il donne en s'excusant de le fournir, en quoi il a bien tort ; car il est assez fort. *Combien de temps* Lamartine et Madame Charles se sont-ils vus à Aix ? Trois semaines au plus. Ils se sont connus fin août, elle est partie le 15 septembre. (Il est vrai qu'il l'a accompagnée ; mais deux ou trois jours au plus.) Or, en trois semaines, a-t-on le temps de devenir amants ?

Je vous vois sourire ; mais vraiment je ne souris, moi, qu'à moitié. L'argument a sa valeur. Il est certain que d'ordinaire il faut plus longtemps. Il est certain aussi que moins de temps suffit. Je ne dirai pas le contraire. Mais enfin l'argument est sérieux. Il ne m'étonnerait nullement que Lamartine et Madame Charles n'eussent point été amants à Aix, ne l'eussent point été en septembre 1816, quand ils se séparèrent, soit à Mâcon, soit quelque part entre Mâcon et Paris.

Contre cette hypothèse hardie il y a les deux

strophes du *Lac* primitif. Ah ! sans doute ! elles sont difficiles à écarter du débat les deux strophes du *Lac* primitif ; mais enfin tout au moins il n'était pas oiseux d'appeler l'attention sur le temps très court des relations de Lamartine et de Madame Charles autour du lac (1).

Troisième argument de M. Séché. Il s'appuie sur le texte suivant de la lettre de Madame Charles du 2 janvier (soir) : « Vous voyez mon cœur, vous, mon Dieu, et vous vous plaignez qu'il n'est pas à vous, mais à lui, et si vous pardonnez, c'est que vous le reconnaissez pour la plus angélique de vos créations ; c'est que vous voyez en lui l'âme la plus noble que vous avez créée. Oh ! laissez-moi l'adorer à jamais ; mais si je puis vous invoquer après vous avoir demandé de ne pas exiger que je me sépare de cette moitié de moi-même, mille fois plus chère que l'autre, faites qu'il me voie telle que je suis ; je n'implore de lui que cette justice. »

Que prouve ce texte ? Que Madame Charles a des sentiments religieux ; sans doute ; et qu'elle adore Lamartine ; sans doute ; mais rien de plus. *Comment* l'adore-t-elle ? Le texte n'en dit rien du tout.

— Si bien ! parce que si son amour n'était pas pur, elle ne supposerait pas que Dieu pût lui pardonner et n'oserait pas mêler Dieu à pareille affaire.

— Argument assez respectable ; mais très faible,

(1) Cet argument, qui est le seul, parmi tous ceux de M. Séché, qui ait fait sur moi quelque impression, a été ruiné depuis. D'un document que M. Doumic a trouvé à Saint-Point, il résulte que Lamartine et Madame Charles étaient encore à Aix *le 20 octobre 1816*. La chose est hors de doute. — Voir la *Revue Latine* du 25 juillet et du 25 août 1906.

insuffisant au moins. C'est Joubert, je crois, qui a dit ce mot qui n'est pas seulement spirituel : « Les femmes croient permis tout ce qu'elles osent. » Atténuons ; disons : « Les femmes croient excusable tout ce qu'elles osent. » Madame Charles a pu très bien être la maîtresse de Lamartine et supposer que Dieu lui pardonne. Il y a des suppositions plus fortes que celles-ci. Et ce texte, que, du reste, M. Séché a raison de prendre pour lui, est de faible poids mis en balance avec d'autres, cités plus haut, qui sont bien sensiblement contre sa thèse.

Quatrième argument de M. Séché : Lamartine n'a jamais parlé de son amour pour Madame Charles que comme d'un amour absolument pur. Dans le *Temple* il dit : « Mon amour, aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré. » etc. — Dans *Raphaël*... — Dans *Lamartine peint par lui-même :* « Ma vie retirée, mon silence enveloppé de mystère, leur laissait-il deviner [à mes parents] un attachement dont ils ne pouvaient connaître la pureté. » — Dans son étude sur Musset : « J'aimais avec la plus pure ferveur de l'innocence passionnée une personne angélique d'âme et de forme qui me semblait descendre du ciel pour m'y faire lever à jamais les yeux quand elle y remonterait avec moi. » — A M. de Virieu : « Après ce que j'ai vu d'un ange, ce n'est pas à moi à me plaindre de Dieu. » [Voilà qui prouve quelque chose !] Etc., etc.

Eh bien ! oui, Lamartine n'a jamais parlé de son amour pour Madame Charles que comme de l'amour le plus immatériel qui ait jamais été vu sur la terre. Mais est-ce qu'il y a quelqu'un au monde (sauf Sainte-Beuve) qui parle de ses anciennes amours

autrement ? « Ne voyez-vous pas, pourrait-on dire à M. Séché, que Lamartine quand il écrit pour lui, dit les choses comme elles sont (strophes du *Lac* primitif), puis, quand il écrit à d'autres ou quand il publie, efface tout ce qui serait la déclaration et l'affichage d'un amour coupable, et présente, comme nous ferions tous, comme vous le feriez vous-même, son ancienne tendresse comme parfaitement innocente ? Il ne peut pas faire autrement, d'abord et simplement parce qu'il est un honnête homme ; ensuite parce que M. Charles vit, parce que les anciens amis de Madame Charles vivent, et parce que lui, Lamartine, est marié. Le voyez-vous, du vivant de M. Charles, du vivant de M. de Bonald, du vivant de Madame de Lamartine, publiant deux strophes du *Lac* qui disent aussi nettement qu'on peut le souhaiter ou le craindre : « Madame Charles a été ma maîtresse » ? Non, mais, voyez-vous cela ? Il est clair comme le jour qu'à partir de la mort de Madame Charles, Lamartine a expurgé ses écrits antérieurs de tout ce qui pouvait donner à croire qu'il avait été l'amant de Madame Charles, et s'est juré de ne parler et écrire d'elle dorénavant que comme d'une femme impeccable. Il le voulait, et du reste il ne pouvait pas agir d'autre sorte. De là le *Lac* expurgé, de là le *Temple* expurgé aussi, très probablement ; car Lamartine dit que cette pièce était beaucoup plus longue. De là, peut-être, l'*Immortalité* expurgée aussi ; de là *Raphaël*, et de là toutes les autres confidences maintenues sévèrement dans les limites infranchissables de cette règle.

Les raisonnements de M. Séché ici deviennent

bouffons. Ils tournent tous contre lui. Par exemple, après avoir cité le passage du *Temple* relatif à l'amour pur de Lamartine pour Madame Charles, il renvoie au *Commentaire* du *Temple* par Lamartine. Or, précisément, qu'est-ce qu'on lit dans ce *Commentaire* ? Ceci : « En sortant de ce recueillement... j'écrivis cette méditation. Elle était beaucoup plus longue. J'en retranchai la moitié à l'impression. La piété amoureuse a deux pudeurs : celle de l'amour et celle de la religion. Je n'osai pas les profaner. » Ce qui laisserait à supposer que dans le *Temple* il y avait des vers, compromettants pour la mémoire de Madame Charles, que Lamartine a supprimés. C'est, du moins cela, plutôt que le contraire de cela, on en conviendra, que le *Commentaire* laisse à supposer. Et c'est à ce commentaire qui plutôt ébranle sa thèse qu'il ne la soutient, que M. Séché renvoie ? Il faut être très convaincu pour être aussi maladroit. M. Séché est aussi convaincu que possible.

De même, il dit quelque part qu'il caresse cette idée que c'est pour authentiquer *Raphaël* que Lamartine a conservé les cinq lettres de Julie que nous venons d'étudier. Et d'une part, rien plus que ces cinq lettres de Madame Charles ne montre Julie sous un tout autre jour que *Raphaël*, rien ne dément plus *Raphaël* que ces cinq lettres de Julie ; d'autre part, si M. Séché veut dire seulement que Lamartine a conservé ces cinq lettres pour prouver à la postérité l'innocence de Madame Charles, Lamartine aurait eu un peu tort, premièrement de conserver cinq lettres qui tendent plutôt à montrer Madame Charles coupable, secondement de *ne* con-

server *que* ces cinq lettres sur cent, ce qui laisse à croire qu'il a détruit les autres comme beaucoup plus compromettantes que celles-ci ; et alors à quel point les autres devaient donc être compromettantes, je vous laisse à le calculer !

La vérité pour moi, c'est que Lamartine, très étourdi, n'avait tout simplement conservé que celles-ci ; ou que Lamartine avait conservé celles-ci comme tout particulièrement belles et tout particulièrement touchantes, ce qu'elles sont.

Mais il reste quelque chose de la supposition que je faisais tout à l'heure : car Lamartine a dit *lui-même* qu'il avait anéanti les lettres de Madame Charles *par prudence*. M. Hyde de Neuville s'étant trouvé, par suite de diverses circonstances restées obscures, en possession d'une lettre de Madame Charles à Lamartine, la lui fit parvenir, en 1834. Lamartine le remercia en lui disant : « La main qui a écrit ces lignes est depuis longtemps en poussière, et l'âme céleste qui les a inspirées et senties est dans une région où rien de ce bas monde ne peut l'atteindre, hors le souvenir et le culte de celui qu'elle a aimé. Une partie de vos craintes obligeantes est donc sans objet ; mais je ne suis pas moins pénétré de reconnaissance et de sensibilité pour l'intention qui les a inspirées et pour l'inappréciable présent que vous m'avez restitué dans ces pages. Je ne puis comprendre comment elles ont été dérobées et recueillies parmi un grand nombre de lettres de la même main que j'ai sacrifiées à *des devoirs de prudence* et que je croyais anéanties... » — Ne sollicitons pas plus qu'il ne faut ce texte : « Sacrifiées à des devoirs

de prudence. » En atténuant le sens plutôt qu'en l'exagérant, il reste cependant qu'il signifie : « J'avais beaucoup de lettres de Madame Charles qu'il était imprudent (pour moi ou pour sa mémoire) de garder. Je n'ai conservé que les moins compromettantes. » Or, si les lettres de Julie que nous lisons en ce moment sont *les moins probantes contre elle* de toutes celles qu'elle a écrites... oh ! oh ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

Autres arguments de M. Séché. Lamartine a donné à sa fille le nom de Julie. Il ne le lui aurait pas donné, tant l'indélicatesse eût été grande, si Madame Charles avait été sa maîtresse. Voilà un argument qui, lui, a de la délicatesse. Oui, j'aimerais autant, *même si l'amour de Lamartine pour Madame Charles eût été platonique*, qu'il n'eût pas donné à la fille de sa femme un nom rappelant des amours antérieures. Il faut cependant observer que la mort peut être considérée comme sanctifiant tout ; que Madame Charles est morte, dans quels sentiments vous le savez ; qu'à partir de décembre 1817 elle est pour Lamartine une martyre, « un martyr », comme il a dit avec un singulier à-propos pour marquer (ou marquant sans y songer) que toute idée de sexe a disparu, et que, morte, Julie n'est plus qu'une âme. En me plaçant dans cet état d'esprit, que l'on peut trouver beau, je ne suis pas absolument scandalisé, quoi que j'aie dit plus haut et sans l'effacer, de ce nom de Julie donné par Lamartine à sa fille.

M. Séché dit encore : « Il est deux choses qu'on ne me fera jamais accepter : la première, c'est que

le confesseur de Julie, du moment qu'elle faisait sa paix avec Dieu, ne lui ait pas imposé le devoir et la pénitence de rompre entièrement avec Lamartine si elle avait eu quelque faiblesse à se reprocher... » (Allusion à ces mots de la dernière lettre de Madame Charles, très explicites sous leur forme voilée : « Dieu permet que je fasse de vous un ami. » En traduisant par : « mon confesseur a permis que je vous conservasse comme ami », M. Séché traduit très bien.) — Je ne me donnerai pas le ridicule de prétendre savoir ce qu'un confesseur peut ou ne doit pas accorder en pareil cas. Je dirai seulement qu'il ne me paraît pas excessif de permettre à une femme qui se repent, dont le repentir est certain, dont la résolution est ferme, *et ajoutons, hélas, dont la mort est proche*, de s'arrêter à l'idée de conserver comme ami l'objet de ses anciennes faiblesses. Cela me paraît de la charité. Le contraire me paraîtrait dur. Mais M. Séché est janséniste, et moi je ne suis qu'un pécheur. Cela fait de grandes différences. Enfin, je ne donne que mon impression.

Mais il faut bien que j'ajoute que c'est aussi celle de Lamartine lui-même. Sur cette dernière lettre de son amie, il a fait la réflexion suivante (*Lamartine peint par lui-même*) : « Cette lettre écrite pendant la dernière nuit d'une longue et douce agonie... était un suprême adieu. Elle s'y félicitait de la bonté divine dont le prêtre avait été l'interprète, et qui, *en lui pardonnant l'attachement trop exclusif qu'elle avait nourri sur la terre, lui permettait de le continuer en le sanctifiant*, dans le cas où elle recouvrerait la vie. » S'il est possible de dire plus nettement, en

termes honnêtes et respectueux, que Madame Charles a avoué au prêtre qu'elle avait été la maîtresse de Lamartine, et que le prêtre lui a permis, si elle survivait, de conserver Lamartine comme ami, je ne sais plus lire une ligne écrite en langue française.

Naturellement M. Séché est un peu gêné par le : « Je vivrai *pour expier* » de la dernière lettre de Madame Charles. Lamartine, dans son *Immortalité*, l'ayant employé dans le sens général, dans le sens philosophique et théologique (c'est vrai), M. Séché assure que Madame Charles l'emploie, en sa dernière lettre, en sa lettre de quasi agonie, en sa lettre toute personnelle, exactement dans le même sens. En vérité, c'est de la puérilité. Voyez-vous Madame Charles, sur son lit de mort, dans une lettre — vous l'avez lue — où elle ne songe qu'à dire adieu à son ami, ou bien, si elle doit survivre, qu'à lui dire comment désormais elle veut vivre et dans quels rapports avec lui, faisant de la philosophie générale et de la théologie ! Je ne crois pas devoir insister. Madame Charles, se repentant de ses fautes, dit : « j'expierai », et voilà tout, et donc c'est qu'elle a quelque chose à expier.

Il ne faudrait pas pourtant que la faiblesse lamentable des arguments employés à soutenir une cause nous la fît trop considérer comme indéfendable. Le plaidoyer peut être ridicule et la cause bonne. Malgré le tort que M. Séché a fait à Madame Charles, en la protégeant, Madame Charles peut avoir été innocente. Tout *porte à croire* qu'elle ne l'a pas été, tout ; mais rien ne prouve absolument qu'elle a été coupable. Toutes les expressions dont elle se sert

dans ses quatre premières lettres pour exprimer l'amour le plus intégral qui ait jamais été, peuvent avoir été employées, par une femme exaltée, pour exprimer un amour qui n'a pas été et qui ne devait pas aller jusqu'aux derniers engagements. Toutes les expressions par lesquelles, dans sa dernière lettre, elle avoue, en les regrettant, des faiblesses qu'elle fait entendre comme ayant été complètes, peuvent fort bien avoir été employées, par une femme aussi exaltée dans le repentir que dans la passion, pour exprimer et pour regretter un simple *sentiment* qui n'était pas conforme au devoir. Cela n'est pas probable, vu l'époque, surtout ; mais cela n'est pas impossible. En conscience, je ne puis pas dire que je sois sûr d'une conclusion dans l'affaire Lamartine-Julie.

Comment *j'imagine* les choses, après cette étude très approfondie, je ne me ferai pas prier pour le dire.

Les lettres I et V de Madame Charles sont : la première, une explosion de joie éperdue, l'homme aimé étant retrouvé après deux mois d'absence ; la cinquième, un congé définitif donné à l'amant ou à l'amoureux et une protestation de fidélité à l'ami. Ecartons pour le moment ces deux lettres-ci.

Les lettres II, III, IV, les lettres que j'appellerai du 2 janvier, la première ayant été écrite dans la nuit du 1er au 2, la seconde le 2 au matin, et la troisième le 2 au soir, les « lettres du 2 janvier 1817 » sont l'histoire tronquée d'une brouille, d'un dépit amoureux, d'une bouderie de Lamartine et d'un désespoir passager de Madame Charles. Après l'explosion de joie du 25 décembre 1816, il y a

eu « quelque chose », je ne sais quoi, qui a blessé Lamartine et qui lui a inspiré des paroles et des lettres (ou une lettre) dures. On devine même à peu près ce que c'est, par les textes. Lamartine a parlé de froideur ; Madame Charles parle de contrainte. Surveillée, observée au moins, ou se croyant observée, elle a, devant témoins, paru froide ou distraite à Lamartine ; ne disposant pas de tout son temps, elle n'a pu écrire à Lamartine aussi souvent qu'il aurait désiré ; et, forcée quelquefois de lui écrire devant témoins (ou témoin), ses lettres ont toute la gêne qu'une présence importune communique toujours. — Bref, comme il arrive nécessairement dans ces circonstances, la femme qu'a trouvée Lamartine à Paris fin décembre 1816 n'était pas la même que la femme qu'il avait connue à Aix deux mois avant. Cela se produit toutes les fois qu'on a connu une femme loin des siens et qu'on la retrouve « dans son cadre », dans sa maison, au milieu de son monde. Il n'est personne qui n'ait fait cette expérience. Il y a une bonne comédie de M. Pierre Wolff sur ce sujet : *le Cadre*. C'est précisément ce qui explique que ce dissentiment se soit produit *si vite*. Ils sont au comble du bonheur le 25. Le 2 du mois suivant ils sont brouillés. C'est justement pour cela. Lamartine n'a pas pris encore l'habitude de voir Julie dans son nouveau cadre. Ajoutez à cela qu'il a eu la sottise de lui laisser lire des vers écrits pour une autre femme. Que de choses en ces cinq jours qui expliquent très bien la révolution sentimentale du 2 janvier !

Plus tard, touché par les lettres du 2 janvier et celles qui ont dû suivre, Lamartine est revenu, il

s'est habitué au *cadre* et il est resté auprès de Mme Charles aussi longtemps qu'il a pu, jusqu'à la fin d'avril.

Voilà l'épisode du 2 janvier élucidé, selon ce que j'imagine.

Et sur tout le roman, depuis la fin d'août 1816 jusqu'au 18 décembre 1817, qu'est-ce que j'imagine encore ? Ceci :

Trois hypothèses.

Première hypothèse : Lamartine et Madame Charles se sont rencontrés à Aix fin août 1816. Ils se sont plu extrêmement. Ils ont beaucoup causé de philosophie religieuse et de haute sentimentalité. Ils sont devenus amants après une promenade nocturne en bateau sur le lac du Bourget. Rappelée par son mari souffrant, Madame Charles est partie pour Paris à la fin d'octobre. — Avant de quitter son amant, elle lui a fait entendre qu'ils ne pourraient plus être à Paris ce qu'ils avaient été à Aix, qu'elle rentrait sous le joug des devoirs un instant oubliés. Lamartine, piqué peut-être, lui a répondu qu'il lui suffisait d'être son enfant, comme sans doute elle l'avait appelé déjà, étant plus âgée que lui ; et de là cette convention d'amour filial et d'amour maternel qui règne dans les lettres de Madame Charles ; mais dans des lettres, remarquez-le, qui représentent d'une part *huit jours* de toute l'histoire des deux amis, d'autre part, l'état d'âme de Julie mourante. — Lamartine rejoint Madame Charles le 25 décembre. Après une grande joie et un court malentendu, Lamartine et Madame Charles ont repris leurs relations jusqu'à la fin d'avril. — Lamartine est rentré

à Saint-Point. Il a bientôt reçu de mauvaises nouvelles de la santé de Madame Charles. Il a été très attristé. Il a écrit l'*Immortalité*, le *Temple*, l'*Isolement*. Il a été à Aix où il espérait que Madame Charles pourrait venir. Il a appris qu'elle ne viendrait pas. Il a écrit le *Lac*. Il a voulu aller à Paris (ou à Viroflay) pour revoir Madame Charles, comme on l'apprend par ce mot de Madame Charles : « Ne venez pas ; cela vaut mieux. » Madame Charles l'en a dissuadé, antérieurement même, sans doute, à la lettre du 10 novembre. Il n'est pas venu. Il a appris sa mort, avec détails, par Virieu et par le docteur Allain. Il a écrit le *Crucifix*. — A partir de la mort de son amie, Lamartine, comme il était de « toute prudence » et de toute convenance, n'a parlé ou écrit de Madame Charles que comme d'une amie toute spirituelle, et a effacé de ses écrits antérieurs tout ce qui aurait pu donner ou suggérer une idée autre.

Cette première hypothèse est extrêmement conforme à la plupart des textes. Elle n'est contredite formellement par aucun.

Seconde hypothèse, pour laquelle j'ai peut-être une secrète préférence. Lamartine et Madame Charles *n'ont pas été amants* à Aix en Août-Octobre 1816. Dans cette hypothèse, la convention de l'amour filial s'explique mieux encore que dans l'hypothèse précédente. Lamartine est venu à Paris, après des prodiges de diplomatie, fin décembre 1816, *pour être l'amant de Madame Charles*. Il l'a trouvée ravie de le revoir ; mais moins pressée qu'il n'aurait voulu de céder à ses dernières instances. De là orage, l'orage du 2 janvier. Madame Charles, tête perdue,

comme on a pu voir par les textes, a rappelé Lamartine et l'a aimé « à quelque titre qu'il ait voulu l'être ». — Le reste comme dans l'hypothèse précédente.

Cette seconde hypothèse est appuyée de quelques textes de Madame Charles que j'ai diligemment soulignés et fait observer de près par avance. Elle est absolument contredite par les deux strophes du *Lac* primitif, plus tard retranchées. Mais il est possible que Lamartine ayant été l'amant de Madame Charles en 1817 se soit représenté comme amant de Madame Charles en septembre ou octobre 1816, et ait comme antidaté son succès pour l'effet d'ensemble de sa pièce. L'anachronisme serait véniel.

Troisième hypothèse : Lamartine et Madame Charles n'ont jamais été amants. Cette hypothèse n'a pour elle que les textes des Lettres de Lamartine à Mademoiselle de Canonges, à laquelle il ne pouvait guère dire : « Vous savez, je suis l'amant de Madame Charles » ; et les textes postérieurs à la mort de Madame Charles, lesquels devaient être tous respectueux de sa mort, et, par conséquent, s'il y avait eu faute, faux.

Cette hypothèse a contre elle : 1° Les deux strophes du *Lac* primitif. J'ai cru tout à l'heure Lamartine capable de se représenter comme amant de Madame Charles à une époque où il ne l'était point ; mais de le supposer capable de se représenter comme amant de Madame Charles sans l'avoir *jamais* été, c'est ce que je ne puis pas faire. 2° Tout le texte des lettres de Madame Charles, sauf quelques passages qui permettent un léger doute. 3° Le

fait que Lamartine a remanié, après la mort de Madame Charles, les écrits où il avait parlé d'elle pour lui et seul à seul avec lui-même. 4° Le fait qu'il a détruit « par prudence » les dix-neuf vingtièmes probablement des lettres qu'il avait reçues d'elle.

Cette troisième hypothèse a donc beaucoup contre elle. Pour elle, comme il appert de ma discussion avec M. Séché, elle n'a quasi rien.

Et je persiste à dire que, cependant, il est à la rigueur possible qu'elle soit le vrai.

Mon sujet est épuisé, j'ajoute cependant en post-scriptum qu'on ne saurait exagérer l'importance qu'a eue dans la vie intellectuelle de Lamartine l'épisode d'Elvire. Ici M. Doumic et M. Séché sont d'accord. L'épisode d'Elvire a créé Lamartine, et vous entendez bien que je veux dire qu'il a dégagé ce que Lamartine contenait en lui et qui peut-être n'aurait jamais éclaté, tout au moins aurait tardé à sortir. Elvire a inspiré à Lamartine l'*Isolement*, l'*Immortalité*, le *Temple*, le *Lac*, le *Soir*, le *Vallon*, l'*Automne*, tout le plus pur et le plus divin des premières *Méditations*. Il lui a inspiré l'incomparable et impérissable *Crucifix*. Tout cela a été dit par Lamartine d'abord, par d'autres ensuite, et cela est confirmé avec une précision nouvelle par les découvertes précieuses qu'on vient de faire.

Mais je veux, dans cet ordre d'idées, appeler l'attention sur deux points. Les lettres de Madame Charles nous apprennent que tel passage particulièrement beau, tel cri sublime du *Crucifix* est une pensée de Madame Charles repensée magnifiquement par

Lamartine. Qui n'a pas admiré jusqu'à frémir de tout son être les trois strophes :

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines
Dans cette nuit terrible où tu pleuras en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, d'où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis à la terre
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Or, dans cette nuit terrible du 2 janvier où Madame Charles pleura en vain, elle avait écrit : « Ah ! mon ami, je vous pardonne tout, mais que je souffre, et quel noir horizon couvre à mes yeux l'avenir !... *Enfin, je sais mourir.* » — Il est clair que ce mot était entré dans le cœur de Lamartine comme une flèche, et aussi dans son imagination, et qu'il l'a retrouvé deux ans plus tard pour le paraphraser avec une éloquence qui n'a rien qui lui soit égal.

De même, je sais maintenant, et vous aussi, d'où vient l'épisode de *la Confession* dans *Jocelyn*. Vous vous rappelez :

. . . . . .
. . . . . .
Il m'aima, lui, moi, lui ; ce mot fait mon orgueil.
Il résonne encor doux au bord de mon cercueil.

Quels que soient les remords dont ma vie est semée,
Dieu me regardera, puisque j'en fus aimée.

. . . . . .

. . . . . .

Tout mon bonheur passé se leva sous mes pas,
Je pressai mille fois son ombre dans mes bras ;
Chaque pan du rocher, du lac, des précipices
Ramenèrent pour moi des heures de délices.
Ce cœur qui les cherchait n'a pu les soutenir ;
Comme on meurt de douleur il meurt de souvenir.

. . . . . .

. . . . . .

Je me repens de tout, hors de l'avoir aimé,
Et si devant ce Dieu mon amour est coupable,
Que dans l'éternité sa vengeance m'accable !
Je ne puis m'arracher du cœur, même aujourd'hui,
Le seul être ici-bas qui m'a fait croire en lui.
Et dans mes yeux mourants son image est si belle
Que je ne comprends pas le ciel même sans elle.

. . . . . .

Toutes différences, certes, des deux situations, étant reconnues, il me paraît certain qu'il y a dans la confession de Laurence un souvenir peu douteux de la confession de Julie.

La découverte de M. Doumic est précieuse. Elle dote la littérature française de nouvelles pages admirables, et elle fixe à nos yeux cette figure d'Elvire, qui, sous les voiles, éblouissants, du reste, dont l'avait enveloppée Lamartine, était restée un peu indistincte. L'amour souffle où il veut, il est vrai, et tout amour sincère et profond inspire un sentiment où il ne se peut point qu'il n'entre une sorte de respect ; mais on n'est point fâché pourtant d'apprendre que la femme qui inspira à Lamartine les

plus beaux chants d'amour qu'aient entendus les hommes, était une femme infiniment distinguée d'esprit, extrêmement haute de cœur, en même temps que passionnément et douloureusement amoureuse. Elvire, désormais, non seulement par Lamartine, mais par elle-même, sera un cher entretien à toutes les âmes jeunes et tendres qui rêvent d'amour. Tout jeune homme aura désormais deux idoles, la sienne et puis Elvire.

GUIZOT [1]

Nous ne connaissons pas encore tout entier Guizot amoureux. L'avenir, comme pour Léon Gambetta, comme pour quelques autres, nous réserve sur ce point des surprises, que je puis vous annoncer qui seront singulièrement agréables. Pourtant voici la porte entr'ouverte. M. Ernest Daudet a eu, pour son étude sur la princesse Lieven, communication des lettres intimes, car, quand il s'agit de Guizot, l'on ne saurait dire familières, de Guizot à la princesse. Comme on se propose de les publier plus tard en leur intégrité (ou à peu près, comme toujours), on ne lui a point permis d'en copier ni d'en publier beaucoup ; mais encore il lui a été loisible d'en transcrire et d'en imprimer quelques-unes, et nous les avons, ici, dans son livre sur la princesse Lieven, et elles nous donnent un désir très vif de connaître celles qui restent, pour peu de temps, j'espère, sous le cèdre.

On sait, et je ne le rappelle que très brièvement, ce que c'était que la princesse Lieven. De grande

(1) *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier*, par Ernest Daudet, chez Plon.

famille russe, mariée très jeune au prince Lieven, ambassadrice à Londres, maîtresse pendant quelque temps de M. de Metternich, elle avait divorcé, elle avait perdu deux de ses enfants, brusquement et le même jour, elle était séparée des autres, et, vers 1835, elle vivait à Paris, très mondaine, s'occupant toujours de politique et de diplomatie, recevant bien, reçue partout et du reste dévorée d'ennui.

Ses ennemis la peignent comme sèche, presque dure, intelligente, spirituelle et distinguée. Ses amis ne sont en vérité qu'un peu moins sévères. Talleyrand dit d'elle, avec la brusquerie aristocratique qu'il affectait assez souvent : « Beaucoup d'esprit naturel, pas d'instruction, écrit d'une façon charmante [confirmé par les lettres que M. Daudet cite d'elle], caractère impérieux. Pas de beauté, mais de la dignité. » — Sidney Ralph pousse un peu plus le portrait : « Une femme grande, maigre, droite, dont l'ensemble a un charme incomparable. Sa conversation se distingue par une brièveté et une précision épigrammatique sans affectation, un langage clair, court et serré, mais en même temps aisé et gracieux, piquant, et quelquefois badin, toujours le mot propre. Musicienne de premier ordre, mais ignorante de choses élémentaires à scandaliser un écolier, elle n'aime pas la lecture. Elle sait mieux écrire que personne au monde. Elle est au-dessus de toute petitesse. Elle a une terreur panique de l'ennui. » — Enfin la duchesse Decazes (quand on n'a pas d'une femme son portrait par une autre femme on n'a rien du tout) la croque ainsi : « Taille plate, pas de poitrine, ses robes, taillées avec beaucoup d'art,

cachaient une partie de sa maigreur. Son esprit était bienveillant; mais il s'exerçait grâce à celui d'autrui, dont elle savait tirer parti, tout en le faisant valoir, grâce aussi à une faculté réelle de tout comprendre, de tout assimiler. Pleine de préjugés aristocratiques, elle était discrète et fidèle à l'amitié. Mais elle lui demandait beaucoup. »

En bref, elle paraît avoir eu plus de distinction que de beauté et plus d'esprit que de cœur. Il restera toujours à son passif de n'avoir pas voulu épouser Guizot et d'avoir ri aux éclats en disant : « Non; mais me voyez-vous annoncée : « *Madame Guizot !* » propos discrètement, mais très nettement confirmé par Guizot lui-même : « Elle tenait à son nom et je n'aurais pas voulu épouser une femme sans lui donner le mien. » Non, le cœur ne paraît pas avoir été très tendre chez la princesse Lieven; c'est bien le jugement unanime de ses contemporains.

Il est vrai que c'est l'occasion de rappeler ce propos d'une dame à qui, en un moment d'humeur, quelqu'un disait : « Pour tout le monde vous n'avez pas de cœur », et qui répondait du tac au tac : « Ça, mon ami, ça veut dire que je n'ai pas de cœur pour tout le monde. » Malgré son orgueil, Mme Lieven semble avoir eu du cœur pour Metternich et plus tard pour Guizot. Elle a aimé deux fois dans la diplomatie pour des raisons qui paraissent bien n'avoir rien eu de diplomatique. Le fond de Mme Lieven, orgueil aristocratique mis à part, semble avoir été moins sec que ses dehors. Mais qu'importe le flacon ? C'est de Guizot amoureux que je veux m'occuper.

Eh bien, il l'est d'une façon exquise, généreuse et noble, qui le rend très sympathique. Ce sont à la vérité amours de vieillard, et l'on me dira le « *turpe senex miles...* » de je ne sais quel latin brutal; mais encore, si les amours d'automne ne sont agréables à considérer que quand ils ont commencé par être des amours de printemps, il y a cependant une certaine manière décente d'aimer, passé l'âge d'amour, et c'est précisément cette manière qui me paraît bien être celle de François Guizot.

Il avait cinquante ans, et Mme Lieven un peu plus, non pas beaucoup plus, quand ils se connurent et s'aimèrent. Guizot était veuf, Mme Lieven séparée; ils étaient parfaitement libres. Leurs amours, de quelque nature qu'il aient été, n'eurent rien de coupable. Guizot fut attiré vers Mme Lieven par la mélancolie et la tristesse de celle-ci. Il fait allusion au visage douloureux et aux yeux pleins de larmes qu'avait Mme Lieven, au milieu d'une fête, à leurs premières rencontres. Ils paraissent en être venus très vite à l'intimité. M. Guizot avait chez Mme Lieven ses heures, où personne, si ce n'est lui, n'était reçu. Ils ne furent timides ni l'un ni l'autre et ne se dissimulèrent point. Leur liaison fut de notoriété publique. Dès 1840, Thiers, ministre pendant que Guizot était ambassadeur à Londres, disait en un dîner à Mme Lieven : « Il ne s'ennuie pas là-bas, mais allez-y, sans cela il va faire la cour aux dames anglaises; » et Mme Lieven ne marque pas, rapportant le mot à Guizot, qu'elle s'en soit offensée.

Guizot l'aima profondément, avec un certain respect, une grande délicatesse et des soins fraternels

pour une âme qu'il sentait ou qu'il croyait sentir blessée et endolorie.

Je ne parlerai pas du « ton habituel de cette correspondance », ne l'ayant pas tout entière et n'en ayant que des fragments à tenir dans la main. Cet article est un de ces articles que l'on note comme « *à refaire* » au moment même où on les écrit. Je montrerai seulement Guizot sous ses divers aspects d'amoureux passionné et tendre. Voici d'abord Guizot s'expliquant lui-même et faisant l'analyse de son caractère comme font toujours et comme peut-être ont tort de faire les amoureux. La lettre, *tendre, orgueilleuse et spirituelle*, est d'une complexité absolument ravissante pour le moraliste. Tous ceux qui feront un portrait de Guizot devront la méditer attentivement.

« Mes paroles vous plaisent. Quel plaisir auriez-vous donc si vous voyiez [lire: *si vous pouviez*] réellement voir ce qu'elles essayent de peindre? Vous avez raison : depuis que le monde existe, on a beaucoup dit sur cela; chacun [ou *chacune;* mais *chacun* serait français. La Fontaine a dit : « un des dupes »] des mille millions et milliards de créatures qui ont passé sous notre soleil a élevé la voix et répété la même chose avec son plus doux accent. Qu'importe la répétition ? *Tout sentiment vrai est nouveau. Tout ce qui sort réellement du fond du cœur est dit pour la première fois* (1). Et puis, vous savez mon orgueil.

(1) Cela ne pouvait pas manquer et, comme dit Flaubert, toutes les fois qu'on donne une forme précise à sa pensée on fait un vers. Ces deux lignes de Guizot sont une fin de strophe :

Tout ce qui sort réellement du fond de l'âme
Est dit pour la première fois.

En ceci comme en tout, l'inégalité est immense, la variété infinie. Ces sentiments naturels, universels, que toute créature a connus et racontés à d'autres créatures, ils sont ce que les fait l'âme où ils résident, toujours doux et beaux ; car Dieu les a créés tels à l'usage de tous ; mais incomparablement plus beaux dans *les élus de Dieu*, car Dieu a des élus. Ne dites jamais, ne laissez jamais entrevoir ceci à personne, mon amie. Oui, *j'ai la prétention de vous dire des choses qu'aucune voix d'homme n'a jamais dites et ne dira jamais*. Et que sont les choses que je vous dis auprès de celles que je sens ? Mon cœur est infiniment plus riche que mon langage, et mes émotions, en pensant à vous, infiniment plus nouvelles, plus inouïes que mes paroles. Laissez donc ce papier et entrez dans mon cœur, lisez ce que je ne vous écris pas. Entendez ce que je ne vous ai jamais dit. »

Le morceau est exquis ; j'emploie, malheureusement, le mot propre ; c'est un morceau ; Guizot, quoi qu'il écrive, « fait le morceau » ; mais en sa variété savante de ton, il est exquis. — Dans le même ton, mais plus éloquent et presque lyrique, et je ne sais pas pourquoi je dis *presque*, et ayant cet avantage pour nous de contenir et un portrait de Guizot et un profil de Mme Lieven, la lettre suivante me paraît un chef-d'œuvre de la langue française et une des plus belles effusions d'âme forte et passionnée qui puissent être :

« ... Je ne me suis point mépris sur vous. Vous êtes tout ce que j'ai cru, tout ce que je crois toujours. Aujourd'hui comme il y a un an, c'est mon plaisir, mon ravissant plaisir de penser à tout ce que vous

êtes, *à l'élévation de votre caractère, à la profondeur de votre âme, à l'agrément supérieur de votre esprit, au charme de votre société...* Vous êtes entrée, avec un charme infini, dans les derniers replis de mon âme. Vous m'avez *convenu*, vous m'avez plu dans tout ce que j'ai en moi de plus intime, de plus exigeant, de plus insatiable. Je vous l'ai montré comme cela peut se montrer toujours bien au-dessous de ce qui est; mais enfin je vous l'ai montré. Et, en vous le montrant, à vos émotions, à vos regards, à vos paroles, *en vous voyant renaître, et revivre, et déployer devant ma tendresse votre belle nature ranimée*, je me suis flatté que je vous rendrais et qu'à mon tour je recevrais de vous, non pas tout le bonheur, mais un bonheur encore immense, un bonheur capable de suffire à des âmes éprouvées par la vie, mais qui pourtant n'ont pas succombé à ses épreuves, qui portent la marque, la marque douloureuse des coups qu'elles ont reçus et pourtant savent encore sentir et goûter avec transport les grandes, les vraies joies. Voilà ce que j'ai cru, ce que je me suis promis. *Je n'ai pas de désirs médiocres. Je n'accueille que les hautes espérances. Je sais me passer de ce qui me manque : mais non pas me contenter au-dessous de mon ambition.* Et dans notre relation de vous à moi, mon ambition a été infiniment plus grande que dans tous les autres intérêts où peut se répandre ma vie. Je ne saurais la réduire. Je ne regrette pas d'être ainsi. Et d'ailleurs cela est. Je puis me gouverner; mais non me changer. »

Mais, en vérité, dites-moi donc ! Quel ton ! C'est le ton d'un romantique ! La page pourrait être de

Chateaubriand ! Mon Dieu, voilà : quand on est amoureux, on est toujours romantique.

La suite de cette lettre essentielle n'est ni moins belle, ni moins curieuse pour l'amateur de psychologie. Elle pourrait être intitulée (cette suite) : *Comment Guizot voulait être aimé.* C'est très intéressant ; on sent que c'est très vrai et sincère, et cela fait connaître l'homme jusqu'en son fond intime, lequel, je me hâte de le dire, n'est point du tout déplaisant et marque très bien que l'on a affaire *à un homme.* Le mot, en relisant cette lettre, me revient toujours, de Rachel qui était allée voir et entendre Guizot à la Chambre et qui disait en sortant : « Ah ! j'aimerais jouer la tragédie avec cet homme-là ! » Elle avait vu juste ; il y avait de l'héroïque dans le ton et disons-le aussi dans l'âme de Guizot :

« Comment l'idée que je voudrais vous envoyer à Baden pour me débarrasser de vous, pour ne plus porter le poids de vos faiblesses et de vos peines, a-t-elle pu vous entrer dans l'âme ? Je crois vous l'avoir déjà dit, vous avez certainement passé votre vie avec des cœurs bien secs et bien légers. Vous ne pouvez parvenir à croire à une vraie affection Vous retombez sans cesse dans vos souvenirs de la froideur et de l'égoïsme humain. C'est encore pour moi un mécompte ; je m'étais flatté qu'en dépit de votre expérience, je vous rendrais une confiance qui est dans votre nature ; que je vous ferais trouver en moi ce que vous n'auriez rencontré nulle part qu'en vous-même. Je suis bien orgueilleux, n'est-ce pas ? Mon orgueil n'a rien qui vous puisse blesser. *Que me dites-vous ? Que votre esprit est bien soumis à*

mon esprit ? Est-ce votre soumission que je veux ? Je méprise la soumission. Je méprise toute marque, tout acte d'infériorité ; je ne me plais que dans l'égalité. Je veux vivre de niveau et en pleine liberté avec ce que j'aime. Je veux sentir à la fois son indépendance et son union avec moi, sa dignité et son abandon. » — Guizot aime infiniment, cela se voit à chaque instant, à s'analyser ainsi, et sans doute l'image de lui-même qu'il trouve au bout de ses analyses est toujours assez flatteuse ; sans doute Guizot n'est pas, comme Rousseau, comme Benjamin Constant à ses heures, de ceux qui aiment à se mépriser et qui, du reste, trouvent à cela comme un raffinement de leur vanité et comme un détour et un retour de leur orgueil ; sans doute l'orgueil de Guizot est direct et sa satisfaction de lui-même lui revient sans circuit et sans avoir passé par quatre chemins ; mais encore on sent bien qu'il ne se flatte point et que le bien qu'il pense de lui n'en est pas moins vrai parce qu'il le pense.

Or Guizot vient de s'apercevoir qu'il n'est pas seul dans le cœur de Mme Lieven ; que d'autres affections antérieures, soit amours, soit piétés maternelles, vivent encore dans l'âme de son amie ; et, en homme qui a de la justice dans le cœur, il se replie sur lui-même, s'interroge et découvre et reconnaît qu'il en va de lui exactement de même, qu'il ne sait pas oublier ; et il s'en félicite et il s'efforce de n'aimer que davantage Mme Lieven pour cette conformité d'elle à lui. Cette sorte de randonnée psychologique est curieuse à suivre, sert à mesurer la profondeur de conscience de Guizot et n'est, en somme, que pour lui faire grand honneur ·

«... Quand j'aime, je prends toujours au pied de la lettre ce qu'on me dit et je crois toujours que cela durera. Je n'ai pas l'instinct de ce qui se passe. [Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut lire : *Je n'ai pas l'instinct de ce qui passe*, ce qui, du reste, est un mot admirable au lieu d'une ineptie.] La réflexion seule me l'apprend... Je ne veux rien ôter à personne, je ne veux rien envier à personne ; *j'aime tous vos sentiments :* oui, je les aime, et je vous aime, vous, de les avoir tels. Vous ne savez pas pour combien l'état de votre âme, le deuil de votre âme et de votre personne est entré dans l'affection que je vous porte. *S'il y a en moi quelque chose de profond, c'est mon aversion pour la légèreté de cœur, pour la promptitude de l'oubli, pour ces sentiments qui dans le vol de notre vaisseau tombent à la mer et s'y abîment avec les créatures qui en sont l'objet.* Je déteste cela en moi, quand je l'y trouve, comme dans les autres. Je ne sais comment parviennent à se concilier des sentiments qui existent ensemble dans mon âme ; il y a là un mystère que je ne m'explique pas du tout, *qui m'a bien souvent tourmenté ;* mais Dieu m'est témoin qu'ils existent ensemble et que l'un n'abolit pas l'autre et *que la mémoire de ceux que j'ai aimés est en moi toujours vivante et toujours chère. Et quand je rencontre un cœur qui n'oublie point, un cœur où les morts vivent, je me sens à l'instant pénétré pour lui de sympathie et de respect.* Vous avez eu toujours pour moi, à ce titre seul, un attrait immense... N'ayez donc jamais, dans aucun cas, pas une minute, le moindre doute sur mon inépuisable, mon infatigable sympathie pour votre mal. *Quand Dieu ne*

m'aurait pas condamné à le ressentir moi-même et à le ressentir en ne vous en parlant presque jamais, à cause de vous, je trouverais en moi, dans ma disposition la plus intime, de quoi vous comprendre et m'unir à vous et vous en aimer davantage. Croyez-le bien, croyez-le toujours... »

Ceci va très loin dans l'âme humaine. Bien souvent, presque toujours, les amours des quinquagénaires et même des quadragénaires sont des amours de veufs, des amours de veuve à veuf et de veuf à veuve. Ils sont presque toujours contrariés par des souvenirs, hantés de revenants jaloux, au moins obscurcis et assombris de temps en temps par les réminiscences du passé, comme les lacs ou les prairies par l'ombre des nuées qui passent. Et rien n'est dangereux comme cela, et de cela naît la terrible jalousie du passé, d'autant plus terrible qu'elle a quelque chose d'indéfini en son objet. — Or dans les âmes élevées, ces souvenirs mêmes et la fidélité qu'on leur garde peuvent avoir un charme, et c'est ce que Guizot, tout en disant qu'il n'y entend rien, comprend très bien, et qu'entre deux êtres au premier déclin de la vie et qui ont vécu et souffert, l'amour ne peut être profond et calme que s'il est l'union et l'échange de deux sentiments réciproquement *consolateurs*. Et cette nuance est bien délicate, et de l'avoir merveilleusement comprise c'est de quoi l'on peut féliciter Guizot et ce qui le rend aussi vénérable que sympathique.

Aussi bien c'est une consolatrice en effet qu'il cherchait et qu'il a peut-être trouvée ; et ce qu'il était lui-même, peut-être dans le dessein inconscient

qu'on lui rendit la pareille, c'était le consolateur à titre d'emploi, de Mme la princesse Lieven. Et ce rôle, où se plaisaient également son esprit et son cœur, l'a conduit peut-être peu à peu, peut-être tout de suite, ce que je ne puis dire aujourd'hui, n'ayant pas sous les y eux cette correspondance dans toute sa teneur, à devenir pour Mme Lieven une sorte de directeur de conscience. Qu'une correspondance amoureuse rentre, pour une partie, pour une très grande partie, dans la catégorie des lettres de direction, cela est paradoxal et amusant au premier abord; mais cela ne doit point étonner quand on songe et au caractère de Guizot et à l'âge qu'il avait alors. Un amoureux de cinquante ans et qui, du reste, est père, devient assez naturellement paternel à l'égard de celle qu'il aime, et, sans la traiter en petite fille, il ne se peut guère qu'il ne la traite pas un peu comme la plus chère de ses enfants et avec une vigilance attentive et attendrie et un soin inquiet de manier, de redresser, de consoler et de guérir son âme. Nous voyons un peu de cela, à travers des sensualités qui nous désobligent, dans les livres d'amour de Michelet. En tout cas, c'est un fait, les lettres d'amour de François Guizot sont souvent des « lettres de direction », des « lettres spirituelles » et qui sont fort belles et qui se placeraient très bien entre celles de Fénelon et celles de Bossuet et au-dessus de ces dernières. On sait assez, du reste, que Guizot fut le plus catholique des pasteurs protestants, et quand on est pasteur protestant de naissance, surtout quand on est avec cela un peu catholique, le moyen qu'on ne soit pas directeur de conscience ? Voici quelques

fragments des instructions pastorales de François Guizot :

« Votre plus grand défaut est de ne savoir vous plaire qu'à ce qui est parfait. Défaut qui me chagrine et me désole. Quand je vous vois repousser avec un si fier dédain tout ce qui est médiocre, ou lent, ou froid, ou insuffisant, ou mélangé, tout ce qui témoigne, en quelque manière que ce soit, de l'imperfection de ce monde, je vous en aime dix fois davantage. *Et puis*, quand je vous vois triste et ennuyée, je vous voudrais plus accommodante, moins difficile. Je mens ; restez comme vous êtes, même à condition d'en souffrir ; je le préfère infiniment. *Je vous voudrais seulement* pour vous-même un peu plus de goût pour une occupation quelconque, lecture ou écriture [elle ne lisait jamais], pour l'exercice solitaire ou désintéressé de la pensée [comme quelques femmes, elle ne pensait que quand elle parlait]. Vous n'y perdriez rien et vous vous en trouveriez mieux. Mais *vous n'aimez que les personnes ; il vous faut une âme en face de la vôtre.* »

Ce mélange de tendresses, de ménagements et de vérités qu'on tient à dire ou à glisser entre deux caresses, est très amusant et aussi il est d'une charmante délicatesse. Guizot connaissait bien les défauts de son amie et il ne l'en aimait pas moins. N'est-ce pas là l'amour véritable ? Le véritable amour n'est pas aveugle ; le véritable amour est peut-être celui qui arrache son bandeau et que ce geste ne fait pas s'évanouir. Mme Lieven avait, disons le mot cru, que Guizot ne dira pas, avait un assez mauvais caractère. C'est merveille comme Guizot l'en prévient en l'ex-

cusant, et il n'y a pas main de prêtre plus ferme et plus douce à la fois à manier une âme que la main de cet amoureux, disons ici de cet ami : « Vous me demandez si je ne vous trouve pas un peu d'humeur. *Oui, Madame, quelquefois.* J'ai été quelquefois tenté de m'en choquer. *Excepté de ma mère, je n'ai jamais supporté l'humeur de personne.* Quand la vôtre m'a apparu (1), je vous aimais déjà beaucoup. L'affection a contenu la surprise. *Et puis*, j'ai bientôt reconnu la source de votre humeur. Elle ne vient en vous d'aucun défaut, d'aucun désagrément de caractère, ni de susceptibilité, ni d'exigence, ni d'attachement aux petites choses. Vous êtes naturellement très douce, très égale, charmante à vivre, votre humeur ne naît jamais que du chagrin, d'un grand, d'un profond chagrin ; il vous indigne et vous révolte ; il s'empare de vous tout entière... L'humeur est chez vous une des formes de la douleur. Je vous aime trop, Madame, pour que cette forme-là ne s'efface pas devant la profonde sympathie que votre douleur m'inspire. Vous avez cruellement souffert, *mais, laissez-moi vous le dire*, je suis plus fait à la douleur que vous, à la douleur morale comme à la douleur physique. Vos épreuves vous sont venues tard, au milieu d'une vie qui avait été constamment facile, agréable, brillante. Vous n'aviez connu ni le

(1) Peu français à mon avis. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire que c'est un solécisme. De même plus haut : « à la condition d'en souffrir », est bien impropre : il faudrait : « dussiez-vous même en souffrir ». Comme Scherer l'a remarqué (trop durement), la langue de Guizot est magnifique ; elle n'est pas absolument pure.

malheur ni la contrariété, vous n'aviez porté aucun fardeau, vos émotions même, malgré le sérieux de votre naturel, avaient été assez superficielles et, au lieu d'ébranler votre âme, un seul sentiment, le dernier venu, était en vous très puissant et très profond. Quand vous avez été frappée, vous avez éprouvé cette immense surprise, cette révolte intérieure qui accompagne les premiers chagrins, les chagrins de la jeunesse : et comme vous n'aviez plus, pour y échapper, les ressources de la jeunesse, sa mobilité, sa facilité à se distraire, son empressement à jouir de la vie encore inconnue, vous êtes restée sous l'empire de cette impression de surprise et de révolte. La douleur vous a atteinte tard et trouvée jeune pour souffrir. Et vous avez souffert avec l'impatience, avec l'âpreté de la jeunesse. J'ai éprouvé, j'éprouve encore en vous voyant souffrir, *le sentiment d'un vieux soldat couvert de blessures, qui voit les fatigues, les langueurs, les souffrances d'un jeune homme qu'il aime et qu'il soigne.* »

Jamais, je crois, le sentiment paternel mêlé chastement au sentiment amoureux et *s'y substituant peu à peu* n'a été plus délicatement, plus tendrement, plus fermement aussi, éprouvé et exprimé.

Et enfin le directeur de conscience, singulièrement expert, comme on a vu, et singulièrement adroit, devient quelquefois, comme il arrive toujours, un sermonnaire et un sermonnaire à rivaliser, s'il vous plaît, avec les Massillon, avec les Bossuet, et j'ajouterai, pour faire plaisir à M. Stapfer et à l'ombre de Guizot lui-même, avec les Monod. La page suivante, ce qui peut prouver que d'être amoureux

n'est pas sans profit pour la littérature, même religieuse, et que, comme dit Voltaire, les femmes sont bonnes à quelque chose, est peut-être la plus belle que François Guizot ait écrite de toute sa vie :

« Quand de cruelles douleurs vous assiègent, quand vous n'êtes entourée que de morts, faites un effort, prenez votre élan, sortez de ces tombeaux. Ils en sont sortis, ils sont ailleurs, nous serons où ils sont. Je me suis longtemps épuisé à chercher où ils sont. Je ne recueillais de mon travail que ténèbres et anxiété. C'est qu'il ne nous est pas donné, il ne nous est pas permis de voir clair d'une rive à l'autre. Si nous y voyions clair ; s'ils étaient là, devant nos yeux, nous appelant, nous attendant, supporterions-nous de rester où nous sommes aussi longtemps que Dieu l'ordonne ? Irions-nous jusqu'au bout de notre tâche ? Nous nous refuserions à tout, nous abandonnerions tout ; nous jetterions là notre fardeau, notre devoir, et nous nous précipiterions vers cette rive où nous les verrions clairement. Dieu ne le veut pas, mon amie ; Dieu veut que nous restions où il nous a mis, tant qu'il nous y laisse. C'est pourquoi il nous refuse cette lumière certaine, vive, qui nous attirerait invinciblement ailleurs ; c'est pourquoi il couvre d'obscurité ce séjour inconnu où ceux qui nous sont chers emporteraient toute notre âme. Mais l'obscurité ne détruit pas ce qu'elle cache ; mais cette autre rive où ils nous ont devancés n'en existe pas moins parce qu'un nuage s'étend sur le fleuve qui nous en sépare Il faut renoncer à voir, il faut renoncer à comprendre. Il faut croire en Dieu.

Depuis que je me suis renfermé dans la foi en Dieu, depuis que j'ai jeté à ses pieds toutes les prétentions de mon intelligence et même les ambitions prématurées de mon âme, j'avance en paix, quoique dans la nuit ; et j'ai atteint la certitude en acceptant mon ignorance. Que je voudrais vous donner la même sécurité, la même paix ! Je ne renonce pas, je ne veux pas renoncer à l'espoir. »

Quoique rien ne soit plus beau et en même temps plus charmant que Guizot dans ce rôle d'ami de l'âme et de médecin de l'âme, je ne voudrais pas laisser le lecteur sous l'impression dominante de Guizot directeur de conscience, même et surtout dans ses relations amoureuses, et je me ramène à le considérer un instant dans le « tout aller » et le « tous les jours » de ces relations, et c'est par Guizot déridé et souriant que je veux terminer, par Guizot à la campagne, venant d'y arriver, content d'y être avec ses enfants, bon papa et prenant plaisir à se montrer tel à son amie, ne pouvant pas résister à se montrer en toute bonhomie sous cet aspect ; mais, remarquez-le bien, avec une délicatesse qui révèle la bonté vraie de son cœur, en se rappelant que Mme Lieven n'a pas d'enfants autour d'elle et trouvant le mot par lequel, tout en parlant de son bonheur, il s'en excuse, et par lequel il tâche à consoler la jalousie mélancolique qu'il prévoit. Je dois dire qu'on voit, par la suite de la correspondance, que cette lettre ne fut pas du tout du goût de Mme Lieven ; mais je crois qu'elle sera du vôtre :

« Je suis arrivé ici par le temps le plus noir, la

pluie la plus épaisse, les plus sales chemins qui se puissent imaginer. La vallée est verte, fraîche, couverte de fleurs, parée pour recevoir le soleil, qui ne vient pas. Ainsi va le monde. Le soleil manque à la verdure ou la verdure au soleil. Aussi quel ravissement quand ils se rencontrent ensemble quelque part, un moment ! En toutes choses, dans la nature ou dans l'âme, nous ne faisons qu'entrevoir la perfection. Mais quand on l'a entrevue, comment peut-on laisser retomber plus bas sa pensée ? [Ce ne sont pas là des phrases. Songez que le goût du parfait était un des sentiments habituels ou une des prétentions de Mme Lieven.]

« J'ai très peu dormi en voiture. Je prenais quelque plaisir à veiller pendant que tout le monde dormait autour de moi, comme si j'en avais été un peu moins en voyage, resté un peu plus à Paris. Que notre cœur est inventif et subtil à se créer des illusions si vaines, si fugitives que la pensée ne peut même les saisir, et pourtant elles plaisent ! Mes enfants ont très bien dormi. Ils se réveillaient pour me demander du sucre, des cerises. Ils dorment profondément depuis trois quarts d'heure, fatigués du voyage, de leur joie. Ils se réveilleront demain en chantant, comme les oiseaux de ma vallée. *Je voudrais vous envoyer, j'aurais voulu vous laisser un de mes enfants.* Ah ! que de vains désirs ! Adieu, je vais me coucher, je dormirai. Je suis fatigué, vous vous couchez aussi en ce moment. Adieu, adieu. Dormez, dormez donc... Adieu. »

L'amour-amitié de Guizot quinquagénaire ne fait pas sourire. Il est touchant et un peu imposant,

comme tout Guizot. Il rappelle les vers d'*Hernani :*

> Oh! mon amour n'est point comme un jouet de verre,
> Qui brille et tremble ! Oh ! non ! c'est un amour sévère,
> *Profond*, *solide*, *sûr*, *paternel*, *amical*,
> De bois de chêne, ainsi que mon fauteuil ducal.

Était-il tout à fait bien placé ? Je ne veux vraiment répondre ni oui ni non. J'ai quelques doutes, prenez le mot dans son sens précis. Sans aucune ironie, tout simplement je ne suis pas sûr.

Mme Lieven mourut en 1857 dans sa soixante-douzième année. Guizot en avait soixante-dix. Il lui survécut, comme l'on sait, dix-sept ans, racontant l'histoire à ses petits-enfants, s'occupant de questions religieuses et gouvernant deux académies. Il avait, de cinquante à soixante-dix ans, reçu et surtout donné, un tiède, réchauffant, caressant, grave et mélancolique rayon d'automne.

MÉRIMÉE

J'ai célébré le centenaire de Prosper Mérimée (1), comme j'ai dit ailleurs qu'il fallait le célébrer, en relisant toutes ses œuvres littéraires et m'attardant particulièrement sur ses *Lettres à une Inconnue* et sur les *Réponses de l'Inconnue.* C'est une commémoration qui lui aurait été, je crois, extrêmement agréable.

Plein de cette lecture, je voudrais, comme j'ai fait pour Mirabeau, raconter l'histoire de Mérimée et de l'Inconnue ainsi que j'écrirais un roman, en suivant l'ordre chronologique et en allant depuis la première rencontre jusqu'à la mort du principal personnage.

A la vérité, de le faire exactement, il est impossible dans l'état actuel des publications. Les *Lettres à une Inconnue* (2 vol., Michel Lévy, 1876) et *la Passion d'un auteur, réponses à Prosper Mérimée* (*Lettres d'une Inconnue*) (Paul Ollendorf, 1889) ont été publiées avec une négligence incroyable, et

(1) Cet article, je n'ai pas besoin de le dire, a été écrit en septembre 1903.

toutes les dates y sont brouillées avec une sorte de démence.

Quelques exemples Une certaine lettre, non datée, de Prosper Mérimée, est placée par l'éditeur entre une lettre d'« octobre 1842 » et une lettre de « novembre 1842 ». Or dans cette lettre, Mérimée dit à son amie : « Si je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois en six ans, et en additionnant les minutes nous pouvons avoir passé trois ou quatre heures ensemble, dont la moitié à ne nous rien dire. » Or, par toute la correspondance on voit que les relations entre Mérimée et l'Inconnue ont commencé en 1840 ou, au plus tôt, en 1839. Cette lettre devrait donc être placée en 1846 ou 1845 au plus tôt. *A moins qu*'il ne faille lire *deux* au lieu de *six*. Je pencherais pour cette hypothèse, parce qu'il me paraît qu'en 1845 ou 1846, six ans au moins après leurs premières approches, Mérimée n'aurait pas pu dire, cela est prouvé par la correspondance même : « Nous nous sommes vus cinq ou six fois... » et : « ... nous pouvons avoir passé trois ou quatre heures ensemble » Mais enfin, d'une façon ou d'une autre, il y a une erreur.

Il y a une lettre, datée, celle-ci, de Paris, 14 septembre 1844. La lettre suivante serait, selon les éditeurs, du lendemain ; car elle est datée, elle aussi, et elle l'est de *Poitiers, 15 septembre 1844*. Ainsi *en 1844*, Mérimée aurait été le 14 septembre à Paris et le lendemain à Poitiers ! Je ne sais pas quel moyen de locomotion il a pu prendre.

Mais il y a plus. Cette lettre de Poitiers, 15 septembre 1844, contient ceci : « Pour moi, j'ai mené une

vie maussade au dernier point depuis mon départ de Paris. Comme Ulysse, j'ai vu beaucoup de mœurs d'hommes et de villes. J'ai trouvé les unes et les autres très laides. Puis j'ai eu quelques accès de fièvre qui m'ont étonné et chagriné en me montrant comme je décline. » — Ainsi en quarante-sept heures cinquante minutes au plus. Mérimée aurait été de Paris à Poitiers, aurait mené une vie maussade, aurait vu beaucoup de mœurs, d'homnes et de villes, les aurait assez étudiées pour les trouver laides et aurait eu plusieurs accès de fièvre. Il doit y avoir une erreur.

L'éditeur n'a pas confondu, comme je crois me souvenir qu'on l'a dit, la nomination de Mérimée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sa nomination à l'Académie française. Mérimée a été nommé à l'Académie des Inscriptions le 17 novembre 1843 comme membre libre, en remplacement de M. le marquis Fortia d'Urban. Il fut élu de l'Académie française le 14 mars 1844. C'est à ce propos que M. Etienne, qui le reçut, et du reste par un discours pitoyable et en le traitant comme un petit garçon, lui dit : « Les deux Académies vous ont presque à la fois [il veut dire presque en même temps] admis dans leur sein. »

Or les dates des lettres de Mérimée à l'Inconnue pour ce qui est de l'élection à l'Académie des Inscriptions concordent bien et doivent être exactes. 16 novembre 1843 (ce serait la veille) : «... Vous croyez que l'Académie m'occupe fort ? Je m'aperçois que j'y pense aujourd'hui pour la première fois. Je n'ai guère de chances d'y réussir. Savez-vous

quelque sortilège pour que mon nom sorte de l'urne ? » Et l'éditeur ne dit point qu'il s'agisse de l'Académie française. Fort bien.

22 novembre 1843 : « A quand nous querellerons-nous ? N'oubliez pas que vendredi est mon jour de réception. *J'ai embrassé une trentaine de confrères depuis quatre jours, principalement ceux qui, m'ayant promis, m'ont manqué de parole.* » Et l'éditeur met en note : « A l'occasion de sa nomination comme membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. » C'est bien cela : du 17 au 22 novembre, il s'est écoulé cinq jours, et Mérimée ne compte pas le premier ou ne compte pas celui où il écrit, s'il écrit le matin. Voilà qui va bien.

Mais, « par exemple », comme on dit, je ne comprends rien à la date du *6 septembre* **1844** que l'éditeur donne à la lettre suivante ou qu'il a cru lire en tête de la lettre suivante : «... Je fais en ce moment le métier le plus bas et le plus ennuyeux. Je sollicite pour l'Académie des Inscriptions. Il m'arrive les scènes les plus ridicules et souvent il me prend des envies de rire de moi-même, que je comprime pour ne pas choquer la gravité des académiciens que je vais voir. C'est un peu à l'aveugle que je me suis embarqué dans cette affaire... » Ici il n'y a pas confusion entre les deux candidatures aux deux Académies, non ; il y a non-sens, qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre. En septembre 1844 Mérimée ne sollicitait pour aucune Académie, puisqu'il était de toutes les deux. La date est purement fausse. Il y a dans le texte « Académie des Inscriptions ». Eh bien ! il faut lire peut-être septembre 1843.

M. Fortia d'Urban était mort le 4 août. A partir du 4 septembre Mérimée pouvait et devait être en cours de visites pour solliciter la succession. Voilà qui est rectifié. Oui, mais il reste que cette lettre n'est pas à sa place dans le volume et brouille tout, et fait croire que Mérimée a été de l'Académie française avant d'être de l'Académie des Inscriptions. — Etc., etc.

Et maintenant reportons-nous aux lettres datées, dans cette édition, août, septembre, octobre *1843*. Il y en a qui sont datées de Paris : « Paris, septembre 1843 ; Paris, septembre 1843 ; mais il y en a une de Saint-Lupicien, 15 août 1843 » ; il y en a une d'Avignon, 29 septembre, une de Toulon, 2 octobre. Ce serait donc entre deux voyages, retour du sommet du Jura où il était le 15 août, c'est-à-dire, au plus tôt, à partir du 22 août jusqu'au 20 septembre, puisqu'il est le 29 à Avignon, qu'il aurait fait sa campagne académique. C'est possible ; mais c'est peu probable. Ce l'est d'autant moins que, dans sa lettre de Toulon 2 octobre, il parle de longues courses qu'il a faites dans le Comtat, visitant « Carpentras, Orange, Cavaillon, Apt et autres lieux ». S'il est le 2 octobre à Toulon, comme il lui a fallu à très peu près le temps qui s'est écoulé du 29 septembre au 2 octobre pour aller d'Avignon à Toulon, ses longues courses dans le Comtat sont rejetées en deçà du 29 septembre, et rejettent son départ de Paris vers le 15 septembre au moins et réduisent le temps de sa campagne académique à l'espace qui va du 22 août au 15 septembre, ce qui est bien court.

Ajoutez entre parenthèses ceci, que cette lettre du

« 2 octobre, Toulon » est donnée par cette date comme suivant à trois jours de distance celle du « 29 septembre, Avignon, » et commence ainsi : « J'ai été longtemps sans vous écrire, chère amie... » — Je vous dis que c'est absolument la bouteille à l'encre et qu'il n'y a pas une date qui soit sûre. Il faudrait, manuscrits en mains, recommencer tout le classement.

Mais particulièrement pour ce qui est de l'Académie française l'éditeur a tout brouillé. Une vétille d'abord, mais à relever : Mérimée écrit « le 12 mars 1844 » : « Cent visites à faire... Des épreuves à corriger... Je suis à peu près à bout de mon courage et de ma patience... Heureusement cela finit jeudi prochain Jeudi, à une heure, je serai devenu un bipède ordinaire... » L'éditeur met en note : « Son élection à l'Académie française, qui eut lieu le 14, *deux jours après*. C'est le jeudi 15 qu'elle eut lieu, ce semblerait, puisque Mérimée dit à la page suivante : « *Jeudi* **15** *mars* 1844. Cela m'a fait un sensible plaisir... » Il parlait, le 12 mars, du jeudi suivant comme du jour de son élection, et ce jeudi suivant il l'appelle le 15 mars. Il y a donc une erreur soit dans sa date du 12 mars, soit dans sa date du jeudi 15, soit dans la note de l'éditeur, et c'est toujours l'éditeur qui est en faute... Je vérifie, sous l'œil et avec l'assistance du diligent M. Pingard, sur les registres de l'Académie française. C'est le *jeudi 14 mars* que M. Prosper Mérimée a été élu. Il s'est trompé, ou on le fait se tromper, sur le jour du mois, en mettant cette date : « Jeudi 15. »

Mais voici qui est plus grave parce que cela a

donné naissance à une anecdote qui a circulé partout et qui est fausse en partie, en grande partie. On a dit que Mérimée, prenant séance dans l'Académie française et se levant pour prononcer son discours de réception, envoya du bout des doigts, discrètement, un baiser à son Inconnue.

Cela est fondé sur sa lettre. datée, dans l'édition que nous avons sous les yeux, 26 mars 1844, et qui contient ces mots : « Adieu ; j'ai été bien content de vous voir. J'ai eu de la peine à vous trouver cachée sous le chapeau de votre voisine. Autre enfantillage. Avez-vous vu ce que je vous ai envoyé ? En pleine Académie ? Mais vous ne voulez jamais rien voir. »

Et cela est fondé aussi sur une lettre de l'Inconnue, datée vaguement, dans l édition que nous avons sous les yeux : « Mars 1844 », et contenant ces mots : « Naturellement j ai vu ce que vous m'avez envoyé « en pleine Académie » et naturellement mon premier mouvement a été de me dérober derrière le chapeau complaisant de ma proche voisine dans une terreur tellement folle que je crains qu'elle et tout le monde ait vu la chose et surtout celle à qui elle était destinée. Comment avez-vous pu faire une chose aussi dangereuse et aussi compromettante ? Et combien c'était bon à vous de songer à moi en un tel moment et d'avoir fait cela ! »

D'abord ces dates de « 26 mars 1844 » et de « mars 1844 » ne se rapportent à rien du tout, Mérimée, fin mars 1844, étant académicien de huit jours et ne devant *entrer* dans l'Académie et y parler que onze mois plus tard.

Ensuite nous avons dans cette correspondance même l'état d'âme et l'état physiologique de Mérimée à son discours de réception, peu conforme à l'audace et impertinence d'un baiser envoyé ; et nous avons de plus un fait qui *rend impossible* ce fameux geste.

A son discours de réception, Mérimée, comme à peu près tous les récipiendaires, avait la couleur de son habit : il était vert. Il était très intimidé et très ému, *et de plus, l'Inconnue assistait, mais il ne savait pas qu'elle fût là.*

Lettre de Mérimée, celle-ci très exactement datée : Paris, 7 février 1845. « Tout s'est passé mieux que je n'espérais. Je me suis trouvé un aplomb rare. Je ne sais si le public a été content de moi ; je le suis de lui. »

Lettre de l'Inconnue, *même date* : « Mes plus chaudes félicitations. Vous voici un académicien de pleine volée. *J'étais à votre réception ; mais je n'ai pas voulu vous en prévenir, parce que vous m'aviez dit que vous seriez nerveux si vous vous imaginiez qu'un ami vous regarde.* Mais la chose a marché d'une façon charmante. Qu'aviez-vous à craindre ? Et maintenant en route pour une bonne promenade. »

Réponse de Mérimée à la lettre précédente (8 février 1845) : « Puisque vous ne m'avez pas trouvé trop ridicule, tout est bien. *Je n'aurais pas été content de vous savoir là, voyant mon habit couleur d'estragon et ma figure idem.* — Pourquoi pas demain ? Autrement, il faudrait attendre à mercredi prochain et je n'en aurais pas le courage. Nous en

aurons long à nous raconter. *J'aurais perdu tout mon aplomb si je vous avais sue là !* »

Donc et les dates de « 26 mars 1844 » et de « mars 1844 » ne se rapportent à rien et l'histoire du baiser académique n'a aucun rapport avec la réception de Mérimée.

Mais où diable faut-il placer cette histoire du baiser sous la coupole ? Je ne sais pas du tout. Certainement à une séance de réception à l'Académie française *où Mérimée était directeur et répondait* au récipiendaire. Peut-être à la séance de réception de Jean-Jacques Ampère, le 18 mai 1848. Mais je ne sais pas.

Je dis : certainement à une séance de réception à l'Académie française où Mérimée présidait comme directeur ; car dans cette lettre où Mérimée parle du baiser, dans cette lettre datée par les éditeurs 26 mars 1844, je lis : « Je crains que le discours ne vous ait paru un peu long. J'espère qu'il ne faisait pas aussi froid de votre côté que du mien. Je suis encore à grelotter. Nous aurions dû faire une courte promenade ensemble après la cérémonie. Vous avez pu voir quelle horrible toux j'ai. Cela aurait presque pu passer pour de la cabale. Avant la séance l'*orateur* m'a fort prié de lui dire dans quelle partie de la salle se trouvait la personne à qui il avait envoyé des billets. L'avez-vous trouvé mieux en costume qu'en frac ?... »

On voit les choses. L'*orateur* veut dire le récipiendaire. Mérimée avait prié le récipiendaire d'envoyer des billets à l'Inconnue. Le récipiendaire, curieux, voulait voir la personne à qui M. Mérimée s'inté-

ressait. C'est bien une séance de réception où M. Mérimée était directeur. Si c'est celle de Jean-Jacques Ampère, elle est du 18 mai 1848 ; Mérimée était directeur en qualité de chancelier, le directeur en titre, M. Lebrun, étant empêché pour service public, comme le dit Mérimée dans son discours. Ce discours de Mérimée n'est pas « trop long » et est très aimable. L'Inconnue a raison de répondre : « Votre discours ne m'a nullement semblé trop long et m'a fait une joie infinie. »

Mais encore une fois je ne sais pas du tout à quelle séance se rapporte l'histoire du baiser en habit vert ; je sais seulement qu'elle *ne se rapporte pas* à la séance de réception de Mérimée et que les dates de « 26 mars 1844 », « mars 1844 », ne se rapportent à rien du tout.

On ne peut donc nullement se fier à ces éditions hâtives et négligées pour prétendre tracer un historique exact des relations de Mérimée et de l'Inconnue, et j'ai souvent pesté contre ces éditeurs décevants (1). Pourtant, en marchant avec prudence à travers ces chausse-trapes et ces pièges à loup, en

(1) Ajoutez que souvent on s'aperçoit aussi que le texte a été mal lu. Un seul exemple pour le moment ; on en trouvera d'autres ci-après. On lit dans une lettre de Mérimée. — Avignon, 29 septembre 1843) : — « J'ai à faire la chouette à mon ministre. Mais, comme *ils* ne lisent pas, je puis impunément dire toutes les bêtises possibles ». Il faut lire : « à mes ministres », *faire la chouette* signifiant jouer seul contre plusieurs personnes et figurément correspondre seul avec plusieurs personnes ; et Mérimée, comme on le voit par toute cette correspondance, ayant affaire, comme inspecteur des Beaux-Arts, à plusieurs ministres, ce qui explique : « *ils* ne lisent pas. »

rectifiant (approximativement) les dates évidemment erronées, en acceptant le vraisemblable et en écartant le manifestement faux, en s'aventurant le moins possible et en s'abstenant sur une foule de points, voici comment on peut se figurer la suite de ces relations.

Il ne faut donc accepter tout ce qui suit et je ne le donne que sous bénéfice d'un sévère inventaire qui pourra intervenir plus tard.

C'est en 1840 ou un peu avant, ce que j'ai tendance à croire, que Mérimée *connut l'Inconnue.* J'ai déjà cité une lettre de Mérimée qui donne cette date comme probable. Elle est confirmée par un mot d'une lettre de l'Inconnue : « Il ne m'est pas désagréable, en l'année 1854, de me souvenir que c'est en 1840 que le mot *tenderly* a acquis une place prépondérante dans notre langage mutuel. »

Mettons donc 1840. Mérimée avait 37 ans. On peut supposer qu'elle en avait un peu plus ou un peu moins de 20, plutôt un peu moins. Mérimée lui dit dans les commencements qu'il a pour elle les sentiments qu'il aurait pour une nièce âgée de 14 ans. Il fallait au moins qu'elle fût vraiment jeune. — Elle était Française, de parents français, puisqu'elle parle de son frère qui sert dans l'armée française ; mais elle était née en Angleterre et avait été élevée en Angleterre : elle parle souvent de l'Angleterre comme de son pays natal.

Elle était svelte, grande, avec de fines attaches ; elle avait des cheveux noirs merveilleux, des yeux noirs admirables et une physionomie radieuse. Voilà tout ce qu'on sait de sa personne physique.

Comme caractère, elle semble avoir été très fière, un peu prude, au moins dans les commencements de leur liaison, où elle se montre outrée de ce que Mérimée lui parle d'un souper fait en compagnie de danseuses de l'Opéra ; très susceptible, et, en somme, de caractère, sinon difficile, du moins assurément peu maniable. Elle le dit très nettement et toute sa correspondance, au moins pendant quelques années, le confirme : « Je vous en conjure, ne me provoquez pas si souvent. Ne vous ai-je pas dit que je n'avais pas bon caractère ? » — « Je plains l'homme infortuné qui doit m'épouser. Dieu ! Je crains bien que son sort ne soit pas très enviable. Les femmes douées d'une nature identique à la mienne ne devraient pas se marier. C'est une faute qu'elles commettent. Je me demande pourquoi je la commets. »

Surtout, elle était *indépendante* et, la loi morale et la loi religieuse mises à part, elle ne pouvait évidemment supporter ni aucun joug ni aucune règle : « Je pense que je suis née par un vent d'Est, tant je suis de ma nature extrêmement changeante. »

Et de fait on voit bien qu'il y avait en elle un fond « bohême », décemment et même vertueusement bohême, élégamment et gracieusement bohême, mais bohême encore. C'est une tzigane prude. On la voit sans cesse partir pour un voyage long ou court, voyager, revenir de voyage, se disposer à un voyage, préparer un voyage, songer à un voyage C'est à Paris, somme toute, qu'est son domicile ; mais là même elle est en camp volant. De Londres

elle écrit en 1868 (?), vieillissante déjà certainement : « Oh ! comme tout cela me fait soupirer encore davantage après mon paisible et gai petit pied-à-terre de Paris, et ma vie [« où ma vie » sans doute] à demi bohême m'est entièrement charmante ! Que les autres luttent s'ils veulent et « arrivent » (elle vient de parler du *struggle for life* anglais) jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de borne à atteindre ; mais, pour moi, j'aimerais mieux quelques bons amis éprouvés et une existence libre. »

L'existence libre, ç'a été évidemment son idéal perpétuel, qu'elle a, du reste, à très peu près, réalisé. Elle a été amoureuse à la fois de Mérimée et de l'existence libre, et voilà précisément pourquoi... Mais il est inutile d'anticiper.

Elle était extrêmement intelligente, écrivait très bien, avec quelques négligences mais point d'exotismes, et avec une imagination qui fait songer quelquefois à Henri Heine, et un esprit de mots sarcastiques, ou au moins piquants qui est tout à fait de Paris. Elle était très instruite, ayant été élevée en Angleterre, ayant passé au moins une année à Hambourg dans son adolescence, ayant passé sa jeunesse à Paris et lisant et parlant donc les trois langues avec la plus grande facilité. Elle connaît plus que sommairement trois grandes littératures européennes sur cinq.

Elle est très bon critique. Elle aime peu parler à Mérimée de ses ouvrages ; mais quand elle l'avertit, elle a raison. Elle a été stupéfiée par le dernier ouvrage de Mérimée, *Lokis ;* et elle le supplie, au fond, de ne pas le publier, au moins de l'atténuer, adoucir

et *humaniser* le plus possible. Elle n'eût peut-être pas écrit les œuvres de George Eliot ; mais ce qui fait le fond de l'œuvre de George Eliot, elle l'a découvert très bien, et où l'a-t-elle trouvé ? Dans Shakspeare, ce dont je ne vois pas que personne se soit avisé : «... Je m'occupe à relire des parties de Shakspeare. Comment était-ce possible à un homme d'avoir une vue aussi profonde du dedans de la nature humaine que celle dont témoigne chacune de ses phrases ? Il y un a vers de Jules César qui m'a hantée toute la journée ; c'est un vers du discours d'Antoine aux « amis romains, compatriotes » : « le mal que l'homme fait, lui survit. » Oui, c'est ce qu'il y a de plus mauvais. Si seulement nous pouvions garder pour nous nos péchés favoris ; si nous pouvions les laisser vivre avec nous et être décemment enterrés avec nous, ce serait pour le mieux ; mais de savoir que lorsqu'à notre tour nous arrivera la mort, cette unique chose sur laquelle nous pouvons compter avec certitude, lorsqu'elle nous aura abattus, éteints, lorsque nous serons partis sans retour, alors nos péchés rouleront par le monde pour leur propre compte et nous serons impuissants à arrêter leur course, tout en restant responsables de leurs effets, c'est une pensée qui fait trembler. Ainsi nous voilà au monde, installés sans que nous l'ayons demandé, mais tout de même forcés à jouer notre rôle dans la comédie comme si nous y trouvions du plaisir. Le rôle semble infini parfois et mortellement fatigant : mais, pour citer encore Shakspeare : la nuit est longue qui jamais ne trouve le jour. »

Quant à Mérimée, je n'en parlerai point, naturel-

lement, au point de vue littéraire ; mais, au point de vue du caractère, il faut en dire quelques mots. Il se révèle par cette correspondance, comme l'a déjà remarqué Taine, extrêmement difficile : quinteux, défiant, jaloux, soupçonneux, surtout perpétuellement *taquin*. La pointe malicieuse, le propos malin, l'épigramme spirituelle et le plus souvent fine (je ne dis pas toujours), mais évidemment destinée à provoquer une bouderie, c'est où il excelle et où il revient toujours, même dans ses lettres les plus affectueuses et les plus passionnées. A lire cette correspondance, surtout la première moitié, le mot bien connu revient à l'esprit : « Il est aux petits soins pour déplaire. » En vérité, il est minutieusement désagréable et savamment exaspérant. On se dit à chaque instant : « Il a de l'esprit jusqu'au bout des ongles », et l'on se surprend à se répliquer : « Il n'en a même que là. » La réplique est exagérée, mais non sans quelque fondement ou quelque excuse.

La pauvre femme, qui aime profondément Mérimée, d'abord parce qu'il est intelligent, ensuite parce qu'il est charmant, quand il le veut, ensuite parce qu'il est bon « au fond », ce qui n'est pas prouvé, mais ce qui est probable, puisqu'il faut bien qu'il le soit au fond, l'étant si peu dans la forme, est véritablement excédée. Vingt fois, cent fois elle lui écrit : « Ne nous voyons plus ! ne nous écrivons plus ! Ce n'est pas la peine de ne se revoir que pour se quereller. » C'est, généralement en très bon style, ce que Molière a dit en style... uni :

C'est pour me quereller, donc à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi,

et ce que Racine a dit en style décidément exécrable :

Vous plaindrez-vous sans cesse et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?

Il est vrai que ces querelles s'expliquent peut-être partiellement pour une raison que nous verrons plus loin ; mais leur cause essentielle est bien dignité, fierté, susceptibilité de la part de l'Inconnue ; goût inné d'être désagréable chez Mérimée, tant qu'il fut encore jeune. La chose ne fait aucun doute. De 1832 à 1840, de George Sand à l'Inconnue, Mérimée ne me semble pas avoir sensiblement changé. On sait quel effet désagréable, après liaison de quinze jours, Mérimée avait fait sur George Sand.

Le fond de Mérimée n'était pas mauvais : mais il était triste et amer. Il parle très peu de lui dans ses lettres ; car il est homme foncièrement bien élevé et, quand on est bien élevé, on l'est *même* avec ceux qu'on aime ; mais il est d'autant plus précieux de relever les rares endroits où il en parle. Il écrit d'Avallon — ou de Vézelay, mais la différence n'est que d'une promenade à pied : « Je suis de plus en plus content de Vézelay. La vue en est admirable. Et puis j'ai quelquefois du plaisir à être seul. En général je me trouve assez mauvaise compagnie ; mais quand je suis triste sans avoir de grands motifs pour l'être, quand cette tristesse n'est pas de la colère rentrée, alors je me plais dans une solitude

complète. J'étais dans cette disposition les derniers jours que j'ai passés à Vézelay. Je me promenais ou je me couchais au bord d'une certaine terrasse naturelle qu'un poète pourrait bien appeler un précipice, et, là, je philosophais, sur le *moi*, sur la Providence, dans l'hypothèse qu'elle existe. Je pensais à vous, aussi, et plus agréablement qu'à moi. Mais cette pensée-là n'était pas plus gaie, parce que, aussitôt qu'elle venait, je me représentais combien je serais heureux de vous voir auprès de moi dans ce coin ignoré. Et puis, et puis, tout cela se terminait par cette pensée plus désolante que vous étiez bien loin, qu'il n'était pas facile de se voir et pas sûr que vous le voulussiez bien... Je suis venu pour voir un vieil oncle que je ne connaissais guère. Je n'aime pas les parents. On est obligé d'être familier avec des gens qu'on n'a jamais vus, parce qu'ils se trouvent être fils du même père que votre mère. Mon oncle est cependant un très brave homme, point trop provincial, et peut-être le trouverais-je aimable si nous avions deux idées communes... »

Ailleurs, il se peint presque au complet d'un seul mot : charitable et peu sensible : « Vous êtes bien bonne de vous reprocher le récit pathétique que vous m'avez fait : vous auriez dû vous réjouir, au contraire, de m'avoir fait faire une bonne action. *Il n'y a rien que je méprise et même que je déteste autant que l'humanité en général ;* mais je voudrais être assez riche pour *écarter de moi toutes les souffrances des individus.* »

Ainsi faits tous les deux, ils se rencontrèrent donc vers 1840 à Paris. La date (au moins d'une des

premières entrevues décisives) est donnée par ces mots de Mérimée : « Peut-être ce miroir turc vous sera-t-il plus agréable [que certaines babouches turques demandées par elle et qu'il ne pouvait pas lui envoyer], car vous me faites l'effet d'être devenue encore plus coquette qu'en l'an de grâce 1840. C'était au mois de décembre et vous aviez des bas de soie rayés ; voilà tout ce que je me rappelle. »

Elle était à cette époque dans une situation qu'il est difficile de définir avec précision, soit demoiselle de compagnie auprès d'une dame d'un certain âge, soit « parente pauvre » auprès d'une parente riche, qu'elle accompagnait à Paris et dans ses voyages en Angleterre. Ils commencèrent — on commence généralement par là et le coup de foudre, s'il existe, est chose rare — par n'avoir pas d'amour l'un pour l'autre. Ils se trouvaient, simplement, très intéressants. Quelques mois, très probablement, plus tard, mais en tout cas après quatre lettres échangées, et l'on voit qu'ils ne s'écrivent pas souvent et ils n'ont pas dû, sans doute, s'écrire tout de suite, Mérimée lui dit : « Votre prudence naturelle entre sans doute pour beaucoup dans votre répugnance à me voir. Rassurez-vous, je ne deviendrai pas amoureux de vous Il y a quelques années cela aurait pu arriver. Maintenant je suis trop vieux [j'ai dit qu'il avait 37 ans, et elle, selon toute apparence, une vingtaine d'années] et *j'ai été trop malheureux*. Je ne pourrais plus être amoureux, parce que mes illusions m'ont procuré bien des *desenganos* sur l'amour. J'allais être amoureux quand je suis parti pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma

vie. La personne qui a causé mon voyage n'en a jamais rien su. Si j'étais resté, j'aurais peut-être fait une grande sottise : celle d'offrir à une femme digne de tout le bonheur dont on peut jouir sur terre, de lui offrir, dis-je, en échange de la perte de toutes les choses qui lui étaient chères, une tendresse que je sentais moi-même très inférieure au sacrifice qu'elle aurait peut-être fait. Vous vous rappelez ma morale : « l'amour fait tout excuser : mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour. » Soyez persuadée que ce précepte-là est plus rigoureux que tous ceux de vos méthodistes amis. Conclusion : je serai charmé de vous voir. Peut-être ferez-vous l'acquisition d'un véritable ami, et moi peut-être trouverai-je en vous ce que je cherche depuis longtemps : une femme dont je ne sois pas amoureux et en qui je puisse avoir de la confiance. »

Et il lui offre, très gentiment, avec une douceur mélancolique, car il est malade, d'être son « ami féminin ». Elle accepte, en protestant contre ce qu'il y a de satanique, à son avis, dans ces mots : « L'amour fait tout excuser ; mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour. » — « Ah ! dit-elle, comment pouvez-vous écrire de telles paroles, ou comment, une fois écrites, pouvez-vous avoir le cœur de me les envoyer, chargées qu'elles sont du démon du doute et de la méfiance, de peurs, d'angoisses, d'inquiétudes, d'agonies, de désespoirs et de tentations !... »

Au fond, elle l'admire, elle est très près de l'aimer, comme toute femme qui admire ; et elle a peur de lui. Cela se voit à toutes les lignes, à cette époque,

et, du reste, elle le dit : « Vous me dites que vous me verrez, ou ne me verrez pas, à mon choix; croyez-moi donc lorsque je vous affirme que j'ai déjà choisi et résolument décidé qu'il était meilleur de ne nous voir pas. Pourquoi n'avouerai-je pas la vérité, une fois pour toutes? *J'ai peur de vous.* Là, êtes-vous content? Votre vanité a-t-elle de quoi faire la roue comme un paon au soleil? Sentez-vous une satisfaction caressante couler à travers vos veines et apporter à vos traits une expression béate? Tout cela devrait résulter de mon candide aveu, et je ne doute pas que tout cela n'en résulte. Allons, grand bien vous fasse ! »

Du reste, elle l'admire, elle le plaint de ses souffrances physiques, sans paraître croire à ses souffrances morales, et sent pour lui quelque chose comme une amitié craintive et inquiète. Lui, l'admire aussi, remarquez-le, et la respecte évidemment plus qu'il n'a jamais respecté une femme : « ... Vous qui jouissez du bonheur singulier d'un entourage irréprochable et *d'une nature si raffinée qu'elle résume un peu pour moi toute une civilisation.* » — Il est du reste flatté de lui faire peur, et, en bon stratégiste, il essaye de la rassurer par toutes sortes de choses et en particulier précisément par ce dont elle est effrayée : « Vous faites la railleuse quand vous dites si agréablement que vous avez peur de moi. Vous savez que je suis laid et très capricieux d'humeur, toujours distrait et souvent taquin et méchant lorsque je souffre. Qu'y a-t-il là qui ne soit bien rassurant ? » A quoi l'Inconnue a dû répondre *in petto* : « Oui, c'est rassurant

tant qu'on n'aime point, parce que cela vous promet qu'il est probable qu'on n'aimera pas; mais c'est terriblement effrayant si déjà l'on aime, et, comme dit Marivaux, « voilà justement ce qui m'arrive ; » ou ce que je crains qui ne soit très près de m'arriver ».

Ils en étaient là, à une amitié ombrageuse qui se demandait ce qu'elle deviendrait, quand il y eut un incident très important, suivi d'une rupture assez longue. A Londres, où elle se trouvait quand furent écrites les lettres que je viens d'extraire, l'Inconnue se fiança sans enthousiasme, mais enfin elle se fiança ou on la fiança. Elle continua d'écrire à Mérimée, comme si de rien n'était, bavardant joliment, mélancoliquement quelquefois, avec plus d'abandon qu'auparavant, en véritable « ami féminin », et s'écriant tout à coup, au milieu d'une lettre : « Tiens ! J'oubliais que suis fiancée !... Mon Dieu ! Je suis fiancée ! Le fait et l'homme auquel il correspond s'étaient entièrement enfuis de ma mémoire ! »

Mérimée, lui, n'était pas content. Il parlait de brûler toutes les lettres de l'infidèle, si nous pouvons parler ainsi, langage que, du reste, il n'emploie pas. Enfin, sans récriminations qui eussent été injustes et ridicules, il n'était pas content : « Je vous ai déjà parlé de mes principes. Ils ne me permettent pas de rester en relations avec une dame que j'ai connue demoiselle, avec une veuve que j'ai connue mariée. J'ai remarqué que, l'état civil d'une femme étant changé, les rapports changent aussi et toujours pour le pire. Bref, à tort ou à raison, je ne

puis souffrir que mes amies se marient. Donc, si vous vous mariez, oublions-nous. »

Est-ce parce qu'il était furieux, et il est évident qu'il l'était, qu'il partit pour l'Angleterre précisément sur ces entrefaites ; et voulait-il frapper un grand coup pour faire se rompre les fiançailles de l'Inconnue ? Tout me le fait croire. Il arrive à Londres, brusquement et à l'improviste, comme ce mot de l'Inconnue nous le prouve : « Vous êtes réellement ici, actuellement, à Londres ! Est-il possible que nous ayons tous deux au-dessus de nos têtes ce même ciel sans soleil autour de nous : cette même atmosphère lugubre ? Ah ! Étais-je sage de venir ? L'homme propose, Dieu dispose. A n'importe quel moment après cinq heures vous me trouverez ».

Il faut croire que c'était bien joué, car elle est surprise et elle est prise. Elle donne un rendez-vous. Elle s'abandonne. Cinq jours après, si les dates sont exactes, ce que je ne crois jamais, elle est cette fois bien et éperdument amoureuse de Mérimée. Lettre lyrique. Elle l'aime, elle l'adore, elle a rompu ses fiançailles, elle est toute à lui : « Il y a des bonheurs si grands que Satan ne peut pas les pardonner, et cependant ils ne viennent pas de Dieu... Mon châtiment a d'abord consisté dans le malheur de votre absence [il était reparti, sans doute après deux ou trois entrevues]. S'arrêtera-t-il là ? Les mots ne sauraient dire combien je vous regrette... Ne me faites pas mention de mes fiançailles *que j'ai rompues*, le seul acte recommandable, peut-être, de toute ma vie... Et cependant, pour tout ce que le monde pourrait me donner, je ne voudrais pas oublier

l'indicible bonheur des jours qui viennent de finir... Je soupire après la main fraîche et compatissante. *A toi toujours !* »

C'est une lettre de grande amoureuse. On pourrait croire qu'à la date de cette lettre l'Inconnue est devenue la maîtresse de Mérimée. Malgré le ton et malgré le tutoiement de la dernière ligne, je n'en crois rien et je crois qu'il n'en faut rien croire, par les raisons qu'on verra plus loin. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à ce moment l'Inconnue est éperdument amoureuse de Mérimée et de manière à n'aimer jamais que lui au monde. « A toi toujours. »

Là-dessus elle se maria. Ainsi va la vie. Elle se maria, avec l'homme à qui elle était antérieurement fiancée, il est probable ; mais je n'en sais rien. Elle se maria et resta environ deux ans sans correspondre avec Mérimée. Rupture complète.

Sur son mariage on ne sait presque rien. Elle aime, évidemment, dans ses lettres de plus tard, à n'en pas parler. Elle dit seulement une fois qu'elle a « observé une fidélité absolue, matérielle et morale », à l'égard de son mari ; une autre fois qu'elle a traversé *saine et sauve* les phases du mariage et du veuvage, ces changements dans le *legal status* de la femme qui, comme Mérimée le lui a dit, il y a longtemps, ne manquent jamais de l'affecter désastreusement », et elle se demande si Mérimée trouvera que c'est vrai dans son cas ».

A très peu près à la même époque, ce semble, elle fit un héritage qui la mit dans une position absolument indépendante. Cet héritage semble

avoir été assez important, puisqu'il s'agit d'un vieux gentleman « et pas très vieux », dit-elle imprudemment, et « qui la connaissait depuis l'enfance », dit-elle avec plus de prudence, qui « lui a laissé toute sa fortune » ; et puisqu'elle parle, où son goût de libre vie et de léger *bohémisme* se retrouve, de voyager beaucoup et de voir toutes sortes de pays.

Probablement presque aussitôt qu'elle a été veuve, l'Inconnue, qui, évidemment, n'a pas cessé d'aimer Mérimée, lui a écrit, avec sa manière farouche et brusque qui est vraiment charmante : « Serez-vous heureux d'avoir de nouveau des nouvelles de moi, cher ami ? Je réponds moi-même à cette question et je vous écris... Je vous enverrai d'Angleterre un *protocole*, délimitant en quelque sorte nos relations à l'avenir. Ne trouvez-vous pas l'idée raisonnable ? Je vais bien, et je suis très heureuse de la perspective de recevoir bientôt des nouvelles de vous, peut-être de vous voir ; mais de cela nous recauserons... » Le dernier mot est touchant : « Dois-je signer Mariquita ? » C'était proposer à Mérimée de reprendre le roman juste à la page où il avait été interrompu, où l'on n'avait pas lu plus avant.

Mérimée est un peu froid, extrêmement aimable, avec quelque coquetterie et désir de plaire, mais un peu froid. Il parle de ses cheveux gris, et, puisqu'on n'y croit pas, il envoie une pièce justificative. Il laisse à l'Inconnue, qu'il n'appelle pas Mariquita, le soin « de décider le protocole dont elle parle ». Il termine par un compliment sur la beauté qu'il admirait.

L'état d'âme de l'Inconnue à cette époque ou à

très peu près, en tout cas avant que les entrevues et les relations face à face aient recommencé, est très curieux à examiner. L'Inconnue est en Suisse, dans un petit village très haut perché, très solitaire et très calme. Elle n'est pas calme, elle ; point du tout. Mérimée lui écrit des lettres qu'évidemment nous n'avons pas toutes, mais dont nous avons quelques-unes où, manifestement, il discute le protocole, où il laisse entrevoir des désirs qui dépassent ce que l'Inconnue s'est proposé, où il parle, assez peu clairement, de pain bis et de pain blanc, ce qui veut sans doute exprimer figurément l'amitié et l'amour. Il devient méchant, du reste, et parle presque sans cesse, non seulement de coquetterie, mais d'insincérité et de « menterie ». La pauvre femme finit par crier sa misère et en même temps son amour, dans cette lettre admirable qui fut citée partout en son temps, mais qui est, sans doute, bien loin de vos souvenirs : « Pendant que vous vous amusez en Avignon, je m'occupe à mener la vie la plus calme [vous allez voir] et la plus studieuse possible dans ce minuscule village suisse, perdu parmi les montagnes et les lacs, où je me promène, nage et rame pour prendre de l'exercice et pour ne pas devenir folle à force d'étudier. J'essaie d'apprendre le grec et je lis en même temps la traduction d'Homère par Pope. Avec le temps, si le calme de ma vie présente continue, je pourrai arriver à quelque chose. Vous ne me donnez pas de nouvelles très précises sur vos chances de devenir l'un des Immortels. C'est la seule espèce d'immortalité que je vous souhaite à présent. Vous voir devenir académicien me donnerait infini-

ment de plaisir et de vanité ; vous perdre de cette vie (*sic* — ?) serait, je crois, me tuer ou, pis que cela, me laisser vivante en éteignant chez moi la lumière de la vie. Je sentais, à coup sûr, que vous entendriez bien mon expression et que vous sauriez que par *essence* je voulais dire amitié. Mais ici, dans ce lieu tranquille, si éloigné de la fausseté du monde, si rapproché du ciel divin où la vérité brille dans le bleu de la nue au-dessus de moi et se réfléchit au-dessous dans le cristal de l'eau ; ici où les nuages touchent les sommets blancs des montagnes si haut au-dessus des illusions de la terre ; ici où l'air même souffle la vérité dans sa pure fraîcheur que ne tache nul contact avec la terre ni les choses terrestres ; ici quelque force intérieure, plus forte que moi-même, me contraint à vous écrire des choses que je sais devoir vous mettre en colère, auxquelles vous répondrez avec des paroles dédaigneuses et cyniques qui auront pour effet de me blesser. Mais tout en sachant cela et peut-être parce que je le sais, la vérité qui est autour de moi dans la nue, dans l'air et dans le cristal de l'eau, m'oblige à parler. Ce n'est pas seulement de l'amitié que j'éprouve, mais un amour si fort que toutes les bonnes résolutions que j'ai prises se brisent comme une vitre sous la gelée. Aussi, je ne vois qu'un moyen de finir le conflit, les demi-mesures sont inutiles : il faut que je brise tout. Si je vous écris, je vous dis tout ce que je me suis promis de ne pas même penser ; et ce serait encore pis si je vous voyais. Vous m'avez raconté votre histoire du pain blanc et du pain bis au moment même où l'on me ferait du bien en m'aidant

à voir les choses clairement. Ce n'est peut-être pas précisément l'effet sur lequel vous comptiez avec cette histoire; mais c'est le seul qu'il ait eu en réalité. Nous ne devons plus nous rencontrer et je ne dois plus vous écrire. Il ne me reste plus rien à vous donner que mes prières ; elles sont à vous pour tout ce qui est bon et béni. Adieu. »

En résumé : Je vous aime. J'ai peur de vous et de moi. Rompons.

Bien entendu, ils ne rompirent point. Mérimée répondit par une lettre de persiflage mêlée d'un grain de résignation encore ironique, et l'Inconnue lui répliqua (ici le texte des lettres confirme les dates) par un : Vous êtes incorrigible. Soyons amis comme auparavant. Et elle partit pour l'Italie.

Au retour, tous deux étant à Paris, commença le drame. C'en fut un vraiment, avec les intermèdes comiques qu'admet le drame moderne ; mais c'en fut un véritablement. Il me semble qu'il a duré trois ans environ ou deux ans et demi, de la fin de 1842 à 1845. C'est pendant cette période qu'ils se virent souvent, qu'ils se promenèrent dans les bois, dans tous les environs de Paris, à Saint-Germain, à Saint-Cloud, à Versailles, quelquefois dans les musées de Paris, et particulièrement au Louvre, et qu'ils se querellèrent de vive voix pendant toutes leurs promenades et par lettres le lendemain et le surlendemain de toutes leurs entrevues.

Pourquoi ? D'abord parce que Mérimée était taquin, presque méchant, et l'Inconnue très fière et très susceptible. Et cela suffirait. Ensuite, parce que — nous voici au point, et je demande pardon d'y insis-

ter très lourdement, comme je sais que je vais faire, mais il le faut pour tâcher de voir clair et même, aussi, vraiment, pour disculper un peu Mérimée; — ensuite parce que, il me semble ainsi et je dirai même que j'en suis sûr, l'Inconnue n'était pas la maîtresse de Mérimée, et Mérimée voulait qu'elle le fût, et elle ne voulut jamais l'être. Je reviendrai sur ce *jamais*, qui n'est peut-être vrai que pour la période 1840-1846 et qui peut être vrai absolument.

Mérimée voulait que l'Inconnue fût sa maîtresse parce qu'il l'aimait, d'abord, et, pour un homme, du moins, c'est une raison ; il le voulait, ensuite, parce que d'être la maîtresse d'un homme, cela attache une femme, pour peu qu'elle soit d'essence fine, très fortement, très profondément ; c'est la théorie du clou d'or de Sainte-Beuve, qui, quoique prétentieusement exprimée, est très juste ; il le voulait surtout parce qu'il avait comme une terreur d'être dupe et que, tant que la femme qu'il aimait se refusait à s'abandonner à lui complètement, il était persuadé qu'elle se moquait de lui. Donc il voulait que l'Inconnue fût sa maîtresse.

Elle, évidemment, ne l'a pas voulu, ne l'a jamais voulu, au moins de 1840 à 1845. Peut-être voulait-elle être épousée, ce qu'il faut convenir qui était bien son droit. Mais pour Mérimée c'était sans doute une manière d'être encore dupe, et il a dû s'y refuser énergiquement. Peut-être, seulement, et c'est ce que je crois le plus, quoique aimant profondément Mérimée, aimait-elle encore plus son indépendance. Nul doute qu'elle ne fût l'humeur indépendante même.

Pour ces raisons, ils s'aimaient, ils ne pouvaient pas s'entendre, et ils se querellèrent et tourmentèrent affreusement pendant cinq ans, en comprenant la période de 1840 1842 ; surtout pendant trois ans : 1842-1845.

Maintenant il faut prouver qu'il voulut, qu'elle ne voulut pas et que ce ne fut point. Il me semble que cela ressort des textes.

D'abord, de 1840 à 1845 et, je crois, même jusqu'à la fin, ils ne se virent jamais chez eux, ni lui chez elle, ni elle chez lui, et ils étaient, à partir au moins du commencement de 1842, très libres de leurs actions l'un et l'autre. Ils se voyaient comme des amoureux de seize ans qui demeurent respectivement chez leurs pères et mères. Ils se donnaient rendez-vous aux musées et dans la campagne. Cela commence à indiquer que l'Inconnue ne voulait pas de huis clos. Premier point, beaucoup plus significatif, réfléchissez-y, qu'il ne paraît au premier abord.

Ensuite, lisons. *Rien*, pour l'œil le plus exercé, n'indique que Mérimée et l'Inconnue furent amant et maîtresse. Or vous savez que cela apparaît, transparaît toujours, et qu'on ne s'y trompe guère. Le clou d'or perce.

Rien, si ce n'est le tutoiement (unique dans toute la correspondance) de 1840 à Londres. Unique, il ne compte pas ; il est une figure de rhétorique, un simple trait lyrique, que le ton de la lettre — vous vous la rappelez — explique très suffisamment.

Rien, si ce n'est le « *mon amour* » des dernières lettres, des lettres d'après 1850, assez rare du reste,

et qui, on en conviendra, n'est pas une preuve bien décisive.

Rien, si ce n'est (et ceci m'a fait beaucoup plus réfléchir, mais n'a pas tenu contre les preuves contraires), si ce n'est ce passage d'une lettre de 1842 (probablement), d'une lettre toute voisine de celle que j'ai citée tout entière, d'une « lettre de la montagne », d'une lettre ressortissant à la crise qui a précédé la période 1842-1845 : « L'examen de soi-même peut être parfois utile ; à coup sûr il l'est, mais je crois fermement qu'en aucun cas il n'y a profit dans un stérile regard en arrière. Nul regret ni remords ne peut détruire le passé ; le souvenir de tout acte est écrit et scellé et clos à jamais. Pourquoi dépenser la force du présent en d'inutiles plaintes, en vœux futiles au dernier point sur ce qui aurait pu être? » — Ceci, en vérité, a bien l'air du mot d'une femme qui a été jusqu'aux derniers engagements ; mais encore, c'est très obscur ; cela peut s'appliquer à un engagement tout moral ; cela peut signifier tout simplement : « Je vous ai dit : Je vous aime, et je vous ai embrassé en 1840. »

Et enfin, c'est votre affaire, vous contrepeserez cela avec les preuves contraires qui suivent.

En 1842 (très probablement), Mérimée a arrangé une petite comédie très agréable. Il a envoyé sa loge aux Italiens à l'Inconnue, en la priant d'y amener son frère avec elle, en s'y invitant lui-même et en recommandant à l'Inconnue » d'inventer quelque histoire pour expliquer sa présence à lui dans la loge ». L'affaire a réussi. Il lui écrit quelques jours après : « J'apprécie, comme je dois, la condescen-

dance avec laquelle vous m'avez montré votre figure pendant deux heures, et je dois à la vérité de dire que je l'ai fort admirée, comme aussi vos cheveux, *que je n'avais jamais vus d'aussi près*. Quant à cette assertion que vous ne m'avez rien refusé de ce que je vous ai demandé, vous aurez quelques millions d'années de purgatoire pour cette belle menterie. » — Fort bien; Mérimée n'a pas été l'amant de l'Inconnue à Londres en 1840 ni depuis son veuvage, puisqu'il n'avait jamais vu ses cheveux de si près que derrière elle, dans une loge de théâtre, et il lui a demandé ce que vous savez et elle l'a refusé, et il le lui dit joliment, tout à fait dans le ton du plus élégant XVIIIe siècle.

A une date inconnue Mérimée écrit à son amie : Vous ne voulez pas me voir ; « si je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois en six ans, et, en additionnant les minutes, nous pouvons avoir passé 3 ou 4 heures ensemble, dont la moitié à ne nous rien dire. Cependant nous nous connaissons assez pour que vous ayez pris quelque estime de moi, et vous m'en avez donné la preuve jeudi. Nous nous connaissons même plus que ne font des gens qui se seraient vus dans le monde depuis le temps que nous causons ensemble assez librement par lettres. Convenez qu'il est peu flatteur pour mon amour-propre que vous me traitiez ainsi après six ans. Au reste, comme je n'ai pas de moyen de combattre vos résolutions, il en sera de celle-ci ce que vous voudrez... »

J'ai dit que je ne sais comment localiser cette lettre, qui est de 1846 si le mot *six ans* est exact, à

condition que les relations aient commencé en 1840, de quoi, du reste, je ne suis pas autrement sûr ; qui ne s'explique guère en 1846, Mérimée. à cette date, ayant vu l'Inconnue beaucoup plus de six ou sept fois... Mais il ne s'agit plus de cela. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à une époque où Mérimée correspondait depuis très longtemps avec l'Inconnue, il n'était, évidemment, pas son amant le moins du monde.

En 1843 (peut-être ; mais en tout cas au plus fort de la période des promenades et des querelles, appelons-la, si vous voulez, l'époque de Versailles) Mérimée écrit : « Quant aux menaces, croyez qu'elles me sont très sensibles. Cependant, bien que je les craigne fort, je ne puis m'empêcher de vous dire encore tout ce que je pense. *Rien ne me serait plus facile que de vous faire des promesses ; mais je me sens incapable de les tenir.* Contentez-vous donc de votre manière d'être passée, ou bien ne nous voyons plus. *Je dois même vous dire que l'insistance et l'espèce d'acharnement que vous mettez à me contrarier pour ces* FRIVOLITÉS *me les rendent plus chères et m'y font attacher une importance nouvelle. C'est la seule preuve que vous me puissiez donner des sentiments que vous pouvez avoir pour moi. S'il faut vous voir pour résister aux tentations les plus innocentes, c'est un travail de saint qui dépasse mes forces. J'aurais sans doute beaucoup de plaisir à vous voir ; mais la condition de me transformer en statue, comme ce roi des* Mille et une Nuits, *m'est insupportable.* » — « Enfin nous devenons clairs ! » comme dit Nietzsche. Le passage est lumineux, à n'y rien

désirer. Au cours des promenades à Versailles, l'Inconnue repousse toute caresse de Mérimée, et nous saurons désormais très nettement pourquoi il est toujours en colère.

Même époque, peut-être un peu plus tard : « Vous m'avez promis de m'indiquer un jour [d'entrevue] ; mais vous n'y avez pas pensé, ou, ce qui serait plus mal, vous avez cru *indecorous* de le faire. C'est *cette préoccupation, que vous avez sans cesse*, qui nous est sans cesse un sujet de brouillerie. »

1843 encore, peut-être décembre : « Nous nous sommes quittés sur un mouvement de colère; mais, ce soir, en réfléchissant avec calme, je ne regrette rien de ce que je vous ai dit, si ce n'est peut-être la vivacité de quelques mots dont je vous demande pardon... Nous aurions dû voir plus tôt combien nos sentiments étaient contraires en tout et sur tout... J'espère que vous attribuerez à la force des choses le chagrin que j'ai pu vous occasionner. Jamais je n'ai été avec vous tel que j'aurais voulu être, ou plutôt tel que j'avais le projet de paraître à vos yeux. [Faut-il traduire : jamais je n'ai pu garder auprès de vous le respect et la réserve que je m'étais promis d'observer? Je le crois.] Peut-être en viendrez-vous à ne voir dans notre folie que son bon côté, à ne vous rappeler que des (*sic*) moments heureux que nous avons trouvés l'un auprès de l'autre. Quant à moi, je n'ai pas le moindre reproche à vous faire. Vous avez voulu concilier deux choses incompatibles. [Faut-il comprendre : l'amour que vous aviez pour moi et le respect que vous avez de vous-même? Je le crois.] Ne dois-je pas

vous savoir gré d'avoir essayé pour moi l'impossible?»

Un peu plus tard, si la date est exacte (5 février 1844), texte plus net et de plus en plus net : « J'avoue que je ne comprends nullement ce que vous me dites quand vous parlez de votre obéissance qui vous donne le tort de tout et ne vous donne le mérite de rien. Le contraire pourrait se soutenir mieux, ce me semble ; mais il n'y a de votre part ni tort ni mérite. Rappelez-vous un moment avec franchise ce que vous êtes pour moi. Vous acceptez ces promenades qui sont ma vie : mais *cette glace sans cesse renaissante qui me désespère chaque fois davantage, ce plaisir de calcul, ou, j'aime mieux le croire, d'instinct, que vous avez à me faire désirer ce que vous me refusez obstinément*, tout cela peut excuser ma dureté; mais, s'il y a un tort de votre part, c'est assurément *cette préférence que vous donnez à votre orgueil sur ce qu'il y a de tendresse en vous.* » — Cette fois c'est assez clair.

Plus clair encore : septembre 1844, si la date est exacte : « Nous nous sommes séparés l'autre jour également mécontents l'un de l'autre... Il est évident que nous ne pouvons plus maintenant nous trouver ensemble sans nous quereller horriblement. Tous les deux nous voulons l'impossible : vous que je sois une statue, moi que vous n'en soyez pas une... Je cède trop souvent à des moments de colère absurde. Autant vaudrait se fâcher de ce que la glace est froide... »

Et ceci explique très bien les alternatives d'amabilité et de froideur de l'Inconnue, que Mérimée, peut-être sincèrement, peut-être pour jouer son jeu,

attribue à la coquetterie : « Vous n'êtes jamais plus près de me faire quelque méchanceté que lorsque vous venez d'être bonne et gracieuse pour moi... L'autre jour vous étiez aussi insouciante en me disant adieu qu'en me disant bonjour. Ce n'était pas cela l'avant-dernière fois. C'est un phénomène très curieux que l'eau qui a bouilli se gèle plus facilement que l'eau froide. Vous illustrez cette chimie-là. » — Cela veut dire que toute bonté et douceur de l'Inconnue enhardit Mérimée, qui devient pressant et qu'il faut glacer ; ou seulement que toute douceur et demi-abandon de l'Inconnue lui font craindre que Mérimée ne s'y encourage trop et lui persuade de serrer les freins même un peu d'avance. Ce jeu de bascule est élémentaire.

Evidemment le fond des choses, c'est que l'Inconnue adorait Mérimée et en même temps ne pouvait admettre « *the baseness of being in love* ». Cette femme était complexe, mais, après tout, n'était pas compliquée.

Enfin je vous demande pardon d'apporter cette dernière preuve un peu topique, un peu *shocking* même, peut-être, mais qui n'outrepasse pas, je crois, les bornes de la bonne compagnie et qui, à coup sûr, n'est pas de celles qui « sur de sales objets vont traînant la pensée ». Tranchons : il s'agit de jarretières. En octobre 1853, si la date est exacte, Mérimée, étant en Espagne, écrivait à l'Inconnue : « ... Voulez-vous des jarretières, ou des boutons ? Si l'on en porte encore, dites-moi ce qu'il vous en faut, mais ne perdez pas de temps à me répondre. »

L'Inconnue fut plongée par cette proposition dans

une joie infinie et eut un accès de gaieté inexprimable. Elle répondit au 30 octobre 1853 : « De toute façon, apportez les mouchoirs; je ne me soucie pas des boutons [il paraît qu'on n'en portait plus]. Pour votre troisième offre, les jarretières, *apprenez, ô sage, que cet article n'est plus porté par aucune femme qui possède la plus légère considération pour la forme de sa jambe.* »

Mérimée insiste : « Je vous apporterai des jarretières, puisque vous ne voulez pas de boutons. Ce n'est pas sans peine que je les ai découvertes. La civilisation fait des progrès si rapides que l'élastique a remplacé à presque toutes les jambes les *ligas* classiques des temps passés. Lorsque j'ai demandé aux femmes de chambre d'ici de m'indiquer une boutique, elles se sont signées d'indignation, me disant qu'elles ne portaient plus de ces vieilleries-là et que c'était bon pour le peuple... »

L'Inconnue réplique : « Comme vous êtes absurde avec ces jarretières ! Les femmes de chambre n'étaient pas loin d'avoir raison en s'indignant que vous rapportiez de telles choses comme souvenirs... »

Il ne faut pas prétendre tirer des conclusions sûres de cette petite anecdote. Cependant, d'ordinaire, quand on est l'amant d'une femme, on sait si elle porte des jarretières, et quand on sait qu'elle n'en porte pas, on ne songe pas à lui en envoyer. L'ignorance de Mérimée à cet égard est générale et particulière. Elle est générale et il ignore que, déjà en 1853, les femmes d'une certaine classe ont renoncé aux jarretières, et de cette ignorance générale

l'Inconnue le raille gentiment : « Apprenez, *ô sage...* »; et avec gaîté, parce qu'elle est au fond très satisfaite que Mérimée ne soit pas plus au courant des usages féminins un peu intimes. — Mais cette ignorance est particulière aussi et s'applique à l'Inconnue, s'applique tout particulièrement à l'Inconnue, et l'Inconnue ne paraît pas du tout s'en étonner. Elle ne lui dit pas — avec les périphrases et les euphémismes nécessaires : — « Vous savez bien que je n'en porte pas. » De son texte il ressort plutôt ceci : « Qu'il ne sache pas que je n'en porte point, cela va de soi ; mais qu'il ignore que cela ne se porte plus, c'est amusant, et cela lui fait honneur. Est-il sage! Apprenez, ô sage... »

C'est ici que je voudrais bien être sûr des dates. En 1853, il y a treize ou quatorze ans que Mérimée et l'Inconnue se connaissent.

Je serai donc porté à croire que Mérimée et l'Inconnue n'ont jamais été amants.

— Ce qui nous est absolument indifférent, me direz-vous.

— A moi aussi, en thèse générale. Pour une bonne biographie il suffit de savoir que M. un tel et Mme une telle étaient fort liés et que Mme une telle avait une grande influence sur M. un tel ; la forme et le degré de leurs relations affectueuses sont indifférents à l'histoire. Mais ici il y a exception à cette règle. Comme Mérimée a été très dur pour l'Inconnue ; comme ils se sont querellés et un peu martyrisés pendant trois ou quatre ans, il s'agit de savoir si Mérimée a été méchant seulement parce que tel était son caractère, ou s'il l'a

été parce qu'on était « cruelle » à son égard et parce qu'il se croyait joué par une coquette ; et dès lors la question des « réalités de l'amour » ou de l'absence de ces réalités devient importante. Or pour moi je crois que si Mérimée a été si désagréable, c'est qu'on n'a pas voulu l'aimer comme il voulait qu'on l'aimât.

Quoi qu'il en soit, et je vous laisse à vos propres réflexions, vers 1845, et ici, comme c'est une date « en gros », nous pouvons nous y fier, vers 1845 le calme renaît, ou plutôt naît ; car il n'a guère jamais existé auparavant ; enfin le calme s'établit et la correspondance devient tout simplement amicale et affectueuse. Vous en pouvez conclure les deux choses les plus opposées ; vous pouvez en conclure : soit que l'Inconnue a cédé et que Mérimée n'a plus de raison d'être irrité ; soit que Mérimée s'est résigné à n'être que l'ami de l'Inconnue. Je penche, comme on l'a vu, pour cette seconde hypothèse, mais je ne songe pas à en être certain, ne voulant pas me faire dire, comme le disait la marquise de Lassay à son mari : « Comment faites-vous pour être sûr de ces choses-là ? »

Tant y a qu'à partir de 1845 le calme règne, et l'amitié douce et ferme, et la confiance, et qu'à peine quelques taquineries, et celles-ci tout amicales, traversent le dialogue. Mais remarquez : je parle d'amitié, non de tendresse. Le ton est doux, aimable, abandonné avec élégance ; la sollicitude est vive et passionnément alarmée aux jours où il peut y avoir du danger (1848, 1851) ; mais c'est en somme la conversation de deux amis très intelligents, très

distingués, très informés, pleins de confiance l'un dans l'autre, dont l'un est plus âgé que l'autre, et qui s'entretiennent avec douceur, l'un y mettant un peu de déférence et l'autre un peu d'autorité paternelle, de leurs lectures, de leurs voyages, de leurs sentiments, de leur état d'âme et déjà de leurs souvenirs. La tendresse viendra plus tard, notez ceci, quand ils seront tout à fait vieux.

Il faut, du reste, remarquer que, de 1846 à 1848, la correspondance est beaucoup plus rare, soit que des lettres aient été perdues, soit qu'il y ait eu quelque refroidissement ; mais rien dans le ton des lettres qui sont sous nos yeux ne confirme cette seconde hypothèse.

De 1850 à 1870 et de plus en plus à mesure que nous approchons du terme, nous sommes dans la période de douce sérénité et de profonde et délicieuse tendresse. J'entends, du moins, du côté de l'Inconnue. Les lettres de Mérimée sont polies, aimables, amicales, et rien de plus. Sa froideur naturelle l'a repris. Il parle de sa santé et il donne des nouvelles de la cour, des nouvelles politiques et des nouvelles littéraires. Du reste, il dit de temps en temps qu'il aime bien. Il disait en 1848 (date à peu près confirmée par le contexte) : « Je vous aime tous les jours davantage, je crois. » Le mot est très rare dans les lettres de 1850 à 1870.

Du côté de l'Inconnue, c'est ce mot même, littéralement, on le sent, qui est le vrai. Son amour est bien de l'amour, et il augmente sans cesse. (Je lui suppose une trentaine d'années, notez ce point, en 1850.) Elle a pris son parti, évidemment, de « cette

inquiétude bizarre et de cette mélancolie maladive » qu'elle a remarquée en lui à peu près dès le commencement. Ou plutôt, du moment qu'elle a senti que cette mélancolie était maladive, elle l'en aime, comme toutes les femmes de caractère élevé et de cœur tendre ; et depuis qu'évidemment il « ne la couvre plus de reproches », mais seulement lui adresse quelques épigrammes, elle s'accommode de son caractère. Il y a eu entre eux un « contrat » que je n'ai pas pu découvrir, mais qui très probablement a mis fin aux hostilités déclarées. « Dites-moi, ai-je bien gardé le contrat que nous avons fait il y a longtemps ? Vous ne me le dites pas, du moins sur le papier (1). Une question de ce genre doit être posée, et on doit y répondre d'une façon tout autre : la main dans la main et le cœur sur le cœur, avec de francs yeux regardant la réponse avant que les lèvres n'aient pu en former les mots. »

Ce contrat devait être une convention de fidélité réciproque ; car plus tard l'Inconnue félicite souvent Mérimée de sa « fidélité », de sa « loyauté ». Et il se peut que Mérimée ait gardé ce serment ; car les *Lettres à une autre inconnue* ne sont que de galanterie, à peine de *flirt*, et rentrent tout à fait dans le ton des simples relations mondaines. De la part de l'Inconnue la confiance est absolue, malgré quelques épigrammes qui sont de pur badinage ; et l'abandon et la *reconnaissance amoureuse*, le sentiment le plus profond et le plus voluptueux qu'éprouvent les femmes,

(1) Il faut lire sans doute : « Ne me le dites pas », d'après la suite.

sont complets et sont exquis : « Merci, mon ami ; les années, en passant, ne diminuent pas, je crois, notre amitié. » — « Vous savez très bien que toute la tendresse de mon être est pour vous et pour vous seul ; mais quand vous vous souciez de me l'entendre redire, il ne m'est pas désagréable, en l'année 1854, de me souvenir que c'est en 1840 que le mot *tenderly* a acquis une place prédominante dans notre langage mutuel. Ah ! mon amour, vous m'avez bien aimée, dans la joie et dans le chagrin, sous le soleil et sous les cieux couverts de nuages ; vous aviez pour devise : « loyal et vrai », et pour foi une fidélité constante. Peu de femmes peuvent en exiger autant, aucune ne pourrait demander davantage. » — « Où croyez-vous que j'ai passé ma matinée ? A Versailles où j'ai fait un pèlerinage immémorial (1). Je suis partie toute seule ; car je ne compte pas les centaines de visiteurs du dimanche ; ils ne peuvent que me rendre les lieux plus solitaires ; aucun ne connaît nos endroits habituels, notre bosquet plein d'ombres aujourd'hui [c'est en décembre], livré au vent et désolé ; notre coin de la galerie auprès duquel on passe sans être vu. Vous allez me demander pourquoi je suis allée voir la fleur de l'été et la vive verdure transformée en gelée d'hiver et en froid ? Oui, pourquoi, vraiment ? Quelque esprit d'inquiétude semblait m'y pousser ; je me sentais forcé d'aller voir morte, cette chose que nous ne devions jamais revoir vivante. Et que croyez-vous que j'aie trouvé à la

(1) ? — Il faut lire sans doute *in memoriam* (pour commémoration).

place ? Une petite racine bourgeonnante qui avait percé à travers la dure terre dans notre bosquet et la claire lumière du soleil se versant à travers la fenêtre, autrefois presque fermée, de notre coin sombre de notre galerie. Qu'est-ce que cela symbolise et prédit ? Cette vie et cette lumière-là où les souvenirs les plus tranquilles étaient déposés dans l'ombre ? Oh ! mon amour, ce que cela signifie, c'est que la lumière et la vie devraient toujours signifier la vérité, non la fausseté ; le bien, non le mal ; la confiance, non le soupçon. Voudrez-vous vous accorder à cela, ne pas écraser le bourgeon et ne pas obscurcir la lumière ? Nos lettres vont certainement se croiser. Je suis curieuse de savoir si, vous aussi, vous avez, ces jours passés, donné une pensée à Versailles et à l'étrange illusion du temps que nous y avons vécu. »

Pendant cette période se voyaient-ils plus intimement et plus librement qu'aux temps des promenades suburbaines, qu'aux temps de Versailles ? Non pas beaucoup plus, ce semble. D'abord ils sont toujours, elle et lui, par monts et par vaux : « Je ne savais où vous écrire, dit Mérimée, et voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit. Vous menez une vie si vagabonde qu'on ne sait où vous prendre » — « ... l'incertitude du lieu où vous êtes est un grand ennui. Vous êtes toujours par voies et par chemins et on ne sait jamais où vous prendre. » Cependant, quand Mérimée n'est ni à Fontainebleau, ni à Saint-Cloud, ni à Compiègne, ni à Biarritz, ni en Espagne, ni à Cannes ; quand l'Inconnue n'est ni à D... ni à S... ni à P... ni à une autre lettre de l'alphabet, et quand

par miracle un séjour de Mérimée à Paris coïncide avec un arrêt de l'Inconnue dans la capitale de la France, il est certain qu'ils se voient enfin dans un lieu clos et couvert. Mérimée ne va jamais, cela semble certain, chez l'Inconnue ; mais l'Inconnue passe quelquefois chez Mérimée. Mérimée écrit en 1858 (date confirmée par le texte) : « Je vous ai fort accusée de m'avoir pris un livre (c'est ma seule propriété) que j'ai cherché comme une aiguille et que j'ai trouvé enfin ce matin dans un coin, où je l'avais fourré moi-même pour le mettre en sûreté. » Ailleurs : « ... je n'ai jamais élevé que des chats, qui ne m'ont guère donné de satisfaction, à l'exception du dernier qui a eu l'honneur de vous connaître. » — Ailleurs : « Je pense beaucoup à avoir un chat semblable à feu Matifas qui vous trouvait si à son gré... » — Ailleurs l'Inconnue fait allusion au lézard familier de Mérimée, animal qui ne lui revenait pas, j'entends le lézard.

Les tous derniers soirs d'automne de cette passion furent tristes et doux, pleins d'inquiétudes mélancoliques, de confiance et d'attendrissements traversés de quelques regrets. Mérimée était toujours le même, valétudinaire, épuisé, et ne pouvant pas résister à ces manies de vieux mondain, se traînant dans les châteaux impériaux, organisant des représentations, écrivant des charades, ou, même à Cannes, courant à Nice déjeuner ou dîner chez quelque princesse russe entre deux crises d'asthme, abrégeant ainsi la liste de ses jours qui depuis longtemps étaient comptés. L'Inconnue assiste à la chute des feuilles chez son ami et même chez elle avec un

sourire attristé où se mêle de la bonne humeur encore et beaucoup de cet *humour* qu'elle eut toujours et qui fut évidemment un de ses charmes. Vers 1860 — elle a une quarantaine d'années, lui près de soixante, — : « Il me semble, mon cher, que nous devenons vieux, que nous descendons gentiment ensemble la colline, vous et moi. Il est vrai que ce seul mot de « ensemble » suffit pour enlever tout ce que le fait peut avoir de cruel, mais le fait est, je le crains, trop réel. Combien peu nous nous querellons, maintenant [ce regret est adorable], comme nous sommes devenus calmes et tranquilles ! Vous me parlez beaucoup moins de la splendeur de mes yeux ; mais, au lieu de cela, vous m'écrivez des diagnostics de votre médecin, des remèdes avec lesquels il espère vous guérir, de vos palpitations, de vos insomnies, de votre manque d'appétit. Et moi, pour ne pas rester en retard avec vous, je vous dis que les yeux sont faibles ; et je ne crie plus avec des accents frénétiques et vibrants de passion que je vais droguer ma conscience par amour pour vous et parce qu'il m'est impossible de vous refuser quoi que ce soit. Au lieu de cela, je vous parle tranquillement de ma cure de Hombourg et du profit que je trouve à l'usage des eaux minérales. Comme les temps changent ! » — *Changent* a dû être mis à l'actif.

De la même époque, un peu plus tard : « Vous êtes devenu un sage si parfait que j'ai peine à reconnaître en vous l'ami des jours orageux, où notre délice suprême était de nous tourmenter l'un l'autre de la façon la plus puérile. Peut-être mon affection

pour vous renaîtra-t-elle si vous redevenez moins sage... »

Comme toujours, ces pensées d'automne se tournent en manière d'examen de conscience, et l'Inconnue revenant sur le passé se dit que tout compte fait, si elle n'a pas eu de la vie tout ce qu'elle en désirait, elle a, vers la cinquantaine [la lettre est certainement de 1869 ou 1870], la satisfaction de se dire qu'elle n'a manqué à aucun devoir et qu'elle a été une amie sûre, bonne et consolatrice : « Dieu merci, je puis répandre sur mon âme le baume flatteur [elle a pris beaucoup du tour ironique de Mérimée] de me dire honnêtement que pendant que j'ai eu un mari, je lui ai été fidèle tant au point de vue de la lettre qu'à celui de l'esprit, et que j'ai fait pour lui, de toutes façons, le meilleur qui était en moi. Et c'est un souvenir agréable, logé dans un coin paisible de mon esprit, que lorsque la fin est venue, mon mari m'a encore appelée « le meilleur ami » qu'il ait jamais eu. Je vous ai dit un jour que je me croyais capable d'être un bon ami. Ai-je prouvé la vérité de mes paroles ? »

Du reste, elle sent bien que, soit par sa faute et très probablement par celle de tous deux, soit par celle de Mérimée, leur amitié n'a pas été ce qu'elle aurait pu être et n'a pas donné ce qu'elle contenait. Ils étaient tous deux trop indépendants, trop voyageurs, trop incapables de pratiquer le précepte de La Fontaine : « Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau... Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste », l'Inconnue « se subalternisant » sans cesse, comme disait Mérimée, chez des parents

et amis et s'éprenant de leurs petites filles, dont Mérimée est jaloux ; Mérimée se subalternisant bien davantage et ne pouvant renoncer à sa vie de mondain libre, c'est-à-dire esclave de mille attaches, ni, peut-être, à la multiplicité de ses amitiés féminines. L'Inconnue réfléchit à tout cela et donne cours à ces réflexions dans une lettre tout à fait de la fin qui est un examen de conscience pour deux, et qui est peut-être une tardive proposition discrète d'en finir avec cette vie qui n'est qu'une suite de séparations et de fonder enfin un foyer... Je ne sais trop ; mais à coup sûr la lettre est bien curieuse comme indication d'état d'âme. Un des deux pigeons voyageurs, au moins, se repent enfin de l'humeur inquiète et se demande si tous les deux ne se sont pas trompés, ce qui ne laisse pas d'être probable. Et puis le fragment, quelle qu'en soit la pensée secrète, est exquis :

« ... Savez-vous que je commence à croire que nous avons eu trop de plumes, d'encre et de papier vous et moi, dans notre vie mutuelle ? Un jour, il y a bien longtemps, une amitié fondée sur ces trois choses ne vous paraissait pas constituer par trop une expérience. Comme expérience je dois avouer que celle-là a réussi ; mais je suis un peu hantée par cette idée que nous aurions pu être d'aussi bons et loyaux amis sans ces trois objets, *avec moins de lettres et moins de séparations*. Qu'en pensez-vous ? *Et dans votre peur d'une compagnie trop intime, de l'ennui et de la satiété qu'elle apporte*, frémissez-vous d'horreur à cette pensée ? Avez-vous déjà eu l'idée de vous écrier : « Jamais de la vie ! Elle est folle ! » Ce n'est

qu'une idée, comme je vous l'ai dit ; mais ce fait seul qu'elle *me hante* prouve qu'elle appartient à un autre monde d'esprits, qu'elle est le fantôme errant d'une possibilité perdue et morte. *Laissez-la passer sans lui faire de mal.* »

Rien ne m'ôtera de l'idée que l'Inconnue, quoique très indépendante elle-même, a toujours pensé à épouser Mérimée, que Mérimée n'a jamais voulu entendre à cela ; que l'Inconnue, *en conséquence*, n'a jamais voulu être que l'amie de Mérimée et jusqu'à quel point, car il y a encore des degrés dans ces choses, vous comprenez que les renseignements me font défaut pour vous le dire ; — et qu'une amitié amoureuse toujours plus tendre de la part de la femme, toujours plus tiède, sans refroidissement complet du reste, de la part de l'homme, s'est établie entre eux depuis 1846 environ et a duré vingt-cinq ans, ce qui est une très belle chose.

Ils moururent séparés, comme ils avaient vécu. La dernière lettre (probablement) de l'Inconnue est datée d'un pays inconnu et pleine de pressentiments sinistres. Le dernier billet de Mérimée est de Cannes et a été écrit le jour même de sa mort. L'histoire de Mérimée et de l'Inconnue est l'histoire d'une très longue et très belle séparation amoureuse.

Et maintenant il faut bien savoir qu'il n'y a rien de moins authentique que le livre intitulé *la Passion d'un auteur*. J'ai raconté toute cette histoire en tenant les lettres de l'Inconnue pour aussi réelles que le sont celles de Mérimée, dans le dessein de donner plus de vie à toute cette histoire et de la « restaurer »,

comme on fait un vieux monument ; mais encore est-il nécessaire que le lecteur soit averti. J'ajoute que *par ses seules lettres à lui*, lesquelles sont parfaitement authentiques, le caractère de Mérimée se montre exactement tel que je viens de le peindre. Sans cela je n'aurais pas voulu écrire cet article.

SAINTE-BEUVE

J'ai dit que c'est un roman, douloureux et dramatique, qu'on suit à la trace dans les *Lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve*, qui viennent enfin d'être publiées (1896). Il est très passionnant, ce roman, d'autant plus qu'il faut le reconstituer à mesure qu'on le lit, puisqu'on n'en a que des pages détachées. Vous n'ignorez pas le plaisir qu il y a à écouter un monsieur qui est à son téléphone. Par ses questions et ses réponses on suppose les questions et réponses de son interlocuteur qu'on n'entend point. C'est très amusant. On n'est point passif, comme dans une conversation ordinaire où l'on se trouve en tiers ; dans celle-ci on est actif et très en éveil. On collabore ; on cherche, on tâtonne, on déchiffre. Depuis le temps où je faisais des versions latines, je n'ai jamais éprouvé de plus vif plaisir.

Or, lire les lettres de Hugo à Sainte-Beuve, c'est assister à une conversation au téléphone. Nous avons les lettres de Hugo, nous n'avons pas les lettres de

Sainte-Beuve. Il faut, à chaque lettre de Hugo, supposer la lettre de Sainte-Beuve correspondante.

Ajoutez à cela que Victor Hugo lui-même traitant de sujets très délicats, et avec cette réserve pudique, fort louable, que de nos jours nous n'y apporterions peut-être pas, parle le plus souvent par allusions ou par réticences, et que cela redouble la difficulté, et par conséquent le plaisir.

Reconstruisons donc, avec les lettres de Victor Hugo, le roman de Victor Hugo et Sainte-Beuve de 1827 à 1833.

Les premiers rapports de Victor Hugo et Sainte-Beuve, comme les derniers, du reste, furent rapports de poète à critique. En février 1827, Hugo, poète de vingt-cinq ans, montre à Sainte-Beuve, critique de vingt-trois ans, des fragments de *Cromwell*. Quinze jours après, l'amitié s'était faite, très forte, vite passionnée, comme on le verra assez, du moins de la part de Hugo, et la fréquentation intime s'établissait.

On voit en effet par les lettres de 1828 que Sainte-Beuve était devenu le familier de la petite maison de la rue Notre-Dame-des-Champs.

« J avais pris, écrit Hugo à Sainte-Beuve qui est en voyage, cette douce habitude de vous voir souvent... Votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre quelque chose de votre vie, de votre haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit... »

Elle était charmante, la maison de Hugo à cette

époque. C'était une académie familiale « à n'en pas vouloir d'autre ». Il y avait là Lamartine, Boulanger, Devéria, David, Rabbe, Sainte-Beuve, tous jeunes, tous ayant déjà autant de talent qu'ils devaient jamais en avoir, tous en pleine fièvre de production et de grandes espérances, tous grands artistes et grands poètes ; car il ne faut pas oublier, pour l'intelligence de ce qui va suivre, qu'à cette époque Sainte-Beuve n'était pas un simple critique. Il était à la fois critique, poète et romancier, et il s'occupait beaucoup plus de *Joseph Delorme* et de *Volupté* que des articles au *Globe*.

C'est à cette époque (1828) que doit se placer, selon moi, la « séduction » (vous verrez tout à l'heure dans quel sens j'entends ce mot stupide) de Mme Victor Hugo par Sainte-Beuve. Car je remarque qu'en 1829 et dans la première moitié de 1830, Sainte-Beuve voyage beaucoup. Il est probable qu'il sent le besoin de se secouer et de s'étourdir. Il va partout, au Rhin, en Allemagne, à Rouen, à la Manche, ce qui n'a jamais été beaucoup dans son caractère. Il est probable qu'il se dépayse, qu'il se déracine. Il est probable qu'*on* lui a dit : « Voyagez ! » On nous a dit à tous : « Voyagez ! » à un certain moment de notre vie. C'est un mot assez désagréable à entendre.

Je place donc en 1828 la « séduction » de Mme Victor Hugo. Car Sainte-Beuve fut amoureux de Mme Hugo ; mais Mme Hugo fut « séduite » par Sainte-Beuve ; c'est certain. Les lettres de Victor Hugo ne permettent pas le doute à cet égard. Il dit à un certain moment (1833) : « *C'est moi qui étais le blessé.* » Il dit à un autre moment (1831) : « Car, voyez-vous,

je ne dis ceci qu'à vous *seul* (souligné dans le texte), je ne suis plus heureux. J'ai acquis *la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer.* » Faites la part de l'exagération de la douleur, il reste que Hugo a vu sa femme se détacher un instant de lui, subir l'ascendant de l'ami de la maison. Cela n'est pas douteux, et tout ce que nous verrons par la suite le confirme évidemment.

Maintenant, jusqu'où alla cette « séduction » ? C'est ce que nous ne saurons *jamais*, non pas même quand le *Livre d'amour* de Sainte-Beuve sera publié. Nous ne le saurons jamais ; parce que Victor Hugo ne l'a pas dit ; Mme Hugo ne l'a pas dit ; et Sainte-Beuve l'a dit, un millier de fois environ ; mais il est terriblement suspect.

Ce vieux fat, d'une laideur invraisemblable, tenait tellement à ce que les jeunes générations fussent persuadées qu'aucune femme de son temps ne lui avait résisté qu'il avait fini par se le persuader à lui-même parfaitement. En voilà un qui ne goûtait pas le plaisir secret, un peu sournois, mais délicat, après tout, des souvenirs mystérieux couvés jalousement dans la solitude ! Il fallait qu'on sût toutes ses petites affaires par le menu. Et, comme il était devenu assez bassement libertin, il est très possible, il est très probable, qu'il donnât, presque inconsciemment, à ses amours de vingt-trois ans, le caractère et la couleur de ses amours de cinquante ans ! Ah ! comme il nous arrive de dévelouter nos souvenirs rien qu'à les évoquer, et comme, parfois, nous flétrissons nos jeunes amours, rien qu'à les repenser, quand nous n'avons plus leur âge !

Sur ces restes sacrés ne portons pas les mains !

Lui, il les portait toujours, et c'étaient des mains un peu lourdes.

Pour ces raisons, nous ne saurons *jamais* jusqu'où a été la séduction de Mme Hugo par le très jeune Sainte-Beuve.

Mais elle fut séduite, vous voyez maintenant comment j'entends le mot ; elle aima ; et elle ne sut pas le cacher. Voilà ce qui est acquis, et ce qui, du reste, ne fait aucun tort à sa mémoire.

Victor Hugo ne s'en aperçut pas d'abord. C'est au moment où, probablement, la blessure était la plus vive chez Mme Hugo, au moment où, d'après mes suppositions, elle avait cru prudent de faire voyager Sainte-Beuve que Victor Hugo écrivait à Sainte-Beuve des lettres où l'on voit combien l'amitié qu'il portait à celui-ci était profonde (mai 1830) :

« Si vous saviez combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps, combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même, en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et le soir votre conversation, et toujours votre amitié. Vous n'aurez plus, j'espère, désormais, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi ! Voilà une épreuve qui sera bonne, en cela du moins que vous n'en tenterez plus d'autre, et la Normandie vous sauvera de la Grèce. »

C'est à cette époque qu'il écrivait pour Boulanger

et Sainte-Beuve la charmante pièce (*Feuilles d'automne*) :

Amis, c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
C'est Rouen qui vous a...

. . . . . .

Amis, mes deux amis, mon peintre et mon poète !
Vous me manquez toujours, et mon âme inquiète
Vous redemande ici !

. . . . . .

Adieu surtout ces cœurs et ces âmes si hautes,
Dont toujours j'ai trouvé pour mes maux et mes fautes
Si tendre la pitié !
Adieu toute la joie à leur commerce unie !
Car tous deux, ô douceur, si divers de génie,
Ont la même amitié.

. . . . . .

Marchez, frères jumeaux, l'artiste avec l'apôtre...

L'apôtre, c'est Sainte-Beuve. Le bon apôtre !

L'un nous peint l'univers que nous explique l'autre.
Car, pour notre bonheur,
Chacun de vous sur terre a sa part qu'il réclame :
A toi, peintre, le monde, à toi, poète, l'âme ;
A tous deux, le Seigneur.

Hélas ! en mai 1830, Hugo pressait Sainte-Beuve d'abréger le voyage. Un peu plus tard il le pressera d'en faire un, et aussi éloigné que possible !

C'est vers la fin de 1830 que Victor Hugo comprit. Sainte-Beuve était à Paris. Très évidemment il était toujours amoureux, toujours aimé et... écarté à la fois, et il se sentait très malheureux ; et il s'en épanchait dans le sein de Victor Hugo lui-même, et c'est

Victor Hugo qui le consolait ! Eh bien ! ce n'est pas drôle ; c'est très touchant et parfaitement noble, au moins d'un côté. Ce qui est honteux, en ces affaires, de la part d'un mari, c'est de comprendre trop vite, et de comprendre avant qu'il y ait rien. En 1830 Victor Hugo ne vit encore qu'une chose, c'est que Sainte-Beuve était malheureux, et il lui écrivit cette lettre exquise (4 novembre 1830) :

« Je viens de lire votre article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le sien parce *qu'il a besoin de vous savoir heureux*. Ne vous découragez donc pas ! Ne faites pas fi de ce que vous avez de grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous *nous* appartenez, et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

« Votre meilleur ami,

« VICTOR.

« Venez nous voir ! »

« Venez nous voir ! » indique que Sainte-Beuve n'osait plus y aller, ou avait reçu un ordre de n'y plus paraître.

C'est entre ce 4 novembre et le 8 décembre suivant que Victor Hugo vit clair. Comment ? éclairé

par qui ? On ne le sait. Peut-être un mot échappa à Sainte-Beuve. Peut-être, ce que je tendrai à supposer, étonné de la retraite de Sainte-Beuve, Hugo interrogea sa femme, qui, pressée, finit par répondre : « Eh bien, c'est moi qui ne veux plus qu'il vienne ! » mot irréparable, que bien des femmes ont dit, plus ou moins excédées de questions ; qu'elles ne devraient jamais dire ; car c'est dans ce cas qu'il faut savoir se défendre soi-même ; mais qu'il est difficile, en certaines circonstances, je le reconnais, persécutée de deux côtés, et aux abois, de ne pas laisser partir. Vous savez, du reste, combien on a fait de scènes 5 du IV avec ce mot-là.

Il y eut évidemment des explications orageuses, soit de vive voix, soit par lettres, entre Sainte-Beuve et Hugo. Tout cela se place entre le 4 novembre et le 8 décembre.

Au 8 décembre... Ah ! qu'elle est touchante cette lettre, et que de douleurs diverses elle contient ! On s'est étonné, sans doute, dans l'entourage de Hugo, que Sainte-Beuve ait disparu. Hugo, le pauvre jeune homme généreux, presque héroïque, ma foi, a dissimulé sa blessure par un sourire et a répondu avec une *légèreté* affectée : « Oh ! Sainte-Beuve ! un peu *inconstant*, Sainte-Beuve ! » — Cela a été rapporté à Sainte-Beuve, et c'est lui qui s'est plaint ! Oui, il s'est plaint que Victor Hugo ait parlé de lui *légèrement* et l'ait accusé d'*inconstance*, puisque Hugo lui répond :

« Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement* ? J'ai pu vous dire *inconstant* pour des affaires d'art ou autres misères ; mais point pour les affaires

de cœur. N'ensevelissons pas notre amitié ; gardons-la chaste et sainte, comme elle a toujours été. *Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon cher ami. J'ai ma plaie ; vous avez la vôtre.* [Mais, c'est admirable, cette parole-là!] L'ébranlement douloureux passera. Le temps cicatrisera tout ; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout cela que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours. Songez *qu'après tout* (souligné dans le texte), vous n'avez pas de meilleur ami que moi »

« Venez me voir souvent. » Il y tient ; il y a tenu longtemps. Il a cru, ce qui est d'un bon cœur, que c'était possible. Quinze jours après, il semble moins croire à cette possibilité ; mais au moins qu'on s'écrive ; point de rupture ! Sainte-Beuve lui a écrit une lettre où il lui rappelait le beau temps de l'amitié sans empoisonnement. Réponse (24 décembre) : « Vous faites bien de m'écrire, cher ami, vous faites bien *pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensemble*, ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous me rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais ? Allez, j'aurai toujours joie à vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. *Mais* [c'est-à-dire : pour ce qui est de nous revoir, c'est difficile] écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu. »

Et au 2 janvier 1831, Sainte-Beuve ayant envoyé des jouets aux enfants, vite Victor Hugo ressaisit l'occasion de prier Sainte-Beuve de reparaître :

« Vous avez été bien bon pour mes petits enfants, mon cher Sainte-Beuve. Nous avons besoin de vous remercier, ma femme et moi. Venez donc dîner après demain avec nous. *1830 est passé !* »

Je ne connais pas grand'chose de plus touchant et de plus exquis que ce : « *1830 est passé !* »

Vint-il dîner ? Je ne sais ; mais on voit qu'il s'abstint beaucoup encore pendant les premiers mois de 1831. Car Hugo souffre de cette rupture extrêmement. Décidément, des trois, c'est lui qui aima certainement le mieux, et peut-être le plus. Il ne peut pas s'habituer à ne plus voir Sainte-Beuve (13 mars) : «... J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines, *que vous me faites*, à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi ; *j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire*, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement de toutes ces choses avec vous... »

Il ne se trompait pas. Sainte-Beuve ne l'aimait plus, ce qui veut dire peut-être qu'il n'aimait plus (à ce moment-là) Mme Hugo. Car à cette lettre de tout à l'heure, Sainte-Beuve répondit par des reproches, oui, et très durs, comme vous allez voir. — Victor Hugo fut confondu. Il « attendit plusieurs jours » avant de répondre et puis enfin (18 mars) il écrivit :

«... Je ne croyais pas que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde* (souligné dans le texte [le pardon évidemment, s'il

y a eu lieu à pardon, ou l'explication loyale et tendre] pût jamais être oublié, surtout par vous, Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh ! oui, vous êtes bien changé ! Vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, *dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous*. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert*, *ce que je vous ai proposé* (souligné dans le texte), vous le savez, *avec la ferme résolution* (souligné dans le texte) de tenir ma promesse et de *faire ce que vous voudriez* (souligné dans le texte) ; rappelez-vous cela et songez que vous venez de m'écrire que, dans cette affaire, j'avais manqué envers vous « d'abandon », de « confiance », de « FRANCHISE ». Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas. »

Sainte-Beuve se disculpa, fut câlin. Hugo fut ému. Il invita à dîner. Il invitait toujours à dîner. Enfin il obtint ce qu'avec une obstination si noble, si touchante et si déraisonnable, il avait ambitionné si longtemps. Sainte-Beuve reparut dans la maison, y fréquenta comme par le passé.

Ah ! le joli cinquième acte pour ceux pour qui la vie est une comédie ! Comment Hugo n'avait-il pas compris que ce n'était pas possible ? C'est qu'il n'était pas homme de théâtre ; c'est qu'il n'était pas psychologue ; c'est qu'il avait trop bon cœur pour être moraliste. Que ce fût absolument impossible, l'expérience le lui apprit, la réalité le força à le comprendre, la fâcheuse réalité. La vie n'était pas

tenable. Parbleu ! Tout le monde était gêné, sur les épines, sur le gril, dans la maison Hugo. *Tout le monde*, dans la maison Hugo, désirait que M. de Sainte-Beuve partît pour Liége. On ne tenait pas, du reste, à Liége plus qu'à une autre ville, il faut le reconnaître. Lettre du 6 juillet, noble, touchante et généreuse, comme toutes les autres, mais régal du moraliste, comme vous allez voir :

« Ce que j'ai à vous écrire, mon cher ami, me cause une peine profonde ; mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liége m'en aurait dispensé, et c'est pour *cela que je vous ai semblé quelquefois désirer une chose* qui en tout autre temps eût été pour moi un véritable malheur... votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, il faut... [que je vous renvoie ? oui ; mais c'est dit plus gentiment, Victor Hugo est un homme de style], il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, *fût-ce pour la dernière fois*. Je ne puis supporter plus longtemps un état *qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris* [voilà ce qui s'appelle un heureux emploi de la périphrase]. Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié. *Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond de mon cœur que je vous aime comme autrefois* ; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous ! Nous ne sommes plus ces deux frères que nous

étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus ; il y a quelque chose entre nous... Tout m'est supplice à présent. *L'obligation même, qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes*, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois... Cessons donc de nous voir [enfin !]. Votre plaie est-elle cicatrisée? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. [Écoutez ! cela devient d'une beauté admirable.] *C'est que je souffre avec vous maintenant.* Cela m'irrite, contre vous d'abord, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin *contre une autre, dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre...* Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a bien fait souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous. [Il ne l'a pas brûlée. Il était trop artiste pour cela. Il a bien senti que c'était un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre de nature, comme on n'a pas l'occasion d'en rencontrer un tous les jours. Il l'a gardée. Je ne puis pas lui en vouloir.] Adieu !

« Votre ami et votre frère,

« VICTOR.

« J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous. »

Cette fois, Sainte-Beuve était bien mis à la porte, noblement, grandement, pathétiquement, avec des larmes ; mais il était mis à la porte, et par tous les

deux. Cette histoire prouve qu'en pareille occurrence, il faut commencer par où Victor Hugo a fini.

Mais elle prouve aussi que Victor Hugo était un brave et grand cœur, tout plein de faiblesses qui sont vénérables, et de hauts sentiments qui sont très beaux. J'ai dit le contraire. J'ai dit qu'il n'était point bon, qu'il ne savait pas pardonner. Il vient de me donner un beau démenti. C'est qu'aussi, hélas ! je ne parlais pas du Hugo de 1830, mais du Hugo quinquagénaire. Deux choses ont gâté Hugo, dont une aurait bien suffi à l'aigrir : la vie littéraire et la vie politique. Mais c'est une raison de plus pour se reporter à l'époque où il était encore bon, généreux, naïf et charmant, à l'époque où il pouvait dire de lui avec candeur, mais avec justice :

> Vouloir tout de la vie : amour, puissance, gloire,
> Etre fort, être fier, être sublime *et croire*
> *A toute pureté.*

« Oh ! temps de rêverie et de force et de grâce. » Ils ne durent jamais bien longtemps ces jolis temps-là !

Juin 1896.

Avec les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve (1827-1834), la *Correspondance inédite de Sainte-Beuve* avec M. et Mme Juste Olivier, le *Livre d'amour* de Sainte-Beuve avec commentaire de M. G. Michaut, le *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs*, de M. Léon Séché (2 vol.) nous avons enfin (en 1905) tous les documents à bien peu près qu'il nous faut pour écrire une étude complète sur Sainte-Beuve amoureux, c'est-à-dire sur l'âme de Sainte-Beuve, qui fut une assez vilaine âme, mais très intéressante à étudier minutieusement.

Sainte-Beuve, orphelin de père, élevé par une mère qui, à ce qu'il dit lui-même, n'eut jamais « l'intelligence de son rêve » ni « condescendance » pour ce rêve, et qui semble avoir été une femme sensée, droite et pratique, eut une enfance laborieuse et triste, traversée déjà, à ce qu'il nous confesse, de désirs amoureux.

Jeune homme, étudiant à Paris, il était, non seulement mélancolique, comme il était de bel air de l'être alors, mais vraiment triste et volontiers sombre. Il était et il a toujours été, pour parodier un vers de Musset, « une petite âme immortellement triste ».

Très laid et timide, à cause de cela, avec les femmes ; car ceux qui sont laids vont quelquefois très avant dans la vie avant de savoir que les hommes laids ont de prodigieux succès féminins ; peut-être affligé, si nous en croyons un passage de *Volupté*,

d'une incommodité organique qui redoublait cette timidité innée ; dévoré, du reste, de désirs, si nous en croyons *Volupté* encore, jusqu'à en être dans un état quasi maladif; c'est après avoir éprouvé des passions inassouvies et sans en avoir inspiré aucune — mot de lui, formel et répété : « Je n'ai jamais eu qu'un succès de femme : Adèle », — qu'il rencontra à vingt-trois ans, en 1827, Mme Victor Hugo, âgée de vingt-six ans.

D'après tous les témoignages contemporains qui concordent parfaitement malgré leurs contradictions apparentes, lesquelles ne sont que des différences de degré, elle était très belle, très distinguée, nonchalante et un peu sotte. « A un certain âge, on se contente très bien de beauté sans esprit dans ce qu'on aime et de génie sans bon sens dans ce qu'on admire ; j'ai connu cela. »

Elle avait ce contraste qui pouvait être charmant, de vivacité et même de hardiesse dans la physionomie et dans le regard et de paresse et de timidité dans le fond de son caractère et dans ses actes. Elle avait eu une enfance endormie et expectante, d'après la description très fine que nous en fait Sainte-Beuve en son *Livre d'amour*, que rien n'avait ni troublée, ni excitée, ni animée. Elle avait aimé Victor Hugo, ou s'était laissé aimer par lui, de seize à dix-neuf ans, et l'avait épousé, avec tendresse et reconnaissance, dans sa vingtième année.

Sainte-Beuve et elle se virent pendant deux ans, presque tous les jours, sans s'aimer autrement que d'amitié ou même de simple habitude. On causait, on devisait, ou rêvait à deux. Ni intimité, ni coquet-

terie. Sainte-Beuve croit devoir nous apprendre que Mme Hugo était souvent, dans ses entrevues, peignée de la veille. Il dit cela élégamment :

Tantôt une vapeur où son âme est baignée
L'enveloppe au réveil et, toute la journée,
La tient, et jusqu'au soir prolonge un négligé
Où des grâces d'hier sa main n'a rien changé.

Tout au plus, comme toute femme, peut-être sans aucune exception, Mme Hugo disait quelquefois le fameux : « Je suis heureuse... et je m'ennuie ». Mais c'était tout comme confidence :

J'entre pourtant, et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir ; nous causons ; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié.
Et vous me répondez par des mots d'amitié.
. . . . . .
Et quand vous avez bien de vos félicités
Epuisé le récit, alors vous ajoutez,
Triste et tournant au ciel votre noire prunelle :
« Hélas ! non, il n'est point ici-bas de mortelle
Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;
Mais à certains moments et sans savoir pourquoi,
Il me prend des accès de soupirs et de larmes ;
Et plus autour de moi ma vie épand ses charmes,
Et plus le monde est beau, plus le feuillage est vert,
Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
Plus mes enfants joyeux et courant sous l'ombrage,
Plus la brise légère et n'osant soupirer,
Plus aussi je me sens ce besoin de pleurer. »

Ce fut en 1828, à la fin de l'année très probablement, que Sainte-Beuve commença d'aimer, ou, comme il arrive, comprit qu'il aimait depuis longtemps. Il a approximativement fixé la date deux ans après « la première entrevue » et très précisément fixé la scène, dont il a fait un assez joli tableau :

Ta beauté dans l'oubli dévoilait sa lumière.
Un moment au miroir, d'un main en arrière,
Debout tu dénouas tes cheveux rejetés :
J'allais sortir alors ; mais tu me dis : « Restez. »
Et sous tes doigts pleuvant, ta chevelure immense
Exhalait jusqu'à moi des odeurs de semence.
Armée ainsi du peigne, on eût dit à la voir
Une jeune immortelle avec son casque noir.
Telle tu m'apparus. . . . . .

On pourrait croire (et en vérité qui n'y croirait ?) à une scène de coquetterie de Mme Hugo, les grisettes et les bourgeoises n'ayant pas et ne pouvant guère avoir des moyens très différents d'attirer l'attention ou de fixer les incertitudes des contemplatifs. Il n'en était rien. « Depuis ce jour » Sainte-Beuve désira Mme Hugo, mais Mme Hugo « pendant six mois », et nous voici vers le milieu de 1829, n'aima pas plus Sainte-Beuve qu'auparavant. Elle avait dit : « Restez », et elle avait dénoué ses cheveux sans intention. L'invraisemblable est souvent vrai et ici il l'est. Il y a eu toujours, et c'est ce qui ne contribue pas peu à rendre cette histoire obscure, du « je ne sais quoi » et du « quelque chose sans raison pourquoi » dans Mme Hugo.

Ces six mois furent pour Sainte-Beuve d'inquiétude et pour Mme Hugo de tranquillité persistante. L'énervement de Sainte-Beuve pendant ce temps-là était extrême. Il voyageait. Il s'occupait de la publication des *Consolations*, dont la première pièce est une déclaration d'amour, discrète encore, à Mme Hugo. Peut-être parlait-il à mots couverts de sa passion à ses amis ; car, encore que Béranger fût très clairvoyant sans avoir besoin d'être prévenu, cependant son mot sur les *Consolations* me semble bien un peu d'un homme averti : «... Si je vous pardonne ce lambeau de culte [chrétien] jeté sur votre foi déiste, c'est qu'il me semble que c'est à quelque beauté tendrement superstitieuse que vous l'avez emprunté par amoureuse condescendance. » Cela est singulièrement précis pour une simple hypothèse.

Il cherchait à s'étourdir. Il espaçait ses visites.

« De peur d'aigrir mon mal j'évitais de te voir. »

Il essayait d'autres amours :

« Ma folle ardeur. . . . . .
M'entraîna hors de toi chercher ma guérison. »

Mais enfin elle comprit :

« Mon secret commença de couler dans ton sein. »

Elle comprit et elle fut étonnée, puis joyeuse :

« Et ton étonnement suivi de tant de joie. »

Et elle eut une crise de passion ardente et tragique (toujours à en croire Sainte-Beuve ; et aussi il faut tenir compte de la phraséologie conventionnelle du temps), mais à coup sûr très grave et profonde :

Ton éveil en sursaut, calme et paisible femme...
Ton cri hagard, la foudre éclatant dans ton rêve,
L'amertume du philtre et la douleur du glaive,
Ton pauvre cœur jaloux de soupçons s'ulcérant ;
L'incendie effréné par tes veines errant ;
Pour toi plus de sommeil ; . . . . . .

On peut placer en juin ou juillet 1829 cette crise de l'amour réciproque, violent et du reste encore combattu des deux côtés, où « le visage assidu » de Sainte-Beuve était « le délice des yeux » de Mme Hugo (ne riez donc pas ; il y a eu des choses plus extraordinaires dans le monde et la naïve fatuité de Sainte-Beuve est seule un peu plaisante) ; où Sainte-Beuve rugissait à penser que le mari redemandait « son droit et sa part dans la beauté » de l'amie et que l'amie résistait « à ses bras de fer », etc., etc.

Sur ce, grand voyage de Sainte-Beuve aux bords du Rhin. Pourquoi ? Peut-être pour une raison tout indépendante de ses amours. Peut-être dans l'intention de s'étourdir et de se déraciner. Peut-être parce qu'*on* lui a dit le mot de la femme aux abois : « Eloignez-vous ! Ressaisissons-nous dans l'éloignement et dans l'absence. »

Du reste, pleine amitié à trois. Victor Hugo, évidemment, ne se doute de rien. C'est de cette

époque que sont ses lettres les plus pleines de confiance et de profonde amitié, ses lettres que moitié il écrit, moitié il dicte, parce qu'il a mal aux yeux, à sa femme elle-même (1).

Et c'est dans ce temps aussi que Sainte-Beuve se répand en bons offices pour Victor Hugo, ce qui est encore plus naturel. Sainte-Beuve fut de la bataille d'*Hernani* (février 1830) et contribua à organiser la victoire.

Il continuait du reste à voyager beaucoup et à faire beaucoup de projets de voyage. Il songea à aller en Grèce avec Lamartine, qui devait s'y rendre comme chargé d'affaires (mai 1830). Il écrivit à cette époque à son ami l'abbé Barbe : « Je ne sais si j'irai en Grèce... Dans la disposition où je suis depuis des années, j'irais volontiers au bout du monde pour y chercher un autre moi-même [c'est-à-dire pour changer de *moi*, comme la suite l'indique. Evitons l'amphibologie]. Mais *cœlum, non animum vitant* » [on fuit le pays où l'on était ; on ne se fuit pas soi-même]. — Le même mois, ou un peu plus tôt, il était à Rouen ou à Honfleur, avec Guttinger, puisque Hugo lui écrivait : « Vous connaissez toute ma paresse, mon ami ; mais il me paraît que vous ne connaissez pas toute mon amitié puisque vous supposez que j'accepterai votre dispense de

(1) Et c'est là qu'en bon philologue j'ai vu, j'ai saisi avec ravissement le fameux et stupéfiant idiotisme parisien : *nous deux ma femme :* «... Les deux lettres faites à nous deux ma femme. » — Je croyais cet exemple unique dans l'imprimé ; cependant, au dernier moment, je me souviens que « nous deux Bouilhet » est dans la correspondance de Flaubert.

vous écrire..... Vous n'aurez plus jamais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, et la Normandie nous sauvera de la Grèce » (16 mai 1830).

En somme, amour violent de Sainte-Beuve pour Mme Hugo; efforts de Sainte-Beuve pour s'étourdir et se distraire en traînant de ciel en ciel sa chaîne et ses ennuis; amour taciturne et toujours menacé de Mme Hugo pour Sainte-Beuve; relations parfaitement chastes entre Sainte-Beuve et Mme Hugo; ignorance, confiance et vive affection chez Victor Hugo : voilà la situation en 1829-1830.

Cela dura au moins un an, de juillet 1829 à novembre 1830. C'était l'époque (à peu près, nous n'avons que la date de l'année) où, plein d'une mélancolie d'où le fiel n'était pas absent et où la jalousie perce, Sainte-Beuve disait à Juste Olivier : « Oh ! Victor Hugo est un homme qui n'est pas tourmenté de ces choses-là. Il a continuellement de si grandes, de si délicates jouissances que lui procure son talent ! Ce qu'il fait est si beau, si parfait ! Il est si *abondant*. C'est un homme heureux, *plein* [excellente psychologie, du reste]. Il vit content dans sa famille. Il est gai, peut-être trop gai. C'est un homme heureux !... »

Les choses allaient terriblement changer. Depuis le commencement de l'année, Sainte-Beuve écrivait à Mme Hugo des vers d'amour et, en songeant à elle, le roman d'*Arthur*, desquels écrits on doit conjecturer presque sûrement qu'ils s'aimaient vivement, *jalousement tous les deux*, mais le plus chastement

du monde. Mais ils s'aimaient, et cela devait devenir visible même pour le mari. En septembre 1830, Hugo ne savait encore rien. Le 17 septembre, il annonçait à Pavie la naissance de sa fille Adèle, filleule de Sainte-Beuve, de la façon suivante : « Ma femme est bellement accouchée, un peu après la mitraille et la canonnade, d'une petite fille à petite bouche, dont Sainte-Beuve est le parrain, que nous nommons Adèle et que nous baptisons dimanche... » Il est heureux père, heureux époux et heureux ami. — Pendant ce temps-là Sainte-Beuve écrit des vers où il salue en Adèle sa fille spirituelle, *uniquement* spirituelle,

Pure et tenant *pourtant* quelque chose de moi.

et écrit, ce même jour 17 septembre au même Pavie la très belle lettre romantique mais très évidemment sincère que l'on sait : « Allez ! mon ami, priez pour moi et aimez-moi un peu ; car je souffre d'horribles douleurs d'âme. Toute ma poésie refoulée, tout mon amour sans issue s'y aigrissent et me dévorent. Je suis redevenu méchant. Oh ! *quand on est haï*, que vite on devient méchant ! *Je ne suis pas haï*, ou du moins je m'inquiète peu de ceux qui me haïssent. Mais mon mal et mon crime, c'est *de n'être pas aimé* comme je voudrais l'être, comme j'aimerais l'être, aimant. C'est là le secret de toute ma folle existence, sans suite, sans tenue, sans travail d'avenir. Tout enfant, je ne rêvais dans la vie qu'un bonheur, l'amour ; et je ne l'ai pas obtenu, ni même ressenti pleinement... Poésie, adieu ! Au revoir à

travers cela ! Mais que je t'aimerai quand je pourrai te ressaisir ! Seulement, alors viendras-tu au-devant de moi, vieux et chauve, aux doigts rouillés pour la lyre, à la voix cassée pour le chant, à l'œil qui n'aura plus l'éclair de l'amour ?... »

Et cela veut dire en vile prose, mais très honnête, que Mme Hugo, divertie par sa grossesse et qui allait l'être plus encore par sa nouvelle maternité, était devenue très froide à l'endroit de Sainte-Beuve et qu'il la sentait qui lui échappait.

Le 4 novembre 1830, Victor Hugo ignore encore, à mon avis, pour d'autres commence à soupconner. Sainte-Beuve ayant écrit sur « Joseph Delorme », c'est-à-dire sur lui-même, un article dans le même ton à peu près que celui de la lettre à Pavie que l'on vient de lire, Victor Hugo le console par cette lettre : « Je viens de lire cet article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, *quelle confiance il a en vous pour le passé et pour l'avenir.* Vous savez que *votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le sien parce qu'il a besoin de vous savoir heureux.* Ne vous découragez donc pas. Ne faites pas fi de ce qui vous fait grand, de votre génie, de votre vie, *de votre vertu. Songez que vous nous appartenez et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.* Votre meilleur ami — V. — *Venez nous voir.* »

Ceux qui voient dans cette lettre la preuve que Hugo était averti soulignent : « quelle confiance il a en

vous pour le passé et pour l'avenir », qui me paraît trop vague pour être probant ; et moi je souligne à peu près tout le reste comme preuve que Victor Hugo ne savait rien du tout. C'est pour moi la lettre la plus absolument confiante du monde, comme la plus touchante. C'est la lettre d'un homme qui croit avoir un ami absolument sûr et qui est à cent lieues de croire que sa maison et lui sont pour quelque chose dans les malheurs et souffrances de cet ami. Sans cela, la lettre de Hugo ne serait pas seulement touchante, elle serait archangélique ; et elle ne serait pas seulement archangélique, tranchons le mot, elle serait bête. Les lettres de plus tard, et d'un temps où Hugo ne croit pas plus que maintenant que sa femme est coupable, mais sait qu'il y a amour, sont d'un ton un peu différent.

C'est de novembre à décembre que Hugo sut quelque chose, probablement dans les premiers jours de décembre. Que se passa-t-il dans les premiers jours de décembre? Il se passa *sûrement* ceci, que Sainte-Beuve *n'alla pas voir* Hugo; comme déjà au 4 novembre il semble bien, d'après le *post-scriptum* de Hugo, qu'il n'y venait guère. — Il se passa *sûrement* que Hugo dit à quelqu'un qui le répéta à Sainte-Beuve : « Sainte-Beuve ! Je ne le vois plus. Un peu inconstant, Sainte-Beuve. » — Et il se passa *sûrement* que Sainte-Beuve se plaignit à Hugo — c'est lui qui se plaignait ! — de cette parole. Voilà ce qui se passa *sûrement*.

Et il y eut *probablement* des scènes de récrimination à travers lesquelles Hugo soupçonna la vérité ; — et *peut-être* enfin y eut-il aveu plus ou

moins explicite de Sainte-Beuve : « Un jour, dit M. Séché, un jour que j'en parlais à un des exécuteurs testamentaires de Sainte-Beuve, il me dit que Victor Hugo, étonné de ne plus voir Sainte-Beuve, était allé un matin, chez lui, lui demander explication de sa bouderie et que Sainte-Beuve, après une certaine hésitation et mis au pied du mur, avait fini par lui avouer qu'il était amoureux de sa femme, ce qui, bien loin de fâcher Hugo, l'avait fait éclater de rire. »

M. Séché ne croit pas un mot de cette anecdote, parce qu'il la place avant la lettre d'Hugo du 9 novembre. Mais pourquoi l'y place-t-il, puisqu'il n'en sait pas la date ? Placée après la lettre du 9 novembre et avant celle du 8 décembre que nous allons voir, elle n'est pas invraisemblable du tout. Je l'avais supposée sans en rien savoir dans un article que j'écrivais sur la correspondance de Hugo, en 1896. (Voir plus haut) Sainte-Beuve, en novembre 1830, froidement reçu par Mme Hugo, qui est très occupée de la petite Adèle, ne va plus chez Hugo ; Hugo s'en étonne et s'en plaint ; il a le tort de s'en plaindre à quelqu'un qui le répète à Sainte-Beuve. Sainte-Beuve boude plus que jamais. Hugo va le voir et récrimine. Poussé et pressé, Sainte-Beuve finit par dire : « Il vaut mieux que je ne voie pas Mme Victor Hugo ; car je crains de devenir amoureux d'elle. » Hugo se met à rire. Sainte-Beuve, ce jour-là ou un autre, et pour se rattraper, dit à Hugo : « Du reste, vous avez mal parlé de moi, légèrement, m'accusant d'inconstance... » Et il y a une demande d'explication de Victor Hugo à Mme Hugo, et celle-ci répond

quelque chose comme : « Peut-être. Je ne sais. En tout cas, il n'a peut-être pas tort de ne plus venir ici. » Et Hugo ouvre les yeux. Et c'est à tout cela, oui, à tout cela que répond ; et c'est tout cela, oui, tout cela, ou à bien peu près, que nous révèle la lettre capitale de Victor Hugo (8 décembre), laquelle évidemment vise au moins deux choses ; d'une part les reproches de Sainte-Beuve relativement aux propos « légers » de Hugo, d'autre part une affaire bien plus grave dont il n'est écrit que par allusions :

« Pouvez-vous croire que je parle de vous légèrement ? J'ai pu vous dire inconstant pour des affaires d'art ou d'autres misères ; mais point pour des affaires de cœur. N'ensevelissons point notre amitié ; gardons-la *chaste et sainte* comme elle a toujours été. Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. *J'ai ma plaie, vous avez la vôtre. L'ébranlement douloureux passera.* Le temps cicatrisera tout. Espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir *souvent*, écrivez-moi *toujours* [ce qui veut dire, pour gens qui savent écrire et qui savent lire : venez peu ; mais ne cessez pas de m'écrire]. Songez qu'*après tout* (1) vous n'avez pas de meilleur ami que moi. »

Après cette crise, qui me paraît avoir été la plus forte de toute cette aventure, vint ce que j'appellerai l'Essai loyal de Victor Hugo, c'est-à-dire une tentative de Victor Hugo pour que l'amitié subsistât

(1) Souligné dans le texte.

malgré tout ; et d'autre part vint ce qu'on peut appeler les amours secrètes de Mme Hugo et de Sainte-Beuve, de quelque nature qu'elles aient été ; — et l'essai loyal dura avec des difficultés et des secousses bien naturelles jusqu'en 1834, et les amours secrètes durèrent depuis le commencement de 1831 jusqu'en 1837.

Hugo dès la fin de décembre 1830 (24 décembre) écrit à Sainte-Beuve une lettre qu'on peut résumer ainsi : « Ne nous voyons plus, soit ; mais écrivons-nous. » Le 2 janvier 1831 il lui écrivait — je résume encore — : « *1830 est passé.* Venez dîner. » Le 13 mars, *désolé* de la bouderie persistante de Sainte-Beuve, il lui écrivait : « J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines, *que vous me faites*, à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami,... j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement... »

Sainte-Beuve, de quoi je ne le blâme pas, résistait à l'essai loyal, voulant évidemment ne pas voir Hugo et ne voir Mme Hugo que hors de chez elle, ou chez elle quand le mari n'y était pas. Seulement, comme il était dans une position fausse, il se défendait horriblement mal. Il se défendait par des récriminations, comme le prouve la lettre suivante de Hugo ; il disait que dans la scène ou dans les scènes des premiers jours de décembre 1830, Hugo avait manqué de franchise et de confiance, que sais-je ? Victor Hugo était stupéfait de cette bassesse d'âme : 18 mars 1831 : «... Je ne croyais pas que ce

qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde* (1), pût jamais être oublié, surtout par vous, Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh ! oui ! vous êtes bien changé ! Vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous [ce qui n'est pas clair, sans doute ; mais ce qui me paraît moins inextricable qu'à d'autres et ce qui veut dire, selon moi : lorsque j'acceptais que vous ne vinssiez plus me voir, en considération de *son* repos]. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé, vous le savez, avec la ferme résolution de tenir ma promesse et de faire ce que vous voudriez [plus obscur, mais sans doute un *modus vivendi* raisonnable et acceptable que Hugo proposait, soumettait à la conscience de Sainte-Beuve, en lui disant : « et ce que loyalement vous aurez accepté, je le voudrai »]. Rappelez-vous cela et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous « d'abandon », de « confiance », de « *franchise* ». Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après [ce qui met bien vers le 15 décembre la date de la proposition de l'essai loyal]. Je vous le pardonne dès à présent. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas. »

Sainte-Beuve revint. Il fréquenta chez les Hugo tout en fréquentant peut-être Mme Hugo hors de chez elle. Mais Hugo avait, dans sa confiance,

(1) Souligné dans le texte.

dans sa générosité et surtout dans sa demi-ignorance de ce qui se passait, trop présumé de Sainte-Beuve, de Mme Hugo et de lui-même. Les visites de Sainte-Beuve chez Hugo étaient désormais des supplices pour tout le monde. Le 6 juillet, Hugo comprit que, quand Sainte-Beuve voulait ne plus revenir, c'était Sainte-Beuve qui avait raison, et il lui écrivit la lettre suivante :

« Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde ; mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liége m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé désirer une chose qui en d'autres temps eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes [Victor Hugo ne savait pas les vraies], il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris. Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois de demi-intimité [avril, mai, juin. Sainte-Beuve était revenu un peu après la lettre du 18 mars] mal reprise et mal recousue ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois ; quand vous y êtes, *c'est une torture*. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous ! Nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus ; vous ne m'avez plus ; il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sen-

tir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main. A deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui nous séparent. C'est pour cela que je vous disais : partez ! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout ceci, Sainte-Beuve ? Où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'aller et de venir, notre causerie intarissable sans arrière-pensée ? Rien de tout cela. Tout m'est supplice à présent. *L'obligation même qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes* me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes pas les amis d'autrefois. *Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence.* Au moins le vide serait complet. Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. *Chaque fois que je vous vois elle saigne.* Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous, maintenant. Cela m'irrite contre moi d'abord et surtout ; puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, *et enfin contre une autre dont c'est peut-être le vœu que je vous exprime dans cette lettre.* De toutes ces souffrances du cœur il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors ; et cela nous rend *tous* malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus. Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour et

pour toute la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir : nous nous aimerons toujours, nous nous écrirons, n'est-ce pas ? Quand nous nous rencontrerons quelque part ce sera une joie ; nous nous serrerons la main avec plus de tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de tout cela ? Ecrivez-moi un mot. J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a bien fait souffrir. Brûlez-la. Que personne ne puisse jamais la relire. Pas même vous. Adieu. Votre ami, votre frère, VICTOR. — J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous. »

Cette lettre, sur la beauté littéraire et sur la beauté morale de laquelle je n'insiste pas, prouve qu'au commencement de juillet 1831 Mme Hugo *ou* était revenue à des pensées et à des desseins d'austérité, *ou*, avec le dessein de revoir Sainte-Beuve en secret, avait persuadé à son mari qu'elle ne voulait plus le revoir du tout, et le faisait mettre à la porte par son mari, constatant que les entrevues à trois, si amusantes pour d'autres femmes, lui étaient pénibles, soit en elles-mêmes, soit à cause de l'état nerveux où elles mettaient son mari.

L'essai loyal ne fut pas cependant abandonné absolument tout de suite. A cette lettre du 6 juillet Sainte-Beuve répondit évidemment poste pour poste, puisque Hugo lui écrivait le 7 juillet cette lettre navrante qui prouve que si Hugo ne connaissait peut-être pas son malheur dans toute son étendue,

il le connaissait en ce qu'il avait d'essentiel et en souffrait à en être malade. L'homme « heureux », l'homme « gai » de 1830 était bien loin : « Je reçois votre lettre, mon ami, elle me navre. Vous avez raison en tout [on va lire la lettre de Sainte-Beuve à travers les lignes suivantes de Hugo ; c'est comme si on l'avait], vous avez raison en tout. *Votre conduite a été loyale et parfaite ; vous n'avez blessé ni dû blesser personne ; tout est dans ma pauvre malheureuse tête*, mon ami ! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais sans la moindre exagération [lisez : je me hais, cela soit dit sans la moindre exagération], je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour un service, vous l'aurez, *et ce sera peu sacrifier*. Car, voyez-vous, je ne dis cela qu'à vous seul, je ne suis plus heureux. *J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer*. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi, je suis malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, écrivez-moi. Aimez-moi. Voilà trois mois que je souffrais plus que jamais. Vous voir tous les jours en cet état, vous le comprenez, remuait sans cesse toutes ces fatales idées dans ma plaie. Jamais rien de tout cela ne sortira dehors ; vous seul en saurez quelque chose. Vous êtes toujours (n'est-ce pas que vous le voulez bien ?) le premier et le meilleur de mes amis. Voilà un jour,

pourtant, sous lequel vous ne me connaissez pas encore ! Que je dois vous sembler fou et vous affliger ! Ecrivez-moi que vous m'aimez toujours. Cela me fera du bien. Et je vivrai dans l'attente du jour heureux où nous nous reverrons. »

Ce qui prouve une fois de plus que de mars 1831 à septembre 1831 bien des choses s'étaient passées entre Mme Hugo et Sainte-Beuve qui avaient, en tout cas, un caractère grave et que c'est bien l'époque de la crise ou d'une des crises les plus importantes de cette passion, ce sont les tergiversations de Sainte-Beuve du côté de la Belgique, tergiversations qui sont mises sous nos yeux par des lettres de Sainte-Beuve récemment découvertes (1905) par M. Oscar Gréjon.

Sainte-Beuve était à Bruxelles en avril 1831, causant avec les lettrés belges, admirant la ville, se disant qu'on pouvait vivre et travailler là comme ailleurs, et il songeait à se faire donner une chaire de littérature française à l'université de Liége.

Le 23 avril Charles Rogier écrivait à Sainte-Beuve pour lui rendre compte des démarches qu'il avait faites en vue de cette solution.

En mai, Sainte-Beuve, revenu à Paris, non seulement songe à aller à Liége, mais il montre en cette affaire une impatience qui sent l'amoureux repoussé et exaspéré ; car il écrit à Rogier, *le 4 mai* : « J'aurais pourtant un vif désir d'avoir une détermination *un peu prompte*. S'il m'était permis d'ouvrir immédiatement à l'université de Liége et avant la fin de l'année scholastique (*sic*) un cours de littérature

française avec la certitude d'une nomination ministérielle après ma naturalisation... »

Il est donc au 4 mai 1831 éperdu du désir d'aller à Liége.

Le 16 mai il ne l'est pas moins : « ... Je tiendrais fort, avant de me mettre en route, à savoir que l'affaire est conclue... Je viens de passer quelques jours à Juilly, chez M. de Lamennais, où j'ai puisé du calme et un éloignement de plus en plus grand pour Paris et la vie qu'on y mène. »

Or, le 31 mai, ce candidat si ardent, si anxieux, si incapable de tenir en place, si élancé vers Liége... EST NOMMÉ. Il est nommé; Rogier le lui écrit ; et il ne va pas du tout en Belgique ; et il reste à Paris ; et il devient muet comme un terme à l'égard de ses amis de Belgique, et il ne leur donne plus signe de vie.

Enfin, *le 4 septembre seulement*, il écrit à M. Lesbroussart et sa lettre indique qu'un grand événement est arrivé dans sa vie et en a changé toute la direction : « ... Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai dû vous paraître bien lent, soit à me rendre parmi vous, soit à vous informer des motifs de mon retard. Les graves événements qui agitaient votre pays et dans lesquels, nouveau venu, je me fusse trouvé si inutile m'ont paru une excuse suffisante et j'ai pensé, avec raison je crois, que mon absence et mon retard seraient tout à fait inaperçus. Mais, durant ce temps, Monsieur, *des circonstances toutes privées et personnelles qui d'abord m'avaient fait désirer vivement un séjour et un emploi honorable dans votre beau pays, sont venues à changer plus*

heureusement que les choses publiques pour nous tous. J'ai repris ma vie solitaire et indépendante d'ici. J'ai compris que j'aurais trop de peine à en sortir. Vous, Monsieur, poète et homme d'indépendance, vous sentirez mieux que personne ces raisons, auxquelles, comme j'ai eu l'honneur de vous l'indiquer déjà, s'ajoutent *quelques récents motifs plus précis et tout individuels.* »

Donc en mai Sainte-Beuve voulait partir. Au commencement de juillet il a dit à Victor Hugo : « Je ne pars plus. » En septembre il dit à ses amis de Belgique qu'il ne partirait jamais. Il y a eu entre Sainte-Beuve et Mme Hugo quelque chose de décisif entre la fin de mai et le commencement de juillet 1831.

Quoi qu'il en soit, entre Hugo et Sainte-Beuve, l'essai loyal mitigé, entouré de précautions, ne consistant plus qu'à se voir de temps en temps et comme sur le qui vive, dura encore, chose étonnante, jusqu'en 1834. En 1833, au 22 août 1833, Hugo écrivait encore à Sainte-Beuve qu'il l'aimait peut-être plus qu'avant leurs querelles et donnait de cela une explication entortillée qui veut dire à peu près que c'est celui qui a reçu l'injure qui la pardonne le plus facilement ; mais qu'on ne pardonne jamais les offenses qu'on a faites.

En 1834 ils se brouillèrent définitivement. Pourquoi ? Au fond, à cause de ce qui les divisait et qu'ils ne pouvaient oublier ni l'un ni l'autre ; occasionnellement, et aussi par surcroît, à cause de mauvais procédés littéraires. En janvier 1834, Sainte-Beuve avait fait paraître sur le *Mirabeau* de Victor Hugo

un article très élogieux, mais où il y avait des réserves. Hugo se plaignit, et il faut le reconnaître, sans délicatesse, faisant intervenir un nom qui ne devait pas être prononcé : « J'y ai trouvé [dans cet article], mon pauvre ami — *et nous sommes deux à qui il fait cet effet* — d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste, peu de bienveillance. »

Faut-il croire ce qu'a dit là-dessus M. Troubat (c'est-à-dire Sainte-Beuve), que V. Hugo avait inventé de toutes pièces cette désapprobation de Mme Hugo ; et que Mme Hugo a affirmé n'avoir rien blâmé du tout ; et faut-il s'associer à la grosse indignation de Sainte-Beuve exprimée dans son portrait de « l'homme grossier » : « ... S'il veut obtenir de vous un service, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous dans la conversation le nom de sa femme, pour peu qu'il se doute que vous en êtes un peu amoureux... »

Il faut tout simplement, quand on est de sens rassis, voir les choses comme elles ont dû se passer. C'est bien simple. Tout le monde a exagéré et personne n'a menti. C'est presque toujours ainsi que les choses vont. Hugo lit à sa femme l'article de Sainte-Beuve : « Il n'est pas très tendre ? » Mme Hugo, distraite et par acquiescement nonchalant (et c'est tout à fait dans son caractère) : « Non. » — Hugo à Sainte-Beuve : « Vous avez été malveillant. Je l'ai bien senti. Ma femme aussi. Ma femme encore plus que moi. » — Sainte-Beuve à Mme Hugo (c'est le moment où ils sont le mieux ensemble) : « C'est vrai que vous avez été outrée de mon article ? — Moi ?

Pas le moins du monde. — Il me l'a dit. — Il s'est figuré ça. Vous le connaissez bien ! » — Je gagerais qu'il n'y a eu que cela, et c'est une scène de tous les jours. Mais les poètes et les gens nerveux grossissent tout.

Tant y a qu'au 1er avril 1834 Hugo écrivait à Sainte-Beuve : « Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi que je comprends fort bien que les amitiés même les plus éprouvées renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami ; enterrons chacun de notre côté ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu. — V. »

Ce qui veut dire : « Depuis trois ans je ne vous aime guère, en faisant des efforts surhumains pour vous aimer. Je ne pourrais pas nier, si j'étais sincère plus que personne ne l'est et plus clairvoyant sur le fond de moi que je ne le suis, que je ménageais bien un peu en vous un ami littéraire et un frère d'armes. Vous n'êtes plus même cela. Vous écrivez dans la *Revue des Deux Mondes* qui assomme mes drames. Personnellement, vous écrivez des articles qui ne me sont qu'à demi favorables. Vous êtes passé à l'ennemi. Je ne vois pas pourquoi je me ferais encore violence pour vous aimer. »

Et Sainte-Beuve, qui semble avoir provoqué cette décision dernière, dut être soulagé ; car il reprenait dès lors sa liberté de critique et sa liberté aussi du côté de Mme Hugo. L'essai loyal était définitivement terminé.

Oui, mais dans tout cela, où se place la scène de violences matérielles dont Hugo parle dans une

pièce de vers qui ne fut connue qu'après sa mort ? Pour trancher le mot, quand Hugo a-t-il jeté Sainte-Beuve dans l'escalier ?

> Je n'ai point oublié ton regard monstrueux,
> Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
> Et que sur l'escalier te poussant par l'épaule,
> Je te dis : « N'entrez plus, Monsieur, dans ma maison. »

Ces vers sont de 1843, probablement, de l'époque où l'on annonçait la publication ou plutôt l'impression du *Livre d'amour*. Mais la scène elle-même, où la placer ? Rien dans les documents que nous avons ne nous permet de la dater. Il est très difficile de la placer de 1831 à 1834. Toutes les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve ressortissant à cette période, même les plus rudes, indiquent un état d'esprit qui n'a rien de violent et indiquent aussi par parenthèse que Victor Hugo n'a jamais cru à des relations coupables entre Mme Hugo et Sainte-Beuve. Il faudrait donc placer cette scène entre 1834 et 1837. Mais à cette époque Sainte-Beuve n'allait jamais chez Hugo. La chronique scandaleuse dit que si ; mais sans aucune preuve. Et du reste la teneur de la pièce, sa rédaction indiquerait plutôt qu'à une époque *où il était permis* à Sainte-Beuve d'entrer chez Hugo, Hugo, ayant surpris quelque chose qui lui déplaisait, l'aurait chassé : « *N'entrez plus, Monsieur, dans ma maison.* » Je ne puis donc rien dire de cette affaire. Une scène violente entre 1834 et 1837 est le plus probable, mais est invraisemblable encore. Au fond, j'ai comme l'impression que la scène n'a pas

eu lieu. Il ne faut pas abuser de l'argument : « Ça se saurait ; » mais il me semble que quelque chose d'une scène pareille aurait transpiré, et aussi que Sainte-Beuve n'aurait pas pu retourner plus tard, à plusieurs reprises, lors de sa candidature académique, chez Hugo, s'il en avait été si ignominieusement jeté hors. Il est possible — quoique les détails donnés par Hugo soient bien précis — que Hugo ait condensé et contracté en une scène de la dernière violence mille scènes de gêne et de résistance et de demi-répulsion et de « *compelle exire* » auxquelles il est fait allusion dans la fameuse lettre du 6 juillet 1831 et qui ont abouti peu à peu à la rupture. Ce serait le procédé de *ramassement*. Enfin là-dessus je ne sais rien.

Toujours est-il que le 1er avril 1834 Sainte-Beuve et Hugo étaient brouillés. Pendant ce temps-là, j'entends de 1831 à 1834, Sainte-Beuve et Mme Hugo étaient très épris l'un de l'autre et se voyaient tête à tête aussi souvent qu'ils le pouvaient.

Je viens tout de suite à la question brûlante pour en dire absolument tout ce que j'en pense et pour n'y pas revenir. Mme Hugo et Sainte-Beuve furent-ils amants dans le sens précis et complet du mot? Je réponds : c'est infiniment probable, mais encore ce n'est pas tout à fait sûr. Ces choses-là ne peuvent être affirmées comme certaines que quand il y a eu « affichage » — ou surprise en flagrant délit — ou aveu de la femme. Hugo a été l'amant de Mme Drouet ; c'est incontestable : il y a eu affichage Il a été l'amant de Mme Biard ; c'est incontestable : il y a eu surprise en flagrant délit Sainte-Beuve a été l'amant

de Mme Hugo? J'en doute peu; mais ce n'est pas sûr. Elle n'a pas avoué, il n'y a pas eu affichage, il n'y a pas eu surprise en flagrant délit, ou, du moins, nous n'en savons rien.

Qu'est-ce qui prouve les relations absolument intimes? Le *Livre d'amour* seul, *tout seul*. Mais le *Livre d'amour* est suspect. Il est suspect parce que les affirmations d'un vieux fat comme Sainte-Beuve sont toujours suspectes. Il est suspect parce qu'il a été écrit au fur et à mesure des amours de Sainte-Beuve et de Mme Hugo, oui; mais remanié et mis au point — à quel point? — beaucoup plus tard, six ans après la liaison rompue. Et cela fait une furieuse différence. Six ans après, les souvenirs, aidés par l'imagination et par l'amour-propre, peuvent singulièrement déformer la réalité.

Il est suspect parce qu'il est un livre de vengeance, de vengeance contre Hugo et de vengeance contre Mme Hugo que Sainte-Beuve « haïssait » — il l'a dit dans ses *Cahiers* — quand il se préparait à imprimer ce livre.

Il est suspect enfin parce que, ce me semble bien, il a été mis au point et préparé en sa dernière forme pour quelqu'un et dans un dessein. Pour qui? Pour Mme d'Arbouville. Dans quel dessein? Dans le dessein de lui montrer que Sainte-Beuve avait inspiré l'amour, un amour passionné et un amour sensuel, à une très grande dame et qu'on pouvait sans déroger, et sans rougir, imiter cette très grande dame. Le calcul est horriblement vulgaire. Oui; mais avec beaucoup de femmes il réussirait; ensuite, d'âme, Sainte-Beuve est parfaitement

vulgaire. M. Séché a une remarque fine et juste : Sainte-Beuve, d'après lui, n'a jamais compris qu'il y avait une différence entre la société de 1830 et la société du milieu du XVIIIe siècle et entre les femmes des deux époques.

C'est donc en songeant à Mme d'Arbouville que Sainte-Beuve a donné les dernières touches, et sans doute les plus vives, au *Livre d'amour*, et il a pu glisser un peu trop à se représenter comme un amant absolument heureux. En tout cas, il a dû bien éviter de se représenter comme un amant malheureux, ce qui est toujours un peu, et ce qui est tout à fait pour les femmes telles que Sainte-Beuve se les représentait, un rôle ridicule et une posture qui inspire une pitié mêlée d'une gaîté douce.

Et en définitive son calcul était un peu sot; car montrer à une femme un livre où l'on révèle très crûment ses amours avec une autre, c'est lui inspirer le dessein de ne pas se prêter à son tour à être imprimée toute nue dans le volume suivant. Mais enfin, tel que nous connaissons l'homme, ce calcul, Sainte-Beuve a pu le faire.

Il aurait donc, dans le *Livre d'amour*, mis, ici et là, un trait au delà de la vérité absolue, que cela ne m'étonnerait point.

Restent ces confidences à ses amis, que nous recueillons dans les lettres qui nous sont parvenues. Evidemment elles sont presque formelles. On voit par elles et par les réponses des amis de Sainte-Beuve que ceux-ci, deux au moins, Guttinger et Pavie, ne doutaient point de l'intimité de Sainte-Beuve et de Mme Hugo. Mais encore elles restent

vagues — on me dira qu'il ne manquerait plus qu'elles fussent précises ! — et un peu contradictoires. Ici Sainte-Beuve parle du collier qui le retient à Paris, « les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime ». (Soyez donc poète pour que vos plus beaux vers servent à un monsieur pour exprimer l'amour qu'a pour lui votre femme ! Mon Dieu, que le monde est une comédie ! C'est une des sept cent soixante farces dont s'amuse l'Eternel, disent les Védas.) Tantôt il parle d'un « sacrifice douloureux » que son amour même lui impose. De tout ce qu'il a dit en prose de ces amours, on ne peut rien conclure d'absolument précis.

Le mot le plus formel — et pour moi à peu près décisif, je dois le dire — c'est celui du cahier intime : « En amour, je n'ai eu qu'un succès : Adèle. Je suis l'homme qui a été le plus refusé en amour et qui s'est le plus refusé en amitié. » Et quand Sainte-Beuve parle de succès en amour, on ne peut guère croire qu'il entende un demi-succès. — Mais encore !

Enfin, pour moi, il est presque certain que Sainte-Beuve a été l'amant de Mme Hugo, mais je tiens à maintenir *presque*. Mettons *quasi*, si vous préférez.

Du reste, je m'étonne qu'on discute tant. S'il s'agit de l'établissement d'un fait, mon Dieu, ce fait est à peu près insignifiant dans l'histoire universelle. Et s'il s'agit de la moralité de Mme Hugo, mais il n'y a pas à discuter : elle fut coupable. Il est très indifférent qu'elle ait été complètement ou incomplètement la maîtresse de M. Sainte-Beuve. Du moment qu'elle

a joué un double jeu, priant son mari de ne plus recevoir Sainte-Beuve et voyant Sainte-Beuve en secret; du moment qu'elle a eu cinq ou six ans de commerce assidu avec Sainte-Beuve, dont son mari n'a rien su ou qu'il n'a que vaguement soupçonné, elle a *trompé son mari*, tout simplement et parfaitement ; et peu importe, et à mon avis il n'importe pas du tout, de savoir jusqu'où elle a pu pousser sa confiance et son abandon. La question sur laquelle je cause depuis une heure, par habitude et imitation, est donc parfaitement oiseuse.

Laissons-la donc et racontons sommairement les amours, *de quelque nature précise qu'ils aient été*, de Sainte-Beuve et de Mme Hugo.

Depuis la fin de 1830 jusqu'en juillet 1831, Mme Hugo et Sainte-Beuve s'aimaient librement, Sainte-Beuve ayant ses entrées dans la maison de Hugo et la consigne que Mme Hugo avait donnée à son mari d'être toujours là quand Sainte-Beuve y serait n'ayant pas dû être observée dans la grande rigueur. Peut-être, mais on n'en sait rien, y avait-il déjà des rendez-vous secrets hors de la maison.

A partir du 6 juillet cessent les visites de Sainte-Beuve chez les Hugo et presque aussitôt les rendez-vous mystérieux commencent, puisqu'il en est question dans le sonnet du 1er septembre : « Que vient-elle me dire ? » — En octobre, promenades matinales à Bièvre, dans la propriété des Bertin, ou aux environs, « pendant qu'il est encore au lit, le dangereux témoin ».

Durant l'hiver 1831-1832, je ne trouve rien de très précis à signaler. Mais l'été de 1832 fut, semble-t-il,

la saison de plein amour, irrité, contrarié et d'autant plus ardent et emporté. Sainte-Beuve est appelé loin de Paris; il y reste pour la voir et pour respirer l'air qu'elle respire. Il épie et guette dans les rues par où elle peut passer pour courir la chance de « la voir une fois de plus ». Le mari aussi épie et guette, ou, du moins, Sainte-Beuve se l'imagine; mais il ne triomphera pas :

Le jaloux rôde en vain comme un voleur en armes;
Plus patient que lui, j'attends et je vaincrai.

J'estime que c'est en août 1832 que l'amant vainquit en effet, ou, tout au moins, eut de singuliers avantages. C'est le 12 août 1832 qu'il écrivait :

Qui suis-je et qu'ai-je fait pour être aimé de toi,
Pour être tant aimé ; pour avoir de ta foi
Des gages si secrets, de si grands témoignages ?
Oh ! dis ! Est-ce bien moi, sans flatteuses images...
Est-ce moi dont hier, en tes mains convulsives
Serrant sur tes genoux le front trop défleuri,
Tu murmurais : « c'est lui ; c'est le trésor chéri ! »
Ainsi dans mes cheveux parlait ta lèvre éteinte;
J'entends encor le son; je sens encor l'étreinte.
. . . . . .

C'est à cet été de 1832 que se rapportent les confidences les plus caractéristiques du *Livre d'amour*. Rendez-vous « dans une chambre étroite et retirée » où vient Mme Hugo, où, à son défaut, on amène la petite filleule de Sainte-Beuve, Adèle, qu'il aime beaucoup (pièce XVI, 22 août 1832). Rendez-vous dans des églises (peut-être autre date : la pièce XXIII

n'est pas datée). Jalousie de Mme Hugo relativement au travail et aux heures d'études de Sainte-Beuve, etc.

C'est à cette époque sans doute qu'il faut rattacher le sonnet : « *Si quelque blâme, hélas...* » Si nous avions la date de ce sonnet, nous saurions l'époque précise... comment faut-il dire cela ? où les amours de Sainte-Beuve et de Mme Hugo, de quelque nature, encore une fois, qu'ils aient été, ont commencé à paraître coupables même aux deux amis. Mais cette date, Sainte-Beuve n'a pas voulu la donner. La pièce XXIV n'est pas chronologuée. D'après sa place ordinale parmi les autres, on peut conjecturer, et c'est à cette hypothèse que je m'arrête, qu'elle est de la fin de 1832. La voici pour mémoire et aussi parce que c'est la plus belle au point de vue littéraire, comme du reste la plus foncièrement immorale de tout l'ouvrage. Il y en a de plus indélicates ; il n'y en a pas de plus immorale :

Si quelque blâme, hélas, se glisse à l'origine
En ces amours trop chers où deux cœurs ont failli,
Où deux êtres, perdus par un baiser cueilli,
Sur le sein l'un de l'autre ont béni la ruine ;

Si le monde, raillant tout bonheur qu'il devine,
N'y voit que sens émus et que fragile oubli ;
Si l'ange, tout d'abord se voilant d'un long pli,
Refuse d'écouter le couple qui s'incline,

Approche, ô mon amie, approche encor ton front,
Serrons plus fort nos mains pour les ans qui viendront,
La faute disparaît dans sa constance même.

Quand la fidélité, triomphant jusqu'au bout,
Luit sur des cheveux blancs et des rides qu'on aime,
Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout.

C'est dans le même temps, selon toutes les apparences, en tout cas à une époque qui est antérieure à 1833, que Sainte-Beuve se félicite pleinement de ses amours, se comparant ridiculement à Jupiter qui se dérobe avec Junon au sein d'un nuage, remerciant le dieu Sommeil de le parer, lui Sainte-Beuve, « d'une grâce nouvelle », etc., etc. C'est, d'autre part, l'époque où les liens d'amitié *littéraire* entre Sainte-Beuve et Hugo sont les plus étroits et où Victor Hugo tout au moins écrit à Sainte-Beuve sur le ton de la plus complète confiance et de l'affection la plus cordiale. Lettre de Victor Hugo à Sainte-Beuve du 21 septembre 1832 : « ... Nous nous portons tous à merveille. Ma femme fait deux lieues à pied tous les jours [ils étaient à la campagne] et engraisse visiblement... »

Nous voici en 1833. Cette date est extrêmement importante parce que c'est l'année où, après une fidélité de onze ans, Victor Hugo commença de tromper sa femme, ce qui, au point de vue littéraire d'une part, au point de vue, aussi, des relations de Mme Hugo et de Sainte-Beuve, eut toutes sortes de conséquences.

C'est en janvier 1833 que Victor Hugo tomba amoureux de Juliette Drouet et le 17 février selon ses propres souvenirs, le 19 selon les calculs rectificatifs de M. Léon Séché, qu'il devint l'amant de Juliette Drouet. Dès lors — point de vue littéraire — Victor Hugo eut une inspiration poétique de plus ; et un Parisien de 1833, en apprenant la chose, dit avec une satisfaction où les préoccupations morales n'entraient pour rien : « Fort bien ! Fort bien !

M. Victor Hugo va enfin faire des vers d'amour » ; — et dès lors, — point de vue anecdotique, — Sainte-Beuve et Mme Hugo furent matériellement et moralement libérés.

Ils le furent moralement, si quelque chose peut relever une femme de son serment de fidélité et un ami de ses devoirs d'amitié, et cela fait question ; mais ils le furent à coup sûr matériellement. Victor Hugo, emporté par sa nouvelle passion, négligeant le foyer domestique, prétextant des « répétitions » ou des représentations de ses pièces pour rentrer tard ou ne rentrer point ; des entrevues avec des directeurs de province pour s'absenter pendant plusieurs jours. Le « gardien jaloux » était devenu déserteur. Les deux amants ou amis étaient laissés à eux-mêmes et n'avaient plus pour surveillant que leur conscience, de qui j'ignore dans quelle mesure s'exerçait la vigilance. Mme Hugo semble avoir tout de suite, ou presque tout de suite, connu les incartades de son mari et avoir pardonné. Dès le 25 juillet, Victor Hugo écrivait à Pavie : « Autrefois j'étais innocent ; maintenant je suis indulgent ; c'est un grand progrès, Dieu le sait. J'ai auprès de moi une bonne et chère amie, un ange, qui le sait aussi, que vous aimez comme moi et qui me pardonne et qui m'aime. » — Et il écrivait en vers (*Chants du Crépuscule*) :

Celle qui, lorsqu'au mal, pensif je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne,
Qui de mes propres torts me console et m'absout.

« On pardonne tant qu'on aime », a dit La Roche-

foucauld — et peut-être faut-il ajouter : « Surtout tant qu'on en aime un autre ».

« Pendant ce temps-là, dit M. Michaut, Sainte-Beuve chantait sa victoire. » Il avait déjà, ce me semble, commencé de la chanter. Mais il la proclamait plus que jamais (toujours à supposer que de 1834 à 1845 Sainte-Beuve n'ait rien ajouté au *Livre d'amour*, ce dont je ne puis répondre). Il chantait la chambre où venait sa châtelaine, en une maison de la rue Saint-Antoine, reste de l'ancien hôtel Saint-Paul, il représentait « la châtelaine » elle-même en extase devant lui ; il parlait de « son rêve comblé » et laissant entendre qu'il obtenait ce qu'autrefois il n'osait pas même espérer d'obtenir.

1834 marqua le commencement du déclin de cette passion. Il est à remarquer que, soit coïncidence, ce qui est parfaitement possible, soit raisons pour qu'il en fût ainsi, et nous verrons cela plus tard, la passion de Sainte-Beuve et de Mme Hugo semble s'être attiédie dans le temps même de la rupture définitive de Sainte-Beuve et de Victor Hugo. Victor Hugo et Sainte-Beuve se brouillèrent définitivement (sauf quelques relations purement officielles qui se produisirent plus tard) au commencement d'avril 1834. Or, la pièce de Sainte-Beuve sur « l'automne de l'amour » est datée du « 1er septembre » et d'après l'ordre suivi par Sainte-Beuve dans le rangement de ses pièces il faut lire : 1er septembre 1834 ; et déjà dans la pièce XXX, qui, d'après ce même ordre, doit être de juillet ou d'août, la mélancolie d'un amour que l'on sent qui décline commence à percer. Toutes les pièces que l'ordre où elles sont rangées rapporte au second

semestre de 1834 sont pleines d'un désenchantement déjà amer.

1835 fut (peut-être) plus heureux. Les deux amis eurent au moins le plaisir de se voir, très librement et très loin du mari, aux noces de Victor Pavie (août 1835). Ils firent, accompagnés du père et de la fille de Mme Hugo (Léopoldine) un rapide voyage à Nantes, revinrent à Angers, ou plutôt aux Rangeardières, propriété de Victor Pavie, et ne se séparèrent qu'à mi-chemin de Paris, et Sainte-Beuve déclare que jamais « il ne fit plus de vers » que dans ce temps-là. Mais sur l'état d'âme de Sainte-Beuve et de Mme Hugo pendant ce voyage nous n'avons rien qui soit précis. Tout ce qu'on sent par les pièces, désormais non datées, du *Livre d'amour*, c'est que « les lourds et tristes rêves » de la mélancolie, comme dit Henri Heine, succèdent aux fanfares de la victoire.

C'est en 1836 que les choses reprennent pour nous leur précision. D'abord notons ce point qu'il y a eu au mois de novembre 1835 une seconde rupture ou plutôt une aggravation de la rupture entre Hugo et Sainte-Beuve, à cause de l'article assez mordant ou au moins assez piquant de Sainte-Beuve sur les *Chants du Crépuscule* (*Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1835). Retenons ceci. Ensuite, si nous en croyons une phrase de *Madame de Pontivy*, nouvelle de Sainte-Beuve sur laquelle nous aurons à revenir, ce serait en *1836* que Sainte-Beuve commença de comprendre que décidément il n'était plus aimé. Est-il vrai, dit-il dans cette *Madame de Pontivy*, que « cinq ans, comme on l'a dit, soient le terme le plus

long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave et qui meurt ensuite d'elle-même ? » Or, nous fait remarquer très ingénieusement M. Michaut, « la première pièce du *Livre d'amour* dont la date soit connue est de 1830, les dernières sont de 1836 (non ! 1837) et elles marquent la crainte de la rupture entrevue. La limite [des cinq ans] convient bien à la liaison de Mme Hugo et Sainte-Beuve : c'est en 1830 qu'ils connurent leur amour réciproque, c'est en 1836 qu'on le voit, lui, qui s'efforce de retenir la passion prête à s'éteindre. »

Le raisonnement est très juste. Je le reporterais simplement sur d'autres dates. C'est en 1829 que Sainte-Beuve et Mme Hugo commencèrent de s'aimer ; c'est déjà en 1834, si je conjecture bien, que Sainte-Beuve commence à prévoir le déclin de l'amour, et voilà bien nos cinq ans, et qu'il y ait des pièces dans le *Livre d'amour* qui vont jusqu'à la date de 1837, comme elles ne font que pleurer sur un amour que l'on sent mort, cela ne détruit rien du raisonnement.

Donc c'est en 1836, puisque *Madame de Pontivy* parut en mars 1837, que Sainte-Beuve, inquiet, on l'a vu, depuis 1834, est persuadé que l'amour de Mme Hugo pour lui expire et qu'il songe à la « ramener » (il l'a écrit) par un récit amoureux plein de tendres plaintes et reproches. Autrement dit, *Madame de Pontivy* est la mise en prose des plaintes amoureuses que, selon toute apparence, Sainte-Beuve exprimait en vers depuis 1834 et qu'il ne pouvait pas encore publier ; et la phrase, citée plus haut, de cette nouvelle, indique qu'il y eut lassitude d'amour depuis 1834, tout au plus depuis 1835.

En tout cas, au plus tard dans les premiers mois de 1837, Sainte-Beuve faisait, en écrivant *Madame de Pontivy*, l'*exposé* suivant de sa situation psychologique. Murçay a aimé Mme de Pontivy. Longtemps leurs amours furent ignorés d'eux-mêmes, plus longtemps encore, ils furent chastes. Le jour vint où Mme de Pontivy voulant Murçay pleinement heureux, elle se donna toute à lui. Plus tard elle devint absorbante et impérieuse. Appartenant à une coterie dont son mari était le chef, elle n'admettait pas que Murçay eût sa liberté d'opinion et son indépendance de langage sur cette coterie ni sur son chef. De plus, elle était passionnée et lui tendre, mélancolique et tout en nuances. Ils se querellèrent. Il y eut des reproches, des récriminations, des ruptures et des raccommodements.

Enfin ils se connurent mieux, ils consentirent à admettre les différences de leurs caractères et de leurs esprits, et ils s'unirent d'une amour immortelle.

Et cette dernière partie, c'est ce que Sainte-Beuve *voudrait qui arrivât*. Tout le reste, c'est l'histoire du passé et la constatation du présent ; ceci est son espoir pour l'avenir. C'est ce que Sainte-Beuve déclare nettement lui-même dans une lettre de plus tard à Vinet : « Cette nouvelle n'a été écrite qu'en vue d'une seule personne et pour la lui faire lire et *pour lui en faire agréer et partager les sentiments...* Je ne m'étonne pas que des personnes sérieuses, et qui veulent bien être attentives à mon égard, aient démêlé *à cet endroit* [il parle évidemment de la dernière partie] *le faible et le faux.* »

Donc (pour le moment je relève seulement les faits) en 1834, probablement, premiers orages, en 1835 refroidissements et retours, en 1836 détachement de la part de Mme Hugo, au commencement de 1837 (au plus tard) rupture sur laquelle Sainte-Beuve espère encore, un peu, revenir.

Et les dernières pièces du *Livre d'amour*, datées de 1837, confirment pleinement cette dernière situation, comme *Madame de Pontivy* confirme, du reste, tout le *Livre d'amour*. C'est dans les dernières pièces du *Livre d'amour* qu'est jeté, entre autres, le fameux cri : « Laissez-moi ! Tout a fui ! » 1837 fut la fin, ou, pour mieux parler, l'extrême fin des amours de Sainte-Beuve et de Mme Hugo.

Et maintenant quelles ont été les raisons de cette rupture ? Elles sont très difficiles à démêler. Pour les connaître, il faudrait connaître le caractère de Mme Hugo et, après tout, à très peu près, nous l'ignorons. Nous n'avons donc comme renseignements que ceux, très abondants, à la vérité, que nous donne Sainte-Beuve. Mais ils sont suspects, comme tous ceux que donne un amant quitté. Je ne dis point que Sainte-Beuve mente. *Il est trop bon psychologue pour mentir*. La netteté avec laquelle on démêle les choses et le plaisir que l'on éprouve à les voir si nettes empêche qu'on les fausse. Si cela vous paraît paradoxal, c'est que la psychologie du psychologue vous est inconnue. De plus, la *concordance parfaite* des renseignements généraux donnés par le *Livre d'amour*, par les *lettres* aux amis (Guttinguer, Pavie, Vinet, les Olivier) et *Madame de Pontivy* est une preuve très considérable de la

sincérité et même de la vérité de ces renseignements.

Mais je dis : de la sincérité et de la vérité, non pas de l'exactitude. Il reste que Sainte-Beuve a pu mal voir, c'est-à-dire ne pas voir jusqu'au fond. Quand une femme vous quitte, fût-on le plus grand psychologue du monde, on ne sait jamais exactement pourquoi.

Ces réserves faites, par quoi j'affaiblis par avance, à dessein, tout ce que je vais dire, voici les raisons probables du refroidissement de Mme Hugo à l'égard du jeune Sainte-Beuve, et ces raisons, je ne les invente ni les unes ni les autres : Sainte-Beuve, encore qu'il insiste plus sur l'une que sur l'autre, les a, ici ou là, ou ailleurs, toutes données.

1° La satiété proprement dite, les « cinq ans », qui, en comptant les deux ans où l'on s'est aimé sans le savoir et les deux ou trois ans où l'on s'est détaché insensiblement, font bien neuf ans (1828-1837). Neuf ans en amour c'est beaucoup, non pas pour les âmes d'élite, mais pour les âmes moyennes. Très peu d'amoureux peuvent dire (dans un sens qui n'est peut-être pas tout à fait celui d'Ovide) :

Me memini numeros sustinuisse novem.

Et dans *Madame de Pontivy* et aussi, ce qui est très remarquable, dans le *Livre d'amour*, Sainte-Beuve a très précisément marqué cette raison, la simple puissance du temps, le simple effet de l'usure.

Mais vous, après six ans, lasse de trop aimer,
Sans raison si ce n'est qu'il faut bien que tout passe,

Vous en qui n'a cessé mon cœur de s'enflammer,
Vous, le store tombant, en cette même place,

Par ces mêmes soleils aux rayons souverains,
Vous restez, comme alors, couchée, ô mon amie !
Rêvant, mais vaguement ; souffrante, je le crains,
Souffrante, mais de corps... ou peut-être endormie.

En fait, Sainte-Beuve et Mme Hugo se sont connus et fréquentés neuf ans. Cela suffit pour se quitter.

2° La satiété résultant d'une passion violente. C'est le mot de La Bruyère : « Il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimé. » Or, la passion de Sainte-Beuve et de Mme Hugo paraît avoir été violente. Rappelez-vous le « cri hagard », les « six mois de tourments », et, la part faite de l'exagération romantique, il est certain que cette passion a été très vive. Ces passions-là s'usent assez vite par leur ardeur même. C'est un fait d'expérience qu'il n'est pas besoin d'analyser.

3° Sainte-Beuve était ennuyeux. Il n'a pas insisté là-dessus, comme on peut croire ; mais il l'a indiqué. Il a dit, comme du reste nous le saurions s'il ne l'avait pas dit, qu'il était tendre, renfermé et mélancolique. Traduisez par gémissant et pleurard. La plupart des femmes se lassent assez vite de ce caractère. Elles sont attirées par les mélancoliques, oui ; mais elles sont retenues par les gais. Comme elles sont sentimentales et pitoyables, le malheur entrevu les attire ; mais comme elles sont des enfants qui ont éternellement le besoin d'être amusés, le malheur indéfiniment étalé les ennuie et finit par les horri-

piler. Je répète que Sainte-Beuve, très courtement mais avec précision, a parfaitement indiqué cela dans ledébut de *Madame de Pontivy*. Je ne doute pas que Sainte-Beuve, qui avait de l'esprit, mais qui n'avait aucune gaîté, n'ait ennuyé Mme Hugo.

4° Mme Hugo a été jalouse, de ce genre de jalousie qui n'irrite point l'amour, mais qui le lasse et qui finit par l'enterrer. Elle a été jalouse de *quelque chose* qui avait plus d'empire qu'elle sur Sainte-Beuve ; c'est à savoir de son travail et de ses études. L'amour étant chez les femmes — *comme* chez les hommes, et ici l'amour féminin et l'amour masculin se ressemblent ; mais *plus* chez les femmes que chez les hommes — un désir de possession et d'absorption, il est insupportable à une femme qui aime, à moins qu'elle ne soit tout à fait généreuse et extrêmement intelligente, que l'homme qu'elle aime travaille et ne se consacre pas à elle tout entier. Or, Sainte-Beuve travaillait, et travaillait non pas seulement pour gagner sa vie, ce que les femmes, en faisant un effort sur elles-mêmes, réussissent à pardonner ; mais il travaillait avec goût et avec passion, et c'est ce qu'une femme passionnée elle-même ne pardonne pas. C'est, tout au moins, ce qui l'irrite. Mme Hugo sentait une rivale dans la Bibliothèque royale. Cela encore est fort bien indiqué dans le *Livre d'amour*. Cela n'étonnera aucun homme qui a aimé, qui a été aimé et qui a fréquenté les Bibliothèques. Au fond, la femme qui voit l'homme qu'elle aime travailler un peu plus qu'il n'est strictement nécessaire, conclut toujours ainsi : « *Donc* je ne suis pour lui qu'une distraction, et ce grand

amour n'est qu'une amourette. » Et, en vérité, qui peut dire qu'elle se trompe absolument ?

5° Il est *possible* que Mme Hugo ait été trop ardente pour ce que Sainte-Beuve pouvait supporter d'ardeur. Le fameux dernier poème du *Livre d'amour*, le fameux : « Insensé, qu'ai-je fait » ? est plus alambiqué et presque aussi obscur qu'un poème de Maurice Scève ; mais le dernier vers en est clair et le sonnet lui-même est commenté par d'autres pièces sur lesquelles nous jetterons un coup d'œil. Voici le fameux sonnet :

Insensé ! qu'ai-je fait ? Voyant le mal sacré
Dévorer tout mon cœur et me brûler comme elle,
J'ai voulu, sans atteinte à la flamme éternelle,
Diminuer pourtant l'incendie effaré.

J'ai voulu sur l'autel tout de foudre éclairé
Allumer un rayon pour l'absence fidèle (?)
Et plus également ménager l'étincelle,
La lampe vigilante et qui luit au degré. (?)

J'ai voulu de Didon, ou de Phèdre ou d'Hélène,
Faire, ô ma Laure aimée, une plus douce reine,
Pour elle aussi plus douce et pour le cher vainqueur ;

Souriant, se plaisant aux tristesses légères,
Chantant sa mélodie au fond des jours sévères. (?)
Je voulais la nuance et j'ai gâté l'ardeur.

Avant de commenter ceci, éclairons-le par d'autres pièces du *Livre d'amour*. En voici une où Sainte-Beuve *fait parler* son amie, ce qui est extrêmement précieux, puisque dans tout cela nous n'avons pas une seule parole directe de Mme Hugo :

Ami, si vous sentiez le quart
Du mal de mon âme contrainte,
Oh ! que vous verriez mieux ma part !
Que vous auriez douceur et plainte !
Que vous trouveriez aussitôt
Ces mots puissants et qu'il me faut,
Ces mots d'enivrante mémoire,
Qui d'un cœur jaloux d'être aimé
Vont au cœur soudain désarmé
Et convainquent quand on veut croire.

Reproches assez précis, auxquels Sainte-Beuve répondait avec une précision, aussi, qui en donne une plus grande aux reproches eux-mêmes.

Mon amie, à regret, ma nature est ainsi :
Mais elle, et puis le sort si longtemps obscurci,
M'ont fait de peu de joie et de peu d'espérance
Lorsque de votre cœur, qu'un doute a traversé,
Un nuage glaçant dans vos yeux a passé,
Je rentre en ma vieille souffrance,

Tout mon vœu se retire et ma parole a fui :
La source manque ; l'or qui par vous avait lui
N'est plus que sable en moi ; je n'ai rien qui vous tente ;
Je le sais, et plutôt qu'un transport où je mente,
Comme orphelin soumis qui n'eut matin ni fleur,
Je m'en remets à mon malheur.

Si nous traduisons tout cela en prose, nous croyons voir que d'un amour ardent, passionné, lyrique, romantique, un peu sauvage, dont il était l'objet, Sainte-Beuve a voulu faire un amour élégiaque, un amour calme et doux, à petit bruit et à voix basse et sans éclats, plus conforme à sa nature ; que, presque (et je suis très tenté de le croire) il a voulu

transformer en amitié fraternelle l'amour d'une femme de trente-quatre ans délaissée par son mari ; que ce n'était peut-être pas bien prendre son temps ; que cela a gâté terriblement les choses et qu'en définitive, sans éclats, aussi, on s'est retiré et on l'a quitté. *Inimica recessit.*

Tout cela est douteux. Tout cela doit contenir quelque chose de vrai, mais doit être très exagéré et arrangé pour l'effet final. Sainte-Beuve, plus ou moins consciemment, veut avoir le beau rôle à la dernière page, et il ne dit pas, mais il veut qu'on dise : « Il a été l'amant délicat, et elle avait quelque grossièreté dans sa passion. » Voilà le fond de l'état d'âme de Sainte-Beuve.

Quant au fond des choses, il ne doit pas être là, et il est là moins qu'ailleurs. Que Mme Hugo ait eu pour Sainte-Beuve une « ardeur » de « foudre » et un « incendie effaré », il n'est pas impossible. Mais quand une femme a une de ces passions-là, elle ne se détache point, même d'un ami plus calme et moins fulgurant. Elle s'attache à lui de tout son être et elle le retient de toutes ses forces. Or, il n'y a pas à dire le contraire ou autre chose, c'est Mme Hugo qui s'est séparée de Sainte-Beuve. Donc, tout compte fait, quoi qu'il puisse y avoir de vérité circonstancielle et momentanée dans ce que nous dit Sainte-Beuve, elle n'était pas si fulgurante que cela, ni à tel point Vénus tout entière à sa proie attachée.

Si Mme Hugo eût quitté Sainte-Beuve pour un autre, tout ce que nous dit Sainte-Beuve sur ce point serait très vraisemblable, d'une vraisemblance équivalant à la vérité ; mais — et c'est à quoi servent, et

il faut bien sans doute qu'ils servent à quelque chose, ces flots d'indiscrète lumière qui pénètrent toute une époque comme feraient les rayons X — il est très probable, malgré ce que j'entends chuchoter autour de moi, que Mme Hugo, après Sainte-Beuve, n'a pas eu d'ami. Dès lors la raison fondée sur les ardeurs de Mme Hugo et la tiédeur de Sainte-Beuve, n'est, à mon avis, que fausse. Peut-être s'ajusterait-elle à un ou deux incidents de leur liaison ; mais c'est tout ce que je puis admettre. Le sonnet « J'ai gâté l'ardeur » a dû être une impression de 1834, par exemple, donnée après coup comme impression finale et conclusion.

6° Mme Hugo a dû se détacher de Sainte-Beuve surtout pour les raisons qui sont celles sur lesquelles Sainte-Beuve insiste le plus dans *Madame de Pontivy*. Le sentiment et du reste l'intelligence claire de la « solidarité conjugale », comme a très bien dit M. Michaut, l'a écartée peu à peu d'un homme qui passait à l'ennemi et qui ne faisait plus de réclame pour « la grande boutique romantique », comme a dit irrévérencieusement Alfred de Musset. Il est bien à remarquer que c'est à mesure que Victor Hugo brise avec Sainte-Beuve que Mme Hugo, plus lentement, un peu plus tard, se délie elle-même, et l'on peut conjecturer que c'est un peu pour les mêmes raisons. *Plus ou moins consciemment*, Mme Hugo a dû se dire : « Après tout, qui fait du tort à mon mari m'en fait aussi. Indépendant, soit ; mais on pourrait exercer son indépendance sur d'autres que sur des amis de dix ans. Si la jalousie de Sainte-Beuve à l'égard de mon mari peut me flatter, son indifférence

pour des intérêts qui sont ceux de mon mari et les miens me semble de l'ingratitude. » — Et c'est tout à fait un raisonnement de petite bourgeoise de Becque que je prête à Mme Hugo ; mais je crois, d'abord, que Mme Hugo fut en son fond une petite bourgeoise, ensuite qu'une grande dame ne raisonnerait pas d'une façon très différente.

Toujours est-il que c'est au commencement de 1834, sur l'article *Mirabeau*, que Victor Hugo se brouille avec Sainte-Beuve et dans le courant de 1834 que Mme Hugo commence, ce me semble, à se retirer ; — et que c'est fin 1835, sur l'article *Chants du Crépuscule*, que Victor Hugo est outré contre Sainte-Beuve jusqu'à vouloir un duel avec lui ; et que c'est dans le courant de 1836 que Mme Hugo rompt avec Sainte-Beuve et que Sainte-Beuve s'écrie : « Tout a fui. »

7° Et je vais plus loin qu'à considérer cette « solidarité conjugale » si parfaitement naturelle, du reste ; et je vais, sans être sûr des choses, puisqu'encore une fois le caractère de Mme Hugo m'est très imparfaitement connu, présenter Mme Hugo, par hypothèse, mais par hypothèse assez rationnelle, sous un meilleur jour que tout à l'heure. J'ai la conviction morale que, pour expliquer la rupture de Mme Hugo avec Sainte-Beuve, il faut surtout l'expliquer par un retour de Mme Hugo à son mari, et qu'il faut expliquer son retour à son mari par les infidélités de son mari. Naturellement je n'en suis pas sûr, mais je vois les choses ainsi au point qu'elles me paraissent toutes naturelles.

C'est en 1833 que Victor Hugo devient l'amant de

Mme Drouet. Mme Hugo, bientôt, sait tout ; et elle pardonne, comme Hugo le dit à Pavie au mois de juillet 1833. Pour le moment sans doute, elle pardonne parce qu'elle en aime un autre ; mais cet autre, dès l'année suivante elle l'aime moins, et deux ans après elle ne l'aime plus, son mari continuant d'aimer Mme Drouet; et c'est fin 1835 que Victor Hugo proclame à la face de l'univers que « de ses propres torts elle le console et elle l'absout ». Ne voyez-vous pas que l'infidélité de Hugo a été un élément de rapprochement entre Mme Hugo et lui ?

Il y a des femmes qui aiment l'infidèle, non pas précisément à cause de son infidélité, mais d'abord parce qu'il prouve qu'il est aimable en plaisant à d'autres ; ensuite parce qu'il demande pardon d'une façon touchante; enfin et surtout parce qu'elles se savent bon gré de lui avoir pardonné et que cela met dans leur cœur une douceur infinie. On pardonne parce qu'on aime ; mais on aime aussi parce qu'on pardonne. Ce n'est pas subtil du tout ; c'est la nature même.

Et remarquez que Mme Hugo semble bien être de ces femmes-là, dont je ne lui fais aucun reproche ni ne la moque aucunement. Il ne faut pas, sans doute, raisonner sur 1835 comme sur 1845 ni d'une femme de trente-deux ans comme d'une femme de quarante-deux. Encore est-il que Mme Hugo avait bien déjà en elle, en 1835, quelque chose de la femme qu'elle devait être en 1845. Or en 1845, quand Hugo fut surpris avec Mme Biard, Mme Hugo ne songea qu'à le sauver et se prodigua en bons offices pour le tirer d'affaire. Mme Hugo dut, sinon en 1833, du moins

vers 1835, du moins au temps des *Chants du Crépuscule*, savourer le pardon qu'elle accordait indéfiniment à son mari, savourer sa propre grandeur d'âme, jusque-là que cette grandeur d'âme et douceur de cœur se tournait et se fondait en amour pour son mari.

— Mais ces choses-là ne sont possibles que quand déjà l'on aime, et bien profondément.

— Eh ! Tout juste ! Mon opinion de derrière la tête sur Mme Hugo, c'est que, comme la plupart des femmes mariées qui ont un amant ou un ami, elle n'a jamais aimé que son mari.

C'est cela que ne comprit pas Sainte-Beuve, ou qu'il comprit, car de se représenter Sainte-Beuve ne comprenant pas quelque chose, c'est difficile ; mais qu'il ne prit pas assez en considération. En somme, remarquez-vous qu'il a manqué à tous ses devoirs d'amant d'une femme mariée, à tous sans exception?

Il n'a pas amusé son amie, qui, comme toute femme et surtout comme femme d'un mari un peu solennel, avait besoin d'être amusée.

Il a été élégiaque, c'est-à-dire, comme chantonnait Musset, il a été « grognon sombre et mystérieux ».

Il n'a pas été l'esclave de son amie, il ne s'est pas laissé absorber par elle et il s'est réservé des moments pour le travail et pour l'étude.

Il lui a dit du mal de son mari, ce qui décidément est ne pas savoir les éléments de son métier. Il a parlé avant 1833 du « gardien jaloux » et après 1833 de cet homme qui passait des nuits dehors et qui se laissait « ravir par une Phryné ». C'est un genre de consolation que les femmes n'acceptent jamais et

qui les irrite au dernier point. Première règle : il ne faut jamais parler du mari.

Enfin *il s'est lassé de faire les commissions du mari.* Il les a faites longtemps, jusqu'en 1833, plus tard, encore, un peu; mais enfin il s'est fatigué de les faire. Quand un amant ou un ami regimbe à faire les commissions du mari, il peut compter sur une prompte liquidation. C'est à ce point que ceux qui veulent rompre, d'instinct ou de propos ferme, prennent précisément ce moyen-là.

Il n'est pas d'erreur d'amant de femme mariée où Sainte-Beuve ne soit pleinement tombé — 1837 se comprend parfaitement.

On sait que plus tard Sainte-Beuve et Mme Hugo furent de très bons vieux amis; mais il me semble bien que de 1837 à 1851 ils ne se virent jamais. En 1851, Victor Hugo partant pour l'exil, Mme Hugo alla voir Sainte-Beuve pour le prier de ménager son mari, ce qui allait de soi et ce que Sainte-Beuve, qui n'était pas un vil personnage, n'eut aucune peine à promettre, comme il n'eut aucune peine à tenir sa promesse. De là des relations amicales entre Mme Hugo et Sainte-Beuve pendant tout le cours de l'Empire, toutes les fois que Mme Hugo venait à Paris, ce qui n'a rien que de très naturel comme de parfaitement honorable. Sainte-Beuve, après l'avoir beaucoup aimée, puis « haïe » — il l'a écrit dans ses notes — ce qui du reste est encore une manière d'aimer, l'aima jusqu'à la fin de cette amitié douce qui n'est qu'une forme du souvenir. Il écrivait à Baudelaire en 1866 : « Vous êtes bien aimable de causer quelquefois de moi avec Mme Hugo. C'est

la seule amie constante que j'aie eue dans ce monde-là. Les autres ne m'ont jamais pardonné de m'être séparé à un certain moment... » — Mme Hugo mourut à Bruxelles le 27 août 1868, un an environ avant Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve, après avoir été abandonné par Mme Hugo, se reprit à aimer encore et souvent ; mais n'eut plus, il l'a dit avec une netteté absolue et une insistance significative, aucun succès féminin. Il aima Mme Juste Olivier d'une amitié très respectueuse et comme un peu craintive, où se mêle encore quelque galanterie et timide désir de plaire, comme toujours chez Sainte-Beuve. Un mot seulement sur cette amitié amoureuse. Savez-vous où il faut aller chercher la *confession* de Sainte-Beuve sur Mme Olivier ? Ce n'est pas dans ses lettres aux Olivier ; c'est dans son article sur Mme Necker (1851). La déclaration rétroactive, si je puis m'exprimer ainsi, est d'une discrétion et aussi d'un ton exquis : « Rousseau a écrit... « Allez à Vévey, visitez le pays et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* et pour un *Saint-Preux ;* mais *ne les y cherchez pas* ». Et moi je dirai : Oui, cherchez-y, sinon des Julie et des Saint-Preux, du moins des femmes du genre de Claire ; j'entends par là un certain genre d'esprit mêlé de sérieux et de gaîté, naturel et travaillé à la fois, très capable de raisonnement, d'étude, de dialectique même, vif pourtant, assez imprévu et non du tout dénué d'agrément et de charme. » — Si Mme Olivier n'a pas écrit ou dit à Sainte-Beuve à ce propos : « J'ai la fatuité d'avoir compris et le plaisir de vous dire que vous êtes

un ami charmant », elle n'était pas digne de vivre.

Il eut à Lausanne, en 1837, un vague projet de mariage. « Mais, écrivait-il plus tard à Olivier, comme on ne m'aurait épousé que pour venir à Paris, pas si bête! » Ce qui ne veut rien dire, sinon qu'il n'aimait pas celle à qui l'on avait songé pour lui.

En 1840 il fut vivement épris de la plus jeune des filles du général Pelletier, demanda sa main, fut écarté, pleura un peu et fit des vers. Il s'habituait à transformer ses souffrances en littérature et à faire, de ses grandes douleurs, de petites chansons.

Il songea en 1846 à épouser la fille de Mme Desbordes-Valmore, qu'il avait aimée d'abord paternellement et qu'il s'était laissé entraîner à chérir d'une autre manière. Mais ni cette passion ne semble avoir été très vive, ni ce projet très ferme.

Avec George Sand il n'eut jamais que des relations d'amitié quelquefois refroidies par les manières « bohèmes » de George Sand et son goût pour le socialisme et les socialistes ; toujours persistantes cependant et fondées sur un sentiment de « directeur » à « dirigée » qui restait cher à Sainte-Beuve et même à George, même quand la dirigée était aussi indisciplinée que possible et le directeur un peu irrité de n'être écouté que tous les dix ans. L'appui, du reste, de Sainte-Beuve aux moments un peu difficiles ne manqua jamais à sa vieille amie.

Mais le grand amour de Sainte-Beuve mûrissant fut, de 1844, si je ne me trompe, à 1849, pour Mme d'Arbouville, femme très pure, très distinguée, d'une âme charmante et exquise. C'est avec elle que Sainte-Beuve ne trouva point « l'ardeur », aucune-

ment ; et trouva la « nuance », beaucoup plus même qu'il n'eût désiré. C'est pour elle que Sainte-Beuve a écrit ce recueil et ce mélange de lettres et de notes qu'il a intitulé le *Clou d'or*. Il la peint comme composée délicieusement « de bon sens, de légèreté, de coquetterie et de vertu », comme peut-être « plus fière que tendre et plus glorieuse que passionnée » [elle me semble ne l'avoir pas été du tout], comme enfin « de la famille des Récamier et des Maintenon », famille « qu'il a toujours haïe », ce qui ne l'empêche pas, dont il s'étonne, « de s'être laissé prendre ».

C'est à propos de cette charmante et rieuse femme que Sainte-Beuve a établi et développé la théorie du *Clou d'or*, qui est, celle-ci, sans ambages, fleurant d'une lieue le XVIIIe siècle, dont, tout compte fait, Sainte-Beuve a toujours été : «... Si l'amitié sincère, forte, durable, est possible entre un homme et une femme ? Oui, je le crois, cela se peut, mais *à une condition* : il faut qu'il n'y ait pas toujours eu amitié pure et simple ; qu'à un moment aussi court, aussi fugitif que vous voudrez, la passion ait parlé, qu'il y ait eu abandon, faiblesse... Posséder vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, et *ne fût-ce qu'une seule fois*, une femme qu'on connaît depuis longtemps et qu'on a aimée, c'est ce que j'appelle planter ensemble le clou d'or de l'amitié. »

Il y a une « âme de vérité », comme dit Spencer, ou, pour mieux dire, dans l'espèce, un « atome de vérité » dans cette doctrine. Remarquez bien que de la part de l'homme le souhait de posséder une femme ne prouve rien relativement à ses sentiments, n'est

signe de rien, ne dit nullement ni qu'il aime d'amitié, ni qu'il aime d'amour, ni même, en vérité, qu'il désire. Au contraire, de la part de la femme, l'abandon, l'abandonnement, est signe d'une confiance absolue à l'égard de l'homme. Il n'est signe que de cela ; mais c'est quelque chose que cela. L'homme bien accueilli d'une femme, mais à qui cette femme se refuse, peut toujours dire : « Je comprends très bien : elle n'a pas confiance en moi. » Et il y a des amitiés, un peu exigeantes à la vérité, qui ont besoin d'une confiance absolue et qui s'est prouvée comme pleine et entière.

Et c'est très bien ainsi que l'entend Sainte-Beuve, puisqu'il parle « d'une seule fois, d'un seul moment ». Une seule fois en effet, un seul moment suffit pour établir comme indubitable cette confiance absolue dont nous parlons.

Reste qu'on peut aimer d'une amitié très profonde, très inaltérable, sans prouver sa confiance de cette manière et j'ajoute *sans même avoir confiance*. Sainte-Beuve raisonne en amitié féminine comme si, en amitié masculine, il raisonnait ainsi : « Je ne croirai à l'amitié d'un homme que quand il aura commis un crime et qu'il m'en aura confié le secret, duquel je pourrai abuser. Voilà de la confiance. Je suis sûr de l'amitié de cet homme-là. » J'exagère très peu ; je n'exagère que de faute à crime.

La vérité, c'est qu'incontestablement l'abandon d'une femme à un homme est la plus haute marque de confiance qu'elle lui puisse donner ; mais, qu'en deçà, l'amitié, prouvée, non par un acte en quelque

sorte violent, mais par mille actes délicats et charmants, peut exister entre homme et femme. En somme, l'amitié, c'est : « je pense toujours à vous ». Il y a des moyens doux de prouver cela.

Sainte-Beuve, après la mort de Mme d'Arbouville, Sainte-Beuve vieillissant et vieillard eut, dit-on, des amours vulgaires, qui, ne méritant point du tout le nom d'amour, ne nous regardent pas.

Il eut une franche et vive amitié pour la princesse Mathilde, amitié qui fut très troublée plutôt qu'absolument rompue par son attitude de sénateur opposant, attitude que je ne puis guère attribuer, étant donné tout le passé de Sainte-Beuve, qu'à une démangeaison un peu sénile de popularité.

Il eut une affection paternelle et souriante pour Mme de Tourbey, femme très belle, très séduisante, très distinguée, très secrète et très sûre, digne de la plus confiante amitié. Il disait à un dîner de Magy : « Je n'ai gardé que trois femmes ; la Poésie, la Princesse et Mme de Tourbey ». C'est la couronne de violettes envoyée par Mme de Tourbey qui fut déposée sur son cercueil à l'exclusion de toutes les autres. Il convenait (l'avait-il ordonné, je ne sais) que l'homme qui avait tant aimé, tant adoré les femmes, fût couronné dans la mort par une douce et loyale main féminine.

Pour en revenir à Mme Hugo, sa liaison avec Sainte-Beuve eut une immense influence sur celui-ci. C'est pour l'avoir aimée qu'il parla des femmes avec tant de pénétration, de sûreté, de finesse et même, jusqu'à un certain point, de délicatesse. La *philogynie* de Sainte-Beuve n'a pas été sans quelque inconvé-

nient pour lui. Elle l'a conduit à admirer à l'excès, et même avec quelque ridicule, des productions assez médiocres pourvu qu'elles fussent parties d'une main blanche. Mais ceci est la rançon. Reste qu'il faut avoir aimé pour comprendre et pour sentir les poètes et les romanciers. Et il ne suffit pas pour cela d'avoir aimé, sans aucun doute ; mais toute seule, la plus haute intelligence et la plus forte n'y suffirait pas non plus. Mme Hugo et aussi, quoique à un moindre degré, Mme d'Arbouville, ne laissent pas d'être un peu, et plus qu'un peu, les auteurs des *Causeries du Lundi*.

Janvier 1905.

***

Un certain nombre de lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo ont paru dans la *Revue de Paris* (15 décembre 1904, 1er janvier, 15 janvier, 15 février 1905), accompagnées d'un commentaire continu de M. Gustave Simon. Je commence — comme du reste je finirai à peu près par là aussi, tant il est faible et jusqu'à en être un peu ridicule — par négliger absolument le commentaire et ne regarder que les documents, c'est-à-dire les textes de Sainte-Beuve.

Ils confirment absolument l'article précédent, et je ne m'en fais nulle gloire ; car, lorsqu'on a sous les yeux la correspondance complète d'un des deux interlocuteurs, il n'est pas difficile de supposer le sens des lettres de l'autre. Or nous

avions les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve; il n'était malaisé ni à M. Séché, ni à M. Michaut, ni à moi, de nous représenter les lettres correspondantes, chacune à chacune, de Sainte-Beuve. C'est, je l'ai dit, comme lorsqu'on écoute quelqu'un parler au téléphone.

Les lettres de Sainte-Beuve confirment donc pleinement mon précédent article ; seulement elles sont de nature à le compléter. Donc lisons-les et tirons-en tout ce qu'elles nous paraîtront contenir d'intéressant ou d'instructif.

1827. — La lecture de *Cromwell* aux habitués du « Cénacle » se fit le 12 février. Le lendemain, Sainte-Beuve écrit une longue lettre critique, d'un extrême intérêt, qu'il faut lire tout entière, qui devra prendre sa place dans les futures éditions des *Premiers Lundis*, et qui se résume à peu près dans cette formule finale, très juste, la part faite de la politesse obligatoire : « Vous vous étiez proposé un double but à atteindre, Corneille d'une part et Molière de l'autre. Corneille est atteint ; mais non pas Molière. »

1828. — Lettres d'Angleterre. Toutes de considérations artistiques et littéraires.

1829. — Lettres de l'Est de la France et des bords du Rhin à Hugo et à Mme Hugo. Les lettres à Hugo peuvent se résumer ainsi : « Je m'ennuie, tout compte fait, en voyage, et je n'aime au monde que vous et Mme Hugo. » *La* lettre à Mme Hugo peut se résumer ainsi : « J'ai été stupide de vous quitter pour voyager. Je ne me plais que chez vous. » Elle est très respectueuse. Pourquoi, tout à fait à la fin,

y a-t-il une lacune ou un coup de ciseaux de l'éditeur, enfin une ligne de points après ces mots : « Vous qui êtes la raison même, donnez quelques bons conseils à Guttinguer avec mille souvenirs de moi » ? Je n'attache, du reste, presque aucune importance à cette question. Si Sainte-Beuve et Mme Hugo ont été amants, ils ne l'étaient sûrement pas à cette date.

1830. — On prépare la bataille d'*Hernani.* Le logis des Hugo est envahi par une horde de jeunes romantiques qui le rendent inhabitable pour Sainte-Beuve. Il est écœuré et furieux. Lettre à citer : « ... Je ne ferai pas l'article *Hernani* dans la *Revue* (la *Revue de Paris*, directeur Véron)... Je vous [en] dirai la véritable raison... Je suis blasé sur *Hernani.* Je ne sais plus qu'une chose, c'est que c'est une œuvre admirable. Pourquoi, comment, je ne m'en rends plus compte... En vérité, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots ou les fous qui les remplacent, à voir vos rides et vos nuages au front qui ne viennent pas seulement du travail des grandes pensées, je ne puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste et m'aller cacher je ne sais où. Bonaparte consul m'était plus sympathique que Napoléon empereur. Il m'est impossible, maintenant, de penser cinq minutes à *Hernani* sans que toutes ces tristes idées ne s'élèvent en foule dans mon esprit, sans penser... aux sales gens que vous devrez voir, auxquels il vous faudra serrer la main... *Et madame ?*

Et celle dont le nom ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux, celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue ; le mot de dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant!!! »

Interprétation, bien facile : en février 1830, Sainte-Beuve était très amoureux de Mme Hugo, puisqu'il était jaloux de ceux qui l'approchaient et furieux de ne plus l'accaparer par privilège et monopole.

En mai. — Sainte-Beuve s'est enfui en Normandie. Lettres mélancoliques de Sainte-Beuve à Hugo et à Mme Hugo. La lettre à Mme Hugo est d'un amoureux triste, inquiet relativement à l'avenir. Il sent Mme Hugo lui échapper dans cette nouvelle vie de gloire bruyante : « ... Pensez-vous quelquefois à ceux qui ne vous voient plus aussi souvent et à ceux qui, depuis quinze jours, ne vous voient plus du tout ? Je me pose ces questions un peu timidement ; je voudrais que vous eussiez quelques regrets et qu'il vous parût que quelque chose vous manque. C'est bien égoïste, n'est-ce pas? Mais vous me le pardonnerez ; je doute tant, non pas de mon amitié pour vous, non pas de votre bonté pour moi, mais de mon utilité, de ma valeur auprès de vous ; j'ai été si nul, si coupable en ces derniers temps, si sottement irrégulier et fantasque, si préoccupé de moi-même en votre présence, que je conçois que j'ai bien dû perdre en votre esprit ; blâmez-moi, accu-

sez-en mon caractère, ma tête, mon peu de puissance à vouloir et à faire ; mais je vous en prie, ne croyez à aucune froideur, à aucun éloignement de mon affection ; bien au contraire, *elle s'est encore accrue*, s'il était possible ; elle ne peut jamais diminuer. Quand je ne vous verrais plus, quand je serais jeté pour toujours à des centaines de lieues de vous, sans même vous écrire, je n'en serais pas moins le même pour vous par le cœur, et votre pensée ne serait pas moins le consolant recours, mon bon génie, ma meilleure action. Je vous demande pardon, Madame, de m'exprimer avec cette sincérité d'épanchement ; mais quand le ferais-je, sinon maintenant qu'une nouvelle vie commence pour vous et que je souffre en pensant qu'il se pourrait que je n'y obtinsse pas la même place que dans la précédente ?... »

A Paris, de mai à juillet 1830. — Mélancolie grandissante et quelque chose de plus. De l'amertume, et profonde, dans l'âme de Sainte-Beuve. Que s'est-il passé ? Rien, ce me semble ; mais l'intimité est moindre par ce seul fait, peut-être, que ne demeurant plus porte à porte et étant même fort éloignés les uns des autres et vivant désormais dans des mondes assez différents, les Hugo et Sainte-Beuve, quand ils sont tous les trois ensemble, ont peu de choses à se dire, et il y a des « froids », des froids de conversation, qui laissent leur trace. Sainte-Beuve écrit le 31 mai à Victor Hugo : « Mon cher Victor, je veux vous écrire ; car hier nous étions si tristes, si froids, nous nous sommes si mal quittés que tout cela m'a fait bien du mal : j'en ai souffert tout le soir, en revenant, et la nuit ; je me suis dit

qu'il était impossible de vous voir souvent à ce prix, puisque je ne pouvais vous voir toujours ; qu'avons-nous, en effet, à nous dire, à nous raconter ? Rien, puisque nous ne pouvons mettre tout en commun, comme avant. Je m'aperçois que je ne vous ai pas instamment demandé vos vers à moi ; mais que m'importent ces vers, ceux-là plutôt que d'autres ? C'est tous que je voudrais. C'est vous, c'est madame Victor à toute heure et sans fin. [Il délire un peu. On peut s'étonner que dès ce moment Victor Hugo n'ait pas eu de soupçons. Il en avait peut-être. Tout, pourtant, indique plutôt le contraire, encore pendant six mois]... Croyez (car la vraie amitié est jalouse aussi), croyez que je ne verrai personne désormais comme je vous ai vus autrefois ; qu'absents aucune liaison ne vous remplacera, et que, seul, je ne penserai, jour et nuit, qu'à vous. »

Même ton, plus violent, dans la lettre du 6 juillet. Sainte-Beuve ne va presque plus chez Hugo. Pourquoi ? Selon lui, parce qu'il est dans un état de sauvage tristesse : « J'ai d'*affreuses*, de *mauvaises pensées*, des *haines*, des *jalousies*, de la *misanthropie*. Je ne puis plus pleurer. Quand on est ainsi, il faut se cacher, tâcher de s'apaiser, laisser déposer son fiel sans trop remuer le vase... »

En septembre, une lettre de Sainte-Beuve à Mme Hugo. Sainte-Beuve est certainement moins triste, malgré quelques mots de mélancolie romantique. Il s'excuse de ne pas aller chez les Hugo sur mille affaires littéraires et politiques.

Puis vient, *en novembre*, cet article autobiographique de Sainte-Beuve au *Globe* sur *Joseph Delorme*,

et le billet délicieusement consolateur et caressant de Victor Hugo à Sainte-Beuve sur ce propos.

En décembre 1830. — C'est le mois de la grande crise, comme on sait. Les lettres de Sainte-Beuve, à cette époque, confirment tout le *tracé* que j'avais fait de cette crise. J'avais dit : « Il y eut à cette époque *probablement* des scènes de récrimination à travers lesquelles Hugo soupçonna l'amour de Sainte-Beuve pour Mme Hugo, et *peut-être* y eut-il aveu plus ou moins explicite de la part de Sainte-Beuve. » La chose indiquée comme très probable par la lettre de Hugo du 8 décembre est démontrée vraie par la lettre de Sainte-Beuve du 8 même décembre, que voici presque tout entière : « Mon ami, je n'y puis tenir ; si vous saviez comment mes jours et mes nuits se passent et à quelles passions contradictoires je suis en proie, vous auriez pitié de qui vous a offensé et vous me souhaiteriez mort sans me blâmer jamais et en gardant sur moi un éternel silence. Je me repens déjà de ce que je fais en ce moment, et cette idée de vous écrire me paraît aussi insensée que le reste, tant je viens de tous les côtés me briser à l'impossible ; mais enfin la chose est commencée et je poursuis. Si vous saviez, hélas ! ce que j'éprouve toutes les fois que votre nom est prononcé à mes oreilles, toutes les fois qu'il m'arrive, sur Mme Victor Hugo et sur vous, quelque nouvelle et quelque rapport, si vous saviez comme tous les jours passés, dans leurs moindres circonstances, nos promenades à la plaine, nos visites aux Feuillantines et tout ce que j'ai rêvé de vie paisible et bénie auprès de vous, si vous saviez combien tout cela se déchaîne en moi,

au fond de mon cœur, dans mes veilles, et à quel supplice de damné je suis livré sans relâche depuis trois ou quatre heures du matin jusqu'au jour ; mon cœur se referme alors ; il se fait une glace à l'ouverture et rien ne paraît plus jusqu'à ce que le soir vienne tout remuer encore dans ce gouffre. Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage ; des envies de vous tuer, de vous assassiner, par moments, en vérité ; pardonnez-moi ces horribles mouvements. Mais pensez à ceci, vous que tant de pensées remplissent, pensez au vide que laisse une telle amitié. *Quoi! pour jamais perdus!* Je ne puis plus aller vous voir ; je ne remettrai plus les pieds sur votre seuil ; c'est impossible ; mais ce n'est pas indifférence, au moins. Ah ! ne prononcez pas, je vous en conjure, priez Mme Hugo de ne jamais prononcer ce mot d'*inconstance* qui me revient de toutes parts... »

Très important, ceci. D'après la lettre de Hugo en réponse à celle-ci (8 décembre), on avait cru que le mot d'*inconstance* avait été prononcé par Hugo. D'après cette lettre-ci, de Sainte-Beuve, il aurait été prononcé par Hugo et par Mme Hugo, ce qui, du reste, est très naturel. Mme Hugo a dû dire : « Il ne vient plus ; il n'est guère fidèle à ses amitiés. » Seulement, on comprend comme le mot dit par Mme Hugo et rapporté à Sainte-Beuve comme dit par Mme Hugo a dû être cruel à Sainte-Beuve, qui s'abstenait d'aller chez Hugo par amour même pour Mme Hugo, qui se voyait méconnu par elle et qui — peut-être — ne pouvait pas expliquer à Mme Hugo toutes les causes de ce malentendu, si rude pour lui.

Reprenons la lettre de Sainte-Beuve, toujours 8 décembre :

« ... Inconstant, avec vous, le pouvez-vous dire ? Hélas ! l'avez-vous oublié déjà? Est-ce pour trop peu aimer que notre amitié cesse? Et n'est-ce pas un excès plutôt qui l'a tuée? Je vous ai déjà expliqué mon inconstance en idée et d'où elle vient ; vous devez en être convaincu ; elle vient de cette poursuite éternelle du cœur à travers tout, vers un seul et même objet qui soit un amour capable de remplir [de *le* remplir ? phrase du reste très obscure, un peu expliquée par ce qui suit]. Cet amour, Dieu m'est témoin que je l'ai cherché uniquement en vous, dans votre double amitié à Mme Hugo et à vous, et que je n'ai commencé à me *cabrer et à frémir* que *lorsque j'ai cru voir la fatale méprise de mon imagination et de mon cœur.* Si donc je cesse brusquement et si je ne vous vois plus désormais, c'est que des amitiés comme celle qui était entre nous ne se tempèrent pas ; elles vivent ou on les tue. Que ferais-je désormais à votre foyer quand j'ai mérité votre défiance, quand le soupçon se glissa entre nous, quand votre surveillance est inquiète et que Mme Hugo ne peut effleurer mon regard sans avoir consulté le vôtre? Il faut bien se retirer alors, et c'est une religion de s'abstenir. Vous avez eu la bonté de me prier de venir toujours comme par le passé : mais c'est de votre part compassion et indulgence pour une faiblesse que vous pensiez soulager par cette marque d'attention ; je n'y puis consentir ; j'en éprouverais moi-même trop de torture, si, vous, vous en éprouviez seulement quelque gêne... Et

puis, peut-être un jour, mon ami, quand je n'aurai plus rien au monde, ni rien à soigner, ni amour de femme à espérer, ni erreur de système à essuyer, quand je serai vieux et que Mme Hugo sera vieille, qui sait ? Si je reviens à la piété, à la religion chaste et austère, à la pratique des vertus, peut-être, mon ami, vous me permettrez alors, après quelque expiation que vous m'imposerez, de venir finir mes jours sous votre toit, et vous m'aurez rendu assez de confiance pour me laisser quelquefois seul encore avec celle qui est digne uniquement de vous, mais que je n'ai jamais méconnue, je vous jure. Adieu. »

Cette lettre a des obscurités ; mais elle a aussi des clartés à n'y rien souhaiter. Évidemment, comme M. Séché, M. Michaut et moi en étions sûrs, il y avait eu, aux premiers jours de décembre, une explication décisive entre Hugo et Sainte-Beuve et un aveu de Sainte-Beuve, aveu qu'il confirme très nettement dans cette lettre. Évidemment aussi, Sainte-Beuve, en décembre 1830, voulait ne plus aller chez Victor Hugo où il était gênant et gêné, et, si le *Livre d'amour* dit vrai et si les dates en sont exactes, ne plus voir Mme Hugo que loin de son mari. C'est à cette lettre que répond la touchante et vénérable lettre de Hugo du 8 décembre que j'ai reproduite plus haut : « J'ai ma plaie, vous avez la vôtre... Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours. »

Nouvelle lettre de Sainte-Beuve, du 23 décembre, plus apaisée, aussi triste, et aussi formelle quant à l'intention, de la part de Sainte-Beuve, de ne jamais retourner chez Hugo. — Lettre de Hugo du 24, très

courte mais très cordiale et qui veut dire : « Soit ! Mais écrivons-nous toujours et aimons-nous toujours. » — Puis l'adorable billet de Victor Hugo, du premier janvier 1831 : « Venez dîner avec nous après-demain. *1830 est passé !* »

En 1831. — Le premier semestre de 1831, nous le connaissions d'abord par cette lettre de Hugo, du 18 mars, où Hugo se montre confondu de ce que Sainte-Beuve lui ait reproché par écrit d'avoir manqué « d'abandon, de confiance et de franchise », et nous *supposions* une lettre de Sainte-Beuve, vers le 15 mars, assez vilaine. Cette lettre, maintenant nous l'avons et nous la *constatons* vilaine et odieuse. Il n'y a que cela de changé. La voici presque tout entière :

« ... Mon affection pour vous et tout ce qui vous touche, mon admiration pour votre génie sont chez moi des sentiments invariables. Mais vous dire que cette affection est restée la même que celle qu'elle a été... ce serait vous mentir et je vous le répéterais vingt fois que vous ne le croiriez pas. Je vous admire et je vous admirerai toujours comme la plus grande chose littéraire du temps en France ; et plus j'y réfléchirai, plus je trouverai de motifs légitimes à cette admiration ; mais l'objet en est hors de moi ; mais le sentiment n'en est plus chez moi instinctif et aussi essentiel que la vie. Ceci est triste, mais fatal ; vous auriez tort d'y voir simplement l'influence de certaines idées qui m'ont été inoculées depuis quelques mois (Saint-Simonisme. Relations avec Leroux). Ces idées peuvent y être pour quelque chose ; mais leur action sur moi n'a été que consécutive à un fait moral que nous n'avons que trop

ressenti ; moi du moins. C'est dans les obscurités mystérieuses de ce fâcheux accident qu'il me faudrait chercher toutes les réponses aux questions que vous me pourriez faire sur mes sentiments actuels à votre égard. Quelque coupable que j'aie été envers vous et que j'aie dû vous paraître, j'ai cru, mon ami, que vous-même aviez eu alors envers moi des torts réels dans l'état d'amitié intime où nous étions placés, des torts par manque d'abandon, de confiance, de franchise. Mon dessein n'est pas de remuer ces tristesses. Mais toute la plaie est là. Votre conduite, aux yeux de l'univers, si vous l'exposiez, serait irréprochable ; elle a été digne, ferme et noble ; je ne l'ai pas trouvée, à beaucoup près, aussi tendre, aussi bonne, aussi rare, aussi unique qu'elle pouvait l'être dans l'état d'amitié unique où nous vivions. Depuis ce temps, je ne suis plus de votre famille, de votre intérieur ; je n'en puis plus être ; je suis retombé, après bien des déchirements vis-à-vis de vous, dans un état *intellectuel* et d'amitié extérieure. Je ne suis plus un membre de votre être, une fonction de votre vie. Croyez que mon cœur en a bien saigné et qu'il en saigne encore... Mais pour me ramener où j'étais vis-à-vis de vous, mon ami, à ce que je regretterai éternellement, que faire ? Cela est si vrai que dans tout ce que vous m'écrivez et dans tout ce que je vous écris, nous n'osons même aborder par son nom le sujet vrai et si adorable de toute cette discussion... »

Je n'insiste pas sur l'injustice incroyable des sentiments de Sainte-Beuve à cette date, injustice qui ne peut s'expliquer que par une sorte d'aberration.

A la lettre digne, triste et encore profondément affectueuse par laquelle Hugo répondit et que l'on connaît (18 mars), Sainte-Beuve répliqua, *seulement le 3 avril*, par celle-ci, moins détestable que la précédente, peut-être, et je ne sais, moins odieuse et plus *cafarde*, en tout cas misérablement entortillée : « J'ai eu moi-même besoin de bien des jours avant de vous répondre, mon ami ; votre lettre m'a paru bien sévère [c'est lui qui trouve les lettres de Hugo sévères], et je me suis demandé si la mienne avait mérité une réponse si triste pour moi. Mais je suis venu à bout de moi, et telle qu'elle est, votre lettre je l'accepte entièrement et cordialement. Entre amis comme nous l'avons été, des paroles sévères peuvent être reçues sans honte ; et toutes les révoltes d'amour-propre qui ont eu lieu dans mon cœur à ce sujet et que je vous confesse avoir été violentes sont aujourd'hui tout à fait apaisées dans un sentiment de repentir que je vous prie de recevoir à votre tour avec clémence et générosité. Il n'était pas entré dans ma pensée de vous offenser le moins du monde dans ma lettre ; l'expression m'en avait paru triste et douloureuse ; mais *sans aigreur* [eh bien ! qu'est-ce qu'il en avait dans le cœur pour que ce qu'il en mettait dans sa lettre lui parût n'en être pas ?]. Je vous avais dit sincèrement là où était ma plaie : qu'il n'en soit plus question entre nous, mon ami ; car vous l'êtes toujours, non pas « malgré moi », je vous jure ; comment avez-vous pu croire que j'avais voulu n'être plus le vôtre ?... Une prière seulement. Si vous savez, maintenant, et si vous croyez qu'il y a entre nous, comme cause de déchi-

rement, *autre chose que les idées saint-simoniennes*, insistez-y moins dans la conversation avec moi, je vous prie ; si je croyais cela, j'irais vous voir, pour vous prouver que j'accepte votre pardon. Mais je crains toujours que ces malheureuses idées qui cachent autre chose pour moi ne m'impatientent et ne renouvellent les tristes discussions dont je rougis... »

A quoi le bon Hugo répondit par une effusion d'amitié et de *gratitude* et invita Sainte-Beuve à venir dîner *chez lui*. En vérité, je sais bien que Victor Hugo avait un peu d'intérêt à cela ; car à travers toutes ces querelles il est toujours question, dans les passages que je supprime, d'articles à écrire pour louer les livres de Hugo ; mais il n'en est pas moins que Victor Hugo est à cette date la bonté même.

C'est à cette époque que commence, en exécution, ce que j'ai appelé l'Essai loyal (Sainte-Beuve fréquenter chez Hugo comme par le passé, mais Hugo étant toujours présent pendant ces visites), essai loyal qui avait été proposé depuis le 1er janvier 1831. Sainte-Beuve revint chez Hugo. On sait que ce régime ne put durer. On le sait par la grande lettre de congé, de Victor Hugo, du 6 juillet. Ce que l'on n'avait pas et ce qu'on désirait bien avoir, c'est la réponse de Sainte-Beuve à cette lettre du 6 juillet, c'est l'effet que produisit sur Sainte-Beuve la prière que lui faisait Hugo de ne plus venir chez lui. Nous savons tout cela maintenant. A la lettre du 6 juillet Sainte-Beuve répondit :

« Je trouve votre lettre en rentrant, mon cher

ami ; elle m'étourdit et me bouleverse. Je la relis et redemande à ce papier *s'il dit vrai* et s'il ne dit pas autre chose ? [S'il n'est pas pour faire entendre autre chose que ce qu'il dit ?] Je repasse ma conduite depuis ces trois mois [dates concordantes : l'exécution de l'essai loyal avait bien commencé dans la première quinzaine d'avril] pour voir en quoi elle a pu vous blesser et rouvrir un passé que mon vœu était d'abolir. J'ai été avec vous comme autrefois et je vous ai cru aussi souvent [« aussi, souvent, » est, je crois, comme il faut lire] le même. Par moments, j'avais bien quelques doutes de ce qui pouvait rester en vous de tristesse et d'irréparable ; mais j'attribuais votre air plus sombre à l'âge, à la vie plus avancée, et votre silence à ce que nous nous étions tant dit depuis longtemps et que nous nous connaissions à fond. Quant à l'autre personne, que j'éviterai aussi de nommer — bien qu'elle soit restée pour moi l'objet d'une affection invincible et inaliénable, — je ne crois pas l'avoir pu blesser par aucun retour vers un temps évanoui. *Je ne l'ai jamais revue seule.* Quand vous n'y étiez pas [j'avais donc eu raison dans mon hypothèse : « la consigne que Mme Hugo avait donnée à son mari d'être toujours là quand Sainte-Beuve y serait n'ayant pas dû être observée dans la grande rigueur »], quand vous n'y étiez pas, il y avait toujours des témoins et mon intérêt ne se manifestait jamais que par des questions relatives à la santé et à l'état physique. Je regrette que ce départ [pour Liége] n'ait pu avoir lieu à temps pour prévenir une si douloureuse ouverture [c'est fermeture qu'il

faudrait dire ; mais Sainte-Beuve n'est pas en train de plaisanter] ; mais les raisons qui m'ont fait retarder sont venues, je vous assure, à l'idée de presque tous mes autres amis ; si j'en avais de secrètes, s'il y avait des séparations personnelles qui pussent me coûter en quittant Paris et dont la pensée entrât dans mes ajournements, vous y étiez, sans doute, vous et votre maison, pour quelque chose ; sans doute il m'était dur de vous laisser alors même que [au moment juste où] je croyais vous avoir retrouvés ; mais dans le cas où vous m'auriez supposé quelque arrière-pensée plus secrète, plus attachante encore, il me semble qu'il vous était facile, sans beaucoup d'effort, d'en saisir la clé et de l'appliquer ailleurs [Sainte-Beuve soit pour se consoler, soit pour se guérir, soit pour s'étourdir, soit pour donner à Mme Hugo de la jalousie et par conséquent plus d'amour, selon le procédé classique, avait un peu couru la femme à cette époque. Il y a trace de cela dans le *Livre d'amour*]. Au surplus, mon ami... [vingt lignes d'affreux galimatias que l'on peut résumer ainsi : ne vous faites pas de chimères et défiez-vous de votre imagination grossissante]. Adieu, je suis à vous comme toujours et autant que toujours, avec affliction et sans amertume, soumis à ce que vous aurez décidé... »

C'est à cette lettre que Victor Hugo répondit par la lettre que vous connaissez, celle du 7 juillet, où il demande pardon, montre que ce qui le torture ce n'est pas l'amour de Sainte-Beuve pour Mme Hugo, mais celui, qu'il a cru découvrir, de Mme Hugo pour

Sainte-Beuve, se déclare fou, peut-être, mais bien malheureux.

A quoi Sainte-Beuve, le lendemain 8, répond par cette lettre que je m'interdis de considérer comme perfide ; mais qui est bien froide et où Sainte-Beuve prend un rôle de « directeur » qui n'est peut-être pas précisément en situation et un ton supérieur, sous les modesties qui sont « de style », qui n'est peut-être pas plein de tact :

« Votre nouvelle lettre me comble à la fois d'affliction et de reconnaissance. Non seulement je ne vous en veux pas de ce qui se passe ; mais je vous en aime mieux que jamais. Tâchez, mon ami, tâchez de vaincre le malheureux et noir soupçon qui vous est né ; je sais combien une telle plaie est douloureuse, pudique et combien on rougit qu'une main y touche, même la main la plus délicate et la plus compatissante. Mais que n'avez-vous parlé plus tôt ?... Permettez-moi de vous dire encore : êtes-vous sûr, sous l'influence de cette fatale imagination, de ne pas porter, dans vos rapports avec la personne si faible et si chère, quelque chose d'excessif qui l'effraie et resserre, contre votre gré, son cœur ; de sorte que vous-même par votre soupçon la jetiez dans l'état moral qui réfléchisse ce soupçon et vous le rende plus brûlant... Je ne vous dirai pas : soyez clément, soyez bon — car vous l'êtes, Dieu merci ! mais je vous dirai soyez bon à la manière vulgaire, facile dans les petites choses ; j'ai toujours pensé qu'une femme épouse d'un homme de génie ressemblait à Sémélé ; la clémence du Dieu consiste à se dépouiller de ses rayons, à

émousser ses éclairs ; là où il croit jouer et briller seulement, il blesse souvent et il consume... »

Les lettres de la fin de 1831 ne sont que de littérature. Sainte-Beuve et Hugo ne se voient plus qu'au café. C'est le moment (depuis septembre) où, d'après le *Livre d'amour*, Sainte-Beuve et Mme Hugo commencent à avoir des rendez-vous et entrevues secrets.

En 1832. — Continuations des lettres toutes de littérature. Entre autres celle qui a rapport à Alfred de Vigny est à retenir. Sur la lettre de Hugo, du 13 novembre, M. Ernest Dupuy avait supposé que Sainte-Beuve avait daubé Vigny auprès de Victor Hugo et excité Hugo contre Vigny, et j'avais pleinement été de cet avis. C'est vérifié. La lettre de Victor Hugo où il y a : « le gentilhomme est en effet fabuleux » est une réponse à une lettre de Sainte-Beuve, du même jour, 13 novembre, où l'on lit : «... Je compte [pour *le Roi s'amuse*] sur les beaux soirs d'*Hernani* et plus sereins. J'ai su que vous saviez les misères d'un gentilhomme de notre connaissance. Un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire ; mais son enthousiasme et son génie poétique sont morts [même et seulement comme prophétie, ce n'est pas heureux]. Les génies féconds sont à l'abri de ces bassesses que j'appellerai sordides. » — Sur le même homme et la même affaire, ou sur une affaire connexe, dix lignes, le 14 novembre, à propos desquelles la sagacité des fureteurs devra s'exercer : « A propos du gentilhomme ; il est revenu chez Buloz hier, insistant encore pour sa note, que Buloz a définitivement repoussée. Il avait promis seulement un mot dans la chronique. Je suis arrivé hier soir

à la *Revue*, lorsqu'ils étaient en train de fabriquer cette note, et j'en ai raccommodé la phrase, de peur que sa plume n'aille (*sic*) trop à droite ou à gauche. Cela lui sauvera peut-être une brouille qu'il redoute fort. Quant au gentilhomme, il est tué moralement pour moi : et il faudrait de terribles expiations à une telle conduite et une palingénésie complète (1) pour qu'il me revît dans son boudoir-sanctuaire, ou que son nom se trouvât dans aucun morceau signé du mien » (2). — Un mot à relever, qui, lui, n'est que

(1) Très amusant. Ce pathos est d'ordre parodique. C'est une allusion aux mots « d'expiation » et de « palingénésie », très à la mode alors, et à l'idée de palingénésie, très en faveur, et aussi très gouaillée, où ne laissait pas de donner le gentilhomme. Les *Essais de palingénésie*, de Ballanche, sont de 1827, la *Ville des expiations*, du même, est de 1831.

(2) Voici tout ce que je sais de cette petite histoire. Si elle se réduit, comme il est assez probable, à ce que j'en sais, nous avions été un peu trop loin, M. Ernest Dupuy et moi, en nos sévérités à l'égard de Sainte-Beuve, sur ce point. Il n'y aurait pas eu grosse noirceur de Sainte-Beuve ; mais simplement étourderie de Sainte-Beuve, sursaut de susceptibilité de Vigny, réparation faite à Vigny par Sainte-Beuve, railleries malignes mais non très méchantes, échangées entre Hugo et Sainte-Beuve sur Vigny. Voici : Dans la *Chronique* de la *Revue des Deux Mondes*, du 1er novembre 1832, quelqu'un (évidemment Sainte-Beuve) avait écrit : « M. Victor Hugo est infatigable. Hier il nous donnait les *Feuilles d'Automne*. Demain il nous donnera *le Roi s'amuse*, drame qui met déjà en rumeur tout le public de nos théâtres ; aujourd'hui il nous donne *Notre-Dame de Paris*, augmentée de trois chapitres nouveaux qui suffiraient presque à faire un livre... A peine âgé de trente ans, il s'est fait dans notre littérature dramatique une place unique et immense. *Drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain*, qui n'est pas moins grand prosateur que grand poète ; esprit singulier et persévérant qui ploie son public à sa guise et finit toujours par vous amener à lui, quelquefois à votre insu et malgré que vous en ayez. » — Là-dessus, Vigny, qui était un paon, et dont le *Chatterton* était en train, s'insurge, se répand en plaintes : « Moi, *relever* de Victor

gentiment épigrammatique, sur Chateaubriand : « 14 novembre... Voici Ampère [Jean-Jacques] qui me prie, de la part de Mme Récamier, de vous supplier pour une loge [toujours pour *le Roi s'amuse*]. Elle a assisté à *Hernani* ; elle ne voudrait pas manquer *le Roi s'amuse*... Mme Récamier a pour vous et elle a eu pour *Hernani* en particulier une admiration que M. de Chateaubriand a fort partagée, à cause de l'amour du vieillard. »

En 1833, jusqu'en août. — Continuation des lettres toutes de littérature et d'affaires littéraires. C'est le moment où Sainte-Beuve, d'une part, est

Hugo ! » et il se congestionne et il vient et revient chez Buloz pour faire insérer une protestation de lui. (Lettre de Sainte-Beuve à Hugo du 14 novembre 1832.) Buloz refuse, promet seulement « un mot dans la *Chronique*. » Ce mot, il fut fait par Buloz et « raccommodé » par Sainte-Beuve, et il parut dans la *Chronique* de la *Revue* du 15 novembre : «... Vienne aussi, on nous l'assure, un drame de M. de Vigny dont le sujet est encore un mystère. Espérons que le poète ne tardera pas à le produire. On a hâte de revoir au théâtre un talent dont *la Maréchale d'Ancre* a révélé la vérité et les ressources dramatiques. Dans le roman historique, dans le roman satirique, dans le poème, dans les genres divers où il s'est successivement appliqué, M. de Vigny a su être neuf et original ; il ne l'a pas moins été dans le drame. L'élite du public attend avec impatience le développement de cette branche qui lui promet de si nobles fruits. [Jusqu'ici c'est probablement de Buloz ; ce qui suit est sûrement de Sainte-Beuve.] — Et à ce propos, puisque l'occasion s'en présente, faisons remarquer que lorsque, récemment, il est échappé à la *Revue* de parler des écrivains qui relèvent d'un autre grand écrivain, il va sans dire que les maîtres en tous genres n'entraient pas dans notre pensée. Le grand écrivain dont il s'agissait serait le premier, nous en sommes certain, à repousser une telle prétention. Les Lamartine, les de Vigny, les Mérimée, les Barbier, les Dumas ne *relèvent* que de leur propre direction ; leur pensée n'appartient qu'à eux, ainsi que l'instrument par lequel ils l'expriment. »

prodigue de bons offices pour Hugo, d'autre part (d'après le *Livre d'amour* et la correspondance de Sainte-Beuve avec ses amis) est dans le plein et le brûlant de ses amours secrètes avec Mme Hugo (1832-1833).

En août 1833, un nuage très orageux entre Hugo et Sainte-Beuve. Hugo se plaint qu'on lui ait rapporté de Sainte-Beuve sur lui des « paroles froides ». A en juger par la réponse de Sainte-Beuve, ce devait être vrai ; car Sainte-Beuve répond à ces reproches très tendres par des paroles plus que « froides », par des allusions du plus mauvais ton aux faiblesses, toutes récentes alors, de Victor Hugo (madame Drouet), avec ce ton de supériorité où il donne assez souvent et qui est proprement sinon d'un cuistre, du moins d'un Tiberge :

«... Les événements qui sont survenus et qui devaient faire évanouir le reste des noirs nuages, votre silence absolu sur le fond même et la réparation de notre amitié, m'ont de plus en plus confirmé dans cette idée, contre laquelle je luttais, que c'était une chose finie pour cette vie, que nous resterions amis comme tant d'autres, comme ceux dont vous avez dit : « Et puis qu'importe ? Amis, ennemis, tout s'écoule. » Cela étant (chose triste !) il n'y aurait qu'à observer les égards et les apparences décentes avec une bienveillance lointaine. Par malheur, la littérature, infestée de ses pirates, est là entre nous, et mille sottes nouvelles ont chance d'échouer de nos Açores à vos Amériques et réciproquement. Envers vous j'aurai toujours, croyez-le, à moins de bouleversement insensé, tous les égards

respectueux qu'on doit à un talent si puissant dans un homme qu'on a beaucoup aimé et loué, *les égards qu'on se doit à lui-même en lui.* Tout ce qui me paraîtra vraiment glorieux à vous, bon à vous et aux vôtres, n'aura jamais de témoin plus charmé que moi. Au milieu de vos distractions de travail, de vos soins de famille, et *dans cette autre atmosphère plus ou moins pure qui a sans doute ses influences diverses*, ce que je vous demande en grâce, c'est le *plus d'oubli, le plus de surdité et de silence sur moi qu'il se pourra.* Quant à cette amitié idéale, religieuse et désintéressée, indépendante du temps et de l'espace, de la vue et de la parole, et dont votre lettre conserve encore l'empreinte, *je crois qu'il est l'heure de s'avouer sensément qu'elle a cessé de régner ;* car toutes choses qui ont un côté humain, faute de pratique, tombent à la longue en désuétude ; ce n'est pas de ma faute, je vous l'assure, qu'elle y ait tombé (1) : *si je savais en ce moment-ci comment la relever autrement qu'en paroles fictives, je le ferais.* En ces termes du moins, je reste et je resterai autant que qui que ce soit, votre dévoué ami. »

Évidemment Sainte-Beuve voulait rompre. L'inépuisable et infatigable bonté de Victor Hugo l'en empêcha encore pendant sept mois.

(1) A propos de faute, Sainte-Beuve fait celle qu'on m'a quelquefois reprochée. Il dit : « *ce n'est pas de ma faute* » au lieu de dire : « *ce n'est pas ma faute* ». Je ne suis pas fâché de me couvrir de Sainte-Beuve. Cependant je conviens que « *ce n'est pas de ma faute* » n'a jamais, à ma connaissance, été employé par un auteur de la bonne époque.

En 1834. — Affaire Mirabeau. Le *Mirabeau* de Victor Hugo traité avec peu de tendresse par Sainte-Beuve. Plainte d'Hugo, etc. Réponse de Sainte-Beuve (6 février). Il déclare que ses sévérités sur le *Mirabeau* sont moins une critique de l'ouvrage qu'une « protestation » d'un caractère tout général contre la « manière » qu'on a en 1830 — « Lerminier, Michelet » — de « construire les grands hommes » ; que du reste il aime toujours Victor Hugo de tout son cœur. Hugo répondit par un billet encore charmant.

Que se passa-t-il de février à fin mars ? On ne le sait pas. C'est ici qu'une lettre de Sainte-Beuve nous serait bien utile. Il y en a eu au moins une ; elle n'existe plus. En tout cas, disentiment si vif que c'est Victor Hugo lui-même qui cette fois dit : « c'est fini. » (Billet du premier avril.)

On voit assez que l'histoire des relations entre Hugo et Sainte-Beuve reste exactement après la publication des lettres de Sainte-Beuve telle qu'on l'avait supposée après la publication des lettres de Victor Hugo et d'après elles. Sainte-Beuve devient simplement un peu plus noir, non pas beaucoup ; la bonté de Victor Hugo éclate seulement un peu davantage, non pas beaucoup plus. Il n'y a rien de changé.

Quant aux relations de Sainte-Beuve avec Mme Hugo, que nous apprend cette publication ? Littéralement *rien.* Cette publication contient douze lettres de Sainte-Beuve à Mme Victor Hugo. Toutes sont des lettres *ostensibles* et écrites formellement comme telles ; et les trois premières sont *antérieures à 1831*

(1829-1830) et les neuf autres *sont de 1858 à 1867*. Elles ne peuvent donc rien nous apprendre sur le temps où Victor Hugo était jaloux de Sainte-Beuve et Sainte-Beuve de Victor Hugo, sur le temps des amours vrais ou supposés de Sainte-Beuve et de Mme Hugo, sur le temps visé par le *Livre d'amour* (1831-1837). La question est donc, après la publication des lettres de Sainte-Beuve et jusqu'à nouvelle découverte, exactement ce qu'elle était avant.

Le commentaire dont ces lettres sont accompagnées dans la *Revue de Paris* est, même de l'aveu de l'auteur, un « plaidoyer » pour Mme Hugo. L'avocat, pour innocenter Mme Hugo, accuse deux personnages : Hugo et Sainte-Beuve. Il accuse Victor Hugo d'avoir fait la faute grave de montrer à Mme Hugo les lettres de Sainte-Beuve à Hugo, et les lettres de Hugo à Sainte-Beuve. Cela pouvait troubler et exciter l'imagination de Mme Hugo. C'est un manque de tact incroyable et une faute conjugale énorme. — Comment l'avocat ne voit-il pas que dans le ménage Hugo, jusqu'en 1831, peut-être jusqu'en 1833, on était si uni qu'on avait l'habitude de se montrer toutes les lettres reçues ; que, par conséquent, Hugo ne pouvait pas, sans risquer de troubler et d'intriguer bien plus gravement sa femme, lui cacher les lettres qu'il recevait de Sainte-Beuve et par conséquent les réponses qu'il y faisait ? Je vois les choses ainsi : jusqu'en 1831, lettres reçues par Victor Hugo sont montrées à Mme Hugo, lettres reçues par Mme Hugo sont montrées à Hugo. A partir de 1831, si le *Livre d'amour* dit vrai, Mme Hugo reçoit clandestinement des lettres

de Sainte-Beuve qu'elle ne montre pas à son mari. Mais jusqu'en 1833 Hugo montre à Mme Hugo toutes les lettres qu'il reçoit. A partir de 1833, il est probable que Victor Hugo ne montra plus à sa femme toutes les lettres qu'il recevait. Mais jusqu'au plus fort de la crise, l'habitude avait été conservée par Hugo de ne pas cacher sa correspondance à sa femme. Dès lors il fallait bien qu'il lui montrât ce qui lui venait de Sainte-Beuve. En tout cas, le fait reproché à Victor Hugo est un acte de belle et touchante confiance conjugale qu'on ne saurait guère reprocher justement à aucun mari.

Quant à Sainte-Beuve, voici ce que l'avocat en pense. Sainte-Beuve n'a jamais été l'amant de Mme Hugo. Il a toujours *voulu faire croire qu'il l'était*. De là ses confidences à ses amis, Pavie et Guttinguer, qui sont toutes des mensonges; de là ses confidences à un homme presque inconnu de lui, Fonteney, à qui il dit que Victor Hugo est un « misérable, jaloux par orgueil », qui « enferme » sa femme; de là enfin tout le *Livre d'amour* qui est mensonge d'un bout à l'autre.

C'est faire bien ignoble Sainte-Beuve. Je n'ai pas un grand faible, on le sait, pour le caractère de Sainte-Beuve; mais je trouve excessif qu'on aille jusque-là, et un peu invraisemblable cette affirmation que le *Livre d'amour* est tout entier de théâtre de mélodrame. J'ai dit et je redis que le *Livre d'amour* est suspect et que de 1833-1837 à 1845, date de son impression, il a dû être un peu remanié, un peu arrangé dans un certain sens; mais aller jusqu'à en faire un pur et simple roman, je ne crois pas

qu'on le puisse sans être soi-même un peu romancier. C'est une pure hypothèse contre laquelle proteste le caractère de Sainte-Beuve, assez méchant homme ; mais encore très respectueux et très amoureux de la vérité, même sur lui-même. — Et puis qu'est-ce qu'on fait du mot intime, du mot pour lui-même, du mot du cahier secret : « Je n'ai jamais eu qu'un succès féminin : Adèle », mot qui, précisément parce qu'il est modeste et, de la part de Sainte-Beuve, assez piteux, sonne le vrai ? — Jamais je n'ai dit, jamais je ne dirai que le *Livre d'amour* soit livre historique, toujours je dirai qu'il doit contenir un fond de vérité, une âme de vérité, comme dit Spencer. Jamais je n'ai dit, jamais je ne dirai que Sainte-Beuve a été l'amant de Mme Hugo ; toujours je dirai qu'il est assez probable qu'il le fut.

Et Mme Hugo, qu'est-ce que l'avocat en pense ? Il en pense qu'il y eut des rapports secrets, un commerce secret entre Sainte-Beuve et Mme Hugo, de 1833 à 1836 environ ; mais que ce commerce fut absolument chaste (rendez-vous dans des églises, promenades) et qu'en s'y engageant Mme Hugo n'avait qu'un but : consoler Sainte-Beuve, le calmer et le ramener à la vertu. Il n'y eut qu'imprudence ou plutôt incorrection, pour cause de bonté d'âme et de pitié. Voilà la thèse.

Elle ne tient compte ni du *Livre d'amour*, bien entendu, le *Livre d'amour* étant mensonge d'un bout à l'autre ; ni, ce qui pourtant a quelque importance, des paroles si graves de Victor Hugo : « Ma femme ne m'aime plus » (« *J'ai acquis la certitude*

qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. ») Or on ne peut : ni ne tenir aucun compte d'un pareil mot accompagné de beaucoup d'autres ; ni ne pas faire état du mot de Sainte-Beuve : « j'ai eu un succès : Adèle » ; ni — j'y reviens à un point de vue nouveau, — du *Livre d'amour.*

Si le *Livre d'amour* était tout entier faux, il ne serait pas circonstancié, il serait vague, il ne pourrait pas n'être pas vague. Or il est circonstancié avec précision et comme jour à jour. Il est un journal. C'est en cela qu'il sent un fond de vrai. Il n'aurait pas du tout le caractère d'un journal s'il était un simple produit de l'imagination. De plus, tout comme les poèmes de Tibulle (avec un peu moins de talent, je le confesse), il contient autant de plaintes et d'aveux de défaite que de chants de victoire. C'est ce qui le marque d'authenticité. Si le *Livre d'amour* était une pure invention, on n'y verrait pas d'abord un amoureux timide, puis un amant triomphant, puis un amant délaissé qui pleure et qui rugit. Que le *Livre d'amour* ait été écrit jour à jour de 1830 à 1837, cela ne fait pour moi aucun doute. Or cela lui donne un certain degré au moins d'authenticité.

En résumé, une femme, de l'aveu même de son avocat, a aimé un jeune homme qui l'adorait ; — le mari s'en est aperçu jusqu'à devenir un peu fou de jalousie, d'inquiétude et d'anxiété ; — elle a accordé pendant deux ou trois ans des rendez-vous secrets à ce jeune homme en se cachant soigneusement de son mari ; — le jeune homme a chanté ces amours en en donnant toutes les circonstances très minutieuse-

ment et en ne cachant ni qu'il a été heureux, ni que plus tard il a été écarté. — Et cette femme et ce jeune homme n'ont pas été amants ? Je réponds, comme j'ai toujours dit : il est très possible qu'ils ne l'aient pas été ; seulement ce n'est pas probable.

A quel point en sommes-nous donc après la publication des lettres de Sainte-Beuve à Hugo et à Mme Hugo ? Exactement au même point qu'avant.

A tous les égards, du reste. Car un des petits problèmes de la question, c'était de savoir quelle avait été la *cause précise* de la rupture définitive entre Hugo et Sainte-Beuve (1er avril 1834). On n'avait là-dessus comme document que le billet de Hugo du 1er avril, billet dont on ne pourrait savoir le sens précis que si l'on avait la lettre de Sainte-Beuve à laquelle répondait ce billet, cette lettre qui « tuait en Hugo ce qui était déjà mort en Sainte-Beuve ». J'espérais cette lettre. Elle n'existe plus. De ce côté-là aussi toute la curiosité (moins malsaine, du reste, ici) est déçue.

Et je répète : infiniment intéressantes en elles-mêmes, présentant d'ailleurs Sainte-Beuve tel que nous le connaissions, quoique un peu plus déplaisant, les lettres de Sainte-Beuve récemment publiées laissent toute la question mathématiquement où elle en était (1).

(1) Lire sur cette question un agréable article de M. Henri Mazel dans la *Revue du Midi*, mars 1905. Il est plutôt contre l'opinion que je soutiens et dans le sens de la *Revue de Paris*. Il est d'une dureté qui ne m'est pas désagréable, mais qui me paraît décidément excessive, sur le caractère de Sainte-Beuve.

GEORGE SAND ET MUSSET [1]

On les appelle « les Amants de Venise » parce qu'ils ont été amants un peu partout, excepté à Venise ; mais il n'importe.

M. Decori, dûment autorisé par M. Aucante, qui avait l'autorisation de George Sand elle-même, vient de publier leur *Correspondance* intégrale, c'est-à-dire tout ce qui reste de leur correspondance, car il y a eu évidemment des lettres détruites dans le temps même où elles ont été reçues, ou depuis.

Cette correspondance avait été montrée à tant de gens, extraite par tant de personnes et largement citée par tant d'auteurs qu'elle ne nous apprend pas infiniment de choses nouvelles. D'autre part, même sur l'épisode de 1834, on ne saura la vérité avec la dernière précision que quand les lettres de George

(1) *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset, publiée intégralement et pour la première fois d'après les documents originaux*, par M. Félix Decori (Bruxelles, chez Deman).

Sand à M. Pagello, lettres qui sont, paraît-il, au nombre d'une cinquantaine, auront été mises au jour, ce qui, à vrai dire, est, si j'en crois ce qu'on m'en rapporte, assez difficile.

Cependant, la publication de la correspondance de Musset et George Sand : 1° précise déjà certains points, un surtout auquel il semble bien que George Sand tenait énormément et attribuait une importance immense ; 2° permet de mesurer l'exactitude du roman *Elle et Lui* par George Sand et du roman *Lui et Elle* par Paul de Musset.

A ces deux titres, et ajoutez-y le très grand intérêt artistique, il doit en être tenu compte pour l'histoire littéraire, et elle mérite de retenir un moment notre attention.

Puisque cette correspondance précise l'histoire des relations d'Alfred de Musset et de George Sand, d'abord je raconterai ces relations d'après ce document en démêlant de mon mieux les points obscurs.

Et, aussi, puisque cette correspondance est comme le contrôle de *Elle et Lui* et de *Lui et Elle*, je la rapprocherai de *Elle et Lui* et de *Lui et Elle* — et de quelques autres écrits — et je tirerai les conclusions qui me paraîtront sortir de ce rapprochement.

I

George Sand et Alfred de Musset se connurent au printemps de 1833.

George Sand à cette époque n'avait eu, ce semble, pour amants, que Jules Sandeau et, très courtement,

Mérimée ; Musset n'avait eu que des amours de soupers et de mascarades. Elle avait vingt-neuf ans ; il en avait vingt-trois. Elle avait publié *Indiana* et *Valentine*. Elle travaillait à *Lélia*. Elle était déjà en pleine célébrité. Musset avait publié toutes ses *premières poésies* y compris *Namouna*. Il travaillait à *Rolla*. Il était déjà en pleine gloire. — Ils crurent d'abord, *l'un et l'autre*, n'avoir l'un pour l'autre qu'une simple amitié littéraire. Ils se communiquaient leurs travaux. Lisant *Indiana*, Musset envoyait à George Sand des vers inspirés par cette lecture ; il lui communiquait un fragment de *Rolla* ; elle lui faisait passer un fragment (ou une première rédaction) de *Lélia*. — Sur la lecture de ce roman, Musset, non sans raison, s'exaltait et s'avisait très bien que c'était la première œuvre où George Sand eût mis du génie. Il le lui disait, un peu brutalement : « Il y a dans *Lélia* des vingtaines de pages qui vont droit au cœur, franchement, vigoureusement, tout aussi belles que celles de René et de Lara. *Vous voilà George Sand ; autrement vous eussiez été madame une telle faisant des livres. Voilà un insolent compliment*. Je ne saurais en faire d'autres. Le public vous les fera... »

L'amour vint. Musset fut amoureux le premier, très évidemment. On n'a pas les lettres de George Sand à Musset en 1833 ; mais celles de Musset prouvent sans contestation que Musset fut amoureux le premier, qu'il hésita à le déclarer, qu'il le déclara en rougissant, qu'il fut pendant quelque temps éconduit, qu'il s'en désespéra.

Et puis la correspondance cesse. Depuis juillet

(probablement) 1833 jusqu'à mars 1834, nous n'avons ni un billet de George Sand ni un billet de Musset. Les amours de Paris, les amours de Fontainebleau, si copieusement et minutieusement décrits dans *Elle et Lui* et dans *Lui et Elle*, ne peuvent pas être contrôlés par la *Correspondance*. Cette lacune est désespérante.

On peut supposer que George Sand et Musset devinrent amants vers juillet 1833, puis passèrent un mois (au plus) à Fontainebleau, ou, pour être plus exact, à Franchart. C'est ce lieu que Musset rappelle plus tard dans une lettre à George Sand.

Quel mois? Septembre probablement ; car dans *Lui et Elle*, Paul de Musset qui, sur une question de dates, n'a aucune raison d'altérer la vérité, dit qu'ils furent ramenés à Paris par les premiers froids.

Comment devinrent-ils amants ? A croire George Sand, ce fut de la part de Musset jeunesse et désir, de la part de George Sand faiblesse et bonté. « Sans ta jeunesse et la faiblesse que tes larmes m'ont causée, un matin, nous serions restés frère et sœur. »

Il est possible. Cependant, ni la jeunesse ni les larmes d'un homme n'attendrissent une femme qui n'aime pas. Enfin il est possible. J'aimerais même mieux que George Sand fût devenue la maîtresse de Musset parce qu'elle l'aimait ; mais il ne s'agit pas de ce que j'aime mieux. Soyons historien.

De quelle nature furent les relations amoureuses de Musset et de George Sand ? Naturellement on n'en sait trop rien. Cependant il semble que George Sand, malgré son éternel besoin d'amour, ait été

assez froide de tempérament, ce qui n'est pas du tout incompatible. Comme on demandait à Sainte-Beuve son opinion sur Mme Louise Collet, feignant de croire que ce ne pouvait pas être sur le talent littéraire de Mme Collet qu'on interrogeât quelqu'un, il répondit : « Mme Collet? Mon Dieu! C'est une mauvaise affaire. » Il semble, et rappelez-vous un mot de Mérimée qui court le monde, qu'on en aurait pu dire autant de George Sand. Mais du reste on sent bien qu'il n'y a pas de vérité précise sur ce point, une femme n'étant pas avec l'un ce qu'elle est avec un autre ; et c'est précisément de quoi Musset se douta vers le milieu de 1834. — En tout cas, Musset lui a reproché de n'être pas la maîtresse qu'il avait rêvée. George Sand écrit dans sa lettre du 15-17 avril 1834 : «... Tu as raison, notre embrassement était un inceste ; mais nous ne le savions pas. Nous nous jetions innocemment et sincèrement dans les bras l'un de l'autre. Eh bien, avons-nous un seul souvenir de ces étreintes qui ne soit chaste et saint? Tu m'as reproché dans un jour de fièvre et de délire de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en ai pleuré alors, et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche. Je suis bien aise que ces plaisirs aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu retrouveras ailleurs ; *au moins* [Ah ! quel mot bien féminin !] *tu ne te souviendras pas de moi dans les bras des autres femmes*. Mais quand tu seras seul, quand tu auras besoin de prier et de pleurer, tu penseras à ton George, à ton vrai camarade, à ton infirmière, à ton ami, à quelque chose de mieux que tout cela. Car le

sentiment qui nous unit s'est formé de tant de choses qu'il ne peut se comparer à aucun autre. Le monde n'y comprendra jamais rien. »

Elle a tort. Il n'y a rien qui se comprenne plus facilement que ce qu'elle dit là. C'était une très bonne femme, toujours altérée d'amour, du reste, et qui savait peu donner la volupté et qui donnait du bonheur à qui n'était pas détraqué. Ce n'est pas très difficile à comprendre.

Quoi qu'il en soit, ils vécurent ainsi, avec des alternatives d'enivrement et de querelles, comme tous les amants, en somme persuadés qu'ils pourraient faire un long voyage ensemble, ce qui prouve qu'ils avaient des illusions l'un sur l'autre — et ceci même prouve qu'ils s'aimaient, — jusqu'aux derniers mois de 1833.

Ils partirent en novembre, sur cette idée naïve qu'il n'y a pas d'hiver en Italie.

Est-il vrai, comme le dit Paul de Musset (non dans *Lui et Elle*, mais dans la *Biographie* d'Alfred), que George Sand demanda à Mme de Musset la permission d'emmener son fils en lui jurant qu'elle aurait pour ce jeune homme une affection, des soins maternels ? Il serait intéressant de le savoir. J'ai tendance à n'en rien croire ; mais il serait intéressant de le savoir, parce que s'il était vrai, cela augmenterait les responsabilités que George Sand encourut plus tard. Mais enfin on n'en sait rien. Paul de Musset est très suspect et il n'y a dans la *Correspondance* aucune allusion à ce fait. On y voit seulement que Mme de Musset connaissait George Sand de vue.

Il est regrettable que George Sand ait supprimé toute lettre d'elle antérieure à Venise. M. Decori dit un peu naïvement : « La première lettre de George Sand [qui ait été conservée] est datée de Venise. Aucune de celles qu'elle a pu écrire précédemment ne m'a été remise. Aucune n'avait été copiée ni même vue par M. Aucante. George Sand tenait surtout à se justifier d'avoir été la maîtresse de Pagello alors qu'elle aurait été encore celle de Musset. C'est pourquoi elle a dû regarder comme étant sans intérêt les réponses qu'elle a pu faire à ce dernier dans les débuts de leur liaison. »

Eh bien ! si elle a cru sans intérêt les lettres d'elle se rapportant ou pouvant se rapporter aux premières approches et aux amours de Paris en 1833 et aux amours de Fontainebleau et aux préparatifs du voyage en Italie, elle a eu tort ; et si elle a cru qu'il n'intéressait pas sa justification que la postérité eût, non seulement ses lettres à partir de Venise, mais toutes celles qu'elle a dû écrire à Musset depuis juin 1833, elle est niaise. N'a-t-elle pas songé qu'en présence de cette lacune, de cette suppression, nous pourrions la soupçonner de n'avoir pas voulu nous livrer des lettres contredisant *Elle et Lui* et le beau rôle qu'elle s'y donne ? Cette suppression est stupide. Mais il faut bien nous y résigner.

Donc George Sand et Alfred de Musset partent pour l'Italie en novembre 1833. Le voyage est égayé un instant par la rencontre de Stendhal, qui se rend lui-même en Italie et qui fait mille folies divertissantes. De décembre, janvier, février, point de lettres ni de Musset ni de George Sand, ce qui se

comprend. Ici il n'y a pas suppression. Ils vivaient tout à fait ensemble ; ils ne s'écrivaient pas. Paul de Musset, dans sa biographie d'Alfred, parle de quelques lettres, très rares, écrites par Musset à sa famille, de Gênes, de Florence, de Bologne, de Ferrare et de Venise, et dont il semble indiquer qu'elles ne contenaient pas un mot relatif à George Sand. La correspondance de Musset avec sa famille cessa, dit Paul de Musset, au milieu de février. Cette interruption dura jusqu'au commencement d'avril ou jusqu'à la fin de mars (« six semaines », dit Paul de Musset). C'est précisément à cette fin de mars que recommence ce que nous avons de la correspondance de Musset et de George Sand.

Donc sur la vie des deux amants en décembre 1833, janvier, février, mars 1834, aucun document écrit. Rien, si ce n'est *Elle et Lui* et *Lui et Elle*, c'est-à-dire des souvenirs écrits trente ans plus tard et de part et d'autre si intéressés qu'ils n'ont pas une réelle valeur historique.

Que se passa-t-il ? D'après les allusions contenues dans les lettres postérieures, voici ce qu'on peut conjecturer.

Musset était absolument insupportable. Il était névropathe, capricieux, désordonné, débraillé, toujours sorti, bohème incorrigible. Il faisait des infidélités à sa maîtresse, dont l'amour calme et peut-être un peu réservé n'était pas de son goût. Un homme enfin tout enivré de son voyage en Italie, mais désespéré de ne pas le faire seul.

Les relations entre eux cessèrent. George Sand cessa d'être la maîtresse de Musset. Cela est certain.

Dix passages des lettres de George Sand, non contredits par Musset, le prouvent absolument.

Mais *quand* les relations cessèrent-elles ? Il est important, si l'on veut, de le savoir, parce qu'il paraît que l'*infidélité après rupture*, si l'on peut s'exprimer ainsi, est plus ou moins grave, selon que les amants ont rompu depuis un temps plus ou moins long. On voudrait donc que la rupture entre George Sand et Musset se fût produite dès Gênes, ou à Bologne, ou à Ferrare. Il est certain, d'après la *Correspondance*, qu'elle eut lieu à Venise, c'est-à-dire très peu avant l'intervention du docteur Pagello dans le dialogue.

Voici le rapport de George Sand elle-même sur les faits.

Lettre de 1834, sans date : « ... Mon enfant, moi, je ne veux pas récriminer ; mais il faut bien que tu t'en souviennes, toi qui oublies si aisément les faits, je ne veux pas dire tes torts. Jamais je ne t'ai dit seulement ce mot-là ; jamais je ne me suis plaint (*sic*, à moins qu'il n'y ait une faute typographique) d'avoir été enlevée à mes enfants, à mes amis, à mon travail, à mes affections, et à mes devoirs, pour être conduite à trois cents lieues et abandonnée avec des paroles offensantes et si navrantes, sans aucun autre motif qu'une fièvre tierce, des yeux abattus (*sic*) et la tristesse profonde où me jetait ton indifférence. Je ne me suis jamais plainte [cette fois *plainte* correctement], je t'ai caché mes larmes, et ce mot affreux a été prononcé certain soir que je n'oublierai jamais, *au Palais Danieli :* « George, je m'étais trompé ; je t'en demande pardon ; mais je ne t'aime pas. »

Si je n'eusse été malade, si on n'eût dû me saigner le lendemain, je serais partie. Mais tu n'avais pas d'argent, je ne savais pas si tu voudrais en accepter de moi, et je ne voulais pas, je ne pouvais pas te laisser seul, en pays étranger, sans entendre la langue, et sans un sou. *La porte de nos chambres fut fermée entre nous* et nous avons essayé là [*à Venise, au palais Danieli*] de reprendre notre vie de bons camarades comme autrefois ici. Mais cela n'était plus possible. Tu t'ennuyais. Je ne sais ce que tu devenais le soir, et un jour tu me dis que tu craignais... [quatre mots sur lesquels on a tiré un trait de plume. N'importe qui les rétablira le plus facilement du monde.] Nous étions tristes. Je te disais : « partons, je te reconduirai jusqu'à Marseille », et tu répondais : « oui, c'est le mieux, mais je voudrais travailler un peu ici, puisque nous y sommes ». Pierre venait me voir et me soignait ; tu ne pensais guère à être jaloux, et certes je ne pensais guère à l'aimer. Mais quand je l'aurais aimé dès ce moment-là, quand j'aurais été à lui dès lors, veux-tu me dire quels comptes j'avais à te rendre, à toi qui m'appelais l'ennui personnifié, la rêveuse, la bête, la religieuse, que sais-je ? Tu m'avais blessée et offensée, et je te l'avais dit aussi : « Nous ne nous aimons plus ; nous ne nous sommes pas aimés... »

Voilà le document le plus précis sur les amours d'Italie. Il est résumé par un mot qui précède les lignes que je viens de citer : « De quel droit m'interroges-tu sur Venise ? Est-ce que j'étais à toi, à Venise ? »

Ce document donne une suffisante clarté sur *toute*

la période italienne des amours de George Sand et de Musset. Musset était tout ce que j'ai dit ; il était insupportable ; il était énervant ; il empêchait George Sand de travailler, ce que George Sand ne dit pas, mais ce que l'on peut assurer, pour peu qu'on la connaisse, et tout homme qui ne laissait pas George Sand donner ses huit heures de travail par jour l'exaspérait ; et enfin il l'insultait.

On peut conjecturer qu'il lui faisait les scènes de jalousie qu'elle aurait pu lui faire ; car il y a dans *Lui et Elle* des histoires d'infidélités *de George Sand*, infidélités qui auraient eu lieu à Florence, et c'est là, très probablement, un écho des conversations entre Alfred de Musset et son frère.

Toujours est-il qu'il y avait eu beaucoup de scènes, qu'une dernière, décisive, eut lieu, dans laquelle les mots irréparables furent prononcés : « Je ne t'aime plus. — Et moi je ne t'ai jamais aimé. »

Mais surtout ce document est d'une importance considérable, relativement à la date. A quelle date eut lieu la rupure ? *Au Palais Danieli*, c'est-à-dire à *Venise*, vers le milieu de février 1834, George Sand connaissant déjà le Dr Pagello. Et il ne s'agit pas ici de lointains souvenirs, de souvenirs de trente ans. La lettre de George Sand contenant ces renseignements est de la même année, 1834.

Voilà donc Alfred de Musset et George Sand sur le pied de simples amis. George Sand est malade, Musset se promène et boude, le Dr Pagello soigne George Sand.

Là-dessus, c'est Alfred de Musset qui tombe malade d'une fièvre cérébrale, et George Sand et Pagello

le soignent, et George Sand et Pagello deviennent amants.

Quand ? Ici George Sand est moins nette. Elle tient à ce qu'il soit bien entendu qu'elle n'a pas été la maîtresse de Pagello aussitôt qu'elle l'a connu, parce qu'elle l'a connu dès le début de sa maladie à elle, et qu'à ce moment elle n'avait pas rompu avec Alfred de Musset ; elle y tient, et nous avons toutes les raisons du monde de la croire : « *Ce n'est pas du premier jour que j'ai aimé Pierre...* » Mais elle reconnaît qu'elle a dit à Alfred de Musset, à Venise, « qu'elle l'aimait peut-être, que c'était son secret, et que n'étant plus à Alfred, elle pouvait être à Pagello sans rendre compte de rien à Alfred ». Elle ajoute : « je ne t'ai pas permis à Venise de me demander le moindre détail, si nous nous étions embrassés tel jour sur l'œil ou sur le front, et je te défends d'entrer dans une phase de ma vie où j'avais le droit de reprendre les voiles de la pudeur vis-à-vis de toi... Tu ne dois pas m'arracher ces voiles dont j'ai vis-à-vis de Pierre et vis-à-vis de moi-même le devoir de rester enveloppée. »

On peut conclure de ces lignes, sans les solliciter le moins du monde, que George Sand est devenue la maîtresse de Pagello pendant la maladie de Musset, soit vers la fin de février ; que Musset, aussitôt qu'il a été en convalescence, a interrogé George Sand là-dessus ; lui a fait des scènes, comme il était bien naturel; en a reçu cette réponse : « Puisque nous ne sommes plus rien l'un à l'autre ! » et qu'il a dû s'en contenter, et qu'il n'a pas été content, et qu'il est devenu un embarras.

Arrêtons-nous un instant ici. Il n'y a pas eu *partage*. George Sand n'a jamais été la maîtresse de Pagello tant qu'elle était celle de Musset, comme plus tard elle ne fut jamais la maîtresse de Musset tant qu'elle resta celle de Pagello. Elle tient à ce que cela soit constaté, et elle a certainement raison. Mais il faut qu'il soit entendu aussi qu'elle a donné Pagello pour successeur à Musset très promptement. Elle n'a pas donné peut-être une longueur suffisante, ou convenable, à l'interrègne. La majeure de son raisonnement est celle-ci : « Le devoir d'une femme est de n'avoir qu'un amant à la fois », et le raisonnement est celui-ci : « Je n'ai pas eu deux amants à la fois ; donc j'ai fait mon devoir. » — Oui à peu près ; mais encore, un peu plus de temps accordé au veuvage eût été dans le bon air des choses.

De plus, George Sand oublie une règle assez importante du devoir en ces sortes d'affaires, si ces sortes d'affaires connaissent des devoirs. Quand on fait une sottise, il faut en supporter les conséquences jusqu'aux limites naturelles et rationnelles de cette sottise. On emmène une femme en voyage. On n'est pas forcé pour cela de la garder toute sa vie ; mais il est comme entendu, de contrat tacite, qu'on ne l'abandonnera pas avant de l'avoir ramenée où on l'a prise et qu'on la protégera loyalement, fût-elle intolérable, pendant tout ce temps-là. Il y avait contrat de fidélité et d'appui réciproque pour tout le voyage d'Italie entre George Sand et Musset. De ce que Musset l'avait certainement violé, ce n'était pas une raison pour que George Sand le déchirât. Il est cer-

tain que George Sand a manqué dans ces circonstances d'une certaine grandeur d'âme. Elle a bien soigné Musset, matériellement, sans doute ; mais il n'eût pas été de trop qu'elle le soignât un peu moralement. Ce n'est pas absolument ce qu'elle a fait. Il faut croire que ce Pagello était bien séduisant.

Une fois Musset en convalescence, il devint embarrassant, comme j'ai dit, et l'on s'attacha à lui persuader que l'air de France lui ferait du bien. C'était très vrai, du reste. Il n'y avait qu'une chose à faire pour lui, c'était de le ramener en France. Mais je dis : le *ramener* et non pas le *renvoyer*. Le renvoyer était dangereux. Il était très faible de corps et d'esprit, et les voyages à cette époque étaient extrêmement longs, pénibles et non sans péril. Ici encore, le devoir de George Sand était très net. Elle devait ramener « son pauvre enfant », comme elle dit (et c'est dans ces circonstances que le terme était très juste), à Paris ou au moins en France, à sa mère ou à son frère ; ou s'arranger, écrire à son frère de venir le chercher à mi-chemin ; enfin de ne pas le renvoyer seul. Ce dernier parti, étant donné l'état physique et moral d'Alfred de Musset, était tout simplement cruel. Eh bien ! rien. On ne voit pas qu'elle ait même écrit un mot à Mme de Musset, ou à Paul de Musset ; ou plutôt l'on voit suffisamment qu'elle ne l'a pas fait. Elle a eu, à cet égard, quelque pudeur ? Soit. Eh bien, alors, elle devait le ramener.

Cela est si vrai, que *six semaines avant* elle y a parfaitement songé et l'a proposé à Musset. Entre sa maladie à elle et celle de Musset, ou pendant

même sa maladie à elle, elle disait à Musset, comme elle le déclare elle-même dans la lettre que j'ai citée : « Partons, je te reconduirai jusqu'à Marseille. » Mais c'était six semaines avant. A la date où nous sommes, fin mars, les choses ont changé, évidemment parce que Pagello a passé par là. On ne songe plus qu'à renvoyer Musset à ses chères études. George Sand, fin mars, n'a évidemment pas pensé à autre chose. Ce Pagello devait être bien séduisant.

George Sand, outre les choses que j'ai dites à propos de son passage trop rapide de Musset à Pagello, a oublié ici une chose importante, qui est celle, du reste, que les femmes oublient le plus volontiers elle a oublié son âge. Elle avait trente ans et Musset vingt-trois. Dans ces conditions, c'est la femme qui est l'homme. Elle était « forte comme un cheval », comme elle dit, et Musset, toujours délicat, venait d'être terriblement malade. Dans ces conditions, c'est la femme qui est l'homme. George Sand, comme nous le sommes tous quand il s'agit de ne pas reconnaître nos torts, est admirable lorsqu'elle dit : « Jamais je ne me suis plainte d'avoir été enlevée à mes enfants, à mon travail, à mes amis, et à mes affections et à mes devoirs pour être conduite à trois cents lieues... » En vérité, cette femme de trente ans qui se plaint d'avoir été enlevée par un jeune homme de vingt-trois est divertissante. C'est, parbleu ! bien George Sand qui avait enlevé Musset. Allons ! Mettons qu'ils se sont enlevés l'un l'autre. Mais, étant donnés son âge et celui de Musset, son état de santé et celui de Musset, elle devait le ramener, et il était cruel de le renvoyer seul, quels que fussent ses torts.

L'argent manquait ? Non pas, puisqu'elle l'a renvoyé accompagné d'un domestique. Il ne lui en eût pas plus coûté (Musset n'avait « pas un sou ») de revenir avec lui.

Elle voulait rester pour travailler ? Il y a un peu de cela, il faut le dire, pour être juste. Elle avait, en train, un tas de très bons travaux pour lesquels l'Italie lui était nécessaire. Mais cette considération ne devait pas l'emporter sur le devoir qui était évident, et elle n'a pas dû, en vérité, peser beaucoup. Ah ! que Pagello était séduisant !

Toujours est-il qu'ils persuadèrent à Musset qu'il était utile et qu'il était *beau* qu'il s'en allât. Ces âmes de poètes ne sont pas faites absolument comme les autres ; et puis Musset était affaibli par sa maladie récente. On lui souffla son rôle, qu'il trouva sublime. Unir lui-même et bénir les nouveaux amants, trouver George Sand angélique et Pagello charmant, leur dire : « Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous », et s'en aller en emportant leur souvenir dans son cœur épuré.

C'était très habile ; car cela avait grand air et cela sauvait son amour-propre, et de ces deux suggestions la première était pour le poète et la seconde pour l'homme, qui ressemblait à tous les hommes.

Il passa, paraît-il, une semaine, quelques jours au moins dans ces sentiments, qu'on entretint avec soin et, mon Dieu ! non, peut-être, sans les partager un peu ; et il partit.

Il est certain que, parti, il fut d'abord presque gai. Cela se comprend très bien. Le voyage, le mouvement, un pays nouveau — chose très importante : il ne

passa point par le même chemin par où il était venu; si cela a été calculé, le calcul était bon, je veux dire juste et aussi charitable, — la sensation plus ou moins consciente, aussi, « d'être débarrassé de tout cela », de revenir à son pays et à ses amis, et de sortir d'un rêve qui, par sa faute, mais enfin il en était ainsi, avait souvent été un cauchemar; le fait d'être seul à faire encore un peu ce voyage d'Italie dont il avait rêvé et qu'il avait eu la sottise de faire à deux: tout cela produisit en lui tout au moins un état d'allégement. »

Il demande pardon à George Sand, en quoi, du reste, tout compte fait, il a raison; il lui dit qu'il l'aime encore et d'amour, mais qu'il est « tranquille », et il répète deux fois qu'il est tranquille : il bénit encore Pagello (« Ah ! le brave jeune homme ! »), et, après tout, il a raison, car Pagello l'a bien soigné ; et il court allègrement dans les rues de Genève achetant un joli gilet et un beau livre. (Il y a bien, je crois, un peu de bravade dans tout cela ; mais il n'y faudrait pas voir que cela. Ce serait bravade si la lettre ne contenait que de la gaîté; mais comme il y a aussi tout autre chose, toute la lettre est à considérer comme suffisamment sincère.)

Et puis les Alpes l'ont rasséréné : « C'était la première fois que les spectres éternels des Alpes se levaient devant moi dans leur force et dans leur calme. J'étais seul dans le cabriolet; je ne sais comment rendre ce que j'ai éprouvé. » (Comparez au *Souvenir des Alpes* : « Fatigué, brisé, vaincu par l'ennui... »)

Cet état d'âme ne dura pas. Au fond il était volon-

taire, partant factice. Dès que Musset fut à Paris, il retomba dans une tristesse profonde et dans un état maladif très grave. La *Biographie* d'Alfred de Musset est en partie absolument *contredite*, en partie *vérifiée* par les lettres d'Alfred de Musset. Paul de Musset nous montre son frère s'imposant une claustration absolue, restant toute la journée dans sa chambre et n'en sortant que le soir pour jouer aux échecs en famille. Or, dès sa lettre du 19 avril, c'est-à-dire huit jours après son arrivée à Paris, puisqu'il était à Genève le 5 avril, et du reste il dit lui-même qu'il est arrivé à Paris le 12, Alfred de Musset écrit à George Sand qu'il a été à son logement à elle, quai Malaquais, « qu'il s'est jeté à corps perdu dans son ancienne vie », qu'il a arrangé « avant-hier » (donc 17 avril) « une partie quarrée (*sic*) avec Dalton » et qu'il a soupé, abominablement triste, du reste, à côté d'une fille d'opéra. (Il ment peut-être.)

D'autre part, la *Biographie* concorde avec cette lettre et avec les lettres suivantes, en nous montrant Musset désemparé et déprimé profondément, toujours préoccupé du côté de l'Italie, attendant avec impatience les lettres de là-bas, en envoyant, quelques-unes contenant des vers — très exact — bref dans un état physique et moral pitoyable. En effet, Musset parle dans sa lettre du 19 avril d'une fièvre sourde qui le prend tous les soirs, d'une tendance qu'il a à « s'enfermer », de l'impossibilité où il est de travailler, des « larmes qui viennent dès qu'il a réfléchi un quart d'heure ». C'est la neurasthénie très nettement caractérisée.

Et déjà, notez-le, et faut-il s'en étonner ? la jalousie

perce. Lisez bien, s'il vous plaît. Il dit encore : « Aime Pagello. » C'est le rôle qu'on lui a suggéré et qu'il s'est imposé ; mais lisez bien, s'il vous plaît : « Tu me dis que tu vas t'isoler et penser à moi. Que veux-tu que je devienne quand je lis des mots pareils ? Dis-moi plutôt, mon enfant, que tu t'es donnée à l'homme que tu aimes. Parle-moi de vos joies. — *Non, ne me dis pas cela.* Dis-moi simplement que tu aimes et que tu es aimée. » — « *Non, ne me dis pas cela,* » est un mot de passion et de jalousie qui ferait honneur à Shakspeare. Disons mieux : c'est un cri du cœur même, d'un accent déchirant et qui fait frémir.

Je vois plus de littérature dans sa lettre du premier mai. Il en avertit du reste quand il dit : « Je t'ai écrit tristement la dernière fois, peut-être lâchement. » Cela signifie précisément que la précédente lettre était sincère et que celle-ci l'est un peu moins.

Musset a écrit quelque part (voir la *Biographie* par Paul de Musset) : « Je commençai par me jeter dans une exaltation ridicule. J'écrivis des lettres à la façon de Rousseau. » Cette définition peut bien s'appliquer à la lettre du premier mai : « Songe à cela ; je n'ai que toi, j'ai tout nié, tout blasphémé, je doute de tout hormis de toi. Dis-moi, auras-tu ce courage ? Toutes les fois que je relèverai la tête dans l'orage, comme un pilote effrayé, trouverai-je toujours mon étoile, la seule étoile de ma nuit ?... » Il plaide contre lui et pour George Sand, et il plaide bien.

Chose amusante, il dit pour sa justification à elle,

précisément ce qu'elle dira, elle, plus tard, et qu'il se trouve que nous avons déjà cité. Elle a été *sincère;* elle l'a *averti*, donc elle ne l'a pas *trompé:* « Quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu ? Me disais-tu que tu m'aimais ? N'étais-je pas averti ? Avais-je aucun droit ? Lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé ? [A la vérité, cela, c'eût été, tout de même, un peu fort; enfin il paraît que cela arrive.] Quel reproche ai-je jamais eu à te faire pendant sept mois que je t'ai vue jour par jour (*sic*)? Et quel est donc le lâche misérable qui appelle perfide la femme qui l'estime assez pour l'avertir que son heure est venue? Le mensonge, voilà ce que j'abhorre... »

Au travers de tout cela, qui sent bien un peu l'effort, deux sentiments vrais (ou plus vrais) percent d'une façon très sensible : souvenirs voluptueux et un peu de rancune.

Souvenirs voluptuenx : « ... Ne reviens jamais sur un mot sans raison que je t'ai dit et que tu me rappelles dans ta dernière lettre. Les plaisirs que j'ai éprouvés dans tes bras étaient plus chastes, c'est vrai; mais ne me dis pas qu'ils étaient moins grands qu'ailleurs. Il faut me connaître comme je me connais moi-même pour savoir ce qui en est. [Il est certain qu'il n'y a que lui qui puisse savoir...] Rappelle-toi une strophe de *Namouna* (1). — Il y avait dans tes bras un moment dont le souvenir m'a empêché jusqu'aujourd'hui et m'empêchera encore longtemps d'approcher d'une autre femme. »

(1) Quelle ? Très certainement pour moi la 45e du Chant I.

Fort bien. C'est classique. Il trouvait sa maîtresse peu capable de donner la volupté, quand il était auprès d'elle; et il se la rappelle comme enivrante, dès qu'il en est séparé. Mais notons ce point : les souvenirs voluptueux lui reviennent.

Un peu de rancune : « J'aurai cependant d'autres maîtresses... la première femme que j'aimerai sera jeune... je ne pourrais avoir aucune confiance dans une femme *faite*. De ce que je t'ai trouvée, c'est une raison pour ne plus vouloir chercher. » L'épigramme de ces derniers mots est, sans doute, parfaitement involontaire; mais l'idée, à la prendre d'ensemble, est très nette comme forme de ressentiment. Musset en veut à George Sand d'être si maîtresse d'elle et de se ressaisir quand elle le veut, avec la décision et la sûreté d'une femme « faite ».

Donc Musset, au premier mai 1834, joue encore — ou reprend — son rôle de magnanime; mais il regrette les embrassements de George Sand et il lui en veut. Il aime et il hait. Donc il aime. C'est la définition même de l'amoureux. Voilà qui pourra se gâter.

Que cela se gâte, il le sent bien; car s'analysant lui-même avec la pénétration de presque tous les hommes de lettres, il dit nettement le 10 mai : « On dit que le temps guérit tout. J'étais cent fois plus fort le jour de mon arrivée qu'à présent. » A quoi il n'y a rien d'étonnant, parce que « l'absence diminue les petites passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu » ; parce que, quand l'amour est fort, il est plus grand dans le souvenir que dans la sensation, parce que Musset

« cristallise », pour parler comme Stendhal, c'est-à-dire fait sur le sentiment le travail de l'imagination : si le souvenir de l'amour est si passionnant, c'est que tout souvenir est fait d'une partie de mémoire et de trois parties d'imagination.

Cela va avec un *crescendo* de repentir, de désespoir, de tendresse et d'exaltation, le tout exprimé en des lettres quelquefois déclamatoires, mais souvent admirables, et que Musset est vraiment modeste de comparer à *la Nouvelle Héloïse*, jusqu'en juillet 1834. En juillet 1834, Musset est plus éperdument amoureux de George Sand qu'il n'a jamais été.

Et George Sand pendant ce temps-là ? George Sand était relativement heureuse, j'entends par là qu'elle était plus heureuse que malheureuse. Elle avait des chagrins qui provenaient de Paris et des ennuis qui provenaient de Venise. Elle était inquiète de son fils, dont Boucoiran ne lui donnait pas de nouvelles; sans argent souvent, parce qu'elle s'était démunie pour le voyage d'Alfred de Musset et parce que, par négligences de la poste, l'argent que lui envoyait Buloz ne lui parvenait pas.

Même à Venise tout n'était pas agréable. Pagello avait une foule d'histoires d'amour dont les suites touchaient et meurtrissaient George Sand, comme le bout du bâton de Scapin portait sur le dos de Géronte. Il fallait le réconcilier avec son ancienne maîtresse qui parlait de tuer tout le monde, et que lui-même voulait tuer ; il fallait supporter sous le même toit une certaine « demi-sœur » très suspecte et qui n'était amusante que quelquefois. C'était bien une espèce d'enfer en Bohême que la maison où Pagello, frère

de Pagello, demi-sœur de Pagello et George Sand habitaient ensemble et où les anciennes amies de Pagello venaient faire des scènes. George Sand raconte tout cela par le détail, en riant, mais le résume avec une certaine mélancolie en ces termes ; « ... Même après ton départ, il s'est trouvé dans sa vie [de Pagello], dans ses liens mal rompus avec ses anciennes maîtresses, des situations ridicules et désagréables qui m'ont fait hésiter à me regarder comme engagée par des précédents *quelconques* [quels qu'ils fussent]. »

D'autre part, elle était assez heureuse. D'abord elle aimait Pagello très fort, sans que nous puissions savoir pourquoi, mais le fait est certain. Ce qui précède l'a suffisamment prouvé, ce qui suit le prouvera encore davantage. Elle l'aimait comme amant. Ensuite comme ami, il était excellent. Il était calme, doux, placide, d'humeur égale. Après Musset, c'était le ciel. Il la reposait délicieusement de Musset. Ensuite il la laissait travailler. Pour qui connaît George Sand ce mot dit tout. Il n'était ni encombrant ni obsédant. Il venait à huit heures du soir et la laissait à ses écritures toute la journée. Il la laissait pousser une pointe dans le Tyrol et revenir quand il lui plaisait. De fait, à Venise, George Sand a travaillé énormément. Elle a refait *Lélia*, le seul de ses ouvrages, je crois, qui ait été refait ; elle a achevé *André* ; elle a écrit *Jacques* tout entier et les *Lettres d'un voyageur*. Au milieu de ses tribulations et angoisses, c'est prodigieux. Mais ce qui nous importe ici, c'est ce que cela a de relatif à l'état moral de George Sand. Cet état moral, grâce à ce travail, lequel

lui était absolument nécessaire, n'était pas loin d'être excellent. On sent que George Sand, d'avril à fin juillet 1834, respire enfin et à pleins poumons, et se repose avec délices, à raison de dix heures de travail par jour. Il y a des bonheurs négatifs qui sont exquis. Être débarrassée de Musset amoureux en est un de tout premier ordre.

Mais l'aimait-elle encore? *D'avril 1834 à août 1834* l'a-t-elle aimé? En gros d'abord, quitte à atténuer et gruger un peu, plus tard, je réponds: Non! Ses lettres de Venise sont maternelles, fraternelles, filiales et si l'on veut un peu « incestueuses », pour parler leur langue, mais ne sont pas véritablement amoureuses. La première lettre un peu étendue de George Sand (15-17 avril) est d'une femme qui a de l'affection, certes, mais qui tient à bien établir, comme base des relations futures, qu'il y a eu *maldonne*, qu'il y a eu erreur, qu'on était né pour être amis, très dévoués et très sûrs, mais non amants. Puis la lettre devient une lettre d'ami ; liste de commissions à faire, bavardage gai et doux, histoire d'un sansonnet, le tout très aimable de ton, d'accent et de geste. Quand un homme reçoit une lettre comme celle-là, il dit : « Voilà une femme qui m'aime; seulement elle est amoureuse d'un autre. »

Avez-vous lu la *Croix de Berny* ? Quel joli mot de Mme de Girardin! Elle fait parler une femme qui est aimée de trois hommes, mettons Albert, Arthur et Edmond ; et cette femme dit : « Quand j'ai eu bien connu Albert, je me suis dit : « Je l'aime; mais ce n'est pas de l'amour ». Quand j'ai eu bien connu Arthur (poète exalté, dont l'exaltation est conta-

gieuse), je me suis dit : « C'est de l'amour ; mais je ne l'aime pas. » Quand j'ai eu bien connu Edmond, je me suis dit : « Non seulement c'est de l'amour, mais je l'aime. » — Eh bien, George Sand a trouvé ces trois hommes dans le seul Musset : Avant Pagello, c'était de l'amour, mais elle n'aimait pas Musset ; — sous le règne de Pagello, elle aime Musset, mais ce n'est pas de l'amour ; — après le règne de Pagello, elle aimera Musset, et ce sera de l'amour ; seulement il sera trop tard.

D'avril à août 1834, ce qu'elle a pour Musset c'est de la pitié, une bonté compatissante et inquiète. Elle le supplie de ménager sa santé, qui n'est pas forte encore, de se garder du vin et des filles. Un peu plus tard, elle lui dit d'aimer, de se reprendre à la vie en aimant une femme ; car elle le connaît et sait qu'on ne pourra être sûr de la guérison de Musset que quand il sera amoureux ; et puis, aussi, inconsciemment, obscurément, elle voudrait le voir aimer ailleurs pour être rassurée contre un retour de passion qu'elle redoute, et il y a encore là un peu d'amour, puisque, si elle craint encore Musset, c'est qu'elle se craint elle-même ; mais ce serait un peu raffiner que d'en voir beaucoup.

Elle parle de Pagello sans embarras et vraiment un peu cruellement pour Musset : « Il me traite comme une femme de vingt ans et il me couronne d'étoiles comme une âme vierge. Je ne dis rien pour détruire ou pour entretenir cette erreur ; je me laisse régénérer par cette affection douce et honnête. Pour la première fois de ma vie j'aime sans passion. »

Il y a une indélicatesse par ligne dans ces six lignes. Il y en a pour Pagello ; il y en a pour Musset à qui l'on dit gracieusement qu'après lui on avait besoin d'être régénérée et devant qui on fait allusion aux passions qui ont précédé celle qu'on a eue pour lui ; mais passons ; ce qu'il s'agit de savoir c'est si George Sand aime Musset à ce moment-là. Non : l'amour inspire la délicatesse, quand du reste on est intelligent (1).

Quelquefois on la voit lasse de l'amour, de tout amour et rêvant — ce qui, à tout prendre, était peut-être le fond, toujours méconnu par elle, de sa nature — maternité, affection protectrice, énergie protectrice de couveuse ou « d'infirmière » : « J'ai besoin de souffrir pour quelqu'un. J'ai besoin d'employer ce trop d'énergie et de sensibilité qui sont (*sic*) en moi. J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude qui s'est habituée à veiller sur un être souffrant et fatigué. *Oh ! pourquoi ne pourrais-je vivre entre vous deux et vous rendre heureux sans appartenir ni à l'un ni à l'autre ! J'aurais bien vécu dix ans ainsi...* »

D'autres fois — et c'est le plus souvent — elle fait des dissertations, à peu près insupportables d'ailleurs, sur l'amour, sur Dieu, sur la vie, sur les

(1) Est-ce assez curieux ? C'est tout à côté de ce passage malheureux que se trouvent ces lignes fameuses que Musset a soigneusement recueillies pour les mettre dans : *On ne badine pas avec l'amour :* « Tu pourras dire *comme moi :* J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois ; mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. » — Ce qui, du reste, est un mot admirable, mais non pas un propos d'amoureuse *actuelle.*

destinées humaines. Voyez particulièrement celle qui est contenue dans la lettre du 15 juin. N'oubliez pas le mot si juste d'Alfred de Musset : « Je lui écrivais des lettres à la Rousseau. » Ils n'ont pas laissé, tous les deux, tout au travers des sentiments vrais et sincères, de songer à la *Nouvelle Héloïse* et de jouer les rôles, l'un de Saint-Preux, l'autre de Julie. Surtout le rôle de la sermonneuse Julie convenait admirablement à George Sand ; elle y était prédestinée par le tour même de son esprit et elle y donnait naturellement de tout son cœur.

Mais pour en revenir à notre propos principal, y a-t-il de l'amour dans les lettres de George Sand à Musset parties de Venise ? A mon avis, pas un grain. Je crois même que sur ce point il serait difficile de trouver des textes à me combattre, si ployables que soient les textes, et que, si je voulais soutenir la thèse contraire à celle que je soutiens en ce moment je serais un peu embarrassé. C'est bien mon impression et c'est décidément la vérité que, à Venise, d'avril à juillet 1834, George Sand n'était pas amoureuse du tout d'Alfred de Musset.

Elle l'était de Pagello. Avec son inconscience habituelle, elle fait l'éloge de celui-ci à Musset de tout son cœur ; elle le montre allant, parce qu'il n'a pas un sou, faire un bouquet pour elle dès trois heures du matin, à une lieue de la ville, dans les jardins des faubourgs. — Je dis trois heures du matin, parce que c'est le 15 juin et qu'elle dit qu'il « se lève avant le jour ». Mais il peut y avoir un peu d'hyperbole.

Elle dit qu'elle serait une criminelle si elle trouvait un sujet de plainte contre lui : « Je serais un

monstre si je trouvais un sujet de plainte contre l'ami *auquel tu m'as confiée*. C'est un ange de douceur, de bonté et de dévouement. »

Enfin, décidée à revenir à Paris, elle veut absolument l'y amener. Il y a des difficultés à cela, parce qu'il n'a pas d'argent, ne veut pas emprunter et n'accepterait pas l'argent de George Sand. Mais George Sand tient à l'amener, « le chagrin qu'il aurait de la voir partir l'effraie un peu », et puis « il se fait une joie d'embrasser Musset ». Enfin elle l'emmènera.

Elle l'emmena en effet et fut avec lui à Paris aux premiers jours d'août 1834. Ceci est décisif. Elle connaissait Pagello ; elle le savait inférieur ; elle ne se gênait point pour le dire : « En voilà un qui n'a pas lu *Lélia* et qui, s'il l'avait lue, n'y aurait rien compris du tout » ; enfin elle le savait inférieur. Et elle l'amène à Paris. A ses frais évidemment, et quand elle est dans une situation difficile. Rien de plus significatif. En juillet-août 1834, Pagello est encore un besoin pour George Sand.

A peine George Sand et Alfred de Musset se furent-ils revus que le drame recommença, comme tout le monde aurait pu le prévoir. Le premier mot de Musset que nous connaissions, c'est : « J'ai trop compté sur moi en voulant te revoir et j'ai reçu le dernier coup. »

Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant, ou qu'en fuyant on évite de recevoir une seconde fois. Il voulut fuir. Ils se revirent seuls une dernière fois pendant deux heures, qui furent chastes et douloureuses, pleines de larmes ; et il partit pour Baden.

A Baden il eut des moments d'accalmie et de sourire, peut-être de *flirt*, témoin *Une bonne fortune ;* et du reste il est certain ; car il ne pouvait pas se trouver à côté d'une femme sans être aimable ; mais il eut de terribles jours de jalousie, d'amour furieux et de désespoir. Songez que, tout compte fait, il était exilé par Pagello. Cela est dur. Songez aussi qu'à un neurasthénique le séjour dans une ville d'eaux, où il ne connaît personne, dans cette agitation sans but et cette trépidation bête, à côté, aussi, du bonheur, entrevu et envié, de quelques-uns, est un redoublement de solitude et partant un terrible rengrégement de mal.

De là les admirables cris de douleur et d'amour, et ceux-ci absolument sincères, que l'on voit que Musset a poussés pendant son séjour à Baden ; de là, entre autres, cette miraculeuse lettre du premier septembre que vous connaissez tous, je le sais bien, mais dont, pour mon plaisir particulier, je ne puis m'empêcher de copier quelques passages. C'est aussi beau que les *Nuits*. De fait, c'est les *Nuits* en prose : « Voilà huit jours que je suis parti et je ne t'ai pas encore écrit. J'attendais un moment de calme. Il n'y en a plus. Je voulais t'écrire doucement, tranquillement, par une belle matinée, te remercier de l'adieu que tu m'as envoyé... Je voulais te parler seulement de mon amour, ah ! George ! quel amour ! Jamais homme n'a aimé comme je t'aime...Je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je parle, si je respire, je sais que j'aime... Vois-tu, lorsque je suis parti, je n'ai pas pu souffrir ; il n'y avait pas de place dans mon cœur. Je t'avais tenue dans mes bras,

ô mon corps adoré ! Je t'avais pressée sur cette blessure chérie... Ah ! Georges, tu as été tranquille et heureuse là-bas [à Venise]. *Tu n'avais rien perdu.* Mais sais-tu ce que c'est d'attendre un baiser cinq mois ! Sais-tu ce que c'est pour un pauvre cœur qui a senti pendant cinq mois, jour par jour, heure par heure, la vie l'abandonner, le froid de la tombe descendre lentement dans la solitude [? — dans *sa* solitude ?], la mort et l'oubli tomber goutte à goutte comme la neige ; sais-tu ce que c'est pour un cœur serré jusqu'à cesser de battre, que de se dilater un moment et de boire comme une goutte de rosée vivifiante ? Oh ! mon Dieu, je le sentais bien, je le savais ; il ne fallait pas nous revoir. Maintenant c'est fini ; je m'étais dit qu'il fallait revivre, qu'il fallait prendre un autre amour, oublier le tien, avoir du courage. J'essayais, je tentais du moins. Mais maintenant, écoute, j'aime mieux ma souffrance que la vie. Tu m'as permis de t'aimer ; vois-tu, tu te rétracterais que cela ne servirait de rien... Qu'est-ce que je viens faire, dis-moi, là ou là ? Qu'est-ce que cela me fait tous ces arbres, toutes ces montagnes, tous ces Allemands qui passent sans me comprendre ?... Qu'est-ce que cette chambre d'auberge ? Ils disent que cela est beau, que la vue est charmante, que la promenade est agréable, que les femmes dansent... Ce n'est pas la vie tout cela, c'est le bruit de la vie... Je t'en supplie, pas un mot, écoute : tout cela ne fera pas que tu prennes ta robe de voyage, un cheval ou une petite voiture et que tu viennes. Tu me dis que nous nous reverrons; que tu ne mourras pas sans m'embrasser... Tout cela est bon, mon ange,

tout cela est doux ; Dieu te le rendra. Mais j'aurai beau regarder ma porte, tu ne viendras pas y frapper, n'est-ce pas? Tu ne prendras pas un morceau de papier grand comme la main et tu n'écriras pas dessus : « Viens. » Il y a entre nous je ne sais quelles phrases, je ne sais quels devoirs, je ne sais quels événements... Eh bien ! tout cela est parfait ; il n'y a pas si long à dire. Je ne peux pas vivre sans toi. Voilà tout... »

De ces lettres, j'entends de celle-ci et de quelques autres, George Sand fut touchée profondément. Sa lettre du... (sans date, écrite au crayon) est d'une femme que la pitié ramène à l'amour et qui a tout à fait perdu son calme ordinaire : « Ah ! sans mes enfants à moi, comme je me jetterais dans la rivière avec plaisir ! » — Cela et toute la lettre du reste, à peu près, est d'une femme profondément troublée et par conséquent d'une femme qui aime. Ce n'est plus le ton des lettres de Venise.

Et puis... et puis, elle n'aime plus Pagello. En septembre 1834, George Sand n'aimait plus le docteur Pierre Pagello. Je ne dirai pas, selon la formule ordinaire, que cela tenait à diverses causes. Sans doute le fait que Pagello avait été tiré de son cadre et placé dans un autre où il n'était pas à son avantage a pu être pour quelque chose dans le revirement de cœur de George Sand. Nous savons vaguement par des ouï-dire (*Lui et Elle*, *Eux*, de Mme Collet) sans la moindre authenticité, du reste, que Pagello fut jugé à Paris très ridicule, et nous n'avons pas besoin de ces témoignages pour penser que Pagello fut un peu gauche dans la société de Paris, si

nouvelle pour lui et dont il ne savait rien, et qu'il fit un peu sourire. Cela, à la rigueur, a pu refroidir un peu George Sand. Mais George Sand me semble n'avoir jamais eu le sentiment du ridicule, ce que je ne songe certes pas à lui reprocher, et, tout compte fait, de ce que je viens de rappeler pour mémoire, on peut ne rien retenir du tout comme explication de l'évolution psychique de George Sand.

Seulement, et nous voici au point, en changeant de pays, Pagello avait changé de caractère. Il était devenu aussi insupportable que Musset. Il était devenu inquiet, soupçonneux, jaloux et homme qui fait des scènes. Il avait permis, il est vrai, que Musset et George Sand se revissent, et, même une fois, pour les adieux, loin de ses regards. Mais il était jaloux et se permettait d'avoir des soupçons et de faire des reproches. Il avait lu un mot, disait-il, d'une lettre de George Sand à Musset ; toute cette lettre, assure Musset lui-même ; et il tempêtait de tout son cœur. Cette lettre était une lettre envoyée par George Sand à Alfred de Musset le jour du départ de celui-ci pour Baden. Pagello prétendait que, Musset la lisant devant lui, lui Pagello avait surpris à la dérobée ces mots : « *Il faut que je sois à toi* », et que par discrétion il n'en avait pas voulu lire davantage, encore qu'il le pût (*non volli legger* (*sic*) *di piu, e lo poteva*). Musset assurait que, quand il avait lu cette lettre devant Pagello, Pagello n'en pouvait rien voir ; d'autre part que cette lettre, déposée par la gouvernante de Musset sur un canapé un certain soir, avait disparu dès le lendemain matin, était restée éloignée pendant une demi-journée au moins et

n'avait reparu que quelque dix-huit heures après le moment où elle avait été mise sur le canapé ; enfin que le cachet en était défait et refermé avec le pouce. — Dans les deux cas il y avait eu indiscrétion et, dans l'un des deux cas, indélicatesse. Toujours est-il que Pagello faisait des scènes.

Cette fois c'était trop. Pagello n'avait pas rempli peu à peu la mesure, comme Musset ; mais il l'avait comblée du premier coup. Comment ! Lui aussi ! — C'est, comme on verra plus loin, un mot de George Sand elle-même. — Lui aussi, jaloux ! Lui aussi, insupportable ! Il y a des gens, cependant, à qui il n'est pas permis d'être jaloux, à qui il n'est pas permis d'être assommants. Passe pour Musset. Mais Pagello ! Si Pagello se met à être aussi impossible que Musset... Au moins l'autre avait du génie.

On ne se fait pas ces raisonnements ; mais ils se font en vous. Ils se faisaient dans l'esprit de George Sand quand elle écrivait : «... Est-ce qu'avec toi je mesurais les mots. Pour d'autres que pour nous, ils eussent peut-être signifié autre chose, je n'en sais rien ; je sais, je croyais savoir, du moins, que pour *nous trois* ils manifestaient un amour de l'âme où les sens n'étaient pour rien. Eh bien ! voilà que tu t'égares et *lui aussi*, lui, lui-même qui dans son parler italien est plein d'images et de protestations qui paraîtraient exagérées si on les traduisait mot à mot ; lui qui, selon l'usage de là-bas, embrasse ses amis presque sur la bouche, et cela sans y entendre malice, le brave et pur garçon qu'il est ; lui qui tutoie la belle Crescini sans avoir jamais essayé à être son amant, enfin lui qui faisait à Giulia P. (je

t'ai dit qu'elle était sa sœur de la main gauche) des vers et des romances tout remplis d'*amore* et de *felicita*, le voilà ce pauvre Pierre, qui, après m'avoir dit tant de fois : *il nostro amore per Alf.*, lit je ne sais quel mot de ma réponse à toi le jour de ton départ et s'imagine je ne sais quoi. Tout de moi le blesse et l'irrite et, faut-il le dire, il part ; il est peut-être parti à l'heure qu'il est, et moi je ne le retiendrai pas... »

Il y eut donc rupture entre Pagello et George Sand vers le huit ou dix septembre, avant le quinze, et c'est pour cela que Musset revint précipitamment, vers la fin de septembre. Il croyait Pagello parti ou sur le point de partir, et il se sentait regretté, c'est-à-dire aimé. Voilà pourquoi il écrivait un peu à tout hasard dans la même lettre (du quinze): « Si tu n'avais pas rompu avec lui... » et, pensant qu'*il* n'était peut-être pas si parti que cela : « Que je revienne à Paris, cela te choquera peut-être et *lui* aussi. J'avoue que je n'en suis plus à ménager personne. S'il souffre, lui, eh bien ! qu'il souffre, ce Vénitien qui m'a appris à souffrir. Je lui rends sa leçon ; il me l'avait donnée en maître. »

En maître aussi, ou sentant bien qu'il allait le redevenir, Musset rentra à Paris, vers la fin de septembre. Pagello y était-il encore ? Je ne le crois pas ; mais il y a incertitude. Le texte qui le ferait croire est indécis. Le voici. Ce sont les mots que je souligne qui peuvent paraître amphibologiques : « Mon amour, me voilà ici... [à Paris]. Tu veux bien que nous nous voyions ; et moi si je le veux ! Mais ne crains pas, de moi, mon enfant, la moindre parole, la moindre

chose qui puisse te faire souffrir un instant... Fie-toi à moi, George ; Dieu sait que je ne te ferai jamais de mal... Je ne suis plus rien que ce que tu me feras. Sais-tu les paroles de Ruth à Noémi dans la Bible ? Je ne puis te dire autre chose. *Laissez-moi vivre de votre vie ; le pays où vous irez sera ma patrie, vos parents seront mes parents ; là où vous mourrez je mourrai, et dans la terre qui vous recevra, là je serai ensevelie.* Ainsi un mot. Dis-moi ton heure. »

Le *vous* du passage souligné pourrait faire croire que Musset veut vivre, selon l'ancien rêve, avec George Sand et Pagello. Seulement, après ce qu'il a dit de celui-ci dans sa lettre précédente, c'est bien invraisemblable. Le *vous* du passage souligné pourrait faire croire qu'il veut vivre avec George Sand et avec ses enfants. Mais, comme, si George Sand parle souvent de ses enfants, lui n'en parle jamais, cette seconde hypothèse est invraisemblable. Et enfin, voici presque certainement l'interprétation vraie, le passage que j'ai souligné est une citation. Ce sont les paroles de Ruth elle-même un peu abrégées (1), et c'est pourquoi Musset a écrit « *ensevelie* ». *Vous* veut donc dire *toi*, simplement, et il y a à croire que quand Musset écrivait cette lettre et quand George Sand lui avait accordé la permission de la voir, la rupture était définitive, et Pagello parti.

(1) « Ne me forcez pas à vous quitter et à m'en aller. Car en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous et partout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi. Votre peuple sera mon peuple et votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous mourrez me verra mourir et je serai ensevelie où vous le serez. Je veux bien que Dieu me traite dans toute sa rigueur si jamais rien me sépare de vous que la mort seule. »

George Sand n'a pas plus trompé Pagello qu'elle n'avait trompé Musset. Elle a remplacé Pagello par Musset comme elle avait remplacé Musset par Pagello. Un seul à la fois, c'était sa règle.

Ils devaient redevenir amants, étant, *tous les deux* je crois, plus amoureux que jamais, je dis l'un de l'autre. Il serait curieux de savoir s'ils le redevinrent vite ou après « beaucoup de mystères », comme dit La Rochefoucauld. Je suis porté à croire qu'ils le redevinrent assez vite ; mais je n'en sais rien. Toutes les lettres à partir de la réconciliation totale (qui ne fut pas la « réconciliation totale et douce » de Pascal) sont sans date. Cette dernière liasse, M. Décori l'intitule *globalement : Hiver 1834-1835*. C'est fort rationnel ; mais quelque chose autorise-t-il l'éditeur à mettre « hiver » dans un sens strict et à rejeter ainsi la réconciliation totale après le 21 décembre 1834 ? De fin septembre à fin décembre il y a trois mois. Cela me semble un peu long. Il y a des chances pour qu'il fût plus vraisemblable d'intituler cette liasse : « Automne et Hiver (symboliquement, du reste, ce serait plus juste) 1834-1835 ». Du reste je n'en sais rien.

Ce que l'on sait bien, à la vérité, c'est que, aussitôt que la réconciliation fut totale, la tempête recommença. George Sand a marqué cela très précisément dans cette inépuisable lettre (première de la série IV) qui contient toute leur histoire : « *J'en étais bien sûre* [ce sont les premiers mots : elle le connaît bien], j'en étais bien sûre que ces reproches-là viendraient *dès le lendemain* du bonheur rêvé et promis et que tu me ferais un crime de ce que tu avais accepté comme

un droit [la liaison avec Pagello]. En sommes-nous déjà là, mon Dieu ? Eh bien ! n'allons pas plus loin, laisse-moi partir. » — Et c'est ensuite qu'elle entre dans toute cette justification, point par point, de sa conduite, justification que j'ai examinée plus haut.

Là-dessus Musset demanda pardon ; puis tomba malade, et George Sand s'offrit de tout son cœur à l'aller soigner. N'oubliez jamais que, malgré tous ses torts, c'était la meilleure femme du monde. Musset guérit et recommença à être jaloux, indiscret, insolemment et tyranniquement interrogateur. George Sand en perdait la tête, et l'on sent que la neurasthénie la prend elle-même : « Pouvons-nous être heureux ? Pouvons-nous nous aimer ? Tu as dit que oui, et j'essaye de le croire ; mais il me semble qu'il n'y a pas de suite dans tes idées et qu'à la moindre souffrance tu t'indignes contre moi comme contre un joug. Hélas ! mon enfant, nous nous aimons, voilà la seule chose sûre qu'il y ait entre nous... Mais notre vie est-elle possible ensemble ?... »

Dans une autre lettre : « Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons ; mais notre cœur et notre vie servent d'enjeux, et ça n'est pas tout à fait aussi plaisant que cela en a l'air. Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle ensemble à Franchart ? Ce sera plus tôt fait... »

En un mot cela devenait tout à fait impossible. C'était une vie faite de mille morts. A la fin (cela semble avoir duré au moins dix-huit mois ! (1), ils

(1) La carte *p. p. c.* de Sainte-Beuve est datée, postérieurement par George Sand : « 1836, ou 37 ; 36 je crois. »

n'en pouvaient plus, ils étaient rendus l'un et l'autre. Sainte-Beuve intervint. Il n'était guère responsable de tout cela. Il l'était un peu, en ce sens que c'était lui qui avait fait connaître Alfred de Musset à George Sand. Il fut chargé de parler net ou d'écrire net à Musset, en même temps que George Sand refuserait non moins nettement de revoir Musset. Sur une dernière prière de Musset demandant à revoir George Sand avant de « partir », d'une part Sainte-Beuve mit chez Musset sa carte avec ces mots : « Mon cher ami, je venais vous voir pour vous prier de ne plus *voir ni recevoir* la personne que j'ai vue ce matin si affligée. Je vous ai mal conseillé en voulant vous rapprocher, trop vite du moins. Écrivez-lui un mot bon, mais ne la voyez pas ; cela vous ferait trop de mal à tous deux. Pardonnez-moi mon conseil à faux. *A bientôt.* » — Et d'autre part George Sand écrivait à Musset : « Non ! Non ! C'est assez !... Je te plains, je te pardonne tout ; mais il faut nous quitter. *J'en deviendrais méchante.* Tu dis que cela vaudrait mieux et que je devrais te souffleter quand tu m'outrages. Je ne sais pas lutter... Sainte-Beuve a raison. Ta conduite est déplorable, impossible. Mon Dieu ! à quelle vie vais-je te laisser ? L'ivresse, le vin et les filles, toujours ! Mais puisque je ne peux plus rien pour t'en préserver, faut-il prolonger cette honte pour moi et ce supplice pour toi-même ! Mes larmes t'irritent. Ta folle jalousie, à tout propos, au milieu de tout cela ! Plus tu perds le droit d'être jaloux, plus tu le deviens [ce qui veut dire, sans doute, que Musset avait d'autres maîtresses]. Cela ressemble à une punition de Dieu sur ta pauvre tête... »

Cette fois, ce fut fini. On causa un peu de cela dans Paris. Dans un salon, dit-on, on proposa comme bouts-rimés *Lélia* et *Délia* et l'on obtint le distique :

Celui même qui *Lélia*
Fut celui qui les *Délia*.

Et l'on parla d'autre chose ; et George s'en alla en Berri qui était son lieu de cure. Chopin devait paraitre seulement deux ans après à ce qu'il me semble.

Musset et George Sand avaient eu une aventure en son fond parfaitement banale, un peu misérable, ridicule plus qu'un peu, où les torts étaient partagés de telle sorte que je me défends absolument de rechercher de quel côté ils étaient plus grands ; et le moment était venu, qu'ils avaient trop retardé, où « chacun de son côté s'en va ».

Seulement ils avaient du génie tous deux et ce fut le contraire de la célèbre phrase de Flaubert : « Sur nos chaudrons cassés nous sonnons des mélodies à faire danser les ours quand nous voudrions attendrir les étoiles. » De leur vulgaire aventure, presque indigne d'être racontée à des ours, ils ont tiré des mélodies à faire palpiter tout le ciel.

II

Les principaux ouvrages où l'on retrouve l'écho des amours de Musset et de George Sand sont *les Nuits*, *le Souvenir*, *la Confession d'un enfant*

du siècle, *l'Histoire d'un merle blanc* (Alfred de Musset), — *Lélia*, *André*, *les Lettres d'un voyageur*, *Elle et Lui* (George Sand) — *Lui et Elle* (Paul de Musset).

Des *Nuits* je ne dirai rien : elles sont trop dans toutes les mémoires, de même que le *Souvenir*. Dans *l'Histoire d'un merle blanc* il n'y a en somme qu'une demi-page qui se rapporte très précisément à George Sand : « Dès cet instant nous travaillâmes ensemble. Tandis que je composais mes poèmes, elle barbouillait des rames de papier. Je lui récitais mes vers à haute voix, et cela ne la gênait nullement pour écrire pendant ce temps-là. Elle pondait ses romans avec une facilité presque égale à la mienne, choisissant toujours les sujets les plus dramatiques, des parricides, des meurtres, des rapts et même jusqu'à des filouteries, ayant toujours soin en passant d'attaquer le gouvernement et de prêcher l'émancipation des merlettes. En un mot, aucun effort ne coûtait à son esprit, aucun tour de force à sa pudeur. Il ne lui arrivait jamais de rayer une ligne, ni de faire un plan avant de se mettre à l'œuvre. C'était le type de la merlette lettrée. »

Dans *la Confession d'un enfant du siècle*, à se mettre dans cette hypothèse, exacte *en somme*, que Musset y a voulu raconter poétiquement ses amours avec George Sand, comme il avait dans sa correspondance annoncé qu'il le ferait, Musset donne le beau rôle à George Sand et le mauvais à lui-même. Il peint surtout les tortures et aussi les cruautés de la jalousie, d'abord de la jalousie rétrospective qu'il avait si bien connue, puis celles de la jalousie actuelle.

Il y peint « Octave » comme dépravé par une première trahison de femme et par la débauche où il s'est jeté pour s'étourdir de ce malheur ; comme incapable de ne pas soupçonner ; comme inquiet et méchant ; en dernier lieu comme capable du dévouement qui consiste à quitter la femme qu'on aime, qu'on fait souffrir injustement et qu'on sent qu'on fera toujours souffrir.

Détails curieux : le passage du *Livre de Ruth* qui est dans la *Correspondance* et que j'ai cité, est dans *la Confession d'un enfant du siècle.* — Le passage qui est dans la *Correspondance* : « Je me souviens qu'un jour au pont Royal je vis un homme se noyer... » est également dans *la Confession.*

Les passages où Musset peint « Octave » comme George Sand nous montre, dans la *Correspondance*, qu'Alfred de Musset était avec elle, sont très nombreux. Faire attention surtout à ceux-ci, parfaitement confirmatifs de tout ce que nous fait voir la *Correspondance* : « Plus j'allais, plus se développaient en moi, malgré tous mes efforts, les deux éléments de malheur que le passé m'avait légués : tantôt une jalousie furieuse, pleine de reproches et d'injures ; *tantôt une gaîté cruelle*, une légèreté affectée qui outrageait en plaisantant ce que j'avais moi-même de plus cher. Ainsi me poursuivaient sans relâche des souvenirs inexorables ; ainsi Brigitte, se voyant traitée alternativement comme une maîtresse infidèle ou comme une fille entretenue, tombait peu à peu dans une tristesse qui dévastait notre vie entière... » — « Lecteur, cela dura *six mois* [il semble qu'il abrège, à moins que George Sand, qu'on a vue

qui n'est pas sûre de la date et qui met sur la carte de Sainte-Beuve « 1836 *ou* 1837 » ne se soit trompée sur ces *deux* dates et qu'il ne faille lire : 1835]. Pendant six mois entiers Brigitte calomniée, exposée aux insultes du monde, eut à essuyer de ma part tous les dédains et toutes les injures qu'un libertin colère et cruel peut prodiguer à la fille qu'il paye. Au sortir de ces scènes affreuses, où mon esprit s'épuisait en tortures et déchirait mon propre cœur, tour à tour accusant et raillant, mais toujours avide de souffrir et de revenir au passé ; au sortir de là, un amour étrange, une exaltation poussée jusqu'à l'excès, me faisait traiter ma maîtresse comme une idole, comme une divinité. Un quart d'heure après l'avoir insultée j'étais à ses genoux ; dès que je n'accusais plus, je demandais pardon ; dès que je ne raillais plus, je pleurais. Alors un délire inouï, une fièvre de bonheur s'emparait de moi ; je me montrais navré de joie ; je perdais presque la raison par la violence de mes transports... »

Il faut mettre comme en parallèle ou en réplique des *Nuits* les dernières pages de *la Confession*, qui sont les plus belles du monde et qui sont comme *l'envers* des *Nuits*, comme *les Nuits* dans le sens de la bonté, de la douceur reconquise, de la sérénité péniblement atteinte, mais enfin recouvrée.

L'histoire du « verre de Pagello » est dans la Confession d'un enfant du siècle. Notez ceci. J'y reviendrai à propos de *Lui et Elle.*

Je n'ai pas besoin de dire que les *Lettres d'un voyageur*, les premières surtout, sont toutes pleines du souvenir de Musset. Elles ne sont pas amères, et

bien au contraire, et Musset, comme on le voit par la *Correspondance*, en fut profondément touché. Elles ne sont pas amères, d'abord parce que George Sand n'eut jamais de rancune, comme on le verra même par *Elle et Lui*, ensuite parce qu'elles ont été écrites en 1834, à Venise, après le départ de Musset de Venise, avant les *secondes amours de Paris*, alors que George Sand avait des torts et alors que Musset en avait moins qu'il n'en eut plus tard.

Dans *André* il n'y a rien qui se rapporte d'une façon précise, circonstancielle du moins, aux amours d'Alfred de Musset et de George Sand. Il y a seulement cette situation générale, très chère, de tout temps, à George Sand, d'une femme forte aimant un jeune homme plus faible, plus nerveux, plus débile de caractère et de volonté, et la peinture d'une affection où se mêlent l'amour proprement dit et l'amour maternel. Songez à *Lucrezia Floriani* et à quelques autres.

Dans *Jacques*, écrit complètement (ou achevé) en Italie en 1834, je ne vois rien qui rappelle Alfred de Musset, ni les amours de Venise, si ce n'est la thèse générale si fameuse, qui est que l'amour constitue un *droit* devant qui tout doit s'incliner ; — si ce n'est ceci encore, si l'on veut, que George Sand tout environnée de jeunes gens, considérait, quoique âgée de trente ans elle-même, un homme de trente ans comme un vieillard. Jolie boutade de Théophile Gautier à ce sujet (dans son feuilleton du 30 novembre 1846 sur une pièce de G. Lemoine et d'Ennery) : .... « nous faisions cette réflexion que Duriveau et Chambellan, présentés

tous deux comme des podagres, des étripés, des infirmes, des barbons, avaient quarante ans. Cela nous remettait en mémoire un roman de George Sand, où le héros, dépeint comme un vieillard, est âgé de vingt-neuf ans et abandonné par sa femme comme trop centenaire. C'est *Jacques*, si notre mémoire est fidèle. Nous verrons bientôt des vaudevilles où des jeunes filles innocentes et pures seront sacrifiées par des parents avares à des Cassandres mineurs. » (Age de Gautier en 1846 : trente-cinq ans.)

Dans *Lélia*, qui fut écrite une première fois avant et pendant les *premières amours de Paris*, avant juin 1833 ; mais qui fut remaniée et fort augmentée à Venise en 1834, il est beaucoup question de Musset et de George Sand. Il n'est presque question que d'eux. Lélia, c'est ce que George Sand, en ses moments de rêverie idéaliste, aurait voulu être. Sténio, c'est Musset très vrai, très réel, à peine un peu poussé au noir, presque historique et documentaire.

Il y a un portrait physique de Musset, très précieux, qu'il faut relever : « Quoi de plus pur et de plus suave que cet enfant ? Je n'ai point vu de physionomie d'un calme plus angélique, ni de bleu dans le plus beau ciel qui fût plus limpide et plus céleste que le bleu de ses yeux. Je n'ai pas entendu de voix plus harmonieuse et plus douce que la sienne : les paroles qu'il dit sont comme les notes faibles et veloutées que le vent confie aux cordes de la harpe. Et puis, sa démarche lente, ses attitudes nonchalantes et tristes, ses mains blanches et fines, son corps frêle et souple, ses cheveux d'un ton si

doux et d'une mollesse si soyeuse, son teint changeant comme le ciel d'automne, ce carmin éclatant qu'un regard de vous répand sur ses joues (1), cette pâleur bleuâtre qu'un mot de vous imprime à ses lèvres, tout cela c'est un poète, c'est un jeune homme vierge... ».

Il y a, trop courtement, une indication sur les sentiments de George Sand à l'endroit de Musset aux commencements de leur liaison : « J'essaye d'aimer un poète, dit Lélia. Je vois en lui le sentiment de l'idéal tel que je l'ai conçu quand j'étais jeune comme lui ; mais je crains de découvrir en lui ce besoin d'épouser la terre et ses vulgaires intérêts, qui, tôt ou tard, flétrit le cœur de l'homme et lui enlève son rêve de perfection... »

Il y a un portrait de Musset dans l'orgie et dans la débauche avec sa faiblesse physique et son indomptable impertinence et insolence (cinquième partie, XLVI).

Il y a un *Musset à Paris*, dans le monde parisien et dans tous les mondes parisiens, quelque chose comme Musset corrompu par Paris : «... mais ce qui le charma le plus, ce fut de trouver un monde tout fait pour son égoïsme et une race toute semblable, et par instinct et par goût, à ce qu'il était devenu par faiblesse et par désespoir. Il fut émerveillé de voir ériger en principe et pratiquer systématiquement, raisonnablement, ce qu'il avait fait jusqu'alors par défi et par délire. Il entendit des professeurs justifier, du haut de leur philosophie,

(1) C'est Trenmor qui parle à Lélia.

tous les caprices. tous les mauvais désirs, toutes les méchantes fantaisies, sous prétexte que l'homme n'a pas d'autre guide que sa raison et pas d'autre raison que son instinct... Sténio cessa donc d'être fou ; il devint spirituel, élégant et froid. Il hanta les salons et les tavernes, portant dans les tavernes les belles manières d'un grand seigneur et dans les salons l'impertinence d'un roué. Les prostituées le trouvèrent charmant ; les femmes du monde, original. Il suivit religieusement les modes. Il dépensa son génie dans les albums et fut inspiré tous les soirs en chantant devant trois cents personnes ; après quoi il discutait sur la passion et sur le génie, sur la science, sur la religion, sur la politique, sur les arts, sur le magnétisme : et à minuit il allait souper avec les filles... »

L'histoire de Sténio se termine, comme on sait, par le suicide de Sténio, qui est presque une vérité, Musset ayant été, à plusieurs reprises, très près du suicide, de 1833 à 1836.

Inutile de dire que Musset s'est reconnu dans Sténio. Il s'appelle lui-même de ce nom, plusieurs fois, dans la *Correspondance*.

J'arrive enfin à *Elle et Lui* et à *Lui et Elle*.

Musset mourut en 1857. En 1859 parut *Elle et Lui*, c'est-à-dire l'histoire, arrangée en roman, des amours de George Sand et de Musset. C'était une idée malheureuse de la part de George Sand. Si partagés qu'eussent été les torts, elle devait bien sentir qu'elle en avait. Peut-être, évidemment, elle ne le sentait pas du tout. Je ne ferai point les plaisanteries commodes sur la facilité des femmes à oublier leurs

fautes. Femmes et hommes, nous en sommes tous là. Quand les torts sont partagés nous ne songeons qu'à ceux de notre adversaire, et quand nous avons été seuls coupables, c'est alors que nous ne pardonnons pas l'offense que nous avons faite. Quoi qu'il en soit, George Sand se jugea parfaitement à l'abri de tout reproche et raconta naïvement ces aventures en s'y donnant ou plutôt en *s'y voyant* le beau rôle, ce qui, en pareil cas, est inévitable.

Sauf ce parti pris de bienveillance sur l'héroïne, il faut savoir et il faut dire qu'*Elle et Lui* est très véridique, très rapproché, au moins, de la vérité. Les souvenirs de George Sand étaient très exacts, et elle n'a péché que par omission : elle n'a pas dit toute la vérité ; mais elle n'a rien dit qui ne fût vrai. Voyez la lettre de déclaration de Laurent (Musset). Ce n'est pas celle de Musset ; mais c'en est tout à fait l'esprit et le tour, et quand on a lu la *Correspondance* on trouve que l'état d'âme de *Thérèse* est bien exactement celui qui a dû être celui de George Sand sur le reçu de cette lettre : « Thérèse fut profondément affligée de cette lettre. Elle en fut frappée comme d'un coup de foudre. *Son amour ressemblait si peu à celui de Laurent, qu'elle s'imaginait ne pas l'aimer d'amour...* Il n'y avait pas d'ivresse dans le cœur de Thérèse, ou, s'il y en avait, elle y était entrée goutte à goutte, si lentement qu'elle ne s'en apercevait pas et se croyait aussi maîtresse d'elle-même que le premier jour... Pourquoi m'a-t-il trompée ? Pourquoi m'a-t-il fait croire qu'il était tranquille auprès de moi ?... » etc.

Tout cela est vrai. Lisez la lettre de Musset (n° 8)

antérieure de quinze jours, de huit jours peut-être — on voudrait avoir les dates, mais on ne les a pas — à la lettre de déclaration : «... Vous me connaissez assez pour être sûre à présent que jamais le mot ridicule... ne sortira de mes lèvres. Il y a la mer Baltique entre vous et moi sous ce rapport. Vous ne pouvez donner que l'amour moral et je ne puis le rendre à personne... Mais je puis être, si vous m'en jugez digne, non pas même votre ami, mais une espèce de camarade sans conséquence et sans droits, par conséquent sans jalousie et sans brouilles... »

Donc la page d'*Elle et Lui* est la vérité même. — De même, plus tard, les scènes de Venise sont beaucoup *moins* dramatiques et romantiques qu'elles n'ont été dans le réel, mais elles sont exactes. George Sand et Pagello ont persuadé à Musset qu'il fallait s'éloigner et qu'il était beau de s'éloigner en les bénissant, vous vous rappelez, et il y eut une scène grandiose et solennelle tout à fait dans le goût de 1830. Dans l'imagination refroidie, mais dans la mémoire fidèle de George Sand, cela devient ceci : « Si vous aimez Thérèse comme je le crois, dit Laurent à Palmer (Pagello), mon cher ami, faites que Thérèse vous aime. Je ne peux pas en être jaloux, bien au contraire. Comme je l'ai rendue assez malheureuse et que vous serez excellent pour elle, j'en suis certain, vous m'ôterez par là un remords que je ne tiens pas à conserver... Est-ce que je vous offense en parlant ainsi? Telle n'est pas mon intention. J'ai de l'amitié pour vous, de l'estime et même du respect, si vous voulez... » — Palmer répond : «... Je vous épargne des conseils ou des reproches qui viennent trop

tard. Je vous ai crus faits l'un pour l'autre; je suis persuadé, à présent, que le plus grand bonheur et le seul que vous puissiez vous donner l'un à l'autre, c'est de vous quitter. Quant à mes sentiments personnels pour Thérèse, je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger, et quant à ceux que je pourrais parvenir à lui inspirer, c'est, après ce que vous venez de dire, une supposition que vous n'avez plus le droit d'émettre devant moi ; encore moins devant elle. — C'est juste, répondit Laurent, d'un air dégagé, et j'entends fort bien ce que parler veut dire. Je vois que maintenant je serais de trop ici et je crois que je ferai aussi bien de m'en aller pour ne gêner personne. » Il partit en effet pour Florence. — Cette transmission des pouvoirs est beaucoup plus tranquille et protocolaire qu'elle ne fut dans la vérité; mais elle est absolument exacte. Ce n'est pas le compte rendu sténographique; mais c'est le compte rendu analytique.

La fameuse lettre de la *Correspondance*, celle que j'ai appelée la lettre inépuisable, celle où George Sand se justifie d'avoir « trompé » Musset ou plutôt prouve qu'elle ne l'a pas trompé puisqu'il y avait eu rupture avec Musset *avant* la liaison avec Pagello, cette lettre est dans *Elle et Lui* sous forme de dialogue : Laurent dit : «... Dites, je le veux, la vérité! J'en mourrai, je le sens; mais je ne veux pas être trompé! — Trompé! dit Thérèse,... de quel mot vous servez-vous là? Est-ce que je vous appartiens? Est-ce que, depuis la première nuit que vous avez passée dehors, à Gênes, après m'avoir dit que j'étais votre supplice et votre bourreau, nous n'avons pas

été étrangers l'un à l'autre? Est-ce qu'il n'y a pas de cela quatre mois et plus... Si vous ne comprenez pas le sentiment qui m'a ramenée à votre lit d'agonie et qui m'a retenue jusqu'à ce jour auprès de vous pour achever votre guérison par des soins matériels, c'est que vous n'avez jamais rien compris à mon cœur... »

La seule inexactitude est que George Sand affirme ici qu'entre la rupture avec Musset et la liaison avec Pagello il s'est écoulé *quatre mois et plus*, tandis que la correspondance prouve que c'est à Venise et quand déjà George Sand connaissait Pagello (je dis *connaissait*, rien de plus) qu'a eu lieu la rupture entre George Sand et Musset.

La séparation définitive entre Musset et George Sand, à Venise, est rapportée dans *Elle et Lui* d'une manière très exacte. On sait les allusions que fait Musset dans la *Correspondance* à cette « dernière semaine », si heureuse, si douce, pleine de *triple* amitié et de *triple* confiance. *Elle et Lui :* « Thérèse n'avait d'autre projet arrêté pour elle-même que d'aller où Laurent n'irait pas [dépouillé d'artifice]; mais en le voyant si fatigué de la crise de la veille, elle dut lui promettre de passer à Florence encore une semaine... Cette semaine fut peut-être la meilleure de Laurent. Généreux, cordial, confiant, sincère, il était entré dans un état d'âme où il ne s'était jamais senti, *même durant les premiers huit jours de son union avec Thérèse.* La tendresse l'avait vaincu, pénétré, on peut dire envahi. Il ne quittait pas ses deux amis, se promenant avec eux en voiture aux *Cascines*, aux heures où la foule n'y va pas,

mangeant avec eux, se faisant une joie d'enfant d'aller dîner dans la campagne en donnant le bras à Thérèse alternativement avec Palmer, essayant ses forces en faisant un peu de gymnastique avec celui-ci... »

Et je vous laisse sourire ; je ne m'occupe en ce moment que de la question d'exactitude.

La première lettre de Musset après son départ de Venise, la *lettre de Genève*, est *figurée* à peu près exactement dans *Elle et Lui*. « Laurent » y demande pardon, y parle de la « maladie morale » dont il a été atteint pendant tout son séjour en Italie : « Ne penses-tu pas, Thérèse, que, marchant vers cette épouvantable maladie physique, dont tu m'as sauvé par miracle, j'ai pu, trois ou quatre mois à l'avance, être sous le coup d'une maladie morale qui m'ôtait la conscience de mes paroles et de mes actions ?... » — Il y parle du gilet neuf et du joli volume. Il ajoute qu'il a suivi une jolie fille. Cela, c'est ajouté. C'est le coup de pouce. Ce n'est pas très grave quand il s'agit de Musset. D'autant qu'il est dit que « Laurent » n'a suivi la jolie fille que quelques minutes et a perdu sa trace par distraction. L'inexactitude, quoique intentionnelle cependant, est très vénielle.

La façon dont, un peu plus tard, George Sand fait parler « Laurent » de « Palmer » est très exacte : « Je suis fier de moi-même à présent. Tous mes anciens amis jugeraient que j'ai été un sot, ou un lâche de ne pas tâcher de tuer mon rival en duel... Mais j'ai pourtant la conduite que tu sais avec autant de résolution que de joie. C'est que je ne suis pas une brute... Parle-moi donc de Palmer et ne

crains pas que j'en souffre... Ce sera ma consolation et ma joie aux heures de spleen. Ce sera ma force aussi... Dis-moi que tu es heureuse... Je me dirai que c'est un peu mon ouvrage. » — C'est parfaitement de ce ton que Musset écrivait à George Sand en mai 1834. Le seul tort de George Sand était de prendre cela à la lettre et de parler, en effet, de Pagello à Musset. George Sand a toujours manqué de psychologie.

La fin de *Elle et Lui* est toute romanesque. Cependant quelque chose qui dans le roman a paru invraisemblable à tous les lecteurs est la vérité même. C'est le changement de caractère de Palmer. Les lecteurs de *Elle et Lui* ont cru que c'était une des manifestations du défaut presque constant de George Sand : faire changer ses personnages de caractère quand elle a besoin de cela. Mais non, c'est la vérité. Le placide Pagello est, comme on sait, devenu mouton enragé à Paris.

D'autre part, les relations Pagello-Musset avant le départ de Musset pour Baden sont fidèlement rapportées (en résumé) : « ... Laurent s'esquiva en voyant que c'était comme un parti pris chez Palmer de le laisser seul avec Thérèse, apparemment pour les surveiller ou les surprendre Il rentra chez lui fort triste, en se disant que Thérèse n'était peut-être pas très heureuse et un peu content aussi, malgré lui, de pouvoir se dire que Palmer n'était pas au-dessus de la nature humaine, comme il se l'était imaginé et comme Thérèse le lui avait dépeint dans ses lettres. »

Nous passons rapidement sur les huit jours qui

suivirent, *huit jours qui firent, d'heure en heure, tomber plus bas l'héroïque roman rêvé plus ou moins fortement par ces trois malheureux amis* [ici vérité absolue]. La plus illusionnée avait été Thérèse [?] puisque, après des craintes et des prévisions assez sages, elle s'était résolue à engager sa vie [avec Palmer] et que, quelles que fussent désormais les injustices de Palmer, elle devait et voulait lui tenir parole. *Palmer l'en dégagea tout à coup, après une série de soupçons plus outrageants par le silence que ne l'avaient été toutes les injures de Laurent.*

Elle et Lui est donc très exact en son ensemble. *Elle et Lui* est historique. Tout ce qui dans *Elle et Lui* est vérifié par la *Correspondance* permet de croire que les *choses importantes et où l'amour-propre de George Sand n'est pas engagé*, qui sont dans *Elle et Lui* et qui ne sont pas vérifiées par la *Correspondance*, sont vraies aussi ou à très peu près. Ainsi les scènes de Franchart, les hallucinations de Musset, Musset se voyant lui-même extérieurement, phénomène pathologique très connu du reste et classique. — Comparez d'ailleurs *la Nuit de décembre.*

En général, sauf le trop beau rôle que George Sand s'y donne trop constamment, on peut donc se fier à *Elle et Lui*. Ce n'est pas un petit service que nous a rendu ici la publication de la *Correspondance.*

Lui et Elle est beaucoup moins historique. Il ne l'est presque pas. *Lui et Elle*, d'abord, n'est pas souvenirs de Musset. Les souvenirs de Musset, et récents, sont plutôt dans *la Confession d'un enfant du siècle.* — *Lui et Elle* c'est l'écho des rancunes de

Musset confiées à Paul de Musset, et l'écho aussi des rancunes de la famille de Musset, qui avait ses bonnes raisons pour ne pas aimer George Sand (1). Musset, comme on le voit par *la Confession d'un enfant du siècle*, avait commencé, trop modestement à mon avis, par le remords. Plus tard le ressentiment et la colère étaient venus. *Les Nuits* sont de 1835-1837. L'apaisement, mêlé encore de quelque rancune, ne devait venir que plus tard encore (*Souvenir*, 1841).

Le ressentiment et la colère lui étaient venus : d'abord parce qu'il était resté amoureux et qu'il avait violemment aimé, et « qu'on n'a souvent d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés », et que « plus on aime une maîtresse, plus on est près de la haïr » ; ensuite (et ceci est une grande raison pour un homme, encore plus, beaucoup plus que pour une femme), parce qu'il avait cru comprendre que Pagello avait été beaucoup plus aimé que lui, plus sensuellement, plus voluptueusement, en quoi je crois qu'il ne se trompait pas ; enfin (et ceci est une grande raison pour un homme, encore plus, beaucoup plus pour un homme que pour une femme), parce qu'il a fini par s'imaginer, en quoi il ne se trompait peut-être qu'à moitié, qu'à Venise on l'avait berné et qu'il avait été dupe d'une comédie sentimentale, « d'un roman héroïque », comme dit George Sand, qu'on avait joué devant lui et dans

(1) Mme Lardin de Musset a dit, assure-t-on : « Il [Musset] ne s'est pas tué ; mais il a contracté une maladie de cœur dont il est mort jeune. » — C'est la tradition de la famille.

lequel on l'avait fait jouer et où l'on l'avait joué.

Suivons la succession probable de ses sentiments. A Venise il voit dans Pagello un amoureux platonique... presque platonique, qui consolera George Sand du mal que Musset lui a fait, qui la bercera, qui la dorlotera. C'est dans ces idées et sentiments, certainement, qu'il est parti. George Sand l'y a entretenu par toute sa correspondance de Venise. Relisez-la à ce point de vue.

Mais George Sand *revenant à Paris avec Pagello*, cela est trop significatif pour qu'une terrible jalousie sensuelle ne naisse pas au cœur de Musset. De là la passion même de Musset pour George Sand en 1835 ; c'est une passion faite de jalousie sensuelle. C'est le « Elle ne sera plus qu'à moi, la misérable ! » de *Paul Forestier*. Que celui qui n'a pas connu cela... De là les questions, les interrogations, les interrogatoires furieux et intolérables, dont George Sand se plaint si fort, sur les relations de George Sand et de Pagello. De là les continuelles scènes de 1835. Il n'y a rien de plus clair.

Et enfin Musset revenant toujours, maladivement, au passé, le reconstituant, avec sa brûlante imagination, conformément à sa rancune, peut-être à faux, mais d'une manière, en tous cas, très vraisemblable pour un jaloux, il se met très fermement dans la tête que George Sand l'a trompé, intégralement trompé, c'est-à-dire qu'elle a été la maîtresse de Pagello *avant* sa rupture avec Musset, ce qui serait possible, puisqu'il est très vrai que George Sand *connaissait* Pagello avant cette rupture. Et Musset : 1° est sensuellement jaloux, et de cela il lui est

toujours resté quelque chose ; 2° est l'homme qui croit qu'on l'a berné, et de ceci le tout lui est resté toujours : un homme peut oublier cela, il ne le pardonne jamais.

Or toutes ces rancunes, il les a versées dans ses conversations avec Paul de Musset, et c'est avec les souvenirs de ces conversations, sans compter son ressentiment personnel, que Paul de Musset a fait son livre.

Voilà pourquoi, si l'on en croit la lettre de George Sand à Sainte-Beuve (20 janvier 1861), et je ne la mets pas en doute, Alfred de Musset a dit à Papet : « Il n'y a qu'une chose que j'exige de vous, donnez-moi votre parole d'honneur que jamais vous ne remettrez rien [de ces lettres] à mon frère. » Il craignait que Paul de Musset ne tirât trop grand parti, et dans le sens défavorable à George Sand, de ces documents, ou n'en détruisît la partie défavorable à Musset, etc., sachant bien, et ceci est un remords qui lui fait honneur, dans quel état d'âme il avait mis lui-même son frère relativement à tout cela.

Pour tout dire, même ce à quoi je ne crois nullement, il est possible aussi que même la loyauté de Paul de Musset fût suspecte. Sainte-Beuve écrivait à George Sand (lettre inédite jusqu'au 11 juin 1904, communiquée au *Figaro* par M. Decori, publiée le 11 juin 1904 par ce journal), Sainte-Beuve écrivait à George Sand le 30 janvier 1861 : « ... Je connais à fond « l'adversaire », celui qui veut paraître jouer le beau rôle, et je sais ce que le frère en disait *in extremis...* » — Cela peut signifier le plus grand

mal de Paul de Musset, être pris pour une accusation terrible ; mais Sainte-Beuve est un ami de George Sand ; il est irrité de la publication de *Lui et Elle* ; il veut consoler George Sand un peu effarée ; son expression dépasse peut-être sa pensée ; — et enfin cela peut vouloir dire seulement : « Musset a dit que Paul de Musset avait trop de haine pour George Sand. » Je ne suis pas disposé à tenir très grand compte de cette lettre, tout au moins insuffisamment explicite, de Sainte-Beuve.

Quoi qu'il en soit, *Lui et Elle* est *surtout* l'écho des rancunes d'Alfred de Musset versées pendant vingt ans dans le cœur de Paul. Examinons ce livre à ce point de vue. — Paul de Musset semble n'avoir rien su de Fontainebleau, de Franchart. Il n'en dit que ceci, qui semble bien faux ; car quinze jours à la campagne sans querelle... ! Enfin il en dit ceci : « Nos amoureux avaient le dessein de passer une semaine à *Moret*. Ils y restèrent plus de quinze jours, sans qu'il s'élevât entre eux aucun nuage... sans une seconde d'ennui ou de lassitude d'être ensemble... La pluie et les premiers froids eurent seuls le pouvoir de les faire déloger. » — Il est probable que Musset, qui, du reste comptait Franchart au nombre de ses bons souvenirs (*Correspondance — Souvenir*), n'en a pas dit un mot, si ce n'est de satisfaction, et sans insister, à Paul de Musset.

Paul de Musset indique qu'en Italie il y eut des discussions *littéraires* entre George Sand et Musset et mépris exprimé par Musset à George Sand comme auteur. Très vraisemblable ; mais pas un mot relatif

à cela dans la *Correspondance* (ni, du reste, dans *Elle et Lui*). Pour ne rien omettre, rappelons-nous cependant que George Sand écrit quelque part dans la *Correspondance* : « Tu me traitais de bête ».

Il y a dans *Lui et Elle* mention d'infidélités légères ou au moins apparentes, de George Sand à Musset, *avant Venise*. Rien là-dessus, absolument rien dans la *Correspondance*. Il est probable que, son imagination travaillant, Musset aurait dit à son frère : « Et même avant Pagello... A Florence... Un certain jeune homme qu'elle disait fils de son bijoutier. » Il est possible ; mais rien de cela dans la *Correspondance*.

Pour l'histoire de Venise, on sait assez que *Elle et Lui et Lui et Elle* sont en complet désaccord. *Lui et Elle* est en désaccord aussi avec la *Correspondance*. Dans la *Correspondance* Pagello intervient dès la maladie de George Sand, antérieure à celle de Musset. Dans *Lui et Elle* il intervient au commencement de la maladie de Musset et devient tout de suite l'amant de George Sand. Musset aura raconté les choses ainsi à Paul de Musset, n'ayant fait attention à Pagello que quand il a été malade lui-même ; ou Paul aura raconté les choses ainsi pour les rendre plus dramatiques ; ou parce qu'il se les rappelait de la sorte. Ne jamais oublier que *Lui et Elle*, comme *Elle et Lui*, sont des souvenirs lointains et qu'il n'y a que la *Correspondance* qui compte.

Deux épisodes *semblent* complètement inventés par Musset, l'épisode *du verre* et l'épisode de *la lettre* — Musset étant malade, alité, et George Sand et Pagello ayant soupé dans sa chambre, hors de la

portée de son regard, eux sortis, Musset se serait soulevé sur son lit et aurait vu qu'il n'y avait qu'un verre sur la table où ils avaient soupé. — Une lettre griffonnée par George Sand et où il était question de « *folie* » aurait épouvanté Musset, lui aurait fait croire que Pagello et George Sand voulaient le faire enfermer. Musset a couru après la lettre déchirée et jetée par la fenêtre. George Sand aussi. Le vent l'avait emportée ; elle ne se retrouva jamais... etc.

Ces deux épisodes sont, sans doute, exagérés, tournés au roman tragique ; mais il faut bien savoir qu ils ne sont pas, complètement au moins, de l'invention de Paul de Musset. Ils semblent avoir tous deux un fondement vrai.

Du verre, la *Correspondance* ne dit absolument rien ; mais il y est fait une allusion très claire, plus qu'une allusion, dans *la Confession d'un enfant du siècle*, ce qu'on n'a pas remarqué, je m'en souviens, même en 1860. Or, ceci est très important.

Voici le passage de *la Confession d'un enfant du siècle* : « Un soir que Smith avait dîné avec nous, je m'étais retiré de bonne heure et je les avais laissés ensemble. Comme je fermais ma porte j'entends Brigitte demander du thé. Le lendemain, en entrant dans sa chambre, je m'approchai par hasard de la table et, à côté de la théière, je ne vis qu'une seule tasse. Personne n'était entré avant moi et par conséquent le domestique n'avait rien emporté de ce qu'on avait servi la veille. Je cherchai autour de moi sur les meubles si je voyais une seconde tasse et je m'assurai qu'il n'y en avait pas. « Est-ce que Smith est rentré tard ? demandai-je à Brigitte. — Il est

resté jusqu'à minuit. — Vous êtes-vous couchée seule ou avez-vous appelé quelqu'un pour vous mettre au lit ? — Je me suis couchée seule. Tout le monde dormait dans la maison. » Je cherchais toujours. Les mains me tremblaient... Je tenais cependant la tasse et j'allais et venais par la chambre. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire et je la lançai sur le carreau. Elle s'y brisa en mille pièces, que j'écrasai à coups de talon. »

L'épisode *du verre* semble donc avoir un fond de vérité.

L'épisode de *la lettre* aussi. Cet épisode devient dans *Lui et Elle* tout un roman sinistre où George Sand menace formellement et par paroles Musset de le faire enfermer sur certificat de Pagello. Tout cela est imaginaire. Mais il y a eu une histoire de lettre : et *on a la lettre* ; elle ne s'est pas perdue. Voici à quoi se réduit l'histoire de la lettre :

Musset a été très malade la nuit précédente. Au matin George Sand écrit au crayon en italien, sur le premier chiffon venu, les mots suivants : « Il a été très malade cette nuit, le pauvre. Il croyait voir des fantômes autour de son lit et il criait toujours : « Je suis fou, je deviens fou » (ces trois derniers mots en français dans le texte) Je crains beaucoup pour sa raison. Il faut savoir du gondolier s'il n'a pas bu du vin de Chypre dans la gondole, hier. S'il n'était qu'ivre... »

Ce billet était très vraisemblablement écrit afin de « renseigner le médecin, en dehors du malade, pour ne pas alarmer celui-ci », comme dit M. Decori dans une note. Musset fit un mouvement et George

Sand mit le billet dans sa poche. Il s'aperçut de ce geste et demanda à voir le billet. Elle s'y refusa, en quoi elle eut le plus grand tort, alarmant ainsi le malade beaucoup plus que n'eût fait le billet montré et lu. « Elle ne le lui montra que beaucoup plus tard », dit M. Decori. Quand ? Sans doute pendant les *secondes amours de Paris*, en 1834-1835.

On voit ici très nettement la genèse des imaginations de Musset, des conversations de Musset avec son frère et enfin de *Lui et Elle*, qui est le résultat de tout cela. Musset a eu à Venise des soupçons étranges sur ce billet qu'on refusait de lui faire voir. Il y a eu une scène. Revenu à Paris, il y songe encore, et fortement, puisqu'il écrit dans sa lettre du 30 avril (1834) : «... *Je me souviens bien de cette nuit de la lettre.* Mais, dis-moi, quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu ? Me disais-tu que tu m'aimais ? N'étais-je pas averti ? Avais-je aucun droit ? » Cela veut dire qu'au 30 avril 1834 il n'a pas encore vu la lettre, et la considère comme une lettre de confidence amoureuse à Pagello : « Quand tous mes soupçons seraient vrais [quand tu aurais été la maîtresse de Pagello], en quoi me trompais-tu ? Tu m'avais averti. Tu avais rompu avec moi. Je n'avais aucun droit ». Rien jusqu'à présent de l'idée d'une machination tendant à le faire enfermer.

Plus tard, je suppose en décembre 1834, George Sand lui montre la lettre. Sur cette lettre où il est question de folie, son imagination travaille ; et plus tard encore, quand il a rompu avec George Sand, il dit à son frère : « Et même, je crois bien qu'ils ont

voulu me faire passer pour fou. Il y a une lettre qu'elle ne voulait pas me montrer, que j'ai vue plus tard, où il était question de cela » Sur quoi, vingt ans plus tard encore, Paul de Musset écrit toute la scène de violences, de menaces, de lettre cachée, jetée, cherchée. perdue, que vous pouvez lire dans *Lui et Elle.*

Voilà la genèse de *Lui et Elle.* Plus j'y songe, plus je considère *Lui et Elle* comme l'écho des conversations d'Alfred de Musset irrité avec son frère, qui ne cherchait pas précisément à le calmer.

Il n'y a qu'un mensonge pur et simple, à mon avis, dans *Lui et Elle.* Ce sont les lettres attribuées à George Sand, les lettres de « William Caze ». Elles sont adroitement faites, mais elles sont évidemment fabriquées. Elles sont d'un style brusque, coupé, saccadé, qui est le contraire même du style de George Sand, même très émue. Et d autre part, sans être d'un très grand mérite littéraire, elles sont d'une allure, d'un style « à la *Religieuse portugaise* », qu'il me semble difficile que Paul de Musset ait attrapé. Elles seraient d'Alfred de Musset lui-même, en un jour de bonne humeur féroce, s'amusant à parodier la manière de George Sand et la sienne propre, comme il faisait la caricature de George Sand et la sienne propre, que cela ne m'étonnerait pas extrêmement. Je reconnais que l'hypothèse est un peu extravagante. « C'est une vision », comme dit Mme de Sévigné. Enfin ces lettres agacent ma curiosité.

Le mensonge de Paul de Musset consiste à dire que ce sont bien des lettres de « William Caze » non

rendues à elle et retrouvées dans un tiroir. Il est constant que Musset a remis à Papet *toutes* les lettres qu'il avait reçues de George Sand. George Sand le fait clairement entendre dans sa lettre à Sainte-Beuve du 20 janvier 1867. Et elle le dit nettement dans sa lettre testamentaire à M. Aucante du 10 mars 1864 : « Vous connaissez *toutes* les lettres qui m'ont été écrites par Alfred de Musset et *toutes* celles qu'il a reçues de moi. »

Sauf cela, il faut considérer *Lui et Elle* comme *la façon dont Alfred de Musset, vers 1840, se figurait ses anciennes relations avec George Sand.*

Résumons. George Sand et Musset ont tenu tous deux à ce que cette *Correspondance* fût *conservée*. «... On s'offrit de tout brûler, mais on ne pouvait s'y résoudre ; on sentait qu'on avait là une grosse part de son âme... » (George Sand à Sainte-Beuve) ; George Sand a tenu particulièrement à ce que cette *Correspondance* fût *publiée*. Ils ont eu tort tous les deux. Cette correspondance leur fait plus de tort que de bien à l'un et à l'autre. « N'écrivez jamais, ou brûlez toujours », c'est mon conseil aux amoureux. — Pour l'histoire littéraire, la publication de cette *Correspondance* est très utile, parce qu'elle jette des lumières toutes nouvelles et assez vives sur les plus importants des ouvrages de Musset et sur quelques-uns des ouvrages de George Sand.

TABLE DES MATIÈRES

Pascal. 1
Corneille. 41
Voltaire. 89
Mirabeau. 147
Chateaubriand 175
Lamartine 234
Guizot. 275
Mérimée. 294
Sainte-Beuve. 342
George Sand et Musset. 439

Paris. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.

PQ
147
.5
F34

Faguet, Emile
Amours d'hommes de letters

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY